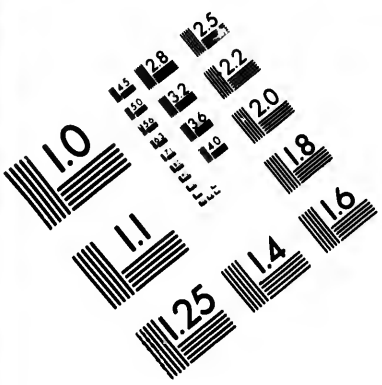


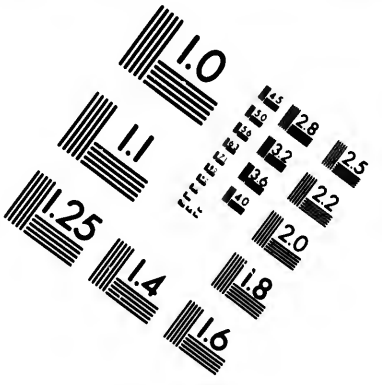
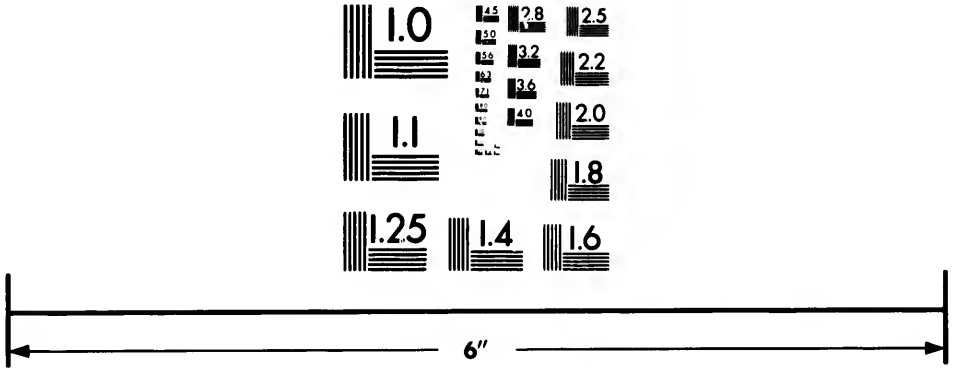
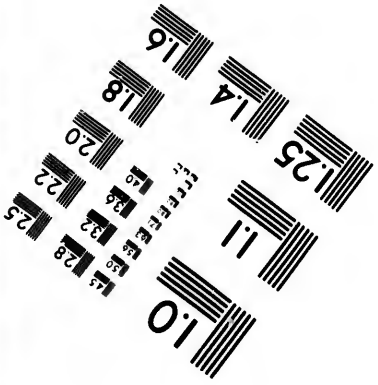
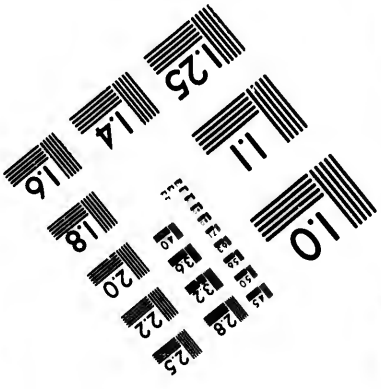


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☑ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel suppiémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination continuée du Tome I.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
	✓				

12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

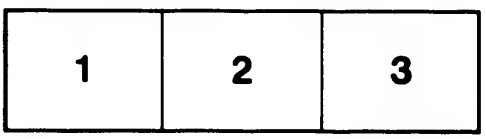
Library Division
Provincial Archives of British Columbia

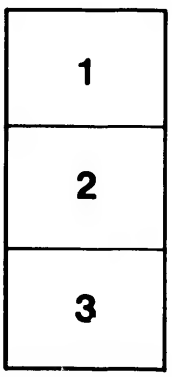
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

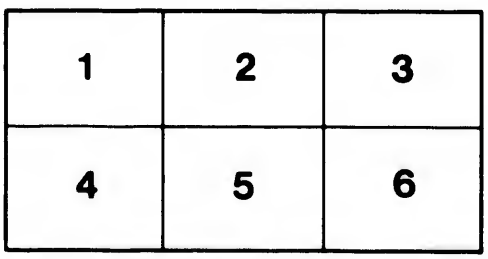
Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:







L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library Division
Provincial Archives of British Columbia

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

32X

A Amsterdam, chez Paul Maret.

NOUVEAU
VOYAGE
AUTOUR DU
MONDE,

Où l'on décrit en particulier les Isthmes de l'Amerique, plusieurs Côtes & Isles des Indes Occidentales, les Isles du Cap Verd, le Passage par la terre del Fuego, les Côtes Meridionales du Chili, du Perou, & de Mexique; l'Isle de *Guam* *Mindanao*, & les autres Philippines, les Isles Orientales qui sont prés de Camboye; & de la Chine; Formosa, Luçonie, Colebes, &c. la Nouvelle Hollande, les Isles de *Sumatra* & Nicobar, & de Sainte Helene & le Cap de bonne Esperance.

Où l'on traite des differens Terroirs de tous ces Pais, de leurs Ports, des Plantes, des Fruits, & des Animaux qu'on y trouve: de leurs Habitans, de leurs Coûtumes, de leur Religion, de leur Gouvernement, de leur Negoce, &c.

Par GUILLAUME DAMPIER.

Enrichi de Cartes & de figures,

Et traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.

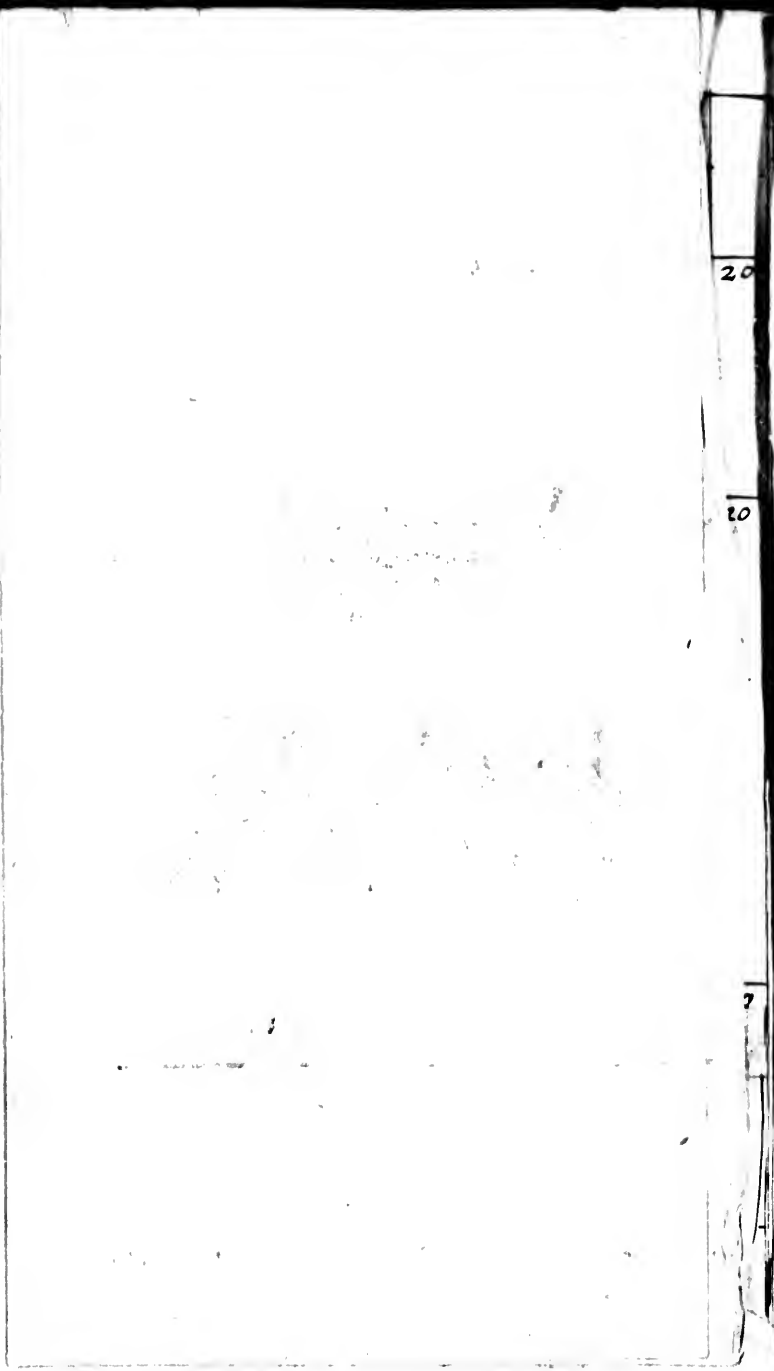
A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire dans le Beurs-straat à la Renommée.

M. DC. XCVIII.

BENGALE
CHINE
Fokien
Amoy
INDOSTAN OU MOGOL
Bengale
Aracam
Canton
Surate
Bombay
Masulipatan
GOLFE de BENGALE
Pegu
TUNQUIN
Ainam I.
Tunquin
SIAM
COCHIN CHINE
Isles de Pracel
Goa
Malabar
Coromandel
Pallacat
S.t George
Cimmere
Porto nove
I. Andeman
Siam
Champa
Cambodia
Golfe de Siam
Paragoya
MALLACCA
Pulo Condor
Pulo Ubi
Ceylan I.
C. Comorin
Colombo
I. Nicobar
I. Way
Achin
I. de Hogs
Cudda
Mallacca
Borneo
Borneo
Maldives I.
I. Sumatra
Palimbam
I. Banca
Suckindana
Bendarmas
I. Nassau
Indrapore
I. Triste
Bencouli
Détroit de la Sonde
Iava I.
Flores I.
Bantam
Batavia
Baly
Cimbara
MER DES INDES.
I. dos Cocos
Tropique
du C
ou TER
IN
300 600 900 1200 1500
Milles d' Angleterre
20
10
10
20
30

Digitized by the Internet Archive in 2009 with funding from University of Ottawa
http://www.archive.org/details/cihm_18363



NOUVEAU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

Par GUILLAUME DAMPIER.

TOME II.

CHAPITRE X.

Ils partent, du Cap Corriente, *& vont aux Isles* Ladrones, *& aux Indes Orientales. Leur voyage en ces pays là, &*

ce

ce qui leur arriva en chemin. Table du chemin qu'ils faisoient chaque jour, &c. Relations differentes de la largeur de ces Mers. Isle de Guam *l'une des* Ladrones. *Des noix de Cacao, de l'arbre qui les produit; &c. De l'arbre nommé Toddi, de la liqueur qui en distille, & autres usages de cet arbre. Des cables de Coire Du citron batard. Du fruit à pain. Des naturels Indiens de* Guam. *Leurs Pros. Chaloupes remarquables; & de celles dont on se sert aux Indes Orientales. Etat de* Guam, *& des provisions que les Avanturiers y firent.*

J'Ai parlé dans le Chapitre precedent de la resolution que nous primes d'aller aux Indes Orientales. Mais aprés avoir plus serieusement consideré la longueur du chemin du lieu où nous étions à l'Isle de *Guam* qui est une des Isles *Ladrones*, & la premiere place où nous pouvions relacher, & où nous n'étions pas certains de trouver des provisions, la plupart de nos gens furent presque rebutez d'un tel dessein. Nous n'avions pas pour soixante jours de vivres,

vivres, à ne donner à chacun qu'un peu plus d'une pinte de Mahis par jour. Il ne nous restoit pour toute provision que ce seul Mahis, encore avions nous à bord quantité de Rats que nous ne pouvions pas empecher d'en manger une partie; & pour toute pitance qu'environ dequoi faire trois repas de poisson à Juif salé. Ajoutez à cela la grande distance qu'il y a entre le Cap *Corriente*, & l'Isle de *Guam*, sur laquelle les sentimens sont fort-partagez. Les Espagnols qui doivent connoitre cette Isle mieux que personne, la mettent entre 2300. & 2400. lieuës. Nos livres varient aussi, & la placent entre 90. & 100. degrez; ce qui ne revient pas à 2000. Mais sans tout cela, ce voyage avoit dequoi nous épouvanter, vû la disette de provisions. Le Capitaine Swan pour encourager ses gens à le suivre, leur fit accroire que nos livres Anglois étoient plus justes que les autres sur la distance de cette Isle. Il produisit plusieurs raisons, mais toutes bien foibles. Il insista entr'autres choses sur ce que Thomas Candish & le Chevalier François Drake en avoient fait le voyage en moins de 50. jours: & ajouta que comme nos vaisseaux étoient meilleurs voiliers que ceux qu'on faisoit alors, il ne doutoit point que nous ne fissions le voyage en un peu plus de 40. jours; Sur tout vû la saison qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Cela étoit si vrai, disoit il, que les Espagnols partoient toujours *d'Acapulco* environ ce tems là: Et que s'ils mettoient 60. jours à ce voyage c'étoit parce que leurs vaisseaux étoient gros, fort-chargez, & par consequent fort-pesans à la voile: qu'outre cela comme ils ne manquoient de rien, ils ne se soucioient pas de faire promptement le voyage, & alloient avec leur circonspection ordinaire: Que quand ils étoient

prez de l'Iſle de Guam ils s'arretoient toutes les nuits durant une ſemaine avant que d'aller à terre. Nous aurions bien deu auſſi nous aviſer de faire la même choſe quand nous étions préz de terre, de peur ou d'aller échoüer, ou d'outrepaſſer les Iſles, & les perdre de vûe avant que le jour fut venu : Mais il eſt bien rare que nos hardis Avanturiers dans quelque extremité où ils ſe trouvent, ayent cette prudence & cette precaution.

De toutes les raiſons du Capitaine Swan il n'y en eut point qui perſuadaſſent mieux nos gens, que la promeſſe qu'il leur fit d'aller croiſer comme j'ai dit, à la hauteur de *Manilla*. Tout le monde étant donc d'accord, & animé par l'eſperance du gain, qui ſait applanir toutes les dificultez, nous partimes du Cap *Corriente* le 31. de Mars 1686. Nous avions deux vaiſſeaux, c'eſt à dire celui de Swan, & une barque commandée ſous ſes ordres par le Capitaine Teat. Nous étions 150. hommes, 100. ſur le navire, & 50. ſur la barque; outre les Eſclaves dont j'ai déja parlé.

Nous eumes un petit vent de terre Eſt-Nord-Eſt qui nous fit faire 3. ou 4. lieües: enſuite vint un vent de Mer d'Oüeſt Nord Oüeſt, frais & gaillard, qui nous fit faire route au Sud-Oüeſt. A ſix heures du ſoir, nous avions fait prez de neuf lieües au Sud-Oüeſt du Cap; aprés quoi nous eumes un vent de terre qui ſoufla fraichement toute la nuit. Le lendemain vers les dix heures, vent de Mer Nord Nord-Eſt; ſi bien qu'a midi nous fumes à 30. lieuës du Cap. Ce vent qui fut frais, nous porta dans le veritable aliſée, ou vent reglé. Je parlerai de la diference des vents aliſées dans le Chapitre des vents que je reſerve pour le ſuplement; Car quoique le vent de Mer ſoit toujours Oüeſt Nord-Oüeſt; cependant le veritable vent de Mer ſans mélange des vents de terre, eſt

Eſt-

Eſt-Nord-Eſt. Nous l'eumes d'abord Nord-Nord-Eſt ; puis il devint preſque Nord, & enſuite Eſt à meſure que nous avancions. A deux cents cinquante lieuës de la terre, il fut Eſt-Nord-Eſt, & il y demeura juſques à ce que nous fuſſions à 40. lieuës de *Guam*. Aprés avoir mangé ce que nous avions de poiſſon à juif ſalé en trois jours qui furent autant de repas, il ne nous reſta plus que ce qu'on nous donnoit de Mahis.

Nous faiſions chaque jour beaucoup de chemin, à la faveur d'un fort beau tems & d'un vent aliſée frais. Nous en profitames, nous portames toutes nos voiles, & fimes au ſoleil pluſieurs bonnes obſervations. D'abord que nous mimes à la voile, nous fimes route à 13. degrez de latitude, qui eſt preſque la latitude de *Guam* ; enſuite nous tournames le Cap à l'Oüeſt gardant la même latitude. Aprés vingt jours de route nos gens voyant que nous faiſions tant de chemin, & qu'il y avoit apparence que le vent continueroit, ils n'etoient pas contents de la petite portion de vivres qu'on leur donnoit. Le Capitaine Swan leur donna de belles paroles, & tâcha de les porter à avoir un peu de patience ; cependant rien ne fut capable de les appaiſer que l'augmentation de leur portion. Le Capitaine Swan quoïqu'avec repugnance, la leur fit un peu augmenter ; Car nous étions des lors reduits à 10. cuilierées de Mahis bouilli chacun, & cela une fois le jour, au lieu qu'auparavant nous en avions huit. Je ſuis perſuadé que cette diete involontaire me fit beaucoup de bien, quoique les autres s'en trouvaſſent afoiblis ; Car je ſentois revenir mes forces, & mon hydropiſie ſe diſſipa. Cependant je beuvois trois fois de 24. en 24. heures : Mais pluſieurs de nos gens ne beuvoient pas une fois

en 9. ou 10. jours, & quelques uns en 12. Il y en eut un qui fut 17. jours ſans boire, & il dit quand il beut, qu'il n'étoit pas alteré; cependant il ne laiſſoit pas de piſſer tous les jours tantôt plus, tantôt moins. Dans cette extrémité un de nos gens fut trouvé coupable de larcin, & condamné pour cela à recevoir de chacun trois coups de bout de corde de deux pouces & demi de long, & cela à nud. Le Capitaine Swan commença, & frapa de bon cœur; en quoi il fut ſuivi de tous les autres.

C'eſt quelque choſe d'extraordinaire que durant tout ce voyage nous ne vimes pas un ſeul poiſſon, non pas même des poiſſons volans, ni aucune ſorte d'oiſeâux qu'une ſeule fois. A 4975. milles ſuivant mon compte du Cap Corriente, nous vimes force Boubies que nous crûmes qui venoient de certains rochers dont nous n'etions pas éloignez, & dont il eſt parlé dans nos Cartes marines; mais que nous ne vimes pourtant pas.

Aprés avoir fait 1900. lieuës ſuivant nôtre calcul, qui eſt ce que les Anglois comptent du lieu d'où nous étions partis à *Guam*, nos gens commencerent à murmurer contre le Capitaine Swan, qui leur avoit fait entreprendre le voyage: Mais il continua de les payer de belles paroles, & leur dit que le compte des Eſpagnols étoit peut étre le meilleur, & que comme il y avoit apparence que le vent continueroit, un peu de tems mettroit fin à nos peines.

En approchant de l'Iſle nous eumes une petite pluye, & l'air ſe couvrit de nuages du coté de l'Oüeſt, ſigne apparent que nous n'etions pas loin de terre; Car dans ces climats, entre les Tropiques ou prez d'eux, où les vents aliſées ſouflent toujours, les nuages qui volent rapide-

ment

ment ſur la tête, ſemblent neantmoins ſuſpendus prez de l'horiſon, ſans beaucoup de mouvement, dans les endroits où la terre n'eſt pas éloignée. J'ai ſouvent fait cette remarque, & ſur tout dans les pays hauts, où j'ai vû les nuages ſuſpendus ſans aucun mouvement viſible.

Le 20. de Mai, nôtre barque qui étoit trois lieuës devant nous, donna ſur un fonds bas & pierreux, où il n'y avoit que quatre braſſes d'eau, & force poiſſons qui nageoient autour des rochers. Cela leur fit croire qu'ils n'étoient pas loin de terre. Ils tournerent donc le Cap au Nord, & aprés qu'ils eurent paſſé l'ecueil ils nous attendirent. Quand nous fumes venus à eux, le Capitaine Teat vint à bord faire rapport de ce qu'il avoit vû. Nous étions alors à douze degrez 55. minutes faiſans route à l'Oüeſt. Les Eſpagnols qui poſſedent l'Iſle de *Guam*, la mettent à 13. degrez de latitude Septentrionale, & c'eſt leur lieu de rafraichiſſement quand ils vont aux Iſles Philippines. Nous revirames donc de bord, & portames le Cap au Nord, incertains ſi nôtre route n'étoit pas fauſſe, parce que les Cartes Eſpagnoles ne marquent point de fonds bas autour de l'Iſle *Guam*. Vers les quatre heures nous vimes à nôtre grande joie l'Iſle de *Guam* à environ 8. lieuës de nous.

Bien en prit au Capitaine Swan que nous viſſions cette Iſle avant la fin de nos proviſions, dont nous n'avions plus que pour trois jours; Car j'ai ſeu depuis, qu'on avoit concerté de le tuer le premier, & de le manger quand les proviſions ſeroient achevées, & enſuite tous ceux qui avoient voulu qu'on entreprit ce voyage. De là vient que le Capitaine Swan me dit aprés que nous fumes arrivez à *Guam*. *Ha-*

Dampierre ! vous leur auriez fait faire un mechant repas, Il avoit raiſon ; car j'étois auſſi maigre & décharné, qu'il étoit gras & Dodu. Le vent étoit Eſt-Nord-Eſt, & la terre au Nord-Nord-Eſt. Nous fimes donc route au Nord juſques à ce que nous eumes doublé l'Iſle pour porter le Cap à l'Eſt ; & alors nous revirames de bord pour mouiller.

Je n'ai fait juſqu'ici qu'en gros la relation de nôtre voyage depuis le Cap *Corriente* dans le royaume de Mexique, juſqu'à l'Iſle de *Guam*, l'une des Iſles *Ladrones*, Car j'ai fait mention d'un autre Cap du même nom, qui eſt dans le Perou au midi de la Baye de *Panama*. Mais pour la ſatisfaction de ceux qui croient qu'il ſoit neceſſaire de fixer les longitudes de ces pays, & utile à tous les autres uſages de la Geographie ou de la navigation, j'ajoute ici une table particuliere du Sillage de chaque jour.

Mars.

Jour	Route.	Diſt.	S.	W.	Lati.	Vents.
31	SW 5d. W	27	17	20	20: 11	WNW
Av 1	SW 5 W	106	68	81	R. 19: 3	NW:NNW
2	SW 1 W	142	98	101	R. 17: 25	N W
3	W Q. S	102	19	100	Ob. 17: 6	N
4	W 12 S	140	29	136	Ob. 16: 37	N: NNE
5	W 20 S	160	54	150	Ob. 15: 43	N
6	W 10 S	108	18	106	Ob. 15: 25	NE
7	W 15 S	89	23	86	Ob. 15: 2	NE: ENE
8	W 2 S	64	5	63	R. 14: 57	ENE
9	W 4 S	94	6	93	Ob. 14: 51	ENE
10	W 5 S	138	12	137	Ob. 14: 39	ENE
11	W 5 S	124	10	123	Ob. 14: 29	ENE
12	W 5 S	170	14	169	R. 14: 15	ENE
13	W 5 S	170	14	169	R. 14: 1	ENE
14	W 5 S	180	15	177	R. 13: 46	ENE
15	W 6 S	174	18	172	R. 13: 28	ENE nuages
16	W 6 S	182	9	180	R. 13: 9	ENE brouill.
17	W 6 S	216	22	214	R. 12: 47	ENE pluye

Fait à l'Oüeſt juſqu'ci ——— 2283.

Qui font de Longitude ——— 39d. 5. m.

Desormais la route est le plus souvent à l'Oüest, quelquefois au Sud, & quelquefois au Nord.

Jour	Route	Dist	N ou S	W.	Lat.	Vents.
18	W	192	0	192	R. 12:47	E qu N
19	W	180	0	180	R. 12:47	E nuages
20	W	177	0	170	R. 12:47	E N E
21	W	171	0	171	R. 12:47	E N E
22	W	18	0	180	R. 12:47	E qu N
23	R. W. Ob W 4 N	170	11 N	168	R. 12:47 Ob. 12:58	E qu N
24	R. W.	146	0	146	R. 12:58	E qu N
25	W	146	0	146	R. 12:58	E qu N
26	W 3 N	185	9 N	184	Ob. 13: 7	E qu N
27	W	140	0	140	Ob. 13: 7	E qu N
28	W	167	0	167	R. 13: 7	E qu N
29	W 2 N	172	5	171	Ob. 13:12	E
30	W	173	0	173	Ob. 13:12	E N E
Mai 1	W	196	0	196	R. 13:12	E qu N
2	W	160	0	160	Ob. 13:12	E qu N
3	W	154	0	154	R. 13:12	E N E
4	R. W. Ob. W 2 S	153	5 S	152	R. 13:12 Ob. 13: 7	E N E
5	W 2 N	180	7 N	179	Ob. 13:14	E N E
6	W 3 N	172	2 N	171	Ob. 13:22	E N E
7	W	160	0	160	Ob. 13.22	E N E
8	W 3 S	149	7 S	148	Ob. 13:15	E qu N
9	W 4 S	134	9 S	133	Ob. 13: 6	E N E
10	W	128	0	128	R. 13: 6	E N E

Jour.	Route.	Diſt.	N ou S	W.	Lat.	Vents.
11	W 5 S	112	9	111	Ob. 12:57	E NE
12	W	128	0	128	R. 12:57	E NE
13	W	129	0	129	R. 12:57	E NE
14	W	128	0	128	R. 12:57	E NE
15	W 4 N	118	8 N	117	Ob. 13:5	E NE
16	W 6 S	114	11 S	113	Ob. 12:54	E NE
17	W 3 S	109	5 S	108	Ob 12:49	E NE
18	W	120	0	120	R. 12:49	E NE
19	W	137	0	137	R. 12:49	E NE
20	W	134	0	134	R. 12:50	E
21	NW 7 W	13	8 N	10	R. 12:59	E NE

Somme totale de la route à l'Oüeſt - - 7323

Qui font en tout de Longitude 125. D. 11. Min.

Or l'Iſle de *Guam* étant à huit lieues diſt. Au Nord Nord-Eſt, cela donne 22. m. à ma lat. & en ote 9. de mon meridien diſt. Si bien que l'Iſle eſt à 13. degrez, 21. min. de lat. & le meridien diſt. du Cap Corriente 7302. milles; ce qui reduit en degrez fait 125. degrez 11. min.

La table eſt compoſée de 7, colomnes. La premiere pour les jours des mois. La ſeconde marque la route de chaque jour, ou le point du compas ſur lequel nous faiſions route. La 3. contient la diſtance ou la longueur de cette route en Milles Italiques ou Geometriques, à raiſon de 60. pour un degré, ou le chemin que le vaiſſeau faiſoit chaque jour; ce qui ſe compte toujours d'un midi à l'autre. Mais comme on ne fait pas toujours route ſur le même point, la quatriéme & la cinquieme colomne montrent

trent combien de milles nous faiſions par jour au Sud ; & combien à l'Oüeſt. Ce dernier fut le vent que nous eumes le plus durant ce voyage.

Le 17, d'Avril nous nous trouvames aſſez proches de la latitude de *Guam*; & comme nous ſuivions alors ce paralelle, le Nord & le Sud ne nous ſervoient par conſequent qu'a proportion que nous nous detournions de la droite route. Ce détour eſt marqué par N. ou S. dans la cinquiéme colonne. O. Signifie qu'on fait route droit à l'Oüeſt, c'eſt à dire ſans ſe détourner ni au Nord ni au Sud. La ſixiéme Colomne contient la latitude où nous étions chaque jour, où R. Signifie la ſuputation de la latitude par eſtime, & ob. la latitude par obſervation. La Septiéme & derniere Colomne deſigne les vents.

J'aurois voulu ajouter une 8. Colomne pour montrer la variation de l'aiguille: Mais comme ce fut fort peu de choſe durant ce voyage, je ne fis d'obſervation là deſſus qu'une ſeule fois; & cela aprés que nous eumes quitté la côte de Mexique. A nôtre départ du Cap Corriente, nous trouvames qu'il étoit à 4. degrez 28. minutes Eſt; & l'obſervation que nous en fimes ci aprés quand nous eumes fait environ le tiers de nôtre voyage, nous convainquit que cela alloit à peu prez à cela. Ce ne fut point à *Guam* que nous fimes cette obſervation, car le Capitaine Swan qui avoit les Inſtrumens dans la Cabane, ne faiſoit pas ſemblant d'en faire beaucoup de cas. Cependant j'ai du penchant à croire, ou qu'il n'y avoit aucune variation à *Guam*, ou que s'il y en avoit, elle étoit plus grande du coté de l'Oüeſt.

Nous nous trouvames enfin le 20. de Mai à Midi, que nous commencions à compter 21. à 12 degrez 50. min. Nord par Suputation, ayant fait depuis le Midi precedent 134. milles: & cela droit par Oüeſt. Nous continuames la même route juſqu'a deux heures aprés Midi, pour leſquelles j'ajoûte

10.

10 milles de plus, toujours Oüest. Trouvant ensuite le paralelle nous le suivimes pour étre plus au Sud, nous primes le vent, & fimes voile droit au Nord jusqu'a cinq heures aprés Midi. Nous avions alors fait 8. milles, & augmenté nôtre latitude d'autant de minutes, la faisant monter à 12. degrez 58. minutes. Nous vimes alors l'Isle de *Guam* au Nord Nord-Est, éloignée de nous d'environ huit lieües, ce qui donne de latitude à l'Isle 13. degrez 20. minutes. Suivant dont le compte ci dessus, sa longitude est 125. degrez 11. minutes Oüest du Cap Corriente sur la côte de Mexique comptant pour un degré dans ces latitudes 58. & 59. milles d'Italie, à raison de 60. milles pour un degré de la ligne selon la suputation ci dessus, qui est la suputation ordinaire.

Supoſant donc la verité de ce que tous les gens de Marine accordent, qu'il faut 60. milles d'Italie pour un degré équinoctial, il s'ensuivra de là, que la Mer du Sud doit étre plus large de 25. degrez, que les Hydrographes ne comptent ordinairement, lesquels ne lui en donnent qu'environ 100. plus ou moins. Car puis qu'il se trouva comme j'aurai occasion de le dire, que la distance depuis l'Isle de *Guam* jusques aux parties Orientales de l'Asie, étoit absolument la même suivant le compte ordinaire, il s'ensuit de là par une consequence necessaire, que 25. degrez de longitude ou environ, qu'on compte de distance entre l'Amerique & les Indes Orientales, qui sont à l'Oüest, sont de trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la Mer Atlantique, ou du Continent de l'Amerique, ou de tout cela ensemble; & partant le Globe de la terre en doit étre diminué d'autant. Pour mettre cette verité dans un plus grand jour, j'ajoûterai, que quant à la Mer d'Ethiopie ou des Indes, elle doit étre à beaucoup prez moins large qu'on ne compte en general; s'il est

vrai

vrai ce que j'ai entendu dire mille & mille fois à divers hommes de Mer habiles avec, lesquels je me suis entretenu dans ces pays là, que les vaisseaux qui vont du Cap de Bonne Esperance à la nouvelle Hollande (tous ceux qui vont à *Java* ou aux environs tiennent cette latitude) se trouvent échoüez, & quelquefois en risque de perir, lors qu'ils croient être bien loin. De là vient peut être que les Hollandois nomment cette partie de la côte d'un mot qui vient du verbe attirer, comme si c'etoit un aiman qui attirât les navires, & qui les avertit de s'en éloigner. Mais je croirois plus volontiers que c'est la proximité de la terre qui les surprend, & non un goufre, ou chose semblable. Pour la largeur de la Mer Atlantique, je sai de bonne part qu'on lui donne 6. 7. 8. à 10. degrez de Trop. Car outre les differentes Cartes que j'en ai fait sur les diverses relations de personnes experimentées, qui m'ont confirmé la même chose, Monsieur Cambis, qui a fait plusieurs voyages en qualité de Contre-maitre du Cap Lopez sur la côte de Guinée aux Barbades, & qui passe pour un homme fort sensé, m'a souvent dit qu'il l'a toujours trouvée entre 60. & 62. degrez, au lieu qu'on la met à 68. 69. 70. & 72. degrez dans les Cartes ordinaires.

Quand à la supposition que nos gens de marine font, en ne comptant que 60. milles pour un degré, je n'ignore pas combien elle a été examinée, & principalement dans ces derniers tems. Je sai aussi que ceux qui étoient pour 70. degrez & au dessus l'ont emporté; Mais jusques à ce que je puisse me convaincre par de meilleures raisons de la justesse & de l'exactitude des experiences qui ont été faites sur terre par Mr. Norwood & autres, considerant sur tout l'inegalité de la surface de la terre, aussi bien que l'obliquité de la methode qui me fait un peu douter de leurs mesures, je ne puis faire autre chose que de

m'en

m'en tenir au calcul general de la Marine, confirmé pour l'essentiel par l'experience journaliere, jusques à ce qu'on ait produit quelque chose de plus certain que ce qu'on a avancé jusqu'ici. Car nous qui faisions voile au Nord ou au Sud, nous trouvames au lieu où nous nous proposions d'aller, dans un tems qui quadre assez avec ce que nous disons de la supposition ordinaire: accordant ce qui est de raison pour les petits détours inévitables à l'Est ou à l'Oüest. Pourquoi donc ne nous servirons nous pas en traversant les Meridiens de la même estime que nous avons trouvée si juste lors que nous avons fait route sur les Meridiens? Pour ce qui regarde nôtre voyage à *Guam* en particulier, nous augmenterions plûtôt que de diminuer le compte que nous faisons de sa longueur, attendu les vents d'Est & la violence des courans. Portant donc aprés nous nôtre ligne de minute comme il est ordinaire en pareil cas, si nous calculions le sillage de nôtre ligne, & que nous contassions sur le pied que la ligne étoit en arriere, ce qui va d'ordinaire à 3. ou 4. milles sur 100. lors que le vent est aussi frais que celui que nous avions, il auroit falu compter plus de 125. degrez. Mais nous ne fimes point cela dans ce voyage, quoique ce soit l'ordinaire.

Mais revenons à nôtre voyage. L'Isle de *Guam* ou de *Guahon* comme prononcent les Indiens naturels, est une des Isles Ladrones, & appartient aux Espagnols, qui y ont un petit fort avec 6. canons, un Gouverneur, & 20. ou 30. Soldats. C'est là où se viennent rafraichir leurs vaisseaux des Philippines qui vont *d'Acapulco* à *Manila*; mais pour le retour les vents ne leur laissent pas aisement reprendre cette route. Les Espagnols ont depuis peu nommé *Guam* l'Isle Marie. Elle a environ 12. lieües de long,

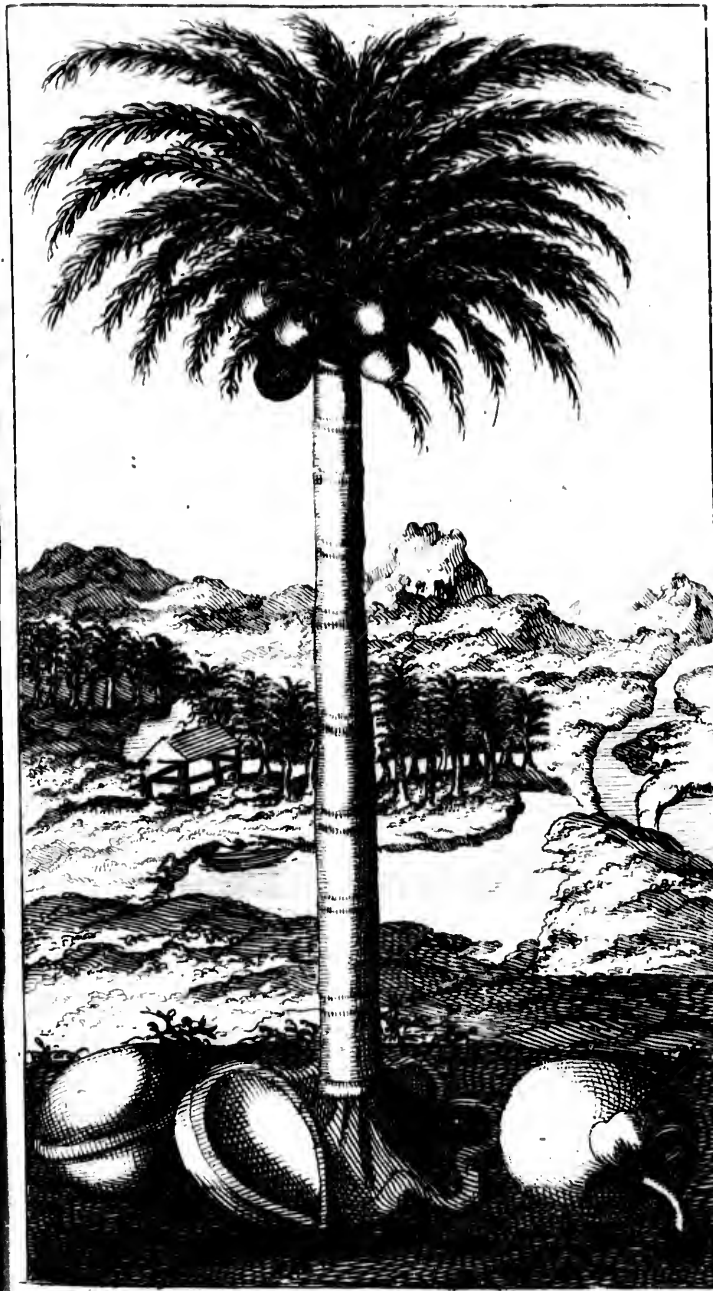
long, & 4. de large, ſituée au Nord & au Sud. Elle eſt paſſablement élevée & plate.

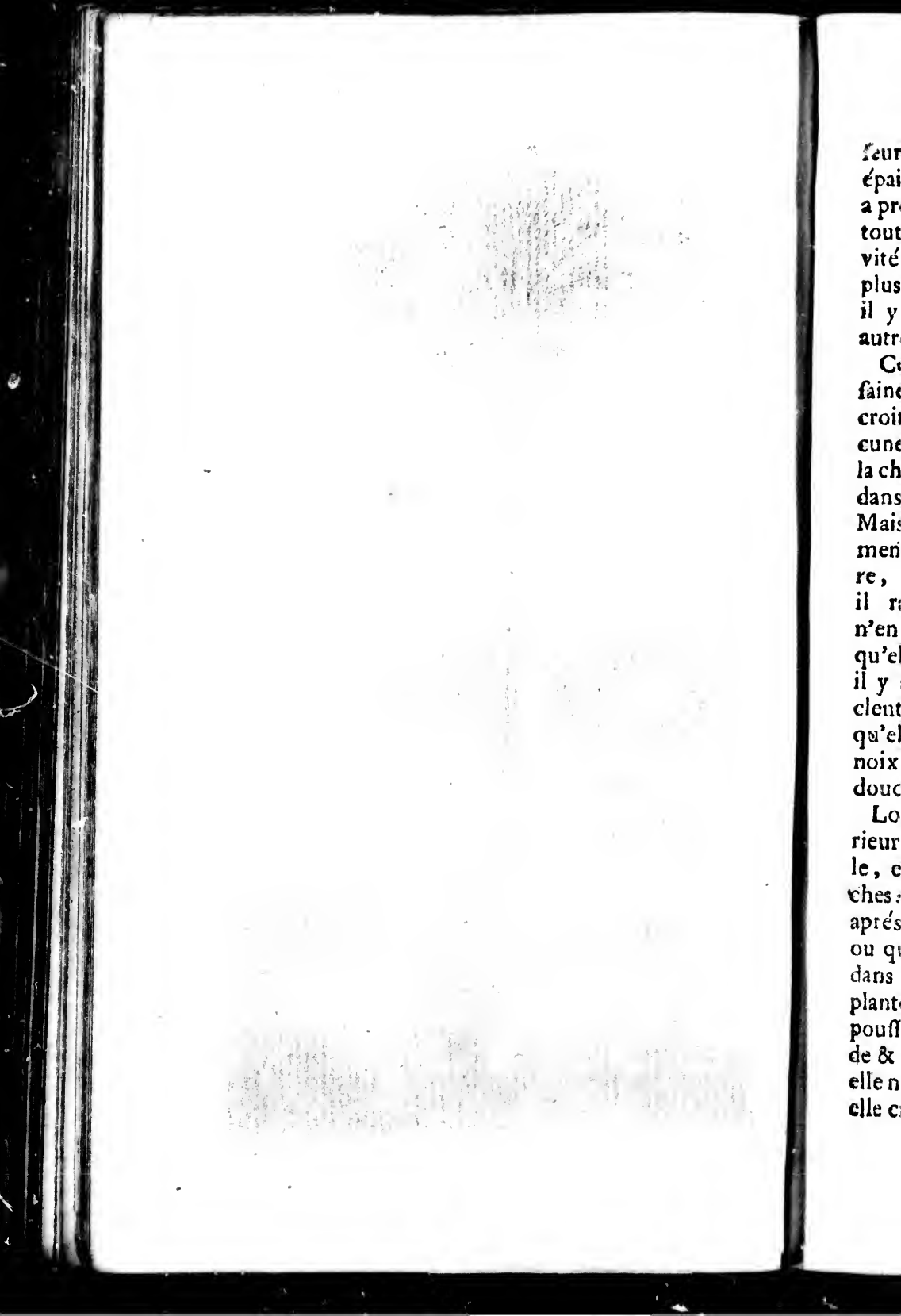
Le 21. de Mai 1686. à onze heures du ſoir, nous moüillames prez du milieu de l'Iſle de *Guam* du coté de l'Oüeſt, à un mille de la côte. De loin elle paroit plate & unie; mais à meſure qu'on en approche, on s'aperçoit qu'elle panche du coté de l'Eſt qui eſt le plus élevé, elle eſt défenduë par des rochers eſcarpez qui arrétent la violence de la Mer, qui y bat continuellement, pouſſée qu'elle eſt par les vens aliſées. On ne ſauroit ancrer de ce coté là. A l'Occident elle eſt aſſez baſſe & pleine de Bayes ſablonneuſes, diviſées par autant de pointes de rochers. Le terroir eſt rougeatre, aride, & paſſablement fertile. Les principaux fruits qu'elle produit ſont du Ris, des pommes de pin, des melons d'eau, des melons muſquez, des Oranges & des citrons, des noix de Cacao, & une ſorte de fruit que nous nommons fruit à Pain.

Les Cacaotiers croiſſent prez de la Mer, du coté de l'Occident, dans de grands bois de trois ou quatre milles de long, & d'un ou deux de large. Cet arbre eſt à peu prez de la figure de l'arbre à Chou, & lui reſſemble ſi fort qu'on a de la peine à les diſtinguer de loin l'un d'avec l'autre. La ſeule diference qui les fait reconnoitre, eſt que le Cacaotier a plus de branches, & que l'arbre à Chou eſt d'ordinaire plus haut, quoiqu'en certains endroits les Cacaotiers ſoient extremement hauts.

La noix, qui eſt le fruit, croit à la tête de l'arbre, entre les branches, & cela par pelotons, 10. ou 12. noix à chaque peloton. La branche qui pouſſe le peloton eſt groſſe environ comme le bras, & de la même longueur allant toujours en appetiſſant. Elle eſt jaunatre, pleine de nœuds, & extrémement forte. La noix eſt d'ordinaire plus groſſe que la tête. L'ecorce exterieure a prez de deux pouces d'epaiſ-

ſeur





leur avant que de venir à la coquille, qui eſt noire, épaiſſe & fort dure. Il y a des noix dont la chair a prez d'un pouce d'epaiſſeur, attachée en dedans tout autour de la coquille, & au milieu une cavité qui contient environ une pinte de liqueur, plus ou moins ſuivant la groſſeur de la noix; Car il y en a de beaucoup plus groſſes les unes que les autres.

Cette cavité eſt pleine d'une eau douce, delicate, ſaine, & rafraichiſſante. Pendant que la noix croit, tout le dedans eſt plein de cette eau ſans aucune chair: Mais à meſure que la noix meurit, la chair commence à ſe former & à s'attacher au dedans de la coquille, & eſt mole comme de la créme: Mais à meſure que la noix meurit, la chair augment ſa ſubſtance & durcit. Cette chair étant meure, eſt aſſez douce, mais fort indigeſte, auſſi eſt il rare d'en voir manger qu'a des étrangers qui n'en connoiſſent pas les qualitez: Mais durant qu'elle eſt jeune & douce comme de la bouillie, il y a des gens qui en mangent, & qui la raclent avec un cuilier aprés qu'ils ont bû la liqueur qu'elle contenoit. J'aime mieux cette eau quand la noix eſt preſque meure, car alors elle eſt tout à fait douce & claire.

Lors que ces noix ſont meures & cueillies, l'exterieur de l'ecorce devient d'un brun couleur de rouille, en ſorte qu'on diroit qu'elles ſont mortes & ſeches: Cependant elles pouſſent comme les oignons, aprés qu'elles ont été penduës au ſoleil durant trois ou quatre mois, ou qu'elles ont demeuré entaſſées dans une maiſon ou dans un vaiſſeau; & ſi on les plante enſuite il s'en fait un arbre. Avant que de pouſſer, il ſe forme endedans une petite maſſe ronde & ſpongieuſe que nous apellons pomme. D'abord elle n'eſt pas plus groſſe que le bout du doigt; mais elle croit tous les jours par le moyen de l'eau qu'elle

consume, & devient enfin si grosse, qu'elle remplit la cavité de la noix, & c'est alors qu'elle commence à pousser. La noix qui étoit auparavant dure commence à devenir huileuse, & par ce moyen elle donne passage au jet que pousse la pomme, la nature à fait ce jet en sorte, qu'il perce jusqu'au trou qui est à la coquille. Il y a trois trous precisément à l'endroit où la noix est attachée à l'arbre jusques à ce que le jet soit meur; & même quand il l'est un de ces trous demeure ouvert, & c'est par là qu'il pousse ses branches. On peut laisser pousser cette seconde noix avant que de la planter jusqu'à un pied & demi ou deux pieds de haut, car pendant long tems elle croit comme l'oignon de sa propre substance.

Outre l'eau qui est dans la noix, on tire aussi de la seve de l'arbre nommé Oddi une espece de vin qui ressemble à du petit lait. Il est doux & fort agreable; mais il faut le boire 24. heures aprés qu'il est tiré, car passé ce tems là il devient aigre. Ceux qui ont beaucoup d'arbres tirent de ce vin aigre un esprit nommé *Arack*. On en distille aussi du Ris, & d'autres fruits des Indes Orientales; mais le premier est celui dont on fait le plus de cas pour en faire de la ponche d'une grande delicatesse. * Mais il y faut mettre un peu d'eau de vie pour la fortifier, parce que *l'Arack* n'est pas assez fort pour faire lui seul de bonne ponche. Cette Liqueur est principalement en usage aux environs de *Goa*: Aussi l'apelle-t-on *Arack* de *Goa*. La maniere de tirer cette seve de l'arbre, est de couper la pointe de la branche des noix avant qu'elles soient formées. La liqueur qui auroit servi à nourrir le fruit distille dans le trou d'une calebasse qu'on pend à la branche coupée. Elle distille autant de tems qu'il en auroit fallu à meurir le fruit, & ensuite elle

* *On a dit ailleurs ce que c'est que cette liqueur composée.*

elle seche. L'arbre a d'ordinaire trois branches à fruit, lesquelles étant coupées comme on vient de dire, l'arbre ne produit rien cette année là: Mais si l'on n'en coupe qu'une ou deux, celles qui restent donnent du fruit. Tant que cette eau continue à distiller on la tire soir & matin de la calebasse qui la reçoit, & on la vend dans la plupart des villes des Indes Orientales; ce qui produit un gain considerable: Mais ceux qui la distillent, & qui en font *l'Arack*, font un gain encore plus considerable. Il y a aussi grand profit à faire sur le fruit, soit pour la noix, soit pour la coquille.

La chair est fort en usage pour faire du bouillon. Quand la noix est seche on la tire de la gousse, & donnant deux bons coups au milieu de la noix, elle se fend en deux parties égales, & l'eau tombe: Ensuite on rape la chair ou la noix avec une petite rape faite exprez, & ce qu'on a rapé étant mis dans un peu d'eau fraiche, la blanchit comme du lait. Avec cette eau laiteuse on cuit de la volaille ou autre sorte de viande, & cela fait un boüillon de tres-bon gout. Nos Anglois se servent de cette eau au lieu de lait pour cuire du Ris; & c'est pour cela qu'ils font provision de noix de Cacao. C'est un secret qu'ils ont appris des naturels du pays.

Mais le plus grand usage de cette noix, est d'en faire de l'huile, dont on se sert à bruler & à frire. Pour faire cette huile, on rape la noix qu'on met tremper dans de l'eau fraiche. Ensuite on la fait boüillir, & quand elle bout l'huile monte en haut comme de l'ecume. Mais il faut que les noix dont on fait l'huile ayent été long tems cueillies, en sorte qu'elles soient molles & huileuses.

On se sert aux Indes Orientales de la coquille de ces noix à faire des coupes, des plats, des cuiliers à pot, & des cuiliers de table, & toute sorte de vais-

vaiſſeaux à boire & à manger. On apporte ſouvent en Europe les noix qui ſont bien faites, & on en fait beaucoup de cas. L'envelope de la coquille eſt d'un grand uſage pour faire des cordages; car ces envelopes étant ſeches, ſont pleines de petits cordons & filets qui étant batus deviennent mous, & ſe détachent de l'autre ſubſtance avec laquelle ils étoient confondus. Cette ſubſtance tombe comme de la ſciure, & les ſeuls filets demeurent. Aprés cela on les file, & on en fait des pelotons pour s'en ſervir ſuivant le beſoin qu'on en a. Pluſieurs cordes de ce fil jointes enſemble ſont de fort-bons cables. Cette manufacture eſt principalement en uſage aux Iſles Maldives. On envoie ce fil dans tous les lieux de negoce pour en faire des cables. J'en fis un à *Achin*. On apelle ces cables là, cables de *Coire*; & ils ſont de grande durée. Mais il y a une autre ſorte de Cables de *Coire*, comme on parle, qui ſont noirs, plus forts & plus durables; car ils ſont faits d'un fil qui croit comme du crin de cheval, au ſommet de certains arbres, qui reſſemblent preſque au Cacaotier. Ces cables, viennent pour la plupart de l'Iſle *Timor*. Les Eſpagnols de la Mer du Sud font de la gouſſe des noix de Cacao, un fil de carret pour marquer leurs vaiſſeaux, beaucoup meilleur que celui qu'on fait de Chanvre, & l'on dit qu'il ne ſe pourrit jamais. Le Capitaine Knox qui eſt Auteur de la relation de Ceylan m'a dit, qu'on faiſoit en certains endroits des Indes, de groſſe toile de la gouſſe des noix de Cacao, & qu'on s'en ſervoit à faire des voiles. J'ai vû moi même de groſſe toile à voile, faite de quelque choſe d'approchant: Mais je ne ſaurois dire ſi c'étoit la même choſe ou non.

Je me ſuis étendu ſur ce ſujet, pour donner au Lecteur une relation particuliere de l'utilité & de l'avantage d'un arbre, qui eſt peut étre le plus ne-

neceſſaire & le plus commode à la vie humaine, qu'il y ait au monde. Cependant cet arbre ſi neceſſaire, & ſi eſtimé aux Indes Occidentales, eſt à peine regardé aux Indes Orientales, faute de connoitre les avantages qu'il peut apporter. C'eſt en partie pour l'amour de mes compatriotes de l'Amerique que j'en ai parlé ſi amplement. Tous les climats chauds lui ſont propres ; & il eſt ſi vigoureux & dans ſa naiſſance, & quand il eſt devenu grand, qu'il vient auſſi bien dans le ſable, que dans la bonne terre. J'ai remarqué qu'il profite fort bien dans les Iſles baſſes & ſablonneuſes de l'Oüeſt de Sumatra, que la Mer innonde à chaque printems: Et quoique les noix n'y ſoient pas fort groſſes, on n'y perd pas beaucoup pour cela ; Car la chair en eſt épaiſſe & douce, & le lait ou l'eau qui y eſt contenuë plus agreable & de meilleur gout, que celle des noix qui croiſſent en bonne terre, leſquelles ſont plus groſſes à la verité, mais beaucoup moins delicates. Celles de *Guam* viennent dans un terroir aride d'une groſſeur mediocre: Mais je ne croi pas en avoir jamais mangé d'un gout ſi exquis. Voilà tout ce que j'avois à dire des noix de *Cacao*.

Le Limon eſt une eſpece de Limon batard, ou ſauvage. L'arbriſſeau qui le porte eſt piquant comme un buiſſon, & plein de petites branches. Dans la Jamaïque & ailleurs on en ferme les jardins & les champs, en les plantant ou les ſemant prez à prez. Ils viennent ſi épais, & s'étendent ſi fort, qu'ils font une tres-bonne haye. Le fruit reſſemble au Limon, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus petit, l'ecorce eſt mince, & le dedans plein de jus. Ce jus eſt fort piquant, & cependant d'un gout agreable, quand on y met du ſucre, pour en corriger les acides. On s'en ſert principalement à faire de la Ponche dans les Indes Orientales & Occidentales, à

terre

terre & en Mer, & c'eſt pour cela qu'on nous en envoye tant tous les ans en Angleterre de nos plantations de l'Amerique. On s'en ſert auſſi à faire une certaine ſauce qu'on apelle la ſauce au poivre. On la fait avec du poivre en gouſſe qu'on apelle communément poivre de Guinée. Aprés qu'il a bouilli dans l'eau, on le ſale, & on y méle pour le conſerver du jus de Limon. Il y a aux Indes Orientales & Occidentales quantité de Limons ſous les Tropiques.

Le fruit à Pain comme nous l'apellons, croit ſur un grand arbre, auſſi gros & auſſi haut qne nos plus gros pommiers. Sa tête eſt large & pleine de branches, & de feuilles noiratres. Le fruit croit aux branches comme les pommes. Il eſt auſſi gros qu'un pain d'un ſou, lors que le froment eſt à 5. Chellings le boiſſeau; de figure ronde, avec une écorce épaiſſe & forte. Quand il eſt meur il eſt jaune & liſſé, & d'un gout plaiſant & agreable. Les naturels de cette Iſle s'en ſervent au lieu de pain. Ils ne le cueillent que quand il eſt bien meur, c'eſt à dire quand il eſt vert & dur. Alors on le cuit au four, où l'ecorce ſe grille & ſe noircit. On ote le grillé, & il reſte une croute mince & tendre, & le dedans eſt bon, tendre, & blanc comme la miete d'un pain d'un ſou. Ce fruit n'a ni pepin ni noyau, mais tout eſt ſubſtance pure comme le pain. Il faut le manger frais; car ſi l'on le garde plus de 24. heures, il devient ſec, de mauvais gout, & prend à la gorge; mais il eſt fort-agreable avant que d'etre trop raſſis. Ce fruit dure 8. mois de l'année, durant lequel tems, les naturels ne mangent point d'autre pain que cela. Je n'ai vû que là de cette ſorte de fruit. Les Originaires du pays nous dirent, que ce fruit eſt fort abondant dans toutes les autres Iſles Ladrones, mais je n'ai pas entendu dire qu'il y en eut ailleurs.

Guam a auſſi quelque Ris: Mais comme le terroir en eſt aride, il n'eſt pas fort propre à cette ſemence: auſſi n'en ſeme-t-on pas beaucoup. Le poiſſon y eſt rare: Cependant il y en avoit beaucoup à l'endroit où nôtre barque toucha, c'eſt auſſi là que les habitans vont ordinairement pêcher.

Les gens du pays ſont robuſtes, & ont les membres gros & bien formez. Ils ſont noiratres comme les autres Indiens; ils ont les cheveux noirs & longs, les yeux mal proportionnez; le nez grand, les levres groſſes, & les dents paſſablement blanches. Ils ont le viſage long, & l'air feroce. Cependant nous les trouvames & civils & obligeans. Il y en a pluſieurs d'incommodez d'une eſpece de lepre; maladie fort commune à *Mindanao*; C'eſt pourquoi j'en parlerai plus amplement dans le chapitre ſuivant. Les Guamois ſont fort ſains à cela prez, & ſur tout durant la ſaiſon ſeche: Mais durant les humiditez qui viennent en Juin, & durent juſqu'en Octobre, l'air eſt plus épais & plus mal ſain; ce qui cauſe des fievres: Mais les pluyes n'y ſont ni violentes, ni de durée. Car cette Iſle eſt tellement à l'Oüeſt, & ſi éloignée des autres Iſles Philippines ou autres terres, qu'il eſt rare que les vents d'Oüeſt ſouflent ſi loin, & quand ils y ſouflent, ce n'eſt pas pour long tems. Mais les vents d'Eſt y ſouflent continuellement; qui ſont des vents ſecs & ſains; auſſi cette Iſle eſt-elle tres ſaine, comme nous l'apprimes durant le ſejour que nous y fimes. Il n'y a point de gens au monde plus ingenieux que les Guamois à faire des chaloupes, ou Pros comme on les nomme dans les Indes, qui leur ſont de grand uſage pour leur divertiſſement. Ces Chaloupes ſont pointuës par les deux bouts; le fond eſt tout d'une piece, comme le fond d'un petit Canot, fort proprement percé, & de bonne épaiſſeur. Ce fond ſert de quille. Le bateau a environ 26. ou 28. pieds de long. Le coté de la quille qui eſt à l'eau, eſt rond, mais il va en penchant. Pour le dedans il eſt

presque plat, fort proprement percé, environ d'un pied de large. Sur ce fondement on bâtit les deux cotés du bateau de la hauteur de cinq pieds, & d'une planche étroite, qui n'a pas plus de 4. ou 5. pouces de large. Chaque bout du bateau tourne en rond avec beaucoup de propreté. Mais ce qu'il y a de fort-singulier est, qu'un coté de la chaloupe est fait perpendiculairement comme une muraille, pendant que l'autre est rond, & fait comme les autres vaisseaux avec un large ventre. Precisément au milieu, & tirant en haut la chaloupe a quatre ou cinq pieds de large, ou plus, à proportion qu'elle est longue. Le Mat est justement au milieu, & a une longue vergue qui va du haut en bas comme la vergue de Mizaine. Un bout de cette vergue va jusqu'au bout de la prouë, où elle s'emboite dans une mortaise faite exprez, & qui la tient ferme. L'autre bout pend sur la poupe. La voile est attachée à cette vergue. Au pied de la voile est une autre petite vergue, pour tenir la voile étenduë en quarré, ou pour la rouler quand le vent est fort: Car par ce moyen on hausse & baisse la voile comme on veut, selon que le vent est plus ou moins violent. Le long du flanc du bateau, & à la même hauteur, à environ 6. à 7. pieds de distance, est attaché un autre petit bateau ou Canot, fait d'un tronc de bois fort leger, presqu'aussi long que le grand bateau, mais moins large, puis qu'il n'a pas plus d'un pied & demi de largeur par le haut, & pointu à chaque bout comme un coin. Deux pieces de bois * d'environ 8. ou 10. pieds de long, & de la grosseur de la jambe sont placées en travers du grand bateau, à chaque bout & à la distance de 7. pieds l'une de l'autre, qui affermissent le petit, & le rendent contigu à l'autre. Ces deux pieces de bois que les An-

* *Ce bois est d'un arbre qu'on apelle Bambo.*

Anglois & les Hollandois apellent *Outlagers* ſervent à tenir le grand bateau droit, & l'empecher de renverſer, parce que le vent étant en quelque maniere toujours Eſt (& quand il ſeroit Oüeſt ce ſeroit la même choſe) & ces Iſles étant pour la plupart au Nord & au Sud, on tourne du coté du vent la partie plate du bateau ſur laquelle on fait voile, & par conſequent le ventre avec ſon petit bateau eſt à couvert: Et comme on peut mettre devant, le coté du bateau qu'on veut, il n'eſt pas beſoin de revirer de bord comme font tous nos vaiſſeaux, attendu que les deux bouts du bateau ſont ce qu'on veut ou la poupe, ou la prouë. Quand on a le vent, & qu'on veut revirer de bord, celui qui tient le Gouvernail s'eloigne un peu du vent, & par ce mouvement la poupe vient au vent, & devient en même tems prouë, en changeant ſeulement le bout de la vergue. Ce bateau ſe gouverne avec une groſſe piece de bois au lieu de Gouvernail. J'ai cru devoir particulariſer la deſcription de cette ſorte de vaiſſeaux, parce que je croi qu'il n'y en a pas au monde de meilleurs. J'ai fait ici l'epreuve de la legereté d'un de ces vaiſſeaux pour ma propre ſatisfaction.

Nous faiſions route avec nôtre ligne. * Elle avoit douze nœuds, qui furent plutôt paſſés qu'un ſable de demi minute ne fut écoulé. Suivant ce compte il peut faire pour le moins 12. milles par heure: Mais je croi qu'il en pourroit faire 24. dans le même eſpace de tems, c'étoit un plaiſir de voir la viteſſe avec laquelle le petit bateau alloit à coté du grand.

Les Indiens ne ſont pas moins experimentez

* *C'eſt une corde à pluſieurs nœuds de diſtance en diſtance, roulée ſur une machine qui tourne. Un homme tient la machine: & chaque nœud qui coule dans l'eau marque combien le vaiſſeau fait de chemin en autant de tems que la ligne a coulé.*

à mener ces batimens qu'a les construire. J'ai entendu dire qu'ils alloient de *Guam* à une des Isles Ladrones, qui en est éloignée de 30. lieuës, qu'ils y font leurs afaires & reviennent en moins de 12. heures. On m'a dit qu'un de ces batimens ayant été envoyé exprez à *Manilla* distant de plus de 400. lieuës de *Guam*, qu'il fit le voyage en 4. jours. On se sert de ces bateaux ou Pros en plusieurs endroits des Indes Orientales; mais ils ont un ventre & un petit bateau de chaque coté. Je n'en ai vû qu'un à *Mindanao* qui n'avoit qu'un ventre & un petit bateau d'un coté, & qui étoit plat de l'autre coté; mais bati avec moins de propreté.

Les maisons des Guamois naturels sont petites & propres, & bien couvertes de feuilles de Palmeto. Ils demeurent ensemble du coté de l'Oüest dans les villages maritimes, & ont des Prétres Espagnols pour les instruire dans la Religion Chrétienne.

A l'Oüest tirant vers le midi, les Espagnols ont un petit fort avec six pieces de Canon, un Gouverneur, & 20. ou 30. Soldats de leur nation. Voilà tout ce qu'il y a d'Espagnols dans l'Isle à deux ou trois Prétres prez. Peu de tems avant nôtre arrivée, les habitants s'étoient soulevez contre les Espagnols, & en avoient tué plusieurs: Mais enfin le Gouverneur l'emporta avec sa garnison, & les chassa du fort. Les Indiens se voyant frustrez de leurs esperances; se jetterent sur les Plantations qu'ils ruinerent, & passerent ensuite aux autres Isles. Il y avoit alors dans cette Isle 3. à 400. Indiens, mais à present ils ne sont pas plus de 100. Car tous ceux qui étoient de cette conspiration s'enfuirent. Quant à ceux qui restent, s'ils n'eurent pas actuellement part à ce soulevement, cela n'empéche pas neanmoins qu'ils ne soient mal intentionnez pour les Espagnols; Car ils nous offrirent de

nous

nous mener au fort, & de nous aider à conquerir l'Isle: Mais le Capitaine Swan ne fut pas d'avis de chagriner là les Espagnols.

Nous n'avions pas encore mouillé, qu'un Ecclesiastique vint à bord de nuit avec trois Indiens. D'abord ils nous demanderent d'où nous venions, & qui nous étions. Nous leur répondimes en langue Espagnole que nous étions Espagnols, & que nous venions *d'Acapulco*. Comme il étoit nuit noire, ils ne pûrent voir la fabrique de nôtre vaisseau, ni bien discerner qui nous étions. Ils vinrent donc à bord; mais s'appercevant qu'ils s'étoient trompez en prenant nôtre vaisseau pour un vaisseau Espagnol, ils voulurent s'echaper; mais nous retinmes leur bateau, & les fimes monter. Le Capitaine Swan reçut l'Ecclesiastique avec beaucoup de civilité, & l'ayant mené dans sa chambre lui dit, que le manque de provisions l'avoit contraint d'approcher de leur Isle; qu'il n'y venoit point comme ennemi, mais comme ami pour y acheter les choses dont il avoit besoin: Et que cela étant, il le prioit d'écrire au Gouverneur pour lui apprendre qui ils étoient, & pourquoi ils venoient; & qu'enfin puis qu'il étoit à bord, il etoit resolu de l'y retenir en otage jusques à ce qu'il eut des provisions. Le moine dit au Capitaine Swan, que les provisions n'étoient pas rares dans l'Isle; & qu'il étoit persuadé que le Gouverneur feroit de son mieux pour lui en faire avoir.

Le lendemain au matin, les Indiens qui étoient venus avec le moine, furent envoyez au Gouverneur avec deux lettres, l'une du moine, & l'autre du Capitaine Swan. Celle ci étoit des plus obligeantes, & accompagnée de 4. aunes d'écarlate qu'il lui envoyoit pour present, avec une piece de galon d'or & d'argent fort large. Le Gouverneur demeure au bout du Midi de l'Isle du coté de l'Oüest, & à environ cinq lieuës

de l'endroit où nous étions: C'eſt pourquoi nous n'attendions réponſe que le ſoir, ne ſachant pas encore combien les bateaux de ces Indiens étoient legers. Le Canot Indien étant parti, nous laiſſâmes deux des nôtres, dont l'un alla pêcher, & l'autre fut à terre chercher des noix de *Cacao*. Nos pêcheurs ne firent rien: Mais ceux qui étoient allez à terre revinrent chargez de noix de *Cacao*.

Vers les onze heures du même matin, le Gouverneur fit réponſe au Capitaine Swan pour le remercier de ſon preſent, & lui offrir autant de proviſions qu'il y en avoit dans l'Iſle, & dont on pouvoit ſe paſſer: Et pour lui temoigner ſa reconnoiſſance, il lui envoya ſix cochons d'une petite eſpece, mais les plus excellens & les meilleurs que j'aye jamais mangé, autant qu'il peut m'en ſouvenir. On les nourrit de noix de *Cacao*, & la chair en eſt ferme comme celle du plus excellent bœuf. Ils étoient ſans doute de ceux qu'on éleve dans l'Amerique, & qui viennent originairement d'Eſpagne. Il envoya auſſi 12. Melons muſquez bien plus gros que ceux que nous avons en Angleterre; & autant de melons d'eau, les uns & les autres tres excellens. Il envoya en même tems ordre aux Indiens d'un village qui n'étoit pas éloigné de nôtre vaiſſeau, de nous cuire tous les jours autant de fruit à pain que nous en demanderions, & de nous aider à amaſſer autant de noix à *Cacao* que nous en aurions beſoin: Ce qui fut executé, & tous les jours on nous apportoit autant de fruit à pain tout chaud que nous en pouvions manger. Aprés cela, le Gouverneur nous envoya tous les jours un ou deux Canots avec des cochons & du fruit, nous demandant en revanche de la poudre, du plomb, & des armes qui lui furent envoyées. Nous avions un beau & gros Dogue d'Angleterre que le Gouverneur demanda, & que nôtre Capitaine lui donna fort honnetement, quoique

que contre le gré de plusieurs de ses gens qui l'estimoient beaucoup. Le Capitaine Swan tâcha d'avoir du Gouverneur une lettre de recommandation pour des marchands de *Manilla*, parce que son dessein étoit alors d'aller au fort Saint George, & de là à *Manilla* : Mais cette negotiation se fit sans que personne de l'equipage en seut rien. Pendant que nous étions là, le navire *d'Acapulco* arriva à la vûe de l'Isle ; mais nous ne le vimes point ; parce que le Gouverneur y avoit envoyé, pour avertir que nous étions là. Il fit donc voile au Midi de l'Isle, & ayant passé sur le même fonds bas où nôtre barque avoit pensé se briser, il courut risque d'y faire naufrage. Son Gouvernail se rompit, & il eut bien de la peine à se tirer d'affaire ; encore ne fut-ce qu'aprés trois jours de travail. Quoique ce bas soit proche de l'Isle, & que les Indiens y aillent pêcher tous les jours : Cependant le maitre du vaisseau *d'Acapulco*, qui devoit ce semble connoitre le terrein, ne savoit pas qu'il y eut là de fond-bas. Nous n'apprimes que sur la côte de *Manilla* que le navire *d'Acapulco* eut touché ; mais les Guamois nous dirent bien qu'il étoit à la vûe de l'Isle ; ce qui échaufa beaucoup nos gens qui vouloient lui donner la chasse, mais ils en furent dissuadez par le Capitaine Swan qui avoit des lors entierement renoncé aux actes d'hostilité.

Le 30. de Mai, le Gouverneur envoya son dernier present, qui fut quelques Cochons ; une cruche de *Mangos* salez, une autre de bon poisson salé, & une troisiéme de pain de fin froment, fait en biscuit, mais moins dur. Il envoya outre cela 6. ou 7. sacs de Ris, nous faisant des excuses de ce qu'il ne pouvoit plus nous envoyer de provisions, disant pour raison qu'on ne pouvoit pas se passer de celles qui restoient dans l'Isle.

Il nous manda auſſi que le * *Monſon* aprochoit, & qu'il nous conſeilloit de partir, à moins que nous ne fuſſions reſolus de retourner dans l'Amerique. Le Capitaine Swan le remercia de ſes honnétetés & de ſon conſeil, & prit congé. Le même jour il renvoya à terre le moine que nous avions retenu à bord, depuis le jour de nôtre arrivée, & lui fit preſent d'une groſſe horloge de cuivre, d'un Aſtrolabe, & d'un grand Teleſcope, en recompenſe dequoi le moine nous envoya 6. Cochons, un Cochon de lait, trois ou quatre boiſſeaux de patates, & 50. livres de Tabac de *Manilla*. Ayant alors autant de proviſions qu'il nous en faloit pour nous rendre à *Mindanao*, où nous étions reſolus d'aller, nous nous preparames au depart. Nous avions autant de noix de *Cacao* que nous en pouvions loger, avec cela bonne proviſion de Ris, & environ 50. Cochons ſalez.

CHAPITRE XI.

Ils prennent la reſolution d'aller à Mindanao. *Leur depart de l'Iſle de* Guam. *Iſles Philippines. Iſle de* Luçon, *ſa ville Capitale, & ſon port,* Manilo, Manila, *ou* Manilho. *Riche commerce qu'on pourroit faire dans ces Iſles. De l'Iſle de Saint Jean. Leur arrivée à* Mindanao. *Deſcription de cette Iſle. Sa fertilité. Des* Libby *arbres, & du* Sago *qu'on en fait. Arbre de Plantain, ſon fruit, ſa liqueur, & le*

* *Monſon eſt un vent d'Oüeſt qui dure pluſieurs mois ſans diſcontinuer.*

& le drap qu'on en fait. Arbre de Plantain d'une plus petite espece à Mindanao. *Bananes, écorce de Gerofle, & Muscades, & moyens dont se servent les Hollandois pour s'emparer des épiceries. Noix de Betel. De l'arbre nommé* Arek. Durian, *arbre & fruit de* Jaca. *Des animaux de* Mindanao. *Insecte venimeux nommé cent pieds, ou quarante jambes, & autres. Des Oiseaux, des poissons, &c. Temperature du Climat ; des vents, des Grains, des pluyes, & de la temperature de l'air durant tout le cours de l'année.*

DUrant le sejour que nous fimes à *Guam* nous primes la resolution d'aller à M*indanao*, qui est une des Philippines sur ce que le moine & autres nous avoient dit, que cette Isle étoit abondante en provisions ; que les Insulaires étoient Mahometans, & qu'ils commerçoient autrefois avec les Espagnols ; mais qu'ils étoient alors en guerre avec eux. Tout cela nous fit croire qu'il étoit à propos d'aller à cette Isle ; Car outre que c'etoit nôtre chemin pour nous rendre aux Indes Orientales, que nous avions resolu de visiter ; que le *Mouson* ou vent d'Oüest approchoit, qui nous obligeroit bientôt à nous refugier en quelque endroit, & que la grande Isle de M*indanao* étoit le meilleur havre & le meilleur lieu que nous pouvions esperer ; outre tout cela dis je, les habitans de M*indanao* étant alors en guerre avec les Espagnols, à ce qu'on nous disoit, mais faussement, nos gens qui croyoient qu'il étoit honteux de piller sans permission, esperoient d'obtenir commission du Prince de l'Isle, pour butiner les vaisseaux

Eſpagnols des environs de *Manilla*; & que *Mindanao* ſeroit le lieu de leur rendez-vous. En cas que le Capitaine Swan eut eu envie de gagner quelque port Anglois, ſes gens qui croyoient qu'il avoit deſſein de les abandonner, eſperoient neanmoins de trouver à *Mindanao* des vaiſſeaux & des pilotes, pour aller croiſer ſur la côte de *Manilla*. Pour le Capitaine Swan, il avoit aſſez bonne envie d'aller à *Mindanao*, parce que ce voyage convenoit parfaitement bien à ſon deſſein : Ainſi le voyage fut reſolu d'un conſentement unanime.

Nous partimes donc de *Guam* pour *Mindanao* le ſecond de Juin 1686. avec un beau tems & un vent d'Eſt aſſez violent qui dura 3. ou 4. jours. Aprés celà le tems étant devenu pluvieux, le vent devint Oüeſt ; mais ce fut pour ſe remettre bientôt à l'Eſt. Il ſoufloit aſſez gaillardement, & ſe tournoit ſouvent au Sud-Eſt ; Car quoiqu'aux Indes Orientales, les vents changent au mois d'Avril, nous trouvames neanmoins que c'étoit-là la ſaiſon du changement des vents ; l'autre ſaiſon où les vens changent étant dans toutes les Indes le mois d'Octobre, tantôt plutôt, tantôt plus tard. Quant à nôtre voyage de *Guam* aux Iſles Philippines, nous trouvames comme je l'ai déja inſinué, que nos Cartes communes ſont aſſez juſtes.

Le 21. de Juin nous arrivames à l'Iſle de Saint Jean, qui eſt une des Philippines. Les Iſles Philippines ſont pluſieurs grandes Iſles, qui comprennent environ 13. degrez de latitude en longueur, & s'étendent depuis prez de 5. degrez de latitude Septentrionale, juſqu'au 12. degré & ont en largeur environ 6. degrez de longitude. Elles tirent leur nom de Philippe 2. Roi d'Eſpagne, & appartiennent pour la plus part

part à cette couronne à l'heure qu'il eſt.

La Principale de ces Iſles eſt Luçon, ſituée au Nord de toutes les autres. Ce fut là que mourut *Magellan* dans le voyage qu'il faiſoit actuellement autour du Monde. Car aprés avoir paſſé le Detroit, qui porte à preſent ſon nom, & qui eſt entre le bout Meridional de l'Amerique, & la terre *Del Fuego*, & avoir couru les Mers du Sud le long des côtes de l'Amerique, paſſant de là aux Indes Orientales, il vint aux Iſles Ladrones: De là faiſant encore route à l'Eſt, il vint aux Iſles Philippines, & moüilla à Luçon, où il fit la guerre aux Indiens naturels, qu'il vouloit ſoumettre à la dominarion du Roi d'Eſpagne, ſon Maitre. Il fut tué dans cette guerre par une fleche empoiſonnée. Ces Iſles ſont toutes à preſent aux Eſpagnols, qui y ont diverſes villes. La principale eſt *Manilo* qui eſt un grand port de Mer prez du Sud Eſt, à l'oppoſite de l'Iſle de *Mindora*. C'eſt une place forte & de grand commerce. Les deux gros vaiſſeaux *d'Acapulco* dont on a ci devant parlé, y vont querir toutes ſortes de marchandiſes des Indes Orientales, que les étrangers y apportent, & ſur tout les Chinois & les Portugais. Les marchands Anglois du fort Saint George y envoient quelquefois leurs vaiſſeaux à la derobée, ſous la conduite de pilotes & de matelots Portugais: Car juſques ici il n'y a pas eu moyen de porter les Eſpagnols à commercer avec nous ou avec les Hollandois, quoiqu'ils n'ayent par eux mêmes que bien peu de vaiſſeaux. Tout cela vient ce ſemble de la peur qu'ils ont que nous ne découvrions les richeſſes de ces Iſles; car la plupart des Philippines, pour ne pas dire toutes, ſont riches en or; & les Eſpagnols n'ont point que je ſache dans ces Iſles de place forte à la reſerve de *Manilo*. Cependant ils ont des villages

& des villes en diverſes Iſles, & des Moines ou Pretres pour inſtruire les Indiens naturels, de qui ils tirent l'or.

Les Eſpagnols, & principalement ceux qui habitent les petites Iſles, negotieroient volontiers avec nous, ſi les défenſes des Gouverneurs étoient moins ſeveres; parce que ces Inſulaires n'ont de marchandiſes que celles qu'on leur porte de *Manilo*, & qui leur reviennent extraordinairement cher. Je croi que ſi les Hollandois ou nous, nous mettions en devoir de negotier avec eux, & de les faire rechercher, nous ne perdrions point nos peines: Car les Eſpagnols ſavent commercer à la dérobée, auſſi bien que nation que je connoiſſe; & nos Jamaïquains le ſavent bien, & en profitent habillement. On m'a dit que le Capitaine Good-lad de Londres, dans un voyage qu'il fit de *Mindanao* à la Chine, toucha à quelques unes de ces Iſles, & y fut honnétement traité par les Eſpagnols, qui acheterent une partie de ſes marchandiſes à fort bon prix.

Il y a au Midi de *Luçon* 12 ou 14. Iſles, habitées pour la plupart, comme j'ai dit, par des Eſpagnols. Outre celles là il y en a une infinité d'autres petites qui ne ſont d'aucune conſideration: Il y en a même de grandes qui ne valent pas mieux, pluſieurs n'ont point de noms, ou en ont du moins de ſi differens, que les Geographes varient extrémement là deſſus.

Les Iſles de Saint Jean & de *Mindanao* ſont les plus Meridionales de toutes, & les ſeules des Philippines qui ne ſont pas ſous l'obeiſſance des Eſpagnols.

L'Iſle de Saint Jean eſt à l'Orient de *Mindanao*, à 3. ou 4. lieuës de diſtance, & à 7. ou 8. degrez de latitude Septentrionale. Cette Iſle a environ 38. lieuës de longueur, s'étendant au Nord-Nord-Oüeſt & au Sud-Sud-Eſt. Le milieu de l'Iſle a environ

24.

24. lieües de large. Le coté Septentrional eſt plus large, & le Meridional plus étroit. L'Iſle eſt aſſez élevée, & pleine de petites montagnes. Le coté du Sud-Eſt où je fus à terre, eſt un terroir gras & noir. Il ſemble que l'Iſle en general a ſa part de cette graiſſe; ce qui ſe remarque par le grand nombre de gros arbres qu'elle produit; car de quelque coté qu'on la regarde, elle paroit un grand bois.

A la hauteur du Sud Eſt nous vimes prez de la côte un Canot d'Inſulaires. Un de nos Canots le ſuivit pour parler à ceux qui étoient deſſus, mais ils s'enfuïrent d'abord qu'ils ſe virent ſuivis. Ils mirent leur Canot à terre, & ſe ſauverent dans les bois, ſans qu'il y eut moyen de les faire venir à nous, nonobſtant toutes les careſſes & les ſolicitations que nous leur fimes. A ces hommes prez, nous ne vimes là aucunes marques qu'il y eut des habitans en ces quartiers.

Revenus à bord, nous fimes voile pour *Mindanao*, dont nous étions déja à vûe. Cette Iſle eſt à environ 10. lieües de cette partie de l'Iſle de ſaint Jean. Le 22. nous arrivames à une lieüe de l'Orient de *Mindanao*; & comme le vent étoit Sud-Eſt, nous fimes route au Nord, ſans nous éloigner du coté Oriental, que quand nous fumes à 7. degrez 40. minutes de latitude, où nous moüillames dans une petite Baye, à environ un mille de la terre, & à 10. braſſes d'eau ſur un fond ſale & pierreux.

Comme nous avions trouvé dans quelques uns de nos livres, que la Ville & l'Iſle de *Mindanao* étoient à 7. degrez 40. minutes, nous crumes que le milieu de l'Iſle pouvoit étre à cette latitude; mais nous fumes fort en peine ne ſachans ſi la ville étoit à l'Orient, ou à l'Occident. Si

c'eut

c'eut été une petite Isle exposée aux vents d'Est ; nous l'aurions vraisemblablement cherchée du coté de l'Oüest ; car les Isles qui sont sous les Tropiques, & où regnent les vents alisées, ont d'ordinaire leurs havres du coté de l'Oüest, qui est l'endroit le plus à couvert. Mais comme l'Isle de *Mindanao* est couverte du coté de l'Est par l'Isle de saint Jean, il y avoit autant de raison de chercher le havre & la ville de ce coté ci, qu'ailleurs. Mais étant à la latitude où l'on jugeoit que la ville pouvoit être, quoique nous fissions route le long de la côte, & à une lieüe des terres, nous ne trouvames ni Canots ni gens qui pussent nous faire conjecturer qu'il y eut proche de là ni ville, ni lieu de commerce.

L'Isle de *Mindanao* est la plus grande des Philippines, à la reserve de Luçon. Elle a environ 60. lieües de long, & 40. à 50. de large. La partie Meridionale est à environ 5. degrez. & le coté du Nord-Oüest s'etend presque jusqu'a 8 degrez Nord. Elle est extrémement montueuse & pleine de montagnes & de vallées. Le terroir est en general profond, noir, & extraordinairement gras & fertile. Les cotés des montagnes sont pierreux, & produisent neanmoins des arbres d'une grosseur & d'une hauteur raisonnable. Il y a dans le cœur du pays des montagnes où il se trouve de bon or. Les vallées sont arrosées par d'agreables ruisseaux dont l'eau est fort bonne ; & ont diverses sortes d'arbres verds & fleuris tout le long de l'année. Les arbres sont en general fort gros, & la plupart d'especes qui nous sont inconnuës.

Il y en a un entr'autres qui merite d'etre connu. Les Insulaires l'apellent arbre de *Libby*. Ces arbres sont sauvages, & croissent prez des rivieres où il y en a de grands bois de cinq ou six milles de long. C'est de ces arbres qu'on fait le *Sago* que les pauvres man-

mangent au lieu de pain, durant trois ou quatre mois de l'année. Cet arbre reſſemble fort le *Palmeto*, ou l'arbre à Chou, à cela prez qu'il eſt moins haut que le dernier. L'ecorce & le bois ſont durs & minces comme une coquille, & pleins d'une moüelle blanche comme celle du Surau. On coupe cet arbre, on le fend par le milieu, & on en tire toute la moüelle, qu'on bat bien avec un pilon de bois dans un grand mortier ou dans un baquet, enſuite on la met dans un linge ou dans une paſſoire qu'on tient ſur le baquet. On verſe de l'eau ſur la moüelle, & on agite le tout enſemble dans la paſſoire ou dans le linge en ſorte, que l'eau emporte toute la ſubſtance de la moüelle, qui paſſe par le linge & tombe dans le baquet, ſans qu'il reſte dans la paſſoire qu'une legere envelope qu'on jette: Mais ce qui tombe dans le baquet ſe raſſit en peu de tems & fait au fond du baquet une eſpece de boüe. Cette boüe étant formée on jette l'eau, & on prend la ſubſtance boüeuſe dont on fait des tourteaux, qui ſont un fort-bon pain quand ils ſont cuits.

Les habitans de *Mindanao* ſe ſervent de cela au lieu de pain trois ou quatre mois de l'année. Les Indiens de *Teranate*, de *Tidore*, & de toutes les Iſles à épiceries, ont quantité de ces arbres, qu'ils mangent de la même maniere, à ce que j'ai appris de Mr. Caril Roſy qui commande à preſent un des vaiſſeaux du Roi. Il étoit alors avec nous, & ayant été laiſſé à *Mindanao* avec le Capitaine Swan, il paſſa à *Teranate* où il demeura un an ou deux avec les Hollandois. Le *Sago* qu'on tranſporte dans les autres parties des Indes Orientales, a été ſeché par petites pieces comme des dragées, & ceux qui ont le flux de ventre le mangent d'ordinaire avec du lait d'Amandes; car il reſſerre beaucoup, & eſt un tres-bon remede pour cette maladie.

Il

Il y a quantité de Ris en certains endroits de *Mindanao* : mais dans les pays montueux on plante des Yames, des Patates, & des Citroüilles ; & tout cela vient fort bien. Les autres fruits de l'Isle sont des Melons d'eau, des Melons musquez, des Plantains, des Bananes, des *Guavas* ; des noix Muscades, des Cloux de Gerofle, des noix de Betel, des Durians, des *Jacas*, des noix de Cacao, des Oranges, &c.

Je regarde le plantain comme le Roi des fruits, sans en excepter même le Cacao. L'arbre qui porte ce fruit à 3. où 3. pieds & demi de tour, & 10. à 12. pieds de haut. Ces arbres ne viennent point de graine ; car il semble qu'ils n'en ont point : Mais ils pousſent de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils seront 15. mois avant que de produire ; mais si on les laisse dans leur terroir naturel, ils produiront dans douze mois. Le fruit n'est pas plûtôt meur, que l'arbre déchoit ; mais alors il en vient plusieurs jeunes en sa place. Quand cet arbre sort de terre, il pousse deux feuilles ; & quand il a un pied de haut, il en pousse encore deux entre les premieres, & peu de tems aprés deux autres, & ainsi du reste. Quand l'arbre a un mois, vous apercevez un petit corps presqu'aussi gros que le bras, & alors il y a 8. ou 10. feuilles, dont les unes ont 4. ou 5. pieds de haut. Les premieres qu'il pousse n'ont pas plus d'un pied de long, & demi pied de large. La tige qui les porte n'est pas plus grosse que le doigt ; mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. Comme les jeunes feuilles pousſent en dedans, aussi les vieilles s'etendent, & leur pointe panche du coté de la terre ; d'autant plus longues & larges, qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin, & se pourrissent ; il en pousse toujours au sommet de jeunes, qui font que l'arbre est toujours verd & toujours

jours fleuri. Quant l'arbre eſt dans ſa perfection, les feüilles ont 7. ou 8. pieds de long, & un pied & demi de large. Elles vont en diminuant juſques au bout, & finiſſent par une pointe ronde. La tige de la feüille eſt de la groſſeur du bras, preſque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feüille eſt en dehors, la partie de la tige qui ſort de l'arbre, renferme ce ſemble la moitié du corps, & on diroit que c'eſt une peau épaiſſe; & de l'autre coté de l'arbre il y a tout vis à vis une autre peau qui répond à la premiere. Les deux autres feuilles qui viennent en dedans ſont oppoſées l'une à l'autre; mais en ſorte que ſi les deux qui ſont en dehors pouſſent au Nord & au Sud, les autres pouſſent à l'Eſt & à l'Oüeſt, toûjours dans le même ordre. De cette maniere, il ſemble que le tronc de cet arbre ſoit compoſé de pluſieurs fortes peaux, croiſſans les unes ſur les autres. Lors que l'arbre eſt dans ſa parfaite grandeur, il pouſſe au ſommet une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du corps. Cette tige pouſſe au cœur de l'arbre, de la groſſeur & de la longueur du bras. Le fruit vient par pelotons autour de cette tige, qui pouſſe premierement des fleurs; & enſuite vient le fruit. Il eſt ſi excellent, que les Eſpagnols le preferent à tous les autres fruits, & le regardent comme le plus neceſſaire à la vie. Il croit dans une gouſſe de 6. ou 7. pouces de long, & de la groſſeur du bras. Cette gouſſe ou enveloppe eſt mollette & jaune, quand elle eſt meure. Elle eſt de la figure d'une groſſe ſauciſſe, & le fruit qu'elle renferme, n'eſt pas plus dur que le beurre en tems d'hiver. Il eſt d'un gout delicat, & ſe fond dans la bouche comme de la Marmelade. Il n'a que de la chair ſans pepin ni noyau. Ce fruit eſt ſi fort eſtimé des Européens qui ſont établis dans l'Amerique, qu'ils ont de coutume quand ils font une nouvelle plantation,

tation, de commencer par faire un bon champ de plantains, qu'ils agrandiſſent à meſure que leurs familles augmentent. Ils ont un homme qui ne fait que tailler les arbres, & cueillir le fruit quand il juge qu'il en eſt tems. Les uns ou les autres de ces arbres produiſent ſans interruption la plus grande partie de l'année, & c'eſt ſouvent ce qui fait vivre des familles entieres. Ces arbres ne viennent que dans un terroir bon & gras, & ne profitent point dans une terre maigre & ſablonneuſe. Les marchez des villes Eſpagnoles de l'Amerique, comme la *Havane*, *Cartagene*, *Porto-Bello*, &c. Sont pleins de Plantains, qui ſont ordinairement la nourriture des pauvres. Le prix ordinaire eſt une demi Reale ou 26. ſous la douzaine. Quand on mange ce fruit au lieu de pain, on le rotit ou on le fait boüillir dans le tems preciſément qu'il a toute ſa grandeur; mais avant qu'il ſoit tout à fait meur, ou devenu jaune. Les pauvres ou les Negres qui n'ont ni poiſſon ni viande à y joindre, le mangent avec une ſauce faite avec du poivre en gouſſe que nous appellons communément poivre de Guinée, du ſel & du jus de Citron; Ce qui le rend d'un tres-bon gout, & beaucoup meilleur qu'une croute de pain ſec. Quelquefois pour diverſifier ils mangent du Plantain rôti avec un morceau de Plantain crud qui ſert de pain & de beurre. De cette maniere ils mangent fort agreablement, & j'ai fait pluſieurs bons repas de cette ſorte. Quelquefois nos Anglois prennent 6. à 7. Plantains meurs; ils les hachent; en font une maſſe, & la font boüillir en guiſe de pouden, * qu'ils apellent côte de maille par plaiſanterie; voulant dire par là que ce ragout garentit le ventre de la faim, comme la côte de maille garentit le corps des coups. Auſſi eſt il tres-bon pour di-

* *C'eſt un ragout Anglois fort connu & fort eſtimé en Angleterre.*

diverſifier. On fait auſſi de ce fruit de tres-bonnes Tartes; & des Plantains verts coupez par petites tranches, & ſechez au ſoleil, ſe gardent long-tems, ſe mangent comme des figues, & ſont d'un gout fort bon & tres-agreable. Les Indiens de Darien en gardent long-tems. Ils le ſechent à un petit feu, le hachent & en font des maſſes. Les Moskites Indiens prennent du Plantain meur, & le rotiſſent; ils mettent enſuite une pinte & demi d'eau dans une Calebace, & expriment le Plantain par pieces, le mélent avec l'eau, & boivent enſemble cette liqueur qu'ils apellent *Mishlaw*. Elle eſt agreable, douce & nourriſſante, & approche du ragout qu'on fait en Angleterre avec des pommes & de l'Aile, & qu'on apelle en Anglois *Lambs Wool*, c'eſt à dire laine d'agneau. C'eſt de ce fruit ſeul que ſubſiſtent aux Indes Occidentales pluſieurs milliers de familles Indiennes. Pour faire cette boiſſon, ils prennent 10. à 12. Plantains meurs qu'ils jettent dans un baquet: En ſuite ils y mettent huit pintes d'eau, & deux heures aprés, cela fermente & écume comme du mout de Biere. Elle eſt potable 4. heures aprés qu'elle eſt faite. En ſuite on la met en bouteilles, & on la boit à meſure qu'on en a beſoin. Mais elle ne ſe garde pas au delà de 24. ou 30. heures. Auſſi ceux qui ſe ſervent de cette boiſſon, en font tous les matins de la maniere qu'on vient de dire. Le premier voyage que je fis à la Jamaïque, je ne pouvois boire que de cette liqueur. Elle eſt vive, rafraichiſſante, & fort-agreable: Mais venteuſe auſſi bien que le fruit dont elle eſt compoſée, quand il eſt mangé crud. Ce n'eſt plus cela quand il eſt bouilli ou rôti. Paſſé 30. heures cette liqueur aigrit; & ſi vous la mettez alors au ſoleil, il s'en fait de fort-bon vinaigre. Ce fruit croit dans toutes les Indes Occidentales, qui ſont ſon climat naturel; mais il vient auſſi en Gui-

Guinée, & dans les Indes Occidentalles.

Comme ce fruit eſt d'un grand uſage pour la nourriture, l'arbre qui le porte n'eſt pas moins utile à faire des vetemens; ce que je n'ai ſeu qu'aprés avoir été à *Mindanao*. Le vulgaire de cette Iſle n'eſt habillé que des Draps qu'on fait de cet arbre. Cet arbre ne produit qu'une fois; & quand le fruit eſt meur, on le coupe prez de terre lors qu'on a deſſein d'en faire du drap. Un coup de Machet ou long couteau le partagera en deux. Alors on coupe la tête laiſſant un tronc de 8 à 10. pieds de long. On ôte l'ecorce exterieure qui eſt fort-épaiſſe du coté des racines. Deux ou 3. de ces écorces étant otées, le tronc devient en quelque maniere d'une égale groſſeur, & de couleur blanchatre. Enſuite on fend ce tronc par le milieu: Cela étant fait, on fend encore les deux moitiés, le plus prez du milieu qu'on peut. On laiſſe tous ces morceaux au ſoleil durant 2 ou trois jours, pendant leſquels une partie de l'humidité de l'arbre ſeche, & les bouts paroiſſent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation eſt de faire le drap, prennent un à un ces filets qui s'enlevent aiſément depuis un bout du tronc juſqu'a l'autre, de la groſſeur à peu prez d'un fil mal blanchi; car les fils ſont naturellement d'une groſſeur fixe, & comme les draps de la même nature & de la même fineſſe. Mais quand ce drap eſt neuf il eſt dur, & dure peu, & eſt un peu gluant quand il eſt mouillé. On en fait des pieces de 7. à 8. verges de long, la chaine & la treme ſont de la même groſſeur, & de la même matiere.

Il y a dans cette Iſle une autre ſorte de plaintains, plus courts & moins eſtimés que les autres. Je n'en ai jamais vû de cette eſpece que là. Ils ſont pleins de pepins noirs mélez, & incorporez avec le fruit. Ils lachent, & ceux qui ont le flux de ventre en mangent beaucoup. Les gens du pays nous le don-

donnent pour cet uſage, & ce remede produit de bons efets.

Le Bananier reſſemble tout à fait au plantain pour la figure & pour la groſſeur, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit qui eſt beaucoup plus petit, & moins long de plus de la moitié que le Plantain. Il eſt auſſi plus tendre & plus doux, moins fade, & d'un gout plus delicat. On s'en ſert plus ſouvent que du plantain pour faire de la boiſſon; & le meilleur eſt de le boire ou de le manger au lieu de fruit; car il n'eſt pas ſi bon à le manger en guiſe de pain. Il n'eſt pas bon non plus quand on le mange roti ou bouilli. Ainſi le meilleur eſt de s'en ſervir aux deux uſages qu'on vient de dire. Les Bananiers croiſſent en general là où viennent les arbres à plantain: Auſſi les méle t on exprez dans les champs où l'on met les plantains. Cette Iſle eſt encore abondante en écorce de Geroſle, dont j'ai vû un vaiſſeau chargé. Quant aux Clous de Geroſle *Raja Laut* dont j'aurai Occaſion de parler, m'a dit, que ſi les Anglois s'y établiſſoient, ils pourroient diſpoſer les choſes de maniere, qu'ils envoyeroient tous les ans de ce pays là un navire chargé de Geroſle. J'ai appris qu'il croit ſur les feuilles d'un arbre qui eſt à peu prez de la groſſeur d'un prunier. Mais je n'ai jamais vû de ces arbres.

Je n'ai jamais veu qu'a *Mindanao* d'arbres à noix muſcades: Mais celles que cette Iſle produit ſont belles & groſſes. Cependant il n'y en a pas en grande abondance, les Inſulaires ne voulant pas les faire foiſonner non plus que le Geroſle, de peur que cela ne determine les Hollandois à leur venir rendre viſite, & ne les porte à les mettre ſous leur dependance, comme ils ont fait les habitans des autres Iſles voiſines, où ces épiceries croiſſent. Car les Hollandois s'étant établis entre ces Iſles, ſe ſont emparez de tout le commerce des épiceries, & ne permettent pas que

les

les naturels en disposent qu'en leur faveur seulement. Ils ont même si soigneux de se conserver ce commerce, qu'ils ne laissent point croitre d'épiceries dans les Isles inhabitées ; mais y envoyent des troupes & font couper les arbres. Le Capitaine Rosy m'a dit, que pendant qu'il demeuroit avec les Hollandois, il fut envoyé avec d'autres pour couper les arbres à épiceries ; & qu'a diverses fois il en coupa 7. à 800. Cependant quoique les Hollandois soient si soigneux de ruiner ces arbres, il y a plusieurs Isles inhabitées qui en ont grande quantité, à ce que j'ai appris d'Hollandois qui ont été en ces pays là, & particulierement d'un Capitaine de vaisseau marchand Hollandois que je rencontrai à Achin ; & qui me dit que prez de l'Isle de *Banda* il y a une Isle où le Gerofle tombant de l'arbre demeure à terre & s'y pourrit, & que dans la saison que ce fruit tombe, il est sous les arbres de l'epaisseur de 3. à 4. pouces. Ce même Capitaine & quelques autres m'ont dit, qu'il ne seroit point dificile à un Capitaine Angiois d'acheter des Insulaires autant d'epiceries qu'il en faudroit pour charger son vaisseau.

Le marchand qui me dit cela, étoit un marchand libre ; epithete dont les Hollandois & les Anglois se servent aux Indes Orientales, pour distinguer les marchands qui ne sont point aux gages de la Compagnie. On ne permet point que les marchands libres negotient dans les Isles à épiceries, ni en plusieurs autres lieux où les Hollandois ont des Comptoirs ; mais d'un autre coté ils ont la liberté de commercer en certains lieux où la compagnie même ne peut pas trafiquer, comme à Achin particulierement. La raison de cela est, qu'il y a aux Indes des Princes qui ne veulent point de commerce avec les Hollandois, parce qu'ils les craignent. Les Matelots qui vont aux Isles à épiceries sont obli-

obligez de n'en apporter pour eux mêmes que pour leur uſage ſeulement, c'eſt à dire une livre ou deux. Cependant les maitres des vaiſſeaux ſont en ſorte, qu'ils en mettent ordinairement une bonne quantité à couvert; qu'ils envoyent à terre en quelque endroit prez de Batavia, avant que d'entrer dans le havre: Car on porte toujours les epiceries à Batavia avant que de les envoyer en Europe. S'ils rencontrent en Mer quelque vaiſſeau qui veuille acheter de leur Geroſle, ils lui en vendront 10. à 15. tonnes ſur cent: Cependant lors qu'ils ſont arrivez à Batavia on diroit qu'ils ont toute leur cargaiſon; car ils jettent de l'eau ſur le reſte: qui s'enfle tellement, que les vaiſſeaux ſont auſſi pleins que ſi l'on n'en avoit rien vendu. Ils font cela toutes les fois qu'ils vendent en cachette; car le Geroſle eſt ſi ſec quand on le charge, qu'il s'imbibe quand on le moüille de beaucoup d'humidité. Ceci n'eſt qu'un exemple entre pluſieurs centaines, des petites fraudes dont uſent en ces pays là les matelots Hollandois. J'en ai vû quelques unes, & j'ai entendu parler de pluſieurs. Je croi qu'il n'y a pas dans le monde de plus grands Larrons; & rien au monde ne peut les obliger à ſe découvrir les uns les autres; car ſi quelqu'un le faiſoit, les autres l'aſſommeroient immancablement. Mais revenons aux productions de l'Iſle de M*indanao*.

La noix de Betel y eſt fort eſtimée, auſſi bien que dans la plupart des Indes Orientales. L'arbre à Betel croit comme l'arbre à Chou, mais il ne vient ni ſi gros ni ſi haut. Le tronc eſt droit, haut de 10. à 12. pieds, & n'a ni feuilles ni branches qu'a la tête, où il pouſſe de longues branches comme l'arbre à Chou, le Cacaotier, & le palmier qui ſont des arbres à peu prez de la même nature. Les branches du Betel ont 10. à 12. pieds de long, & ſont de la groſſeur du bras prez du tronc de l'arbre.

Au

Au ſommet de l'arbre, le fruit croit entre les branches ſur une tige forte, de la groſſeur du doigt, & par pelotons comme les noix de Cacao, 40. ou 50. à chaque peloton. Le Betel eſt plus gros que la noix muſcade, & lui reſſemble fort, à cela prez qu'il eſt plus rond. On s'en ſert beaucoup dans les Indes Orientales. On le coupe d'ordinaire en 4. morceaux. On en envelope un dans une feüille *d'Areck*, qu'on étend avec une pâte mollete de Chaux ou de plâtre, & qu'on mâche enſuite tout enſemble. Chacun porte en ces quartiers ſa boite à Chaux à ſon coté. Il y met le doigt, & étend ſon Betel & ſa feüille *d'Areck* avec cette pâte. *L'Areck* eſt un arbriſſeau qui a l'ecorce verte, & la feüille plus longue & plus large que le Saule. On l'emballe & on le vend dans les lieux où il n'en croit point, pour le mâcher avec le Betel. La noix de Betel eſt fort eſtimée pendant qu'elle eſt jeune, & avant qu'elle ſoit dure. On la coupe ſeulement en deux morceaux avec la gouſſe verte, où elle eſt enfermée. Elle eſt alors fort pleine de jus, & par conſequent elle fait beaucoup cracher. Elle a un gout apre, quand on l'a dans la bouche; elle rougit les levres, & noircit les dents; mais elle les conſerve, & nettoye les gencives. Elle paſſe auſſi pour étre fort-bonne à l'eſtomac; mais elle cauſe ſouvent de grands vertiges ou tournemens de tête à ceux qui ne ſont pas accoutumez d'en mâcher. Ce n'eſt que les vieilles noix qui produiſent cet efet. Car les nouvelles ne font pas la même choſe. Je ne dis ici que ce que ma propre experience m'a appris.

Cette Iſle produit auſſi des *Durians* & des *Jacks*, ou *Jacas*. Les arbres qui portent les *Durians* ſont gros comme le Pommier, & pleins de feüilles. L'ecorce eſt épaiſſe & forte, & le fruit ſi gros, qu'il ne croit qu'au tronc, ou aux groſſes branches

ches qui en ſont proches, comme fait le Cacao. Le fruit eſt à peu prez de la groſſeur d'une groſſe Citroüille, & couvert d'une ecorce épaiſſe, verte, & forte. Quand il eſt meur, l'ecorce commence à jaunir; mais il n'eſt bon à manger que quand il s'ouvre par le haut. Le dedans du fruit eſt alors meur; & donne une odeur excellente. Quand l'enveloppe eſt ouverte le fruit peut ſe partager en 4. quartiers. Chaque quartier à de petits eſpaces qui renferment une certaine quantité de fruit ſuivant la grandeur de la cavité; car les unes ſont plus grandes & les autres moins. Le plus gros du fruit eſt à peu prez de la groſſeur d'un œuf de poularde. Il eſt blanc comme du lait, & delicat comme de la créme. Ceux qui y ſont accoutumez le trouvent d'un gout exquis; mais ceux qui n'en mangent pas ordinairement, ou qui en mangent peu ſouvent, le trouvent d'abord de mauvais gout, parce qu'il ſent l'oignon rôti. Ce fruit doit étre mangé dans ſa nouveauté. Il n'eſt pas mangeable avant qu'il ſoit meur; & même quand il l'eſt on ne peut le garder qu'un jour ou deux; car paſſé ce tems là il ſe corrompt, & devient noir ou noiratre, & alors il n'eſt plus bon. Ce fruit a un petit noyau de la groſſeur d'une feve, lequel eſt couvert d'une petite coquille mince. Ceux qui veulent manger les noyaux ou noix, les font griller, & alors la petite coquille mince qui envelope la noix, ſe détache. Ils ont le gout de la Chataigne.

Le *Jack* ou *Jaca* reſſemble fort au *Durian* ſoit pour la groſſeur ou pour la figure. L'arbre qui porte ce fruit reſſemble fort auſſi à celui qui produit le *Durian*; & ces deux fruits croiſſent de la même maniere. Ils n'ont rien de different que le dedans; *Car* le *Durian* eſt blanc, & le *Jaca* jaunatre, & plus plein

de noyaux Le *Durian* eſt le plus eſtimé ; cependant le *Jaca* eſt fort-agreable, & les noyaux en ſont bons grillés.

Il y a dans cette Iſle une infinité d'autres grains, racines, & fruits, & ſi differens en leur eſpece, qu'il faudroit faire un gros volume ſi l'on vouloit les décrire tous.

Il y a auſſi pluſieurs ſortes d'animaux, tant ſauvages que domeſtiques, comme Chevaux, Bœufs, Vaches, Bufles, Chevres, Sangliers, bétes fauves, Singes, Guanos, Lezards, Couleuvres, &c. Je n'y ai jamais vû d'animaux de proie, ni entendu dire qu'il y en eut, comme il y en a en pluſieurs autres lieux. Les Sangliers y ſont hideux. Ils ont tous de groſſes houpes ſur les yeux, & il y en a une infinité dans les bois. Ils ſont communement maigres, mais de bon gout. Il y a une prodigieuſe quantité de bétes fauves dans les lieux où elles ne ſont point inquietéez.

Pour les bétes venimeuſes, il y a des Scorpions qui piquent de la queüe, & les cent pieds que les Anglois appellent 40. jambes ſont auſſi communs aux Indes Occidentales, dans la Jamaïque & ailleurs. Ces cent pieds ont 4. ou 5. pouces de long, & ſont auſſi gros qu'un tuyau d'Oye, mais plats. Ils ſont de couleur rougeatre ou brune. Leur ventre eſt blanchatre & plein de jambes de chaque coté. Leur piqueure ou morſure eſt plus douloureuſe que celle du Scorpion. Ils ſe tiennent dans les vieilles maiſons, & dans le bois ſec. Il y a de diverſes ſortes de couleuvres, dont quelques unes ſont fort venimeuſes. Il y a une autre béte qui reſſemble au *Guano*, tant pour la couleur que pour la figure, à cela prez, qu'elle eſt quatre fois auſſi groſſe. La langue de cet animal eſt faite comme un petit Harpon, & a deux

deux petits crochets comme un Hameçon. On dit qu'il eſt fort venimeux; mais je ne ſaurois dire comme on l'apelle. J'en ai vû ailleurs qu'a *Mindanao*, comme à l'Iſle de *Condore* & à Achin; & j'ai entendu dire qu'il y en avoit auſſi dans la Baye de Bengale.

Les Oiſeaux de cette contrée ſont des Canards & des poules. Je n'y ai point vû d'autre volaille domeſtique, ni entendu dire qu'il y en eut. Les Oiſeaux ſauvages ſont des Ramiers, des Perroquets, Peruches, Tourterelles, & quantité de petits Oiſeaux. Il y a des Chauve-Souris auſſi groſſes qu'un Milan.

Il y a pluſieurs grands havres, bras de Mer, & diverſes Bayes de grande étenduë où les vaiſſeaux peuvent moüiller, & des rivieres où peuvent naviger les Canots, *Pros* ou barques; & toutes ſont abondantes auſſi bien que la Mer voiſine en diverſes ſortes de poiſſons. Les meilleurs ſont la Bonite, le Brochet, le Cavalli, la Breme, le Muge, le dix livres &c. poiſſon ainſi nommé parce qu'il eſt ordinairement de ce poids. Il y a auſſi quantité de Tortuës marines, & de petites Manates ou vaches marines, que les François apellent Lamentins, ſi je ne me trompe. Mais elles n'y ſont pas à beaucoup prez ſi groſſes qu'aux Indes Occidentales. La plus groſſe que j'y aye vû n'auroit pas peſé plus de 600. livres; Mais la chair & de la Tortuë, & du Lamentin eſt d'une tres-grande delicateſſe.

La chaleur eſt aſſez temperée à *Mindanao* pour être prez de la ligne, & principalement ſur les côtes de la Mer. On a d'ordinaire le jour des vents de Mer, & la nuit des vents de terre aſſez frais. Les vents d'Eſt commencent à ſoufler en Octobre, & ne ſe fixent qu'à la mi-Novembre. Ces vents amenent le beau tems. Les vents d'Oüeſt commencent à

ſouffler en Mai, & ne ſe fixent qu'un mois aprés. Ces vents amenent toujours des pluyes, des Grains, & de groſſes tempetes. Ces vents ne ſouflent d'abord que foiblement; mais alors viennent les Grains quelquefois un jour, quelquefois deux jours aprés. Ces Grains ſont des pluyes accompagnées de tonnerre. Ils viennent d'ordinaire contre le vent, & le font tourner du coté oppoſé. Ces Grains étant paſſez, le vent change encore; & le ciel redevient ſerein & clair; cependant entre les vallées & à coté des montagnes, il s'éleve un broüillard épais qui couvre la terre. Les Grains continuent de cette maniere une ſemaine ou davantage: Enſuite ils reviennent plus ſouvent, & même juſqu'a 2. ou 3. fois par jour avec des coups de vent de la derniere violence & des éclats de tonnerre épouvantables. Ils viennent enfin ſi promptement, que le vent demeure au point d'où ces Grains viennent, qui eſt l'Oüeſt & ne change qu'en Octobre ou Novembre. Les vents d'Oüeſt s'étant ainſi fixez, le tems devient ſombre, & ſe couvre de nuages noirs, ſuivis de pluyes exceſſives, & quelquefois melées de tonnerres & d'éclairs ſi afreux, qu'il n'eſt rien de plus épouvantable. Les vents ſont ſi furieux & ſi violens, qu'ils déracinent les plus gros arbres, & enflent tellement les rivieres, que ſortant de leurs lits elles innondent les terres baſſes, & entrainent de gros arbres dans la Mer. Il ſe paſſe quelquefois une ſemaine entiere qu'on ne voit ni le ſoleil ni les étoiles. Le fort de cet orage & de cette innondation eſt vers la fin de Juillet & d'Aout. Il ſemble alors que les villes ſoient bâties dans un grand lac; & l'on ne peut aller qu'en Canot d'une maiſon à l'autre. L'eau emporte alors toute l'ordure qui eſt ſur le toit des maiſons. Tant que cet orage dure le tems eſt froid & morfondant. Il eſt plus tem-

temperé en Septembre, & les vents ne ſont pas ſi furieux, ni les pluyes ſi violentes. L'air commence deſormais à étre plus clair & plus agreable. Les matinées ſont pourtant encore accompagnées de broüillards épais; & il eſt 10. ou 11. heures avant que le ſoleil ſe montre, ſur tout quand il a pleu durant la nuit. Les vents d'Eſt recommencent à ſouffler au mois d'Octobre, & ramenent le beau tems juſques en Avril. En voilà aſſez pour l'etat naturel de *Mindanao*.

CHAPITRE XII.

Des habitans de Mindanao, *& de l'état civil de cette Iſle. Des* Mindanayans, Hilanounes, Sologues, *&* Alfoures. *Des* Mindanayans *proprement ainſi nommez. Leurs mœurs & leurs coutumes. Mœurs & coutumes de leurs femmes. Facetieuſe coutume à* Mindanao. *Leurs maiſons, leurs alimens, & leurs lavemens. La langue qu'on y parle, & ce qui s'y paſſe avec les Eſpagnols. La peur qu'ils ont des Hollandois, & l'attachement qu'ils temoignent pour les Anglois. Leurs arts & metiers. Sorte de ſouflets d'une fabrique ſinguliere. Leurs vaiſſeaux, comment ils les bâtiſſent, leurs marchandiſes & leur commerce. Tabac de* Mindanao

& de Manila. *De la lepre qui y regne, & autres maladies. Leurs mariages. Sultan de* Mindanao, *ſa pauvreté, ſon pouvoir, ſa famille, &c. Des Pros ou bateaux.* Raja Laut *le General, & frere du Sultan, & ſa famille. Leur maniere de combatre, leur Religion. De la devotion de* Raja Laut. *De la Cloche ou Tambour de leurs Moſquées. De leur circonciſion, & des ſolemnitez qui s'y pratiquent. Des autres Ceremonies & ſuperſtitions religieuſes. Horreur de ces peuples pour la chair de Cochon.*

CEtte Iſle n'eſt point aſſujettie à un prince, & le langage qu'on y parle n'eſt pas une ſeule & même langue; mais ils s'y reſſemblent fort, ſoit pour le teint, ſoit pour la force, ou pour la taille. Ils ſont tous ou là plupart de la même Religion qui eſt le Mahometiſme, & leurs mœurs & coutumes ne ſont que la même choſe. Les *Mindanayans*, proprement ainſi nommez, ſont le plus grand nombre; & comme ils negotient par Mer avec les autres nations, ils ſont auſſi les plus civiliſez. Je n'ai que peu de choſe à dire des autres qui me ſont moins connus, & dont je ne ſai que ce que j'en ai oui dire. Il y a outre les *Mindanayans*, les *Hilanounes*, comme on les apelle, ou les Montagnards, les *Sologues*, & les *Alfoures*.

Les *Hilanounes* ou Montagnards demeurent dans le cœur du pays. Ils ont peu de commerce par

par Mer ; mais ils ne laiſſent pas neantmoins d'avoir des *Pros* ou barques de 12. ou 14. rames chacune. Ils ont les mines d'or, & par ce moyen ils achetent des marchandiſes étrangeres des habitans de *Mindanao*. Ils ont auſſi quantité de cire d'abeilles qu'ils troquent pour d'autres marchandiſes.

Les *Sologues* habitent le Nord-Oüeſt de l'Iſle. Ils ſont les moins conſiderables de tous, & commercent à *Manile* & avec quelques unes des Iſles voiſines, avec leurs barques ou *Pros*; mais ils n'ont aucun negoce avec ceux de *Mindanao*.

Les *Alfoures* ſont les mêmes que les *Mindanayans*, & ils étoient autrefois ſous l'obeiſſance du Sultan de *Mindanao*; mais ils furent diviſez entre les enfans du Sultan, & ce n'eſt que depuis peu qu'ils ont un *Sultan* de leur nation: Mais comme il s'eſt allié par mariage avec le *Sultan* de *Mindanao*, ce Prince pretend encore qu'ils ſoient ſes ſujets, & leur fit la guerre peu de tems aprés nôtre depart, à ce qu'on m'a dit depuis.

Les *Mindanayans* proprement ainſi nommez ſont de taille mediocre, ont les membres petits, le corps droit, & la tête menuë; le viſage ovale, le front plat, les yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche aſſez grande, les levres petites & rouges, les dents noires, & fort-ſaines, les cheveux noirs & lis, le teint tané, mais tirant plus vers le jaune clair que certains autres Indiens, & principalement les femmes. Leur coutume eſt de porter l'ongle du pouce fort long, & ſur tout au pouce gauche. Ils ne le coupent jamais, mais ils le raclent ſouvent. Ils ont naturellement beaucoup d'eſprit, ils ſont ingenieux, agiles, & actifs quand ils veulent; mais en general fort-faineans & fort-larrons, ne

voulans travailler que quand ils y ſont forcez par la faim. La pareſſe eſt naturelle à la plupart des Indiens ; pareſſe qui procede moins ce ſemble de leur pente naturelle, que de la ſeverité de leur Prince qui les tient dans une grande crainte: Car comme il les gouverne d'une maniere fort abſoluë, & qu'il leur prend tout ce qu'ils gagnent, cela les décourage tellement, & rallentit ſi fort leur induſtrie, qu'ils ne ſongent jamais qu'aux choſes qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. Ils ſont en general orgueilleux, & marchent avec beaucoup de fierté ; aſſez civils envers les Etrangers, faiſant aiſément connoiſſance avec eux, & les recevant avec beaucoup de franchiſe ; mais implacables à l'egard de leurs ennemis, vindicatifs au ſouverain degré, quand ils ont été ofenſez, & gens à ſe défaire ſouvent par le poiſon de ceux qui les ont inſultez.

Ils portent peu d'habits. Ils ont ſur la tête un petit Turban garni par les deux bouts de frange ou de dentelle. Ce Turban entoure la tête & eſt noué de maniere que les bords de la frange ou de la dentelle pendent. Ils portent une ſouquenille & un haut de chauſſe, mais point de bas ni de ſouliers.

Les femmes ſont mieux faites que les hommes. Leurs cheveux ſont noirs & longs, noüez & pendans derriere. Elles ont le viſage plus long que les hommes, & leurs traits ſont en general reguliers ; ſi ce n'eſt leur nés qui eſt fort court, & ſi plat entre les yeux, qu'il y a de petites filles dont la partie la plus élevée du nez qui doit être entre les yeux eſt à peine connoiſſable. Leur front n'a point non plus d'élevation ſenſible. De loin elles paroiſſent fort gentilles, mais de prez ces im-

imperfections frapent d'abord extrémement. Leurs membres sont fort petits, & leur habit consiste, en une souquenille & une jupe: La jupe est tout d'une piece, cousuë par les deux bouts, & trop large de 2. pieds pour le corps; ainsi elles peuvent la porter par les deux bouts & la tourner du haut en bas: Comme le coté du corps est de beaucoup trop large, elles l'assemblent & le plissent jusques à ce qu'il soit proportionné à la grosseur du corps, troussant le bout plissé entre le Corps & le bord de la jupe; ce qui la fait serrer. La souquenille ou robe est ouverte, & décend un peu au-dessous des reins. Les manches sont beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le bout, qu'à peine peuvent elles y passer les mains. Cette robe étant mise, la manche se plie sur le poignet; Dequoi elles se font grand honneur.

Les personnes distinguées sont habillées de drap; mais les gens du commun portent du drap fait de Plantain qu'on apelle *Saggen*; qui est le nom qu'on donne au Plantain. Ils n'ont ni bas ni souliers, & les femmes ont le pied fort petit.

Les femmes aiment beaucoup les Etrangers, mais sur tout les Blancs; aussi est il certain qu'elles seroient fort familieres, si la coutume du pays ne les privoit de la liberté à laquelle il semble qu'elles ayent du penchant, & qu'elles souhaitent. Cependant on permet aux plus distinguées aussi bien qu'aux dernieres du vulgaire, de parler aux Etrangers & de les regaler, pourvû que le tout se fasse en presence de leurs maris.

Il y à *Mindanao* une maniere de mendier que je n'ai jamais remarqué ailleurs durant

tous mes voyages, & que je croi qu'il faut imputer au peu de commerce qui s'y fait. Quand il arrive des Etrangers à *Mindanao*, les Insulaires viennent à bord, les invitent d'aller chez eux, & demandent qui a un Camarade (mot qu'ils ont je croi tiré des Espagnols) ou une *Pagally*, & qui n'en a point. Le Camarade est un ami familier, & la *Pagally* une amie intime. Les Etrangers sont en quelque maniere obligez d'accepter cette honnêteté qu'il faut acheter par un petit present, & cultiver par la même voie. Toutes les fois que l'Etranger va à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa *Pagally*, où il mange, boit, & couche pour son argent, & est traité toutes les fois qu'il va à terre de Tabac & de noix de Betel, qui est tout ce qu'il peut esperer d'y avoir *gratis*. Les femmes des plus riches ont la liberté de converser publiquement avec leur *Pagally*, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer par leurs Domestiques du Tabac & des noix de Betel.

La ville Capitalle de l'Isle s'apelle *Mindanao* aussi bien que l'Isle même. Elle est au Midi de l'Isle à 7. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale, située sur les bords d'une petite riviere à environ 2. milles de la Mer. Leur maniere de bâtir a quelque chose d'étrange; Cependant on ne bâtit pas autrement dans cette partie des Indes Orientales. Les maisons sont bâties sur des pilotis élevez de terre d'environ 14. 18 ou 20. pieds. Ces pilotis sont plus ou moins gros, suivant qu'on veut que l'edifice soit magnifique. Les maisons n'ont qu'un étage qui est divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la ruë par un degré. Le toit est large & couvert de feuilles de *Palmeto* ou Palmier. Ainsi il y a sous la maison un passage qui ressemble à une place pu-

publique, & qui tout clair qu'il eſt, ne laiſſe pas d'étre fort ſale. Les pauvres qui tiennent des Canards ou des poules font une cloiſon autour de ces pilotis avec une porte pour entrer & ſortir, & c'eſt à quoi ſeulement ſert le deſſous de leur maiſon. Quelques un s'en font des lieux pour leurs maiſons; mais la plupart bâtiſſant prez de la riviere, elle reçoit toutes les ordures; & quand elle vient à deborder elle nettoye & emporte tout ce qu'il y a de ſale.

La maiſon du Sultan eſt la plus grande de toutes. Elle eſt aſſiſe ſur environ 180. gros piliers ou troncs d'arbres, beaucoup plus haute que les maiſons ordinaires, avec un grand & large degré par où l'on monte. Il y a dans la premiere chambre une vingtaine de Canons de fer, tous propres, & placez ſur leurs affuts. Le General & les autres Grands ont auſſi des Canons chez eux. A environ 20. pas de la maiſon du Sultan il y a une maiſonnétte baſſe, faite exprez pour recevoir les Ambaſſadeurs, ou les marchands étrangers. Elle eſt auſſi bâtie ſur des pilotis; mais le planché n'eſt pas à plus de 3. ou 4. pieds de terre, couvert de nattes fort propres, parce que c'eſt là que le Sultan tient conſeil; Car on ne ſe ſert point de chaiſes, & l'on s'aſſied les jambes en croix comme les Tailleurs.

La nourriture ordinaire des habitans, eſt du Ris ou du Sago, & un ou deux petits poiſſons. Les perſonnes diſtinguées mangent du Bufle, ou des Oiſeaux mal accommodez, & avec cela quantité de Ris. Ils ne ſe ſervent point de Cuilliers pour manger leur Ris, mais chacun en prend ſa poignée au plat, & mettant la main dans l'eau afin que le Ris ne s'y attache pas, ils en font un tourteau auſſi dur qu'ils peuvent, & le fourrent enſuite dans la bouche. Ils font ces

tourteaux auſſi gros que la bouche peut les contenir. Ils font à l'envi à qui en prendra le plus gros morceau, & cela eſt ſi glorieux parmi eux, que peu s'en faut quelquefois qu'ils ne s'étoufent pour ce ridicule honneur. Ils ſe lavent toujours aprés le repas, ou quand ils ont touché quelque choſe de ſouillé : Auſſi uſent ils beaucoup d'eau dans leurs maiſons. Ils verſent cette eau, & celle dont ils ſe ſervent pour laver leur vaiſſelle, & generalement toute l'ordure qu'ils font, tout prez de la cheminée ; Car leurs chambres ne ſont point plancheyées ; mais ſeulement payées de Bambo fendu en forme de late, de ſorte que l'eau tombe incontinent dans les chambres où ils demeurent, y engendre des vers, & fait une puanteur horrible. Outre cette ordure, les malades font toutes les fonctions de la nature dans leurs chambres, où il y a un petit trou fait exprez pour écouler le tout, pour ceux qui ſe portent bien ils vont piſſer & décharger le ventre à la riviere. Auſſi y verrez vous depuis le matin juſqu'au ſoir quantité de monde de l'un & de l'autre ſexe, les uns faiſants les fonctions naturelles, les autres lavans leurs corps ou leurs habits. Ceux qui y vont laver leurs habits, ſe dépoüillent & demeurent nuds juſques à ce qu'ils ayent fait : Aprés quoi ils reprennent leurs habits & ſe retirent. Les hommes & les femmes prennent beaucoup de plaiſir à nager, & à ſe laver, étant élevez à cela dés leur enfance. Je ſuis perſuadé qu'il eſt fort ſain dans ces pays chauds, de ſe laver le ſoir & le matin, au moins trois ou quatre jours de la ſemaine. J'en uſois ainſi du tems que je demeurois à *Ben-Coüli*, & j'ai trouvé que cela eſt ſain & rafraichiſſant. Un trés bon remede pour ceux qui ont le dévoyement de ventre c'eſt de ſe la-

ver

ver dans la riviere soir & matin. Je dis ici ce que j'ai experimenté; car cette incommodité m'ayant fort affoibli à *Achin*, je ne fis autre chose que de me laver soir & matin sans manquer, & je fus bien tot gueri.

Les habitans de l'Isle de *Mindanao* parlent deux langues indiferemment, c'est à dire leur langue naturelle, & la langue de *Malaya*: Mais ailleurs on ne parle que la langue du pays, parce qu'on a peu de commerce avec les Etrangers. Ils ont des écoles, où l'on apprend à lire & à écrire aux enfans, qu'on y éleve à la Religion Mahometane. Aussi ont ils plusieurs mots Arabes, & principalement dans leurs prieres. Ils ont aussi plusieurs termes de civilité qui sont Turcs. Et lors sur tout qu'ils se rencontrent le matin, ou qu'ils prennent congé les uns des autres, ils s'expriment en langue Turque.

Plusieurs personnes agées de l'un & de l'autre sexe parlent Espagnol, parce que les Espagnols ont eu autre fois des établissemens parmi eux, & avoient bâti plusieurs forts dans cette Isle. Ce fut alors qu'ils envoyerent deux moines à la ville de *Mindanao* pour convertir le Sultan & ses sujets. Ces peuples alors commencerent à apprendre l'Espagnol, & les Espagnols à empieter sur eux, & à tâcher de les reduire sous leur dépendance. Ils les auroient vraisemblablement tous mis sous le joug il y a long tems, s'ils n'eussent pas été obligez de quitter cette Isle pour aller defendre Manila contre les Chinois qui menaçoient d'y faire une invasion. Les Espagnols ne furent pas plûtôt partis, que le vieux Sultan de *Mindanao*, pere de celui qui regne à present, rasa & demolit leur Fort, fit emporter leurs Canons, & renvoya les moines, n'ayant plus voulu depuis per-

permettre aux Eſpagnols de s'etablir dans ces Iſles.

Ils aprehendent beaucoup à l'heure qu'il eſt les Hollandois, parce qu'ils ſavent qu'ils ont mis ſous le joug pluſieurs Iſles voiſines. De la vient qu'ils ont long tems prié les Anglois de s'etablir parmi eux, & leur ont ofert un lieu commode pour y bâtir un Fort, à ce que nous dit le General même, diſant pour raiſon, qu'ils ne trouvoient pas les Anglois ſi entreprenans & ſi injuſtes que les Hollandois, ou les Eſpagnols. Les Hollandois ne ſont pas moins allarmez de la bonne volonté que ces Inſulaires temoignent aux Anglois, ſentant bien quel prejudice ce leur ſeroit, que les Anglois s'etabliſſent dans cette Iſle.

Il y a peu d'Artiſans à *Mindanao*. Les principaux ſont les Orfevres, les Forgerons, & les Charpentiers. Il n'y a que 2. ou trois Orfevres. Ils travaillent en or & en argent, & font tout ce qu'on veut: Mais ils n'ont point de boutique pourvûë de marchandiſe prête à vendre. Il y a divers Forgerons qui travaillent fort bien, veu les outils qu'ils ont pour cela. Leurs ſouflets ſont bien diferens des nôtres. Ils ſont faits d'un Cilindre de bois, ou tronc d'arbre d'environ trois pieds de long, percé comme une pompe, placé debout à terre, & ſur lequel même on fait le feu. Prez du bout d'en bas il a un petit trou à coté du tronc tout proche du feu. Dans ce trou eſt un tuyau qui porte le vent au feu par le moyen d'un gros bouquet de plumes attaché à un bout de baton: Ces plumes bouchant le dedans du Cilindre, chaſſent l'air du Cilindre, & le pouſſent dans le tuyau. Ces deux troncs ou Cilindres ſont ſi prez l'un de l'autre, qu'un homme debout entre les deux peut les faire joüer en même tems, l'un d'une main, l'autre de l'autre alternativement. Ils n'ont ni etau ni enclume,

mais

mais ils forgent sur une grosse pierre dure, ou sur un morceau de vieux Canon : Cependant ils ne laissent pas d'achever leur ouvrage, & de faire admirablement bien des meubles ordinaires, & des ferremens pour les vaisseaux. Ils ne se servent que de Charbon de bois. Il n'y a presque personne qui ne soit Charpentier, car ils travaillent tous de la hache droite & courbe. Leur hache est petite, & faite de maniere qu'ils peuvent la démancher, & en la tournant en faire une hache courbe. Ils n'ont point de scies ; & quand ils font des planches ils fendent l'arbre en deux, & font de chaque moitié une planche qu'ils polissent avec la hache droite, & courbe. Cela donne beaucoup de peine, & emporte beaucoup de tems ; mais ils travaillent à bon marché, & la bonté de la planche ainsi coupée, & qui a encore tout son grain, dédommage de la dépense & de la peine.

Ils batissent de bons vaisseaux ou barques de grand service pour la Mer, les uns pour le commerce, les autres pour le plaisir, & quelques uns pour la guerre. C'est à *Manila* principalement qu'ils envoyent leurs vaisseaux marchands. Ils y transportent de la Cire de Mouches à miel, qui est je croi, outre l'or, la seule marchandise qui s'y vende. Les habitans de la ville de *Mindanao* ont grande quantité de cette cire, qu'ils achetent pour la plupart des Montagnards, qui leur fournissent aussi l'or qu'ils envoyent à *Manila* ; & c'est d'eux aussi qu'ils achetent la toile de Coton, les Mousselines, & la soye de la Chine. Ils envoyent quelquefois leurs barques à Borneo & autres Isles ; mais je ne sai ni ce qu'ils y portent, ni ce qu'ils en transportent. Les Hollandois y viennent de Ternate & de Tidore avec leurs barques, & achetent du Ris, de la cire d'abeilles, & du Tabac ; Car il y en croit grande quantité, & plus qu'en aucune Isle ou

Con-

contrée des Indes Orientales que je connoiſſe, à la reſerve de *Manila* ſeulement. C'eſt une excellente eſpece de Tabac; mais les habitans ne ſavent pas faire valoir ce commerce, & en profiter, comme font les Eſpagnols à *Manila*. Je croi que les Eſpagnols porterent la premiere graine de Tabac de *Manila* à *Mindanao*; & ſelon toutes les apparences ils en envoyerent de l'Amerique à *Manila*. La diference qu'il y a entre le Tabac de *Mindanao* & celui de *Manila*, eſt, que le premier eſt plus brun, & a la feuille plus large & plus épaiſſe que l'autre, parce qu'il eſt cultivé & planté dans un terroir plus gras. Le Tabac de *Manila* eſt d'un jaune vif & clair, d'une grandeur mediocre, doux & agreable à fumer. Les Eſpagnols de *Manila* ſont fort curieux au ſujet de ce Tabac, & ont une maniere particuliere de le plier proprement en feüille. Ils prennent deux petits batons plats d'environ un pied de long chacun, & mettant les tiges des feuilles de Tabac par rang entre les deux batons, au nombre de 40 ou 50. il les lient bien enſemble enſorte que les feüilles pendent en bas. Un de ces paquets ſe vend une Reale au Fort ſaint George: Mais à *Mindanao* on peut avoir 10. ou 12. livres de Tabac pour le même prix, & même auſſi bon ou plûtôt meilleur que celui de *Manila*: Mais on n'a pas à *Mindanao* le même debit. que les Eſpagnols ont à *Manila*.

Les Mindanayans ſont fort incommodez d'une eſpece de lepre, toute ſemblable à celle que nous remarquames à *Guam*. Cette maladie fait une eſpece de tigne ſeche qui ſuit toutes les parties de leur corps, & leur cauſe une grande demangeaiſon, qui les fait grater ſouvent & s'ecorcher eux mêmes, en ſorte qu'il s'enleve de petits mor-

morceaux blanchatres à la ſuperficie de la peau, de la figure à peu prez des écailles d'un petit poiſſon qu'on à écaillé avec un couteau. Cela leur rend la peau extraordinairement raboteuſe, & il y en a à qui vous verrez de grandes taches blanchatres ſur diverſes parties de leur corps. Je croi que ceux là avoient eu ce mal, & en étoient gueris; car leur peau étoit unie, & je ne remarquai pas qu'ils ſe gratafſent: Cependant j'appris de leur propre bouche, que ces taches venoient de cette maladie. S'ils ſe gueriſſent par le moyen des remedes, ou ſi ce mal s'en va de lui même, c'eſt ce que je ne ſaurois dire: Tout ce que je puis dire eſt, que je ne m'apperceus pas qu'ils en fiſſent grand cas. Cela ne les a jamais privez d'aucune compagnie, & jamais aucun des nôtres ne prit ce mal; dequoi nous avions grand-peur; auſſi avions nous ſoin de nous tenir éloignez de ceux qui en étoient attaquez. Ils ſont quelquefois incommodez de la petite verole; mais leurs maladies ordinaires ſont des fievres, des flux de ventre, accompagnez de grandes douleurs & de tranchées. Le pays produit grande quantité de drogues & d'herbes Medicinales, dont la vertu eſt inconnuë à quelques uns d'eux qui pretendent être Medecins.

Les Mindanayans ont pluſieurs femmes; mais je ne ſaurois dire les ceremonies qu'ils pratiquent en ſe mariant. Le Nouveau marié fait ordinairement un grand regal pour recevoir ſes amis; & la plus grande partie de la nuit ſe paſſe en rejouiſſances.

Le Sultan a une puiſſance abſoluë ſur tous ſes ſujets. Il eſt pauvre; Car comme je l'ai déja dit, il y a peu de commerce dans cette Iſle, & par conſequent les Inſulaires ne ſauroient

être

être riches. Si le Sultan apprend que quelqu'un ait de l'argent, quand ce ne seroit que 20. Risdales; ce qui est une grosse somme parmi eux, il les lui envoyera emprunter sous pretexte d'une necessité pressante, & il n'oseroit les refuser. Quelquefois il envoyera vendre une chose à ceux qu'il sait qui ont de l'argent, & il faut qu'ils l'achetent, & lui en donnent la valeur: Si dans la suite il a besoin de la chose venduë, on la lui rendra s'il l'envoye demander. C'est un petit homme entre 50. ou 60. ans. On dit qu'il est bon, mais qu'il se laisse gouverner par ceux qui sont autour de lui. Il a une Sultane, & 20. Femmes ou davantage avec lesquelles il passe la plupart de son tems. Il a une fille de la Sultane Reine, & plusieurs fils & filles de ses autres femmes. Celles ci vont dans les ruë, & ne cessoient de nous demander tantot une chose, tantot l'autre; mais on dit que la jeune Princesse demeure en chambre sans jamais sortir, & sans jamais voir d'homme que son frere & *Raja-Laut* son oncle, encore faut il qu'elle aye alors prez de 14. ans.

Quand le Sultan va voir ses amis, il est porté sur un petit lit par quatre hommes, & accompagné de 8. a 10. autres armés qui sont sa garde; mais il ne va jamais loin de cette maniere, car le pays est fort chargé de bois; & il n'y a pour tous chemins que de petits sentiers; ce qui rend la contrée moins commode. Quand il se divertit à la riviere, il est accompagné de quelques unes de ses femmes. Les *Pros* ou barques bâties pour cela peuvent contenir 50. ou 60. personnes, ou davantage. Le corps de la barque est proprement bâtie. La poupe & la proüe sont rondes, & sur le corps de la barque, il y a une petite maison legere faite de bois de *Bambo*: Les cotés sont composez de *Bambos* fendus, & d'environ 4. pieds de haut. Il y a de petites fenetres

tres du même bois, qui s'ouvrent & qui se ferment quand on veut. Le toit est presque plat, & proprement couvert de feuilles de *Palmeto*. Cette maison est divisée en deux ou trois petites Chambres, dont l'une est particulierement pour le Sultan. Le pavé & les cotés tout autour sont couverts bien proprement de nattes, & il y a un tapis & des oreillers sur lesquels il se couche & dort. La seconde chambre est pour ses femmes, & assez semblable à la premiere. La troisieme est pour les Domestiques, & tenduë de Tabac & de noix de Betel; car ils mâchent ou fument continuellement. Le devant & le derriere du vaisseau sont pour les matelots, qui y ont leurs bancs & leurs rames. Outre cela ils ont des pieces de bois hors d'œuvre, comme celles de *Guam* dont j'ai deja fait la description, à la reserve seulement que les barques & pieces de *Mindanao* sont plus larges. Elles sont aussi plus rondes, & presque de la figure d'une demi Lune; & les *Bambos* ou pieces de bois avancées sont courbes. De plus le bateau n'est pas plat à *Mindanao* d'un coté, comme il l'est à *Guam*; mais il a un ventre & des pieces de bois hors d'œuvre de chaque coté. Et au lieu qu'a *Guam* il y a un petit bateau dans l'eau, attaché aux pieces de bois hors d'œuvre les poutres ou *Bambos* sont attachez en travers aux pieces avancées de chaque coté, & ne touchent pas à l'eau comme les bateaux, mais en sont à 1. à 3. ou à 4. pieds, & servent aux matelots pour s'y asseoir, pour ramer, & pour gouverner la barque; le dedans du vaisseau à la reserve du devant & du derriere servant d'appartement aux passagers. Sur les pieces avancées, regnent en travers deux rangs de poutres sur lesquelles ceux qui sont au gouvernail s'asseient de chaque coté du vaisseau. Le rang de ces poutres, qui est en bas, n'est pas à plus d'un pied de l'eau:

Aussi

Auſſi le moindre mouvement que le vaiſſeau faſſe, ces poutres vont dans l'eau, & ceux qui ſont deſſus ſe moüillent juſques au milieu du corps: pour les pieds il eſt rare qu'ils en échapent. Ainſi comme nos vaiſſeaux rament en dedans, ceux ci au contraire rament en dehors.

Le Sultan a un frere nommé *Raja-Laut*, qui eſt un brave homme. Il eſt la ſeconde perſonne du royaume. Tous les Etrangers qui viennent y commercer ſont obligez de s'adreſſer à lui pour toutes les afaires qui ſont de ſa competence. C'eſt lui qui permet aux Etrangers d'apporter ou d'emporter toute ſorte de marchandiſes, & les Originaires mêmes ne peuvent commercer que par ſa permiſſion. Il n'y a pas juſqu'aux pêcheurs qui ne ſoient obligez d'avoir ſon conſentement, perſonne ne pouvant entrer dans la riviere, ou en ſortir, qu'avec ſa permiſſion. Il eſt de 2. ou 3. ans plus jeune que le Sultan, & petit comme lui. Il à 8. femmes, & des enfans de quelques unes. Il a un fils unique d'environ 12. ou 14. ans, qui fut circoncis dans le tems que nous y étions. Son fils aîné mourut quelque tems avant nôtre arrivée, & il en étoit encore fort afligé. S'il avoit vecu plus longtems, il auroit épouſé la jeune Princeſſe. Je ne ſai ſi le puiné qui lui reſte doit ſe marier avec elle, car je n'en ai jamais entendu parler. *Raja-Laut* eſt un homme de grand eſprit. Il parle & écrit Eſpagnol, & a appris cette langue dés ſa jeuneſſe. Le commerce qu'il a ſouvent avec les Etrangers lui a aquis une grande connoiſſance des coutumes des autres nations, & la lecture des livres Eſpagnols lui a appris quelque choſe de l'etat de l'Europe. Il eſt General des Mindanayans, & paſſe pour un Soldat d'experience, & pour un homme de cœur,

&

& les femmes dans leurs dances chantent pluſieurs chanſons à ſa loüange.

Le Sultan de *Mindanao* fait quelquefois la guerre aux Montagnards ou *Alfoures* ſes voiſins. Leurs armes ſont des épées, des piques, & quelques *Creſſets*. Le *Creſſet* eſt une petite machine faite comme une Bayonete, qu'ils portent en tems de guerre & de paix, quand ils travaillent ou qu'ils ſe divertiſſent, & cela depuis les plus grands juſques aux plus petits. Ils n'en viennent jamais aux mains, en ſorte qu'ils ſe battent en bataille rangée; mais ils font de petits ouvrages ou forts de Charpenterie, où ils placent de petits Canons, & demeurent 2. ou 3. mois en preſence les uns des autres, eſcarmouchant tous les jours par petits corps, & ſurprenans quelquefois une Redoute, & autre choſe qu'il y a apparence qu'ils emporteront. S'il n'y a pas moyen de ſe ſauver par la fuite, ils vendent leurs vies le plus cher qu'ils peuvent; car il eſt rare qu'ils ſe donnent quartier, le vainqueur taillant ordinairement les vaincus en pieces.

La Religion de ces peuples eſt le Mahometisme, & le vendredi leur jour de Sabath; mais je n'ai jamais remarqué qu'ils faſſent de diference entre ce jour là & un autre. Le Sultan va ſeulement deux fois ce jour là à ſa Moſquée. *Raja Laut* ne va jamais à la Moſquée, mais il y a des tems où il prie 8. ou 10 fois le jour. En quelque endroit qu'il ſoit, il eſt fort exact pour ſes heures Canonicales; & s'il eſt ſur l'eau, il vient à terre pour prier. Il n'y a point d'afaire, point de compagnie capable de le detourner de ce devoir. S'il eſt chez lui ou dehors, chez quelqu'un, ou à la campagne, il quitte la compagnie, & s'eloigne d'environ 100. verges, ou il ſe met à genoux & fait ſa devotion. Il commence par baiſer la terre, enſuite il prie à haute

haute voix ; il baiſe diverſes fois la terre pendant ſes prieres, & fait la même choſe quand il a achevé. Ses Domeſtiques, ſes femmes, & ſes enfans, parlent, chantent, ou joüent, comme il leur plait, durant tout ce tems là ; mais pour lui, il eſt fort ſerieux. Le vulgaire a peu de dévotion. Je n'en ai jamais vû aucun prier, ni aller à la Moſquée.

Il y a dans la Moſquée du Sultan un gros Tambour qui n'eſt garni que par un bout, qu'on nomme *Gong*, & qui ſert de Cloche. On bat ce Tambour à Midi, à 3. à 6. & à 9. heures ; & il y a un homme exprez pour cela. Il a une baguete de la groſſeur du bras, avec un gros bouton au bout plus gros que le poing. Ce bouton eſt fait de Coton bien lié avec de la fiſſelle. Il donne environ 20. coups de baguete le plus vite qu'il peut ; aprés quoi il commence à batre doucement, & ne donne d'abord que 5. ou 6. coups : Enſuite il bat plus vite, & bat enfin le plus vite qu'il peut, & recommance encore à batre plus lentement. Ainſi il hauſſe & baiſſe trois fois, & ſe retire juſqu'a 3. heures aprés. Il fait ce manége le jour & la nuit.

On circoncit les Mâles à l'age de 10. à 12. ans, & au deſſus, & l'on en circoncit pluſieurs en même tems. Cette ceremonie ſe fait avec beaucoup de ſolemnité. Quand nous arrivames à cette Iſle, il y avoit quelques années qu'on n'avoit circonci perſonne ; mais le fils de *Raya Laut* fut alors circoncis. On atend à faire adminiſtrer la circonciſion aux enfans que le Sultan, ou le General, ou quelqu'autre Grand ait un fils en age d'etre circoncis, car avec lui on en circoncit pluſieurs. On fait avertir tout le monde 8. ou 10. jours à l'avance, de ſe trouver en armes, & il ſe fait de grands apprets pour ce jour ſolemnel. Le matin avant que les en-

enfans ſoient circoncis, on envoie des preſens au pere qui fait la féte, lequel comme j'ai deja dit eſt, ou le Sultan, ou quelque perſonne importante; & vers les 10. ou 11. heures, le prétre Mahometan fait ſon ofice. Il prend avec deux batons la peau du prepuce, & la coupe adroitement avec des ciſeaux. Aprés cela, la plupart des hommes tant de la ville que de la campagne étant en armes devant la maiſon, commencent à faire comme s'ils étoient aux mains avec un ennemi, & ont les armes dont j'ai fait la deſcription. Il n'y en a qu'un à la fois qui agiſſe, le reſte l'environne faiſant un cercle d'environ 2. ou 300. verges de circonference. Celui qui doit faire l'exercice entre dans le cercle avec un ou deux grands cris, & une mine effroyable; enſuite il fait 2. ou 3. grandes enjambées, & puis commence l'exercice. Il a ſa grande épée à une main, & ſa lance à l'autre. Dans cette poſture, il traverſe le cercle, & ſaute depuis un bout juſqu'a l'autre, & avec un air & des yeux menacans, il defie ſon chimerique ennemi; car il n'y a que l'air qui lui faſſe tête. Alors il frape du pied, branle la tête, & grince les dents, & fait des grimaces horribles. Aprés cela il jette ſa lance, & tire legerement ſa Bayonete avec laquelle il bat l'air comme un fou furibond, & cela avec des cris frequens. Etant enfin preſque épuiſé par le mouvement qu'il s'eſt donné, il court au milieu du cercle, où il ſemble avoir ſon ennemi à ſa merci, & coupe la terre de deux ou trois grands coups comme s'il coupoit la tête à ſon ennemi. Cependant il eſt tout en eau; & quand il eſt ſorti du cercle d'une maniere triomphante, un autre y entre d'abord avec les mêmes cris & les mêmes geſtes. Ils continuent de cette maniere à combatre leur chimerique ennemi tout le reſte de la journée. Vers la fin du jour

jour les plus riches font l'exercice, & aprés tous le General: Aprés quoi le Sultan finit la ceremonie. Lui, le General, & quelques autres perſonnes conſiderables ſont armez; mais tout le reſte eſt ſans armes. Aprés cela le Sultan retourne chez lui accompagné de grand nombre de gens, qui ne le quittent que quand il leur donne congé. Mais pendant que nous étions là, il ſe devoit faire un autre jeu; car le fils du General ayant alors été circoncis, le Sultan voulut lui rendre la nuit une ſeconde viſite. Le General de ſon coté ſe mit en devoir de le recevoir de ſon mieux, & pria le Capitaine Swan & ſes gens de lui rendre ſervice en cela. Le Capitaine Swan nous ordonna donc de prendre nos fuſils, & d'attendre chez le General juſqu'a nouvel ordre. Nous fumes donc 40. qui attendimes juſqu'a 8. heures du ſoir, que le General & le Capitaine Swan avec environ 1000. hommes ſortirent pour aller au devant du Sultan avec quantité de flambeaux qui rendoient la nuit auſſi claire que le jour. Voici l'ordre de la marche. Il y avoit premierement un Char de triomphe, & ſur ce char, deux femmes qui dançoient, magnifiquement parées, avec de petites couronnes ſur leurs têtes, pleines de pailletes brillantes & des pendans de la même matiere, qui leur décendoient ſur l'eſtomac & ſur les épaules. Ce ſont des femmes qui ont été exprez élevées à la dance. Leurs pieds, & leurs jambes agiſſent peu, ſi ce n'eſt à faire quelques tours en rond qu'elles font fort doucement; mais leurs mains, leurs bras, leurs têtes, & leur corps ſont dans un mouvement continuel, & ſur tout leurs bras qu'elles tordent d'une maniére ſi ſurprenante, qu'on diroit qu'ils ſont ſans os. Outre les deux Danceuſes, il y avoit ſur le Char de triomphe, deux vieilles femmes, qui ſe tenoient prez des Danceuſes, avec chacune un flambeau à la main, dont la lu-

miere faiſoit paroitre les pailletes extrémement brillantes. Six hommes forts & vigoureux portoient ce char de triomphe, ſuivi de 6. ou 7. flambeaux éclairant au General & au Capitaine Swan qui marchoient coté à coté. Nous qui accompagnions le Capitaine Swan ſuivions immediatement aprés, marchans en ordre ſix à ſix de front, chacun ſon fuſil ſur l'épaule, & des flambeaux à chaque coté. Aprés nous venoient 12. hommes du General avec de vieux Mouſquets à l'Eſpagnole, & marchoient quatre à quatre. Ces 12. étoient ſuivis de 40. Piquiers, & ceux ci d'autant d'hommes marchans par ordre, & armez de grandes épées. Enſuite venoient grand nombre de gens marchans en deſordre & ſans autres armes que des Bayonettes au coté. Quand nous fumes prez de la maiſon du Sultan, le Sultan & ſes gens vinrent au devant de nous, & nous fimes un mouvement pour les laiſſer paſſer. Trois chars de triomphe precedoient le Sultan. Sur le premier étoient quatre de ſes fils de l'age d'environ 10. ou 11. ans. Ils avoient fait proviſion de quantité de petites pierres, qu'ils jettoient par badinerie à la tête des gens. Aprés venoient quatre jeunes filles, nieces du Sultan, & filles de ſa ſœur. Elles étoient ſuivies de trois enfans du Sultan qui n'avoient pas plus de ſix ans. Aprés eux venoit le Sultan même ſur un petit lit, qui n'étoit pas fait comme les palanquins des Indiens; mais ouvert, fort petit & fort commun. Il étoit ſuivi d'une foule de peuple qui marchoit ſans aucun ordre. Mais le Sultan ne fut pas plûtôt paſſé, que le General, le Capitaine Swan, & nôtre monde le ſuivirent, & marcherent tous enſemble vers la maiſon du General. Nous y arrivames entre 10. & 11. & la

plûpart de la troupe fut incontinent congediée; mais le Sultan, ſes enfans, ſes nieces, & quelques autres perſonnes de qualité entrerent chez le General. Ils furent receus au haut du degré par les femmes du General, qui les conduiſirent dans les appartemens avec beaucoup de reſpect. Le Capitaine Swan & nous qui êtions avec lui ſuivimes. Peu de tems aprés le General fit entrer ſes Danceuſes dans la chambre pour divertir la compagnie. J'ai oublié de dire qu'ils n'ont d'autre Muſique que celle des voix, autant que j'ai pû l'apprendre, à la reſerve ſeulement d'un rang de Cloches ſans batans. Elles ſont au nombre de 16. leur poids augmentant par degrez depuis 3. livres juſques à 10. On mit ces Cloches de rang ſur une table chez le General, & durant 7. ou 8. jours conſecutifs avant la circonciſion on les touchoit avec un petit baton pendant la plus grande partie du jour. Elles faiſoient grand bruit, & la ſonnerie ne ceſſa que ce matin là. Ainſi les Danceuſes chantoient elles mêmes, & dançoient au ſon de leur Muſique. Aprés cela, les femmes du General, les fils du Sultan, & les nieces dancerent. Deux des nieces du Sultan avoient 18. ou 19. ans, & les autres deux avoient 3. ou 4. ans de plus. Ces jeunes Dames étoient magnifiquement parées d'habits de ſoie abatus, avec de petites couronnes ſur la tête. Elles étoient plus belles qu'aucunes femmes que j'aye vû là; leurs traits, fort reguliers & bien formez; leurs nez quoique petits, plus hauts que ceux des autres femmes, & fort bien proportionnez. Aprés que ces Dames ſe furent bien diverties à dancer, & eurent bien diverti la compagnie, le General nous ordonna de jetter quelques fuſées que lui & le Capitaine Swan avoient fait faire pour la ſolemnité de cette nuit. Aprés cela le Sultan & ſa ſuite ſe retira accompagné de peu de gens: Nous nous retirames auſſi, & ainſi

ainſi finit la ſolemnité de ce jour : Mais les enfans incommodez de leur inciſion marcherent durant 15. jours en écartant les jambes.

Les *Mindanayans* comme nous avons déja dit ne ſont ni fort-curieux, ni fort-exacts à obſerver certains jours, ou tems particuliers de devotion, ſi ce n'eſt le *Ramdam*, comme ils parlent, qui eſt comme qui diroit leur Carnaval. Le *Ramdam* étoit alors au mois d'Aout autant que j'en puis juger; car ce fut bientôt aprés nôtre arrivée en ces pays là. Ils jeunent alors toute la journée, & vers les 7. heures du ſoir, ils paſſent prez d'une heure en priere. Vers la fin de leur priere ils invoquent leur Prophete à haute voix durant environ un quart d'heure, les vieux & les jeunes heurlans d'une maniere ſi ſurprenante, qu'on diroit que leur deſſein eſt de l'eveiller en ſurſaut, & de lui reprocher le peu de ſoin qu'il a d'eux. Cette priere étant finie ils paſſent quelque tems à ſe regaler avant que d'aller repoſer. Ils font le même manege tous les jours durant un mois pour le moins; car quelquefois le *Ramdam* dure deux ou trois jours de plus. Il commence avec la nouvelle Lune, & dure juſques à ce qu'on voit la nouvelle Lune, qui ne paroit quelquefois que trois ou quatre jours aprés le renouveau lors que le tems eſt ſombre & couvert, comme il arriva du tems que j'étois à *Achin*, où le *Ramdam* continua juſques à ce que la nouvelle Lune eut paru. Le jour aprés qu'on a vû la nouvelle Lune, on fait vers le Midi une décharge de tout le Canon: Aprés quoi finit le *Ramdam*.

Ils font conſiſter le principal de leur Religion à ſe laver ſouvent, à ne pas ſe ſouiller, ou à ſe laver quand ils ſont ſouillez. Ils ont auſſi grand ſoin de ne pas ſe ſoüiller en mangeant ou touchant quelque choſe de pollu: C'eſt pourquoi ils regardent

la chair de pourceau comme quelque choſe de fort abominable, & tellement abominable, qu'une perſonne qui en a gouté, ou ſeulement a touché un pourceau, n'a pas la permiſſion d'entrer chez eux de pluſieurs jours, n'y ayant rien qui les effraye davantage qu'un pourceau. Cependant il y a ſi grande quantité de Sangliers dans l'Iſle, qu'ils ſortent de nuit par troupes des bois, & viennent juſqu'à la ville, & même juſques aux maiſons foüiller par ci par là les ordures qu'ils rencontrent. Auſſi les Inſulaires nous prioient ils de nous mettre à l'afût pour les detruire, ce que nous faiſions ſouvent. Quand nous en avions tué, nous les portions incontinent à bord, mais aprés cela leurs maiſons nous étoient interdites.

A propos de Cochons, je ne ſaurois mieux finir ce chapitre que par une aſſez plaiſante avanture qui regarde le General. Il voulut avoir une paire de ſouliers à l'Angloiſe, quoiqu'il ne portât de ſouliers que fort rarement. Un de nos gens lui en fit une paire qu'il trouva fort à ſon gré. Quelques jours aprés quelqu'un lui ayant dit que les pointes du lignon dont les ſouliers étoient couſus étoient de poil de Cochon, cela le mit en ſi groſſe colere, qu'il renvoya les ſouliers au faiſeur, avec d'autre cuir pour lui en faire une autre paire avec du lignon garni d'autre poil, ce qui fut fait incontinent, & trouvé fort bon.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Ils cotoyent l'Iſle de Mindanao *depuis la Baye qui eſt à l'Eſt juſques à l'autre bout du coté du Sud-Eſt. Grains & tems orageux. Côté du Sud-Eſt, ſes* Savanas, *& ſes bétes fauves. Ils ſuivent la côte du Sud juſqu'à la riviere de la ville de* Mindanao, *où ils moüillent. Le frere & le fils du Sultan viennent à bord, & les invitent à s'établir parmi eux. De la poſſibilité & de l'avantage apparent d'un tel établiſſement attendu l'or & les Epiceries des Iſles voiſines. Quelle eſt la meilleure route pour aller à* Mindanao *par la Mer du Sud & par la terre Auſtrale. Découverte que le Capitaine David y fit par haſard, & apparence qu'il y a d'en faire une plus importante. Facilité qu'ils avoient de s'y établir. Les* Mindanayans *meſurent leur vaiſſeau. Preſent fait au Sultan par le Capitaine Swan. Comment le Sultan le reçeut, comment* Raja-Laut *frere du Sultan traita ce Capitaine. Contenu de deux lettres Angloiſes que le Sultan de* Mindanao *lui fit voir. Des marchandiſes*

de l'Isle, & de la maniere dont on y punit les criminels. Circonspection avec laquelle le General leur conseille de se comporter. Ils mettent par son conseil leurs vaisseaux à sec dans la riviere. Caresses des Mindanayans. *Grosses pluyes & inondations. Les Arithméticiens des* Mindanayans *sont Chinois. Comment les* Mindanayaines *dancent. Avanture de* Jean Thacker. *Leur barque mangée des vers, & leur vaisseau en danger de l'être. Des vers qui sont là & ailleurs. Du Capitaine Swan. Fourbe du General* Raja-Laut. *Chasse des vaches sauvages. Certains Anglois combien prodigues. Le Capitaine Swan traite d'une Isle à épicerie avec un jeune Indien. Partie de chasse avec le General. Un de ses Domestiques comment puni. Ses femmes & concubines. Boisson forte faite de Ris. Le General en use mal & fait des exactions. Anxieté du Capitaine Swan, & sa conduite indiscrete. Son équipage se mutine. D'une couleuvre qui s'entortille autour du cou d'un des nôtres. La plupart de nos gens s'en vont avec le vaisseau, & laissent le Capitaine Swan & les siens : plusieurs autres empoisonnez.*

Aprés

APrés avoir parlé dans les deux chapitres precedens de l'état naturel, civil, & ecclesiastique de l'Isle de *Mindanao*, je continuerai à rapporter ce qui s'y passa durant le sejour que nous y fimes.

Nous moüillames dans la Baye de cette Isle qui est au Nord-Est, comme il a déja été dit. Nous ne fumes dans cette Baye qu'une nuit & une partie du jour suivant : Cependant nous parlames à quelques Insulaires, qui nous firent entendre par signes que la ville de *Mindanao* étoit à l'Occident de l'Isle. Nous tâchames de persuader à un d'eux de venir avec nous, & de nous servir de pilote; mais il n'en voulut rien faire. Nous partimes donc l'aprés midi, & fimes encore route au Sud-Est par un vent de Sud-Oüest. Etant au bout du Sud-Est de l'Isle de *Mindanao*, nous vimes deux petites Isles qui n'étoient qu'à environ trois lieües. Nous aurions pû passer entre elles & la principale Isle, comme on nous le dit depuis; mais ne les connoissant pas, & ne sachant ce qui pourroit nous y arriver, nous aimames mieux faire route à l'Est de ces Isles. Nous fumes plusieurs jours sans avancer à cause des vents d'Oüest qui étoient tres-violens. Les Isles de *Meangis* furent les premieres que nous vimes. Elles sont au Sud-Est & à environ 16. lieües de *Mindanao*. J'aurai occasion d'en parler dans la suite.

Le 4. de Juillet nous entrames dans une profonde Baye Nord-Oüest des deux Isles dont on a ci-devant parlé. Mais la nuit precedente nous eumes un Grain si violent, que ne pouvant plus étre maitres de nôtre barque, elle fut emportée; ce qui nous fit beaucoup craindre qu'elle ne renversât, comme nous avions pensé renverser nous mêmes. Nous moüillames au Sud

Oüeſt de la Baye à 15. braſſes d'eau, & loin de la côte d'environ la longueur d'un cable. Nous fumes forcez de nous mettre à couvert de la violence du tems, qui étoit ſi tempetueux, & ſi pluvieux, les Grains ſi frequens, & les vents d'Oüeſt ſi violens, que nous fumes ravis de trouver cet endroit pour moüiller, qui eſt le ſeul où l'on ſoit à couvert des vents d'Oüeſt.

Cette Baye n'a pas plus de deux milles de large à l'emboucheure; mais un peu plus avant elle en a trois, & 7. de long tirant au Nord-Nord-Oüeſt. Aprés 4. ou 5. lieües de navigation dans cette Baye, l'eau eſt de bonne profondeur; mais quand on y eſt entré, le fond eſt mauvais & pierreux des deux cotés durant plus de deux lieuës, ſi ce n'eſt à l'endroit où nous étions. A environ 3. lieuës de l'entrée du côté de l'Eſt, il y a de belles Bayes ſablonneuſes, où l'on peut moüiller fort ſeurement à 4. 5. & 6. braſſes d'eau. Du coté de l'Eſt le pays eſt aſſez montueux & boiſé, & neanmoins fort arroſé de petits ruiſſeaux. Il y a même une riviere aſſez large pour y faire entrer des Canots. A l'Occident de la Baye le pays eſt mediocrement élevé. Il y a de grands *Savanas* tout le long de la Mer qui s'étendent depuis l'entrée de la Baye fort avant vers l'Occident.

Ces *Savanas* produiſent de l'herbe longue, & il y a quantité de bétes fauves. Durant la chaleur du jour elles ſe mettent à couvert dans les bois voiſins; mais les matins & les ſoirs elles vont par troupes au gagnage dans les plaines, & par troupes auſſi nombreuſes que dans nos parcs d'Angleterre. Je n'ai jamais vû ailleurs une telle quantité de bétes fauves, quoique j'en aye trouvé en divers endroits de l'Amerique, tant

tant le long des Mers du Nord, que le long des Mers du Sud.

Les bétes y vivent assez paisiblement. Personne ne les inquiete, parce qu'il n'y a point d'habitans sur ce coté de la Baye. Nous visitions tous les matins ce *Savanas*, & tuions autant de betes que nous voulions, tantôt 16. tantôt 18. par jour; & pendant tout le sejour que nous fimes là nous ne mangeames que venaison.

Nous vimes grand nombre de plantations à coté des montagnes à l'Orient de la Baye, & nous allames à une dans l'esperance d'apprendre des habitans de quel coté étoit la ville, afin de ne pas l'outrepasser durant la nuit: Mais ils s'enfuirent de nous.

Nous fumes là 12. jours avant que la violence des vents diminuât; mais enfin le 12. ayant ramené la bonace nous remimes à la voile, & fimes route à l'Oüest. A 11. heures, le vent de Mer devint l'Oüest, & par consequent droit contraire: Mais comme le tems étoit beau, nous continuames nôtre route en louvoyant & profitant la nuit des vents de terre, & le jour des vents de Mer.

Aprés avoir doublé le Sud-Est de l'Isle, nous cotoyames le Sud, & vimes quantité de Canots qui pêchoient, & de tems en tems quelque petit village. Les habitans n'avoient point peur de nous comme les autres; mais ils vinrent à bord; cependant nous ne pumes ni les entendre, ni en étre entendus que par signes: Et quand nous parlames de *Mindanao*, ils nous montroient du doigt le coté où elle étoit.

Le 18. de Juillet nous arrivames devant

la riviere de *Mindanao*. Son embouchure eſt à 5. degres 22. minutes Nord, & à 23. degrez 12. minutes de longitude du Lezard en Angleterre. Nous moüillames tout vis à vis de la riviere, à 15. braſſes d'eau ſur un ſable clair & dur, à environ deux milles de la côte, & à 3. ou 4. de la petite Iſle qui étoit à nôtre Sud. Nous tirames 7. ou 9. coups de Canon, auxquels on répondit de la côte par 3. Ce qui nous obligea de tirer encore un coup. Nous ne fumes pas plutôt à l'ancre, que *Raja-Laut* & un des fils du Sultan vinrent en Canot à 10. Rames, & nous demanderent en Eſpagnol qui nous étions, & d'où nous venions ? Monſr. Smith qui avoit été priſonnier à Leon en Mexique, répondit en même langue, que nous étions Anglois, & qu'il y avoit long-tems que nous étions hors d'Angleterre. Ils nous répondirent que nous étions les bien venus, nous firent pluſieurs queſtions ſur l'Angleterre, & ſur tout concernant nos marchands des Indes Orientales, nous demandant s'ils nous envoyoient pour établir un comptoir chez eux ? Monſieur Smith leur dit, que nous ne venions là que pour acheter des proviſions. Ils parurent un peu mécontens d'apprendre que nous ne venions pas pour nous établir parmi eux ; car il y avoit long-tems qu'ils avoient eu avis que nous étions arrivez à l'Orient de l'Iſle, & avoient cru qu'on nous avoit envoyé d'Angleterre pour nous établir & commercer parmi eux ; ce qu'ils ſembloient ſouhaiter avec une paſſion extréme. Il n'y avoit pas long-tems que le Capitaine Goodlud avoit été là pour pour negotier cette affaire avec eux, & il leur dit en ſe retirant, à ce qu'ils nous rapporterent, qu'ils devoient s'attendre qu'il viendroit bien-tot un Ambaſſa-

ſadeur d'Angleterre, pour achever de conclure l'affaire.

Je croi au reſte, tout bien conſideré, que nous n'aurions pû mieux faire que d'aquieſcer au deſir qu'ils ſembloient avoir de nous faire établir en ce pays là, & prendre des quartiers parmi eux. En efet il eſt certain que comme ce parti nous auroit été plus avantageux que celui que nous primes de courir comme des vagabonds, il y a apparence auſſi que la nation en general en auroit profité, attendu que les Anglois ſe ſeroient établis par ce moyen; & auroient pû negotier, non ſeulement dans ces Iſles, mais auſſi dans pluſieurs autres à épiceries qui ſont dans le voiſinage.

Les Iſles de Meangis dont j'ai fait mention au commencement de ce chapitre, ſont à vingt lieües de *Mindanao* Ce ſont trois petites Iſles qui abondent en or & en Geroſle, s'il en faut croire mon Auteur le Prince Jeoly, natif d'une de ces Iſles, & qui étoit alors eſclave à la ville de *Mindanao*. Nous aurions pû l'âcheter de ſon maitre pour peu de choſe, comme fit depuis Monſieur Moody, qui y vint trafiquer, & chargea un vaiſſeau d'ecorce de Geroſle; & ſi nous l'avions ramené dans ſes Etats, nous y aurions pû avoir la liberté du commerce. Mais je parlerai plus amplement dans la ſuite du Prince Jeoly. Ces Iſles ne ſont apparemment pas encore connuës aux Hollandois, qui comme j'ai déja dit, n'oublient rien pour ſe rendre maitres des Iſles à épiceries.

Il ſe preſenta une autre occaſion de nous établir là dans une autre Iſle à épiceries fort habitée: Car les habitans craignans les Hollandois, & apprenans que les Anglois avoient deſſein de s'établir à *Mindanao*, le Sultan de cette

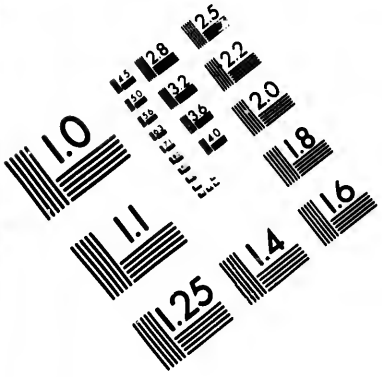
Iſle envoya ſon Neveu à *Mindanao* pendant que nous y étions pour nous inviter d'y aller former un établiſſement. Le Capitaine Swan confera diverſes fois avec lui ſur cette affaire; & je croi qu'il avoit du penchant à accepter le parti; mais il ne ſe conclut rien faute de bonne intelligence entre le Capitaine Swan & ſes gens, comme on le dira ci aprés.

Outre l'avantage qui pouvoit nous revenir du commerce propoſé avec les Iſles de *Meangis*, & autres Iſles à épiceries, celui des Iſles Philippines mêmes avec un peu de ſoin & d'induſtrie auroit été fort avantageux, & l'un & l'autre de ces commerces pouvoient ſe faire de *Mindanao* en commençant par s'y établir: Car cette Iſle eſt fort commodement ſituée pour commercer dans les Iſles à épiceries & dans les autres Philippines. En effet comme ſon terroir eſt fort ſemblable au terroir des autres, auſſi eſt-elle par maniere de dire le centre du commerce d'or & d'épiceries, qui ſe fait en ces pays là, les Iſles Septentrionales de *Mindanao* étant fort abondantes en or, & les Meridionales de *Meangis* en épiceries.

Comme la ſituation l'Iſle de *Mindanao* eſt tres-avantageuſe pour le commerce, auſſi le chemin pour y aller n'eſt ni long ni ennuyeux, ſi l'on conſidere ſon éloignement. La route que je voudrois tenir en partant d'Angleterre vers la fin d'Aout, ſeroit de faire le tour de la terre *Del Fuego*, & m'avançant par ce moyen du coté de la nouvelle Hollande, je voudrois ranger le long de cette côte, & aller auſſi loin que je jugerois à propos juſques à ce que je fuſſe prez de *Mindanao*; aprés quoi je ferois voile droit à cette Iſle. J'eviterois par ce moyen l'aproche des établiſſemens Hol-

Hollandois, & aprés que j'aurois une fois passé la terre *Del Fuego* je serois asseuré de trouver toujours un vent d'Est frais & constant. Au lieu que passant à la hauteur du Cap de Bonne Esperance, aprés qu'on a gagné l'Ocean de l'Inde Orientale, & qu'on est parvenu aux Isles, il faut traverser le Détroit de *Malacca*, ou bien d'autres Détroits qui sont à l'Orient de *Java*, où l'on est asseuré de trouver les vents contraires de quelque coté de la ligne qu'on aille; ce qui est d'ordinaire un voyage de sept à huit mois; Mais j'espererois bien de faire l'autre en six ou sept mois tout au plus. Il faudroit pour revenir faire la même manœuvre que font les Espagnols en allant de *Manila* à *Acapulco*, avec cette seule difference qu'au lieu qu'ils font route vers le pole septentrional durant les vents variables, je voudrois la faire au Sud, jusques à ce que j'eusse trouvé un vent propre à me faire passer la terre *Del Fuego*. Il y a assez de lieux où l'on peut toucher, & se rafraichir en allant, & venant. On peut toucher en allant aux deux côtez des Etats de *Pata*, ou si l'on veut aux Isles de *Gallapagos*, où il y a assez de rafraichissemens: Et au retour, on peut vraisemblablement toucher en quelque lieu de la nouvelle Hollande, & faire par ce moyen des découvertes avantageuses dans ces pays là sans se détourner de sa route. Pour dire franchement ce que j'en pense, je croi que si cette vaste étenduë de terre Australe, qui borne la Mer du Sud n'a pas encore été découverte, c'est parce qu'on a negligé une route si facile. Ceux qui traversent cette Mer, semblent avoir quelque dessein sur la côte du Perou ou de la Mexique, & passent par consequent bien loin des terres Australes. Pour confirmer cette verité j'ajouterai ici ce

que



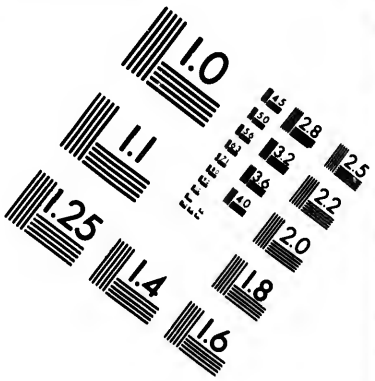
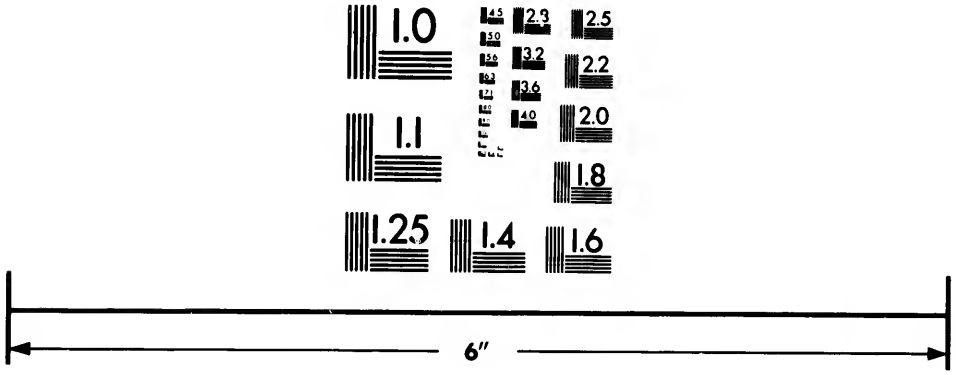
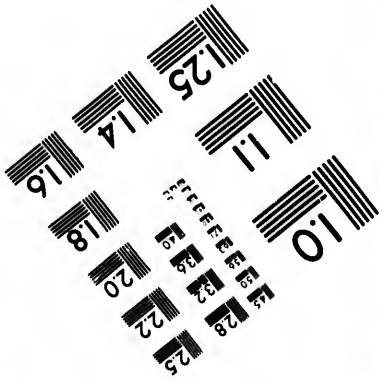


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

73 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

que le Capitaine David me dit dernierement, qu'aprés nous avoir quitté au Havre de *Ria-Lexa*, comme il a été dit dans le Chapitre huitiéme, il arriva aprés plusieurs traverses aux Isles de *Gallapagos*, & que de là faisant voile au Sud pour prendre le vent, & gagner la terre *Del-Fuego*, à vingt sept degrez de latitude Meridionale, à environ 500. lieües de *Copayapo* sur la côte de Chili, il vit tout prez de lui une petite Isle sablonneuse, & qu'à l'Occident de cette Isle, ils découvrirent une longue étenduë de pays raisonnablement élevé tirant au Nord-Oüest où on le perdoit de vûë. C'étoit apparemment la côte de la terre Australe inconnuë.

Mais il est tems de revenir à *Mindanao*. Quoi qu'on ne nous eut point envoyé d'Angleterre pour nous y établir, cependant si l'on considere bien toutes les circonstances, il se trouvera que nous étions aussi bien en état de le faire, ou peut être mieux, que si nous eussions été envoyez exprez pour cela. A peine y avoit il de metier necessaire que quelqu'un des nôtres n'entendit. Nous avions des scieurs, des Charpentiers, des Menuisiers, des faiseurs de Briques, des Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs &c. Nous n'avions besoin que d'un Forgeron pour les gros ouvrages, & nous aurions pû le trouver à *Mindanao*. Nous avions fort bonne provision de fer, de plomb, & de toute sorte d'Outils, comme scies, Haches, Marteaux, &c. de la poudre, des bales, & de fort bonnes petites armes à suffisance. Si nous avions voulu bâtir un fort, nous avions à bord huit ou dix Canons dont nous pouvions nous passer, & des gens suffisamment pour conduire le vaisseau, & pour administrer outre cela toutes les affaires du Commerce. De plus nous avions beaucoup d'avantage sur les gens sans experience, qu'on envoye d'Angleterre en ces pays

là,

là, qui s'y prennent d'ordinaire avec trop de circonſpection, de froideur, & de formalité, pour faire quelque choſe de conſiderable; ce que l'experience apprend mieux que toutes les regles; ſans compter qu'un ſi grand & ſi ſubit changement d'air expoſe beaucoup leur vie. Il n'en étoit pas de même de nous. qui étions déja tous faits aux Climats chauds, endurcis par pluſieurs fatigues, & gens en general hardis & entreprenans, & dificiles à déconcerter. En un mot nos gens étoient preſque las de courir, & commencoient à ſoupirer aprés le repos; & partant ils auroient été ravis de s'etablir par tout où l'on eut voulu. Nous avions auſſi un bon vaiſſeau, & aſſez de gens dont nous pouvions nous paſſer pour cultiver nôtre nouvel établiſſement, & pour en porter les nouvelles en Angleterre aux proprietaires avec leurs éfets: Car le Capitaine Swan avoit déja 5000. liv. en or, que lui & ſes Marchands avoient receu des marchandiſes venduës pour la plûpart au Capitaine Harris & à ſon équipage. S'il en avoit employé une partie en épiceries, comme il auroit vraiſemblablement pû faire, les marchands auroient été contens de reſte. Venons aprés cette digreſſion à la premiere reception qu'on nous fit à M*indanao*.

Reja-Laut & ſon Neveu demeurerent dans leur Canot, & ne voulurent point venir à bord, à cauſe, nous dirent ils, qu'il n'en avoient point d'ordre du Sultan. Aprés environ demi heure de converſation, ils prirent congé, invitant le Capitaine Swan de venir à terre, & lui promettant de lui aider à avoir des proviſions, qu'ils diſoient alors rares, ajoutant qu'en trois ou quatre mois on commenceroit à cueillir le Ris, & qu'alors ils pourroient en avoir autant qu'ils ſouhaiteroient. Ils lui conſeillerent cependant de mettre ſon vaiſſeau à couvert en quelque lieu commode, de peur des vents d'Oüeſt, qui

qui seroient, disoient ils, de la derniere violence vers la fin du mois & tout le suivant, ce qui se trouva vrai comme ils l'avoient dit.

Nous ne seumes qui étoient ces deux hommes, qu'aprés qu'ils furent partis; car si nous l'avions seu nous aurions tiré le Canon à leur depart. Aprés qu'ils furent partis un certain Oficier du Sultan vint à bord, & mesura nôtre vaisseau. C'est une coutume qu'ils ont tirée des Chinois, qui mesurent toujours la longueur, la largeur, & la profondeur de tous les vaisseaux qui viennent y charger, & savent par là ce que chaque vaisseau peut contenir. Mais je n'ai jamais peu savoir pourquoi cette coutume est usitée chez les Chinois & les Mindanayans; à moins que ceux ci n'ayent dessein de se perfectionner par ce moien dans les afaires de la marine, pour s'en servir quand ils auront quelque commerce avec les Etrangers.

Le Capitaine Swan considerant que la saison nous obligeroit à faire quelque sejour dans cette Isle, jugea qu'il étoit de son interet de menager le Sultan du mieux qu'il pourroit, voyant bien qu'il pouvoit dans la suite avancer ou traverser ses desseins. Il se prepara donc d'abord à lui faire un present, qui fut composé de trois verges de drap d'écarlate, trois verges de passement d'or large, d'un Cimeterre à la Turque, & d'une paire de pistolets. Et il envoya à *Raja-Laut*, trois verges de drap d'ecarlate, & autant de passement d'argent. Ces presents furent portez sur le soir par Monsr. Henri More. Il fut d'abord conduit chez *Raja-Laut*, où il demeura jusques à ce qu'on en eut donné avis au Sultan, qui fit incontinent preparer toutes choses pour le recevoir.

Vers

Vers les neuf heures du soir il vint un homme de la part du Sultan pour emporter le present. En suite Monsr. More fut conduit le long du chemin par des gens armez à la lueur des flambeaux jusques à la maison du Sultan. Le Sultan, avec huit à dix personnes de son conseil, étoit assis sur des Tapis en attendant que More arrivât. Le present fut mis devant eux, & fut fort bien receu du Sultan, qui fit asseoir Mr. More auprez d'eux, & lui fit quantité de questions. La conversation se fit en Espagnol par le moyen d'un Interprete. Cette conference dura environ une heure, apres quoi More fut congedié, & ramené chez *Raja-Laut*, où l'on donna à souper à lui & à l'equipage de la Chaloupe, aprés quoi il s'en retourna à bord.

Le lendemain le Sultan envoya querir le Capitaine Swan. Il fit incontinent mettre le pavillon à sa Chaloupe & fut d'abord à terre avec deux Trompettes qui sonnerent tout le long du chemin. Quand il fut à terre, il fut reçu à son debarquement par deux principaux officiers suivis de gardes & d'une foule de peuple, qui étoit venu pour voir ce Capitaine. Le Sultan l'attendit dans sa chambre d'audience, où il fut regalé de Tabac & de Betel, qui fut toute la chere qu'on lui fit.

Le Sultan fit apporter deux lettres Angloises, afin que le Capitaine Swan les leut, exprez pour lui faire savoir que des marchands des Indes Orientales avoient dessein de s'etablir en ces pays là, & qu'ils y avoient déja envoyé un vaisseau. Une de ces Lettres avoit été écrite d'Angleterre au Sultan par les Marchands des Indes Orientales, qui demandoient principalement, autant qu'il peut m'en souvenir pour avoir depuis vû cette lettre entre les mains du secretaire, qui

qui se faisoit fort grand honneur de nous la montrer, certains privileges pour bâtir un fort. Cette lettre étoit parfaitement bien peinte ; & entre chaque ligne on en avoit tiré une d'or. L'autre lettre fut laissée par le Capitaine Goodlud, & étoit adressée à tous les Anglois que le hasard meneroit en ces lieux. Elle ne parloit que de commerce, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & du prix de celles de l'Europe qui seroient vendues aux Insulaires, à quoi étoit ajouté un état de leurs poids & mesures, & de ce en quoi elles diferoient des nôtres.

Le prix arrêté pour l'or de *Mindanao* étoit pour l'once d'Angleterre 14. ecus d'Espagne, monnoie qui a cours dans toutes les Indes, & 18. ecus l'once de *Mindanao*. Je ne me souviens pas du prix de la cire & de l'ecorce de Gerofle ; je ne me souviens pas bien non plus du prix des marchandises de l'Europe ; mais je croi que le prix du fer n'alloit pas à plus de quatre écus le quintal. Le Capitaine Goodlud finissoit sa lettre par ces mots. *Défiez-vous de tous ces gens là, car ils sont tous des voleurs : Mais chut ne disons rien.* Nous apprimes dans la suite, qu'un des gens du General aiant volé quelques marchandises au Capitaine Goodlud, avoit fui dans les montagnes, & n'avoit pû être pris durant le sejour que ce Capitaine fit en cette Isle : Mais le drole étant revenu à la ville quelque tems aprés que nous y fumes arrivez ; *Raja-Laut* l'amena lié au Capitaine Swan, & lui dit ce qu'il avoit fait, le priant de le punir comme il le jugeroit à propos : Mais le Capitane Swan s'en excusa, & dit que cet homme ne lui appartenant pas, il ne vouloit rien avoir à demêler avec lui. *Raja-Laut* neantmoins ne voulut point lui pardonner, mais le punit suivant la coûtume du pays ; ce que je n'avois jamais vû qu'alors.

Le

Le matin au lever du soleil le coupable fut dépoüillé tout nud, & attaché à un poteau, en sorte qu'il ne pouvoit remuer ni pieds ni mains, que quand on le remuoit lui même. Il étoit placé de maniere qu'il regardoit directement le soleil. Midi étant passé on lui tourna le visage du coté de l'Occident, afin qu'il eut toujours le soleil au visage. Il fut tout le jour en cette situation, exposé aux ardeurs du soleil, qui y est extraordinairement chaud, & fut cruellement tourmenté des mouches. Aprés cela le General vouloit qu'on le tuat, & cela auroit été fait, si le Capitaine Swan y avoit consenti. Je n'ai jamais vû faire mourir personne; mais je croi qu'ils font mourir d'une maniere assez barbare. Le General même nous dit qu'il avoit fait mourir deux hommes dans une ville où quelques uns des nôtres l'avoient accompagné; mais je n'ai point seu comment cela se fit. On punit ordinairement en dépoüillant tout nud comme on vient de dire, & exposant le criminel au soleil. Quelquefois on l'etend tout de son long sur le sable qui est fort chaud, où il demeure toute la journée exposé aux ardeurs du soleil, & à la fureur des mouches qui le piquent cruellement depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'offre que le General fit au Capitaine Swan de punir le voleur, obligea depuis le Capitaine à offrir la même chose au General à l'egard de quelques uns des siens, qui offenserent les Mindanayans: Mais le General renvoya la chose au Capitaine, pour punir le coupable comme il jugeroit à propos. Aussi pour la moindre faute le Capitaine Swan punissoit ses gens, & cela aux yeux des Mindanayans, & quelquefois même je croi par un pur esprit de vengeance, comme il fit de Mr. Teat son premier Contremaitre; qui étoit venu Capitaine de barque à *Mindanao*. Il est certain qu'alors ses

gens

gens étoient auſſi ſoumis que s'il eut été ſur un vaiſſeau du Roi, & s'il avoit ſeu faire un bon uſage de ſon autorité, il auroit pû mettre ordre à tout, les faire conſentir à quelque établiſſement que ce fut, & les auroit portez à l'aſſiſter dans tout ce qu'il auroit voulu entreprendre.

Aprés deux heures de converſation le Sultan, ayant congedié le Capitaine Swan avec beaucoup d'honneteté, celui ci alla de là chez *Raja Laut*. Comme ce General avoit alors quelque demelé avec le Sultan, il ne fut point à la reception que le Sultan fit au Capitaine Swan; mais il l'attendit au retour, & le regala lui & ſa ſuite avec du Ris & des oiſeaux boüillis. Il dit encore alors au Capitaine Swan, & le dit même avec force, que le meilleur ſeroit de faire entrer au plûtôt ſon vaiſſeau dans la riviere, à cauſe des tempétes qui étoient ordinaires à la ſaiſon, l'aſſeurant qu'il ne manqueroit pas d'être ſecouru en toutes choſes. Il lui dit encore, que comme il nous falloit de neceſſité faire là quelque ſejour, que nos gens ſeroient obligez de venir ſouvent à terre, il le prioit d'avertir ſon équipage de prendre garde à ne pas choquer les naturels du païs, qu'il diſoit étre extrémement vindicatifs. Que leurs coutumes étant diferentes des nôtres, il craignoit que les gens du Capitaine Swan ne chagrinaſſent à quelque heure les Inſulaires, quoique ſans deſſein & par pure ignorance. Qu'il lui donnoit cet avis en ami pour prevenir cet inconvenient: Qu'au reſte ſa maiſon ſeroit toujours ouverte pour le recevoir lui & les ſiens, perſuadé que lui, qui ſavoit les coutumes, ne manqueroit jamais en rien. Aprés pluſieurs ſemblables diſcours il congedia le Capitaine & ſa ſuite, qui prirent congé & retournerent à bord.

Le

Le Capitaine Swan aprés avoir tout vû ne doutant point que les Anglois n'euſſent deſſein d'établir là un Comptoir, & croyant que les honnêtetés de ces Inſulaires étoient ſinceres, fit incontinent entrer le vaiſſeau dans la riviere. La riviere, ſur laquelle la ville de *Mindanao* eſt ſituée eſt petite, & n'a pas plus de dix ou onze pieds d'eau à la Barre en pleine marée. Il fallut donc décharger le vaiſſeau pour le rendre plus leger, & le flux venant, nous l'entrames dans la riviere avec beaucoup de peine, aſſiſtez de 50. ou 60. pêcheurs qui demeuroient à l'entrée de la riviere, *Raja Laut* étant à bord en perſonne pour les commander. Nous le trainames à environ un quart de mille au delà de l'embouchеure de la riviere, & amarrames la poupe & la proüe dans une foſſe ou il étoit toujours à flot. Aprés cela les Mindanayans vinrent ſouvent à bord pour inviter nos gens à aller chez eux, & pour nous offrir *Pagally*. * Il ſe paſſa beaucoup de tems avant qu'aucun des nôtres acceptât une pareille honneteté; mais ce retardement ne ſervit qu'à nous rendre plus faciles à recevoir leurs demonſtrations d'amitié; Car en trés peu de tems, la plupart de nos gens eurent un ou deux Camarades, & autant de Pagallys, principalement ceux qui étoient bien habillez & bien fournis d'argent, comme étoient pluſieurs de ceux qui avoient accompagné le Capitaine Harris dans la traverſée de l'Iſtme de Darien, tout le reſte étant aſſez pauvre. Non ſeulement ceux là, mais même les plus pauvres & les plus mediocres ne pouvoient guere aller dans les ruës ſans étre entrainez par maniere de dire dans les maiſons où ils étoient regalez, quoique le regal fut bien mediocre, & qu'un peu de Tabac, de noix de Betel,

ou

* *On a dit ci dévant ce que ce mot ſignifie.*

ou d'eau parfumée en fissent toute la depense, cependant la sincerité apparente, la simplicité, & la maniere avec laquelle cela se faisoit, relevoit la mediocrité du present, & le faisoit agréer. Quand nous étions chez eux, ils loüoient continuellement les Anglois, & disoient qu'eux & les Mindanayans n'étoient que la même chose. Ils exprimoient cela en mettant deux doigts proches l'un de l'autre, & disans que les Anglois & les Mindanayans étoient *Samo Samo*, c'est à dire la même chose. Ils éloignoient ensuite leur deux doigts de demi pied l'un de l'autre, & disoient que les Hollandois & les Mindanoyans étoient *Bugeto*, qui signifie qu'ils étoient à la même distance en matiere d'amitié. Ils representoient les Espagnols encore plus éloignez que les Hollandois, craignans ceux ci, mais ayant senti & soufert de la part des autres, qui avoient pensé les mettre sous le joug.

Le Capitaine Swan ne visitoit d'abord presque personne à la reserve de *Raja-Laut*. Il y dinoit ordinairement tous les jours, & tous ceux de ses gens qui venoient à terre, & qui n'avoient pas d'argent pour aller manger ailleurs, se rendoient vers le Midi chez le General, où ils avoient à suffisance du Ris bouilli & bien accommodé, quelques restes de volaille ou de Bufle fort salement apretez. Le Capitaine Swan étoit un peu mieux servi, & ses deux Trompétes sonnoient pendant qu'il étoit à table. Apres diné *Raja-Laut* vouloit s'asseoir & discourir avec lui, la plus grande partie de l'aprés midi. C'étoit alors le tems du *Ramdam*; ainsi le General s'excusoit de ne pouvoir donner au Capitaine le plaisir de la dance, & autres divertissemens, dont il se proposoit de le regaler, aprés que cette solemnité seroit passée. D'ailleurs c'étoit le fort de la saison humide; tems par consequent mal propre aux divertissemens.

La

La tempête étoit alors extraordinaire, & la pluye excessive. La riviere étoit si fort enflée, & tellement debordée, que nous eumes beaucoup de peine à tenir nôtre vaisseau en seureté. Il venoit de moment en moment de gros arbres flotans qui venoient quelquefois s'arreter sur nôtre vaisseau en danger de rompre nos cables, de nous jetter sur des bancs, ou de nous jetter en Mer; deux accidens également dangereux, veu principalement que nous étions sans lest.

La ville de *Mindanao* a environ un mille de long, & n'est guere large. Elle va en serpentant sur la droite en montant le long du bord de la riviere, quoiqu'il y ait aussi plusieurs maisons de l'autre coté. Mais il sembloit alors que la ville étoit batie au milieu d'un lac, & l'on ne pouvoit aller qu'en Canot d'une maison à l'autre. Ce tems de tempéte & de pluye commença vers la fin de Juillet, & dura la plus grande partie d'Août.

Aprés que le tems se fut un peu radouci, le Capitaine Swan loüa une maison pour y mettre nos voiles & nos marchandises pendant que nous carenerions nôtre vaisseau. Nous avions bonne quantité de fer, & de plomb que nous portames dans cette maison. Le Capitaine Swan vendit huit ou dix tonnes de ces marchandises au Sultan & au General suivant le prix fixé par le Capitaine Goodlud, & en fut payé en Ris. Comme les Mindanayans ne sont pas bons Arithmeticiens, les Chinois qui demeurent parmi eux font leurs comptes. Aprés cela le Capitaine Swan acheta du bois de Charpente du General, & employa une partie de nos gens à en faire des planches pour doubler le fond de nôtre vaisseau. Il avoit à bord deux scies qu'il avoit apportées d'Angleterre, & quatre ou cinq hommes qui savoient s'en servir; car ils avoient été scieurs dans la Jamaïque.

Le

Le tems du *Ramdam* étant passé, & le beau tems un peu revenu, le General, pour faire plaisir au Capitaine Swan, lui donnoit tous les soirs le divertissement de la Dance. Les Danceuses sont élevées à cela, & en font leur profession, comme je l'ai déja dit. Mais d'ailleurs toutes les femmes en general s'apliquent fort à la dance. Elles dancent 40. ou 50. à la fois, se tiennent toutes par la main, forment un grand rond, & chantent sans sortir de cadence: Mais elles ne bougent jamais de leurs places, ni ne font aucun mouvement que le chœur n'ait chanté. Alors elles jettent tout à la fois une jambe en dehors, & crient pour ne pas dire heurlent à pleine voix. Quelquefois aussi elles se contentent de claquer des mains aprés que le chœur a chanté. Le Capitaine Swan pour répondre aux faveurs du General, envoya querir ses violons, & fit venir quelques uns de nos gens qui savoient dancer à l'Angloise; ce qui pleut extrémement au General. La plus grande partie des nuits se passoit à ces sortes de divertissemens.

Entre ceux de nos gens qui dançoient d'ordinaire devant le General, il y avoit un nommé Jean Tacker; élevé au matelotage, & qui ne savoit ni lire ni écrire; mais avoit autrefois appris à dancer dans les maisons à Musique de Wapping. * Cet homme accompagna le Capitaine Harris dans les Mers du Sud. Il y gagna une bonne somme d'argent; & comme il l'avoit assez bien menagé, il en avoit encore de reste, outre ce qu'il avoit employé à s'acheter un fort bon habit. Le General jugeant de cet homme par sa parure & par sa dance, crut qu'il étoit d'extraction noble; & pour s'en éclaircir, il demanda à un de nos gens si sa conjecture étoit juste? L'homme à qui le General s'étoit adressé repondit, qu'il avoit bien jugé, & que

* *Quartier de Londres.*

que la plupart de nôtre équipage étoient de noble extraction, & principalement ceux qui étoient bien mis: Qu'ils ne voyageoient que pour voir le monde, & qu'ils avoient assez de bien pour fournir à la dépense en quelque endroit qu'ils allassent; mais que pour ceux qui étoient mal-vêtus ce n'étoit que de simples matelots. Le General temoigna depuis de grands égards pour tous ceux qui étoient bien habillez, & sur tout pour Jean Tacker: Mais enfin le Capitaine Swan vint a savoir la chose, & gata tout. Il détrompa le General, & batonna le pretendu Gentilhomme. Il fut tellement irrité contre lui qu'il ne pût jamais depuis l'estimer, quoique le pauvre malheureux ne seut rien de la chose.

Vers la mi-Novembre nous commençames à travailler au fond de nôtre vaisseau, que nous trouvames fort mangé de vers; car c'est un lieu horrible pour les vers. Nous ne nous en apperceumes qu'apres avoir été un mois dans la riviere; & alors nous trouvames nos Canots percez comme des rayons de miel. Nôtre barque qui n'avoit qu'un simple fond étoit mangée d'outre en outre, en sorte qu'elle ne pouvoir nager. Mais comme le vaisseau étoit doublé les vers ne percerent pas le crin qui est entre la doublure & la principale planche. Nous ne nous défiames qu'alors de la mauvaise foi du General. Quand il vint à bord, qu'il nous trouva à détacher les planches qui doubloient, & qu'il vit par dessous un fond ferme & solide, il branla la tête, & parut mécontent, disant que c'étoit le premier vaisseau qu'il eut jamais vû à fond double. On nous dit qu'en deux mois de tems un navire Hollandois avoit été mangé des vers au même endroit où nous étions, & que les General avoit eu tout son Canon. Il y a apparence qu'il esperoit aussi avoir le nôtre; & c'est je croi pour cela prin-

cipalement qu'il s'empreſſoit ſi fort à nous aider à faire nôtre vaiſſeau dans la riviere; Car pour en ſortir il fallut ſe paſſer de ſecours. Nous n'avions eu des vers que là; Car quand nous carenames aux Iſles Maries, les vers ne nous toucherent point, non plus qu'à Guam où nous netoyames nôtre vaiſſeau, & à *Mindanao* où nous vinmes enſuite; car nous le netoyames auſſi au bout Oriental de l'Iſle. Les *Mindanayans* ſavent ſi bien dequoi ſont capables ces pernicieux inſectes, que toutes les fois qu'ils reviennent de la Mer, ils halent incontinent leurs vaiſſeaux ſur le ſec, en brulent le fond, & le laiſſent là juſques à ce qu'ils ſoient prets à retourner en Mer. Ils mettent auſſi ſur le ſec les Canots ou Pros, & ne les laiſſent jamais long-tems dans l'eau. On dit que ces vers qui percent un vaiſſeau dans l'eau ſalée meurent dans l'eau douce; & que les vers d'eau douce meurent dans l'eau ſalée; mais que les uns & les autres multiplient prodigieuſement dans l'eau, qui n'a qu'un petit gout de ſel. L'eau de l'endroit où nous étions étoit quelquefois tant ſoit peu ſalée, quoiqu'ordinairement douce. Mais quelle ſorte de vers c'étoit, c'eſt ce que je ne puis pas dire. Il y a des gens qui croient qu'ils s'engendrent dans les planches; mais je ſuis perſuadé que la Mer les produit. J'en ai vû des millions nageans dans l'eau, ſur tout dans la Baye de *Panama*; car le Capitaine David, le Capitaine Swan, moi, & la plupart de nôtre équipage, remarquames diverſes fois ces vers; & c'eſt pour cela que nous calfeutrions ſi ſouvent nôtre vaiſſeau, pendant le ſejour que nous y fimes. Il eſt vrai que je n'en avois jamais vû de ſi gros qu'à *Mindanao*. J'en ai vû auſſi en Virginie, & dans la Baye de Campeche. Ceux de ce dernier lieu ſont prodigieuſement rongeants. Ils ſont toujours dans les Bayes, dans les bras de Mer, aux emboucheures des rivieres

& au-

autres lieux proches de terre. Je n'ai jamais appris qu'on en ait trouvé bien avant en Mer : Cependant ils vont bien loin quand ils ſont une fois logez dans la planche d'un vaiſſeau.

Aprés avoir ainſi détaché toutes les planches mangées des vers & remis d'autres en leur place, le fond de nôtre vaiſſeau fut doublé & goudronné vers le commencement de Decembre 1686. Le 10. nous paſſâmes la Barre, nous rapportames à bord le fer & le plomb que nous ne pûmes pas vendre, & commençames à faire de l'eau, & nos proviſions de Ris pour le voyage. Le Capitaine Swan étoit encore à terre, & ne ſavoit pas encore ni quand, ni où il feroit voile. Mais je ſuis bien aſſeuré qu'il n'avoit pas deſſein comme ſon équipage de croiſer à la hauteur de *Manila ;* Car le lui ayant un jour demandé, il me répondit que ce qu'il avoit fait de pareil, il l'avoit fait par force ; mais qu'étant alors libre, il ne s'engageroit de ſa vie dans aucun deſſein de cette nature : Car diſoit il, il n'y a point de Prince au monde, qui puiſſe efacer la tache de ces ſortes d'actions. S'il avoit d'autres vûes c'eſt ce que j'ignore, car il étoit ordinairement fort bourru : Cependant il ne propoſa jamais rien, & ſe contenta de faire embarquer des proviſions pour mettre à la voile. Je croi fortement que s'il avoit fait le moindre mouvement pour gagner quelque comptoir Anglois, la plupart de ſon équipage y auroient conſenti, quoiqu'il s'en fut trouvé ſelon les apparences qui s'y fuſſent oppoſez. Son autorité neanmoins l'auroit bien tôt emporté ſur les contrediſans ; car c'étoit quelque choſe de ſurprenant de voir combien il étoit craint, & ce qui le faiſoit craindre, étoit, qu'il puniſſoit les plus revéches & les plus entreprenans. Aprés que le vaiſſeau fut une fois en rade, nos gens ne furent pas tout

à fait ſi ſoumis qu'ils l'avoient été pendant le ſejour que nous avions fait dans la riviere, quoiqu'ils euſſent devant les yeux un nouvel exemple de ſeverité en la perſonne du Capitaine Teat qui fut puni dans le tems que le vaiſſeau étoit en rade.

J'étois alors avec le General à la chaſſe du bœuf qu'il nous promettoit depuis long-tems. Mais je ſentis bien qu'il ne falloit pas compter ſur ſa parole, car nous chaſſames une ſemaine entiere avec lui, & ne vimes que quatre vaches, qui ſe trouverent ſi ſauvages que nous n'en eumes aucune. J'étois accompagné de cinq ou ſix autres de nos gens, tous jeunes & ſi entêtez du lieu, qu'ils convinrent tous avec le General de dire au Capitaine Swan, qu'il y avoit beaucoup de bœufs, mais qu'ils étoient ſauvages. Pour moi je lui dis la verité, & lui conſeillai de ne croire pas trop legerement aux promeſſes du General. Il fit ſemblant d'être en groſſe colere, & peſtoit en l'abſence du General, mais en ſa preſence il ne diſoit mot, étant homme de peu de courage.

Nous ne revinmes de la chaſſe que vers le 20. de Decembre. Le General avoit deſſein d'aller chaſſer en un autre lieu; mais il remit la partie juſqu'aprés Noël, parce que quelques uns de nos gens vouloient aller avec lui, & que le Capitaine Swan avoit prié l'équipage de ſe tenir à bord pour ſolemniſer tous enſemble ce jour là: Car il faut dire ici que prez du tiers de nos gens étoient toûjours à terre avec leurs Camarades & *Pagallys*, & certaines ſervantes qu'ils avoient pris à gages de leurs maitres pour leur ſervir de Concubines. Il faut ſavoir auſſi que quelques uns de nos gens avoient loüé ou acheté des maiſons qui y ſont à fort bon marché, & qu'on peut avoir pour cinq ou ſix Ecus d'Allemagne. Comme pluſieurs avoient tant d'argent, qu'ils ne ſavoient à quoi l'employer, ils étoient bien aiſes de ſe delivrer de la peine

de

de le compter. Auſſi le dépenſerent ils folement, & leur profuſion étoit cauſe qu'on leur en impoſoit, & qu'on faiſoit payer plus cher aux autres ce qu'ils achetoient, ſans compter qu'il étoit à craindre qu'on ne fit la même choſe aux Anglois qui viendroient dans la ſuite. Les *Mindanayans* ſavoient bien tirer l'or de la bourſe de nos pigeonneaux, (car il eſt à remarquer que nous n'avions point d'argent,) & quand nos gens en avoient beſoin, ils changeoient de tems en tems une once d'or, & ne recevoient que dix ou onze Ecus d'Allemagne pour une once de *Mindanao*, qu'on n'auroit pas rendu à moins de 18. Risdales. Cependant cela, & le prix exceſſif que les *Mindanayans* mettoient à leurs marchandiſes n'étoient pas les ſeuls endroits qui vuidoient la bourſe de nos gens : Leurs *Pagallys* & leurs Camarades leur arrachoient ſouvent quelque plume de l'aile, & les nôtres étoient ſi genereux, ou pour mieux dire ſi étourdis, que de mettre demi-once d'or à faire faire une barque, ou un braſſelet, à leurs *Pagallys*, dans l'eſperance de coucher une nuit avec elles.

Etant tous à bord le jour de Noel, j'eſperois que le Capitaine Swan feroit quelque propoſition, ou nous communiqueroit ſon deſſein; mais il ne fit que diner, & retourna à terre ſans nous dire un mot de ce qu'il avoit envie de faire. Je croi neanmoins qu'il ſongeoit dés lors à paſſer à une des Iſles à épiceries pour en charger ſon vaiſſeau : Et ce qui me le fait croire eſt, que le jeune homme dont j'ai ci devant parlé, & que ſon oncle qui étoit Sultan d'une Iſle à épiceries prez de Ternate, avoit envoyé pour inviter les Anglois de venir dans leur Iſle, vint à bord en ce tems là, & eut une converſation particuliere avec le Capitaine Swan, aprés laquelle ils furent tous deux à terre. Le jeune homme n'étoit pas bien aiſe

que les *Mindanayans* seussent le sujet de sa negotiation. J'ai entendu dire au Capitaine Swan, qu'il offrit de charger son vaisseau, d'épiceries à condition qu'il bâtiroit un petit fort pour asseurer l'Isle & la défendre contre les Hollandois: Mais j'ay appris depuis, qu'ils en sont à l'heure qu'il est en possession.

Le lendemain d'aprés Noël, le General alla encore aux champs sous pretexte de chasse, accompagné de cinq ou six Anglois dont j'étois un. Nous allames tous par eau dans son *Pros*, ou Canot, jusques au lieu où se devoit faire la chasse, avec ses femmes & ses Domestiques. Le General faisoit toûjours suivre ses femmes, ses enfans, ses Domestiques, son argent, & ses marchandises. Tout s'embarqua le matin, & tout arriva de jour. J'ai déja dit comment sont faits leurs *Pros* ou Canots, & comment les chambres y sont menagées. Nous fumes reçus dans la chambre du General. Le voyage n'étoit pas si long que nous n'arrivassions au port avant la nuit.

Un des Domestiques du General avoit alors fait quelque faute, & voici comme il en fut puni. Il fut attaché sur le ventre tout de son long sur un Bambou du Canot, & si prez de l'eau, qu'au moindre mouvement du vaisseau il étoit souvent couvert d'eau, & à peine quelque fois étoit il hors de l'eau qu'il y retournoit sans avoir le tems de respirer.

Aprés avoir fait environ deux lieües, nous entrames dans une large & profonde riviere. Nous fimes encore une lieüe, & trouvames par tout l'eau salée. Nous arrivames enfin à un assez grand village, où les maisons sont baties à la mode du pays. Ce fut là que nous débarquames. On nous prepara d'abord une maison. Le General & ses femmes prirent un coté de la maison, & nous

nous nous logeames dans l'autre. Le ſoir toutes les femmes du village dancerent devant le General.

Durant le ſejour que nous fimes là, le General & ſes gens ſortoient tous les jours de grand matin; & ne revenoient qu'à quatre ou cinq heures aprés Midi. Le General nous faiſoit ſouvent des complimens en nous parlant de la grande confiance qu'il avoit en nous, ajoutant qu'il laiſſoit ſous nôtre protection ſes femmes & ſes biens, & qu'il croyoit tout cela auſſi ſeur entre les mains de nous ſix (car nous avions tous nos armes) que s'il en confioit la garde à 100. de ſes gens. Cependant nonobſtant cette grande confiance, il laiſſoit toujours un de ſes principaux Domeſtiques, de peur que nous n'en uſaſſions trop familierement avec ſes femmes.

Elles ne ſortoient jamais de leur chambre, quand le General étoit au logis; mais il n'étoit pas plutôt ſorti, qu'elles venoient dans la nôtre, & demeuroient tous les jours avec nous, nous faiſant mille queſtions ſur nos femmes d'Angleterre, & ſur nos coutumes. Vous pouvez vous imaginer, que quelques uns de nous ſavoient déja aſſez de leur langue pour les entendre, & pour répondre à leurs demandes. Je me ſouviens qu'un jour elles demanderent combien le Roi d'Angleterre avoit de femmes? Nous répondimes qu'il n'en avoit qu'une, & que nos loix ne permettoient pas d'en avoir davantage. Elles dirent que c'étoit une coutume fort étrange qu'un homme fut borné à une femme. Il y en eut qui dirent que c'étoit une fort mauvaiſe loi: D'autres au contraire dirent qu'elle étoit bonne. Ainſi la diſpute fut grande entr'elles. Mais il y en eut une entr'autres qui dit poſitivement que nôtre loi étoit meilleure que la leur, & fit taire toutes les autres par la raiſon qu'elle en donna. C'étoit celle que nous appellions la *Reine de la guerre*, parce qu'elle accompagnoit toujours le General

toutes les fois qu'il alloit en campagne contre ſes ennemis, & lors même qu'il falloit en venir aux mains; ce que les autres ne faiſoient pas.

Par le moyen de cette familiarité avec les femmes, & par les frequentes converſations que nous avions avec elles, nous apprimes leurs coûtumes & leurs privileges. Le General couche avec ſes femmes par tour; mais celle qui accouche la premiére d'un garçon, a double part à ſes faveurs: Car quand ſon tour vient, elle a deux nuits au lieu que les autres n'en ont qu'une. Il ſemble que les autres ayent un reſpect particulier durant tout le jour precedent pour celle qui doit paſſer la nuit avec le General, & pour marque de diſtinction elle porte au cou un mouchoir de ſoie rayé: Et c'eſt à quoi nous connoiſſions la Reine de la journée.

Nous demeurames là cinq ou ſix jours ſans voir durant tout ce tems là la moindre ombre de bœuf, qui étoit pourtant la ſeule choſe qui nous y avoit amenez. On ne nous permettoit pas de ſortir avec le General pour voir les vaches ſauvages; mais à cela prez rien ne nous manquoit. Cependant cela ne nous plaiſoit point, & nous priames ſouvent le General de nous donner la liberté d'aller voir les bétes. Il nous dit enfin qu'il s'étoit pourvû d'une cruche de boiſſon de Ris, qu'il vouloit s'en divertir avec nous, & qu'enſuite nous irions avec lui.

Cette liqueur eſt faite de Ris bouilli qu'on met dans une cruche, & qu'on y laiſſe tremper long tems. Je ne ſai comment on la fait; mais elle eſt extrémement forte & tres-agreable. Le ſoir quand le General vouloit ſe rejoüir, il faiſoit porter une cruche de cette liqueur dans nôtre chambre. Il beuvoit le premier, ſes gens beuvoient enſuite tour à tour juſques à ce qu'ils fuſſent tous ſous comme des cochons, aprés quoi l'on nous laiſſoit boire. Quand ils en avoient pris ſu-

fiſam-

fiſamment nous beuvions à nôtre tour, & eux ne beuvoient plus, car ils ne vouloient pas boire aprés nous. Le General dançoit quelque tems autour de nôtre chambre; mais comme il avoit ſa charge, il s'en alloit bientôt dormir.

Le lendemain nous allames avec le General dans les *Savanas*, où il avoit 100. hommes qui travailloient à faire un grand parc pour y enfermer les bétes; car c'eſt ainſi qu'ils chaſſent, parce qu'ils n'ont point de Chiens. Mais je ne vis que huit ou dix vaches auſſi ſauvages que des Daims. Cependant il y eut de nos gens qui apporterent le jour ſuivant trois genices qu'ils tuerent dans les *Savanas*. Nous retournames à bord avec cela, & ce fut tout ce que nous attrapames.

Le Capitaine Swan fut fort mal ſatisfait du procedé du General. Il avoit promis de nous fournir autant de bœuf que nous en aurions beſoin; mais quand ce vint au fait & au prendre, ou il ne put, ou il ne voulut pas tenir parole. D'ailleurs il nous manqua de parole au ſujet du Ris que nous devions avoir pour le fer que nous lui avions vendu. Il nous remettoit de jour en jour, & il n'y avoit pas moyen de le faire venir à compte. Ce ne fut pas là les ſeuls endroits où nous connumes ſa mauvaiſe foi, car peu de tems avant la circonciſion de ſon fils, de laquelle j'ai fait mention dans le chapitre precedent, il fit ſemblant d'avoir grand beſoin d'argent pour fournir aux dépenſes de cette journée, & pria le Capitaine Swan de lui préter vingt onces d'or, car il ſavoit que le Capitaine Swan avoit entre les mains une bonne quantité de ce metal, qu'il croyoit à lui en propre, au lieu qu'il appartenoit à ſes marchans. Cela n'empécha pas neantmoins que le Capitainé Swan ne prétat au General ce qu'il demandoit. Mais quand il fut queſtion de compter, il dit au Capitaine, que la coutume étoit de faire des preſens dans ces jours de ſolemnité, & qu'il avoit reçu

son or comme un present. Il demanda aussi d'être payé des repas que Swan & ses gens avoient faits chez lui. Cela surprit le Capitaine Swan, qui ne savoit cependant quel remede y apporter. Ces contretems & les autres chagrins interieurs dont le Capitaine Swan avoit l'esprit plein, le rendoient de fort mauvaise humeur, & l'inquietoient beaucoup; Car son équipage le pressoit tous les jours de partir, attendu que c'étoit alors le fort du *Monson* Oriental, le seul vent qui pût nous porter plus avant dans les Indes.

En ce tems là, quelques uns des nôtres las & fatiguez de courir par ci par là, s'enfuirent dans le pays, & s'y cacherent, favorisez & soutenus par *Raja Laut* à ce que tout le monde croyoit. D'autres aussi craignant de ne pas aller à un port Anglois acheterent un Canot, & resolurent de s'y embarquer pour Borneo: Car peu de tems avant, un vaisseau de *Mindanao* en étoit venu, & avoit apporté une lettre adressée au principal comptoir Anglois à *Mindanao*. Le General voulut que le Capitaine Swan ouvrit cette lettre; mais il n'en voulut rien faire, parce qu'il crut qu'elle pouvoit venir de certains marchands de l'Inde Orientale, des affaires desquels il ne vouloit pas se méler. Je rencontrai depuis à Achin le Capitaine Bowry, auquel ayant conté l'aventure, il me dit qu'il avoit envoyé cette lettre, croyant que les Anglois étoient établis à *Mindanao*. Nous crumes aussi par la même raison, qu'ils avoient un comptoir à Borneo: Ainsi nous fumes trompez de part & d'autre. Quant au Canot sur lequel quelques uns des nôtres se proposoient d'aller à Borneo, le Capitaine Swan le leur enleva, & fit de grandes menaces aux chefs de la cabale. Ils ne furent pourtant pas tellement découragez, qu'ils n'en achetassent secretement un autre; mais leur

deſſein ayant éclaté, le Capitaine Swan le fit échoüer.

Tout l'équipage generalement étoit alors mécontent, & plein de projets fort differens; & tout cela parce qu'il n'avoit rien à faire. La principale diviſion étoit entre ceux qui avoient de l'argent, & ceux qui n'en avoient point. Ils vivoient d'une maniere bien differente; car ceux qui avoient de l'argent étoient à terre, & ne ſe ſoucioient guere de quitter *Mindanao*, au lieu que les autres demeuroient à bord, & preſſoient le Capitaine Swan de remettre en Mer. Ces derniers commençoient à étre auſſi mutins que mécontens, & ils envoyerent à terre les marchands de fer acheter du *Rack* * & du miel pour faire de la Ponche dont ils s'enivroient & ſe querelloient. Ce deſordre m'empéchoit d'aller à bord, car j'ai toujours eu beaucoup d'horreur pour l'ivrognerie, à laquelle nos gens qui étoient alors à bord s'abandonnoient entierement.

Cependant on auroit pû étoufer ces deſordres, ſi le Capitaine Swan avoit voulu pour cela ſe ſervir de ſon autorité: Mais comme lui & ſes marchands étoient toujours à terre, il n'y avoit point de commandement: Ainſi chacun faiſoit ce qu'il vouloit, & s'excitoient les uns les autres à mal faire. Monſieur Harthop l'un des marchands du Capitaine Swan, le preſſoit beaucoup de ſe determiner, & de dire ſa penſée à l'équipage; à quoi il conſentit enfin. Il fit donc avertir ſes gens, de ſe trouver tous à bord le 13. de Janvier 1687.

Nous attendions avec impatience ce que le Capitaine Swan avoit à nous propoſer, auſſi étions nous bien aiſes d'aller à bord. Mais malheureuſement pour lui deux jours avant cette

* *Liqueur forte compoſée avec des Cannes de Sucre.*

assemblée le Capitaine envoya son Canonnier à bord querir quelque chose qui étoit dans sa chambre. Le Canonnier remuant plusieurs choses pour trouver ce qu'il avoit ordre de porter à terre, tira entr'autres le journal du Capitaine depuis l'Amerique jusqu'à l'Isle de *Guam*, & le mit à coté de lui. Un nommé Jean Reed de Bristol, duquel j'ai fait mention dans mon chapitre quatriéme, prit ce journal. C'étoit un jeune homme assez ingenieux, & qui avoit beaucoup de politesse & d'honnéteté. Il passoit aussi pour entendre assez bien la marine, & avoit aussi fait un journal. Un motif de curiosité lui fit prendre le journal du Capitaine Swan pour voir s'il s'accordoit avec le sien; desir fort ordinaire aux gens de marine quand ils en trouvent l'occasion, & principalement aux jeunes qui n'ont pas beaucoup d'experience; A l'ouverture du livre il tomba sur un endroit où le Capitaine Swan dauboit avec aigreur la plupart de ses gens, & sur tout un autre Jean Reed natif de la Jamaïque. C'étoit justement ce qu'il ne cherchoit pas: Mais le rencontrant si à propos, la curiosité le fit aller plus loin, & lui donna envie d'en savoir davantage; si bien que tandis que le Canonnier étoit occupé, il emporta le livre pour le visiter à loisir. Le Canonnier ayant expedié son affaire, ferma la porte de la chambre sans songer au livre, & s'en retourna à terre. Jean Reed de Bristol le montra à Jean Reed Jamaïquain, & à tous ceux qui étoient à bord, qui étoient dés lors pour la plupart dans la situation qu'il falloit pour faire un coup determiné, & qui ne demandoient qu'un pretexte plausible pour mettre la main à l'œuvre. Croyant donc que ce qui étoit dans le journal suffisoit pour pouvoir se mettre en devoir d'executer

ter leurs desseins, le Capitaine Teat, qui comme j'ai déja dit avoit été maltraité par le Capitaine Swan, profita de l'occasion qui se presentoit de se venger, & grossit les choses autant qu'il pût, & étoit d'avis qu'on otât le commandement au Capitaine Swan, esperant qu'on pourroit le lui donner. Pour les matelots il ne fut pas dificile de leur persuader tout ce qu'on voulut, parce qu'ils étoient tout à fait las d'un si long & si ennuyeux voyage; que la plupart desesperoient de retourner jamais chez eux, & ne se soucioient guere par consequent ni de ce qu'ils feroient, ni du lieu où ils iroient. Ce n'étoit uniquement que l'inaction qui les rendoit si inquiets; aussi consentirent ils d'abord aux propositions que Teat leur fit. Tous ceux qui étoient à bord s'obligerent incontinent par serment de casser le Capitaine Swan, & de cacher leur dessein à ceux qui étoient à terre, jusques à ce que le vaisseau fut à la voile, ce qu'on auroit fait sur le champ, si le Chirurgien en chef ou le Chirurgien en second avoit été à bord. Le lendemain au matin ils envoyerent à terre le nommé Cock-Worthy pour faire venir en diligence l'un des deux, sous pretexte qu'un de leurs hommes étant tombé à fond de cale s'etoit cassé une jambe. Le Chirurgien répondit qu'il avoit fait son compte d'aller à bord le jour suivant avec le Capitaine, & qu'il n'y iroit pas plûtôt; mais il y envoya Herman Cospinger sous-Chirurgien.

Cet homme étant couché quelque tems avant chez sa Pagally, un serpent s'entortilla autour de son cou; mais il s'en alla de lui même sans lui faire aucun mal. Il est ordinaire en ce pays là que les serpens entrent dans les maisons, & dans les vaisseaux aussi;

auſſi ; Car pluſieurs vinrent dans le nôtre tant qu'il fut dans la riviere. Mais pour reprendre le fil de nôtre relation : Herman Coppinger ſe prepara pour aller à bord ; & le lendemain, que le Capitaine Swan & tout ſon équipage devoient ſe trouver à bord, j'y allai auſſi, perſonne ne ſe defiant de ce qui ſe tramoit par ceux qui étoient ſur le vaiſſeau, juſques à ce que nous y fumes. Nous vimes bien alors que l'homme à la jambe rompuë n'etoit qu'un artifice pour faire venir le Chirurgien. En effet aprés avoir obtenu ce qu'ils deſiroient, ils envoyerent le Canot à terre pour prier tous ceux qu'ils rencontreroient de venir à bord, mais de ne leur en point dire la raiſon ; de peur que le Capitaine Swan ne vint à le ſavoir.

Le 13. au matin, ils leverent l'ancre, & tirerent un coup de Canon. Le Capitaine Swan envoya ſur le champ à bord Monſieur Nelly, qui étoit alors ſon premier contre maitre, pour voir ce que c'etoit. Ils lui dirent tous les ſujets qu'ils avoient de ſe plaindre, & lui montrerent le journal. Il leur perſuada d'attendre la réponſe du Capitaine Swan & des marchands juſques au lendemain. S'etant donc remis à l'ancre, & Monſieur Harthop arrivé à bord le lendemain, il leur conſeilla d'accommoder la choſe, ou d'attendre au moins qu'ils euſſent meilleure proviſion de Ris : Mais ils ne voulurent point y entendre ; & leverent encore l'ancre pendant qu'il étoit à bord. Cependant à la perſuaſion de Mr, Harthop, ils promirent d'attendre juſqu'à deux heures aprés midi le Capitaine Swan, & ceux de ſes gens qui voudroient venir à bord ; mais qu'ils ne laiſſeroient aller perſonne à terre que le nommé Guillaume, qui avoit une jambe de bois, & un autre homme qui étoit ſcieur.

Si le Capitaine Swan étoit venu à bord il auroit pû renverſer tous leurs deſſeins : Mais non ſeulement

ment il n'y vint point, comme auroit fait un Capitaine qui auroit eu de la prudence & du courage, il n'y envoya même qu'aprés que le tems fut expiré. Ainſi nous laiſſames le Capitaine Swan à terre avec environ 56. hommes, & ſix ou huit qui s'en étoient fuys ; ſans compter environ 16. que nous y avions enterrez, la plupart morts de poiſon. Les Mindanayans ſont fort experts à empoiſonner, ce qu'ils font pour la moindre choſe. Les nôtres de leur coté ne manquoient pas de leur donner ſujet de mécontentement, ſoit en general par leurs friponnneries, ſoit en particulier par la trop grande familiarité qu'ils avoient avec leurs femmes en leur preſence. Quelques uns de leurs poiſons ſont lents ; car il y avoit alors de nos gens empoiſonnez qui ne moururent que quelques mois aprés.

CHAPITRE XIV.

Leur depart de la riviere de Mindanao. *Du tems perdu ou gagné à faire le tour du monde par Mer. Avis aux gens de marine ſur ce qu'ils doivent donner à la difference de la declinaiſon du ſoleil. Côte Meridionale de* Mindanao. Chambongo *ville & havre, avec les Iſles de ſon voiſinage. Tortuës vertes, Ruines d'un port Eſpagnol. La pointe la plus Occidentale de* Mindanao. *Deux pros ou barques des Sologues venant de* Manila. *Iſle à l'Occident de* Sebo. *Cannes. Iſle des Chau-*

ve

ve ſouris de fort grande étenduë. Grand nombre de Tortuës & de vaches marines. Fond bas dangereux. Iſle de Panay *de la dépendance des Eſpagnols, & autres Iſles Philippines. Iſle de* Mindora. *Deux barques priſes. Nouvelle relation de l'Iſle de* Luçon, *de la ville & du havre de* Manila. *Ils vont à* Pulo Condore. *Fonds bas de* Pracel. *Arbre à goudron, Mango, & arbre à raiſin. Noix muſcades ſauvages. Animaux. Tortuë va d'un lieu à l'autre. Commodité de la ſituation de* Pulo Condore, *ſon eau, & ſes habitans Cochinchinois. Langue des Malayans. Coutume en ces pays là & en Guinée de proſtituer les femmes. Idolatrie en ces contrées, à* Tonquin, *& parmi les gens de Marine de la Chine. Proceſſion au Fort ſaint George. Ils radoubent leur vaiſſeau. Mort de deux perſonnes qui avoient été empoiſonnées à* Mindanao. *Ils font eau, & prennent un pilote pour la Baye de Siam. Pulo Uby & pointe de Cambodie. Deux vaiſſeaux Cambodiens. Iſles de la Baye de Siam. Propreté des vaiſſeaux & dee matelots du Royaume de* Champa. *Tempétes. Gros vaiſſeau Chinois venant de* Palimbam *dans l'Iſle de* Sumatra. *Leur retour à* Pulo Condore. *Bataille ſanglante avec un vaiſſeau Malayan. Les Chi-*

Chirurgiens & les Auteurs ſouhaitent de ſe retirer.

LE 14. de Janvier à trois heures aprés Midi nous fimes voile de la riviere de *Mindanao*, reſolus d'aller croiſer devant *Manila*. Ce fut durant le ſejour que nous fimes à *Mindanao* que nous commençames à nous appercevoir du changement du tems dans le cours de nôtre voyage. Car ayant été ſi loin à l'Occident ſuivant toujours le cours du ſoleil, il falloit par conſequent que nous euſſions inſenſiblement gagné quelque choſe dans la longueur des jours particuliers, & que nous euſſions perdu dans le compte ou nombre ſommaire des jours ou des heures. Suivant la diference des Longitudes de l'Angleterre & de *Mindanao*, cette Iſle ſelon la ſuputation ordinaire étant à environ 210. degrés du Lezard, la diference du tems à nôtre arrivée à *Mindanao* devoit étre d'environ 14. heures, dont nous devions groſſir nôtre compte, puis que nous avions gagné cela en ſuivant le cours du ſoleil. Il eſt vrai que le jour naturel doit étre toujours le même dans chaque lieu particulier: Mais ſuivant le cours du ſoleil, ou allant contre le cours du ſoleil, cela fait neceſſairement de la diference dans le compte du jour civil entre un lieu & un autre. Auſſi trouvames-nous à *Mindanao* & aux autres lieux des Indes Orientales, que les naturels du pays auſſi bien que les Européens comptoient un jour plus que nous; Car les Européens allant au Levant par le Cap de Bonne Eſperance, contre le cours du Soleil, & par une route oppoſée à la nôtre, nous avons par tout remarqué qu'ils comptoient un jour plus que nous. De là vient que les Mahometans de *Mindanao* appellent vendredi le jour que leurs Sultans vont à leurs Moſquées,

quées, & qui n'eſt que jeudi parmi nous, quoi qu'il ſoit auſſi vendredi pour ceux qui viennent de l'Europe du coté de l'Orient. Cependant nous trouvames aux Iſles Ladrones que les Eſpagnols de Guam comptoient comme nous. Je croi que la raiſon eſt qu'ils établirent cette colonie en venant d'Eſpagne du coté de l'Occident ; les Eſpagnols allant premierement à l'Amerique, & de là aux Iſles Ladrones & Philippines. Mais comme on compte à *Manila* & aux autres Colonies Eſpagnoles des Iſles Philippines, c'eſt ce que je ne ſai pas, n'etant pas certain, s'ils ſuivent le Calendrier qu'ils y ont apporté, ou s'ils l'ont reformé, ſuivant la ſupputation des Originaires du pays, des Portugais, des Hollandois, & des Anglois qui viennent de l'Europe par une route contraire.

Une des grandes raiſons pourquoi les gens de marine doivent obſerver la difference du tems, le plus exactement qu'ils peuvent, eſt pour étre plus exacts dans leurs latitudes. Car comme nos tables de la declinaiſon du ſoleil ſont ſupputées pour les Meridiens des lieux où elles ont été faites, durant les mois de Mars & de Septembre elles different d'environ 12. Minutes des parties du monde ſituées ſous les Meridiens oppoſez ; & pendant les autres tems de l'année, elles different auſſi à proportion de la declinaiſon du ſoleil : De ſorte que ſi l'on alloit auſſi loin que nous fimes, la difference ſeroit encore plus grande, & cauſeroit de groſſes erreurs. Les gens de Mer même qui ont de l'habileté, ne s'apperçoivent preſque pas de cela en voyageant, quoique ce ſoit une remarque ſi neceſſaire ; & cela pour ne pas faire aſſez d'attention à la raiſon ſur laquelle eſt fondée cette neceſſité, comme il arriva à ceux de nôtre troupe, qui aprés avoir paſſé 110. degrez, commencerent à diminuer la difference de la declinaiſon, au lieu qu'ils auroient deu l'augmenter, com-

comme nous fimes durant toute la route.

Le vent étoit Nord Nord-Eſt, le tems beau & clair, & le vent frais. Nous fimes route à l'Oüeſt, & cotoyames le Midi de l'Iſle de *Mindanao*, à quatre ou cinq lieües de la terre. De là, la côte s'etend à l'Oüeſt quart de Sud. Elle eſt aſſez élevée prez de la Mer, & fort boiſée, & on y voit de hautes montagnes.

Nous nous trouvames le lendemaïn vis à vis de *Chambongo*, ville de cette Iſle, & à 30. lieües de la riviere de *Mindanao*. On dit que le havre y eſt bon, & qu'il y a un grand établiſſement avec quantité de bœufs & de Bufles. On dit auſſi que les Eſpagnols s'y fortifierent autrefois. A la hauteur de cette place, & à deux ou trois lieües de la terre, il y a deux fonds bas. De là en avant, le pays eſt plus bas & plus uni, quoiqu'il y ait pourtant quelques montagnes dans la contrée.

A environ ſix lieües en deça de l'Occident de *Mindanao*, nous paſſâmes à pluſieurs petites Iſles baſſes, & à environ deux ou trois lieües au Sud de ces Iſles, il y en a une longue qui s'etend au Nord-Eſt & au Sud-Eſt environ 12. lieües. Elle eſt baſſe prez de la Mer du coté du Nord, & au milieu, il y a une file de montagnes, qui regne depuis un bout juſqu'a l'autre. Entre cette grande Iſle & les petites, il y a un bon & large Canal. L'eau eſt auſſi de bonne profondeur entre les petites Iſles, & le flux violent: Mais je ne ſai à quel point du Compas la marée monte & décend, ni combien elle hauſſe & baiſſe.

Le 17. nous moüillames à l'Eſt de ces petites Iſles, à huit braſſes d'eau, ſur un ſable clair. Il y a là quantité de Tortuës vertes, dont la chair eſt auſſi bonne que j'en aye mangé aux Indes Occidentales; mais il n'y a pas moyen d'en approcher, tant elles ſont ſauvages. Un peu à l'Oüeſt de ces

Iſles

Iſles nous vimes dans l'Iſle de *Mindanao* quantité de Cacaotiers. Cela nous obligea d'envoyer nôtre Canot à terre croyant trouver des habitans, mais nous n'y en trouvames point, ni aucun ſigne qu'il y en eut aucun. Il eſt vrai que nous vimes de grandes traces de Sangliers, & d'autres grandes bêtes, & prez de la Mer les ruines d'un vieux fort. Les murailles étoient de bonne hauteur, bâties de pierre & de chaux, & ce ſemble à l'Eſpagnole. Depuis cet endroit là le pays tire à l'Oüeſt Nord-Oüeſt, & eſt prez de la Mer d'une mediocre hauteur. La contrée s'etend de ce coté là quatre ou cinq lieües, & regne cinq ou ſix lieües plus avant vers le Nord Nord-Oüeſt formant pluſieurs hautes pointes.

Nous appareillames encore le 14. & traverſames les petites Iſles; mais nous trouvames des marées ſi inconſtantes, que nous fumes contraints de moüiller encore. Le 22. nous doublames la pointe la plus Occidentale de *Mindanao*, & fimes route au Nord tout le long de la côte par un vent frais de Nord Nord-Eſt. Un peu plus avant nous trouvames que le pays s'avançoit au Nord Nord-Eſt. Cette partie de l'Iſle eſt haute prez de la Mer, pleine de Caps élevez, & de quantité de bois. Il y a quelques petites Bayes ſablonneuſes où l'on trouve des ruiſſeaux d'eau douce.

Nous trouvames deux *Pros* qui appartenoient aux Soloques, qui font partie des habitans de *Mindanao* dont on a déja parlé. Ces *Pros* venoient de *Manila*, & étoient chargez de ſoiries & de Mouſſelines. Nous ſuivimes cette partie Occidentale de l'Iſle, & fimes route au Nord iuſques à ce que nous fumes vis à vis de quelques autres des Iſles Philippines qui étoient au Nord de nous. Enſuite nous tournames le Cap du coté de ſes Iſles, nous tenant toûjours

jours au Nord-Oüeſt par un vent de NordNord Eſt.

Le 3. de Fevrier nous moüillames dans une bonne Baye à l'Oüeſt de l'Iſle à 9. degrez 55. minutes de latitude, à 13. braſſes d'eau, ſur un fond bon & marecageux. Cette Iſle n'a point de nom, au moins n'avions nous point de livres où elle fut nommée; mais elle eſt à l'Occident de l'Iſle de *Sebo*. Elle a environ 8. ou 10. lieües de long, & eſt montueuſe & boiſée. Ce fut là que le Capitaine Reed, le même que le Capitaine Swan avoit ſi fort invectivé dans ſon journal, & qui étoit devenu Capitaine en ſa place, & le Capitaine Teat ſon Lieutenant, ce fut là disje que Read & Henri More Quartier Maitre, donnerent ordre aux Charpentiers de raccommoder nôtre fond de Cale pour rendre nôtre vaiſſeau meilleur voilier. Cela étant fait nous le mimes ſur le coté, netoyames le fond, & le graiſſames de ſuif. Enſuite nous fimes eau, car il y en a là de fort bonne.

La contrée de cette Baye étoit aſſez baſſe, le terroir noir & gras, & il y avoit diverſes ſortes d'arbres gros & grands. En certains endroits nous trouvames quantité de Canes comme celles qu'on porte en Angleterre. Les nœuds ne ſont pas à plus de deux pieds & demi, ou deux pieds dix pouces tout au plus les uns des autres, & la plupart ne ſont pas à plus de deux pieds de diſtance. Elle s'ecartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent juſqu'au ſommet. Elles ont 15. ou 20. braſſes de long, & ſont fort groſſes depuis la racine juſqu'à cinq ou ſix pieds vers le bout. Elles ſont d'un vert pale, couvertes d'une peau épaiſſe, barbuë, & de couleur brune: Mais cette peau ſe depouille en la paſſant ſeulement par la main fer-

fermée. Nous en coupames plusieurs qui se trouverent extrémement fortes & pesantes.

Nous ne vimes ni maisons, ni aucunes marques d'habitans; mais pendant que nous étions là, il vint dans la Baye un Canot avec six hommes. Je ne sai dequoi il étoit chargé, ni où il alloit; mais je sai bien que les hommes étoient Indiens, & que nous ne pûmes les entendre.

Au milieu de cette Baye, à environ un Mille de la côte, il y a une Isle petite boisée qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Nous moüillames à environ un mille de cette Isle, Là habitoient une incroyable quantité de Chauve-Souris, aussi grosses que des Canards, pour ne pas dire plus, avec des ailes d'une fort grande longueur. J'ai vû une de ces chauve-souris à *Mindanao*, & je juge que chaque aile n'avoit pas moins de 7. ou 8. pieds depuis un bout jusqu'a l'autre; car il n'y avoit personne de nous, qui eut pû à beaucoup prez toucher les deux extremitez, quelque étendus qu'eussent été ses bras. Leurs ailes étoient de la même substance que celle des autres Chauve souris, brunes ou couleur de souris. Il y a sur la peau, des côtes ou espece de varangues qui regnent tout le long, & font trois ou quatre plis. Aux jointures de ces cotes & aux extremitez des ailes, il y a des grifes pointuës & faites en crochets, par le moyen desquelles elles peuvent se pendre à tout. Aussi tot que le soleil étoit couché, ces animaux commençoient à prendre leur vol par grosses troupes comme des essains d'abeilles, & passoient de leur petite Isle à l'Isle principale. Où elles alloient, ensuite, c'est ce que je ne sai point. Nous les voyions s'elever jusques à ce que la nuit les dérobat à nôtre vûe, & le matin aussi tot qu'il commençoit à faire clair, nous les revoyions jusqu'à soleil levant, revenir comme un nuage à la petite Isle. Elles ne manquerent ja-

jamais tant que nous fumes là de faire ce petit manége. C'etoit pour nous une heure de plaisir que nous passions, à les regarder le soir & le matin, sans compter qu'elles nous fournissoient de la matiere pour la conversation; mais nous n'eumes pas la curiosité de les aller voir à terre, nous & nos Canots étant toute la journée occupez aux afaires de nos vaisseaux. Nous trouvames aussi à cétte Isle quantité de Tortuës & de vaches marines, mais point de poissons.

Nous demeurames là iusqu'au 10. de Fevrier 1687. que nos afaires étant faites, nous remimes à la voile par un vent de Nord. En sortant nous touchames sur un rocher, où nous fumes deux heures. Il ne faisoit point de vent, & la Mer montoit, autrement nous aurions fait naufrage. Il y eut un gros morceau de nôtre gouvernail emporté, qui fut tout le mal que nous y eumes; mais nous fumes plus prez de perir, que nous ne l'avions été durant tout le reste du voyage. Ce rocher est fort dangereux, parce que la Mer n'y fait point de brisans, si ce n'est durant le mauvais tems, quand il arrive qu'il est découvert. Il est à environ deux milles à l'Occident, en deça de la petite Isle à Chauves-Souris. Nous remarquames là que le flux de la Mer va au Sud, & le reflux au Nord.

Aprés avoir passé cet écueil, nous cotoyames les autres Isles Philippines faisant toujours route à l'Oüest. Il y en a qui nous parurent fort montueuses & arides. Passant de nuit à la hauteur de *Panay*, nous vimes plusieurs feux. Panay est une grande Isle habitée par les Espagnols, & ce semble bien habitée à en juger par les feux qui nous parurent par ci par là. Les Espagnols ont de coutume de faire ces signaux pour donner l'allarme & avertir qu'il y a à craindre du coté de la Mer; car il y a appa-

apparence qu'ils avoient découvert nôtre vaiſſeau le jour precedent. C'eſt une côte qui n'eſt pas frequentée, & il eſt rare d'y voir un vaiſſeau. Nous ne touchames point à *Panay*, ni à aucun autre lieu, quoique nous viſſions pluſieurs petites Iſles du coté de l'Oüeſt, & quelques fonds bas; mais rien de tout cela n'etoit marqué dans nos Cartes.

Le 18. de Fevrier nous moüillames au Nord-Oüeſt de l'Iſle de *Mindora*, à dix braſſes d'eau, & à environ trois quarts de mille de la côte. *Mindora* eſt une grande Iſle. Le milieu eſt à 13. degrez de latitude. Elle a environ 40. lieües de long, s'etendant au Nord-Oüeſt & au Sud-Eſt. Elle eſt haute, montueuſe, & peu boiſée. Le lieu où nous moüillames n'eſt ni fort haut ni fort bas. Il y a un petit ruiſſeau. Le pays voiſin de la Mer eſt fort boiſé, & les arbres ſont hauts & grands; mais à une lieuë plus avant fort menus & fort petits. Nous y vimes de grandes traces de ſangliers & de Bœufs; nous vimes auſſi quelques unes de ces bétes que nous chaſſames; mais elles étoient ſi ſauvages, que nous ne pûmes en tuer aucune.

Pendant que nous étions là il y arriva un Canot avec quatre hommes qui venoient de *Manila*. Il n'y eut pas moyen de les approcher pendant quelque tems; mais enfin apprenant que nous parlions Eſpagnol, ils vinrent à nous, & nous dirent qu'ils alloient chez un Moine qui demeuroit à un village d'Indiens ſitué au Sud-Eſt de l'Iſle. Ils nous dirent auſſi que le havre de *Manila* n'eſt que rarement ou jamais ſans vingt ou trente vaiſſeaux, la plupart Chinois, quelques uns Portugais, & quelques autres Eſpagnols, mais en petit nombre. Ils dirent qu'aprés qu'ils auroient fait leur afaire avec le Moine ils retourneroient à *Manila*, où ils eſperoient étre de retour dans quatre jours. Nous leur

leur dimes que nous y allions commercer avec les Eſpagnols, & qu'ils nous feroient plaiſir s'ils vouloient porter une lettre à un marchand Eſpagnol de ce lieu là; ce qu'ils promirent de faire. Mais ce n'étoit qu'un pretexte pour tirer d'eux toutes les inſtructions dont nous avions beſoin pour être informez de leurs vaiſſeaux, de leurs forces, & choſes ſemblables; car le commerce que nous cherchions étoit de piller. Si nous avions efectivement eu deſſein de negotier à *Manila* nous avions la plus belle occaſion qu'on pouvoit ſouhaiter: Ces gens nous auroient menez au Moine chez lequel ils alloient, & nous l'aurions engagé par un petit preſent à nous rendre en cela toute ſortes de bons offices: Car les Gouverneurs Eſpagnols ne permettent point qu'on trafique avec les Avanturiers, & il auroit falu que nous l'euſſions fait ſecretement.

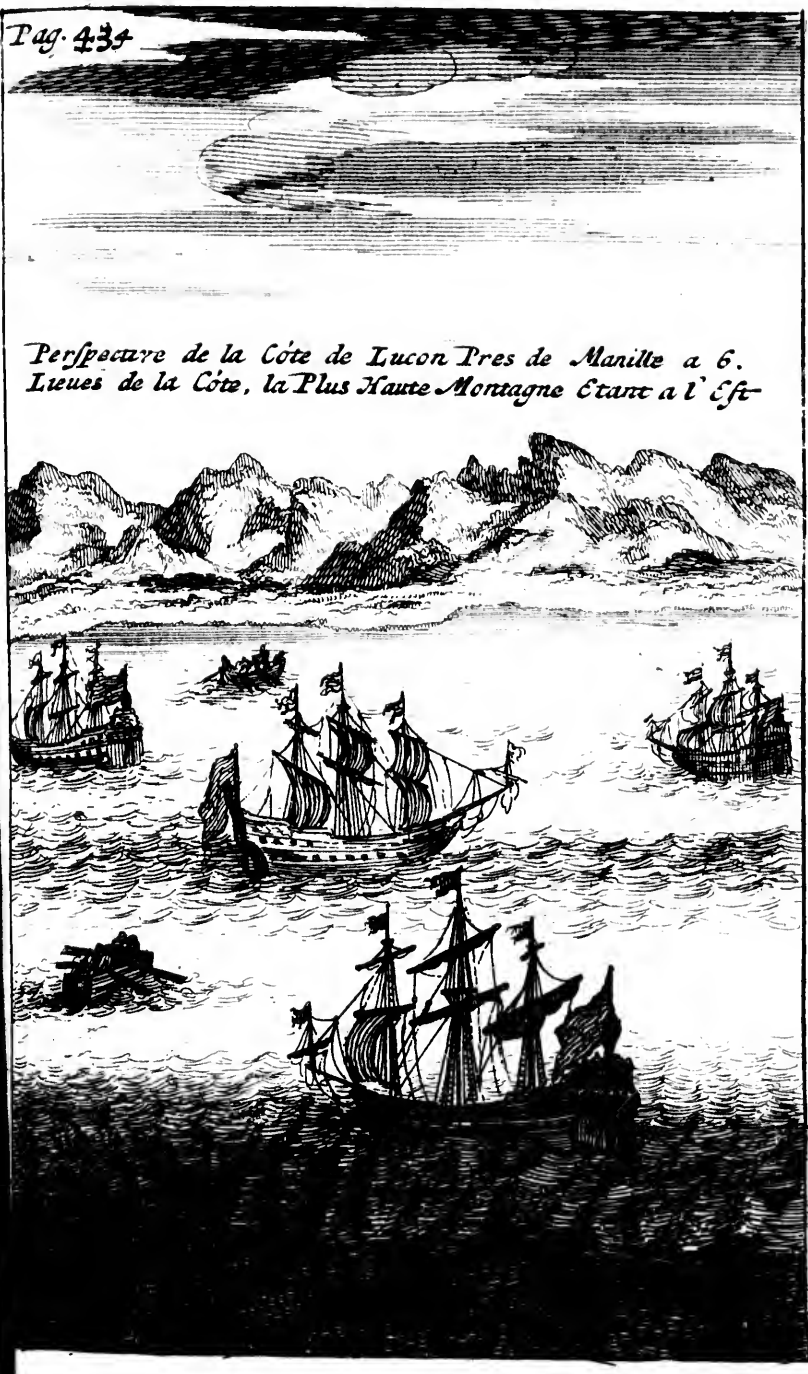
Le 21. nous remimes à la voile par un petit vent d'Eſt Nord-Eſt. Le 23. nous nous trouvames au Sud-Eſt de l'iſle de *Luçon*, lieu que nous avions ſi longtems ſouhaité. Nous vimes d'abord un vaiſſeau qui venoit du Nord: Nous le ſuivimes, & en deux heures nous l'eumes pris. C'étoit une barque Eſpagnole qui venoit d'un lieu nommé *Pengaſanam*, petite ville au Nord de *Luçon* à ce qu'on nous dit, & peut étre la même que *Pongaſſinay*, ſituée dans la Baye au Nord-Oüeſt de l'Iſle. Cette barque alloit à *Manila*, & n'avoit aucunes marchandiſes, c'eſt pourquoi nous la laiſſames aller.

Le 23. nous primes un autre vaiſſeau Eſpagnol venant du même lieu que la barque. Il étoit chargé de Ris & de toile de Coton, & deſtiné auſſi pour *Manila*. Ces marchandiſes étoient pour le navire *d'Acapulco*. Le Ris étoit pour la ſubſiſtence de l'équipage en allant & revenant;

nant ; & la toile de Coton pour faire faire des voiles. Le maitre de cette prise étoit *Bosseman* du vaisseau d'*Acapulco*, que nous manquames à *Guam*, & qui étoit alors à *Manila*. Ce fut lui qui nous apprit quelle étoit la force de ce vaisseau, combien il avoit peur de nous, & l'accident qui lui arriva, & dont on a fait mention dans le Chapitre 10. Nous primes ces deux vaisseaux à 7. ou 8. lieües de *Manila*.

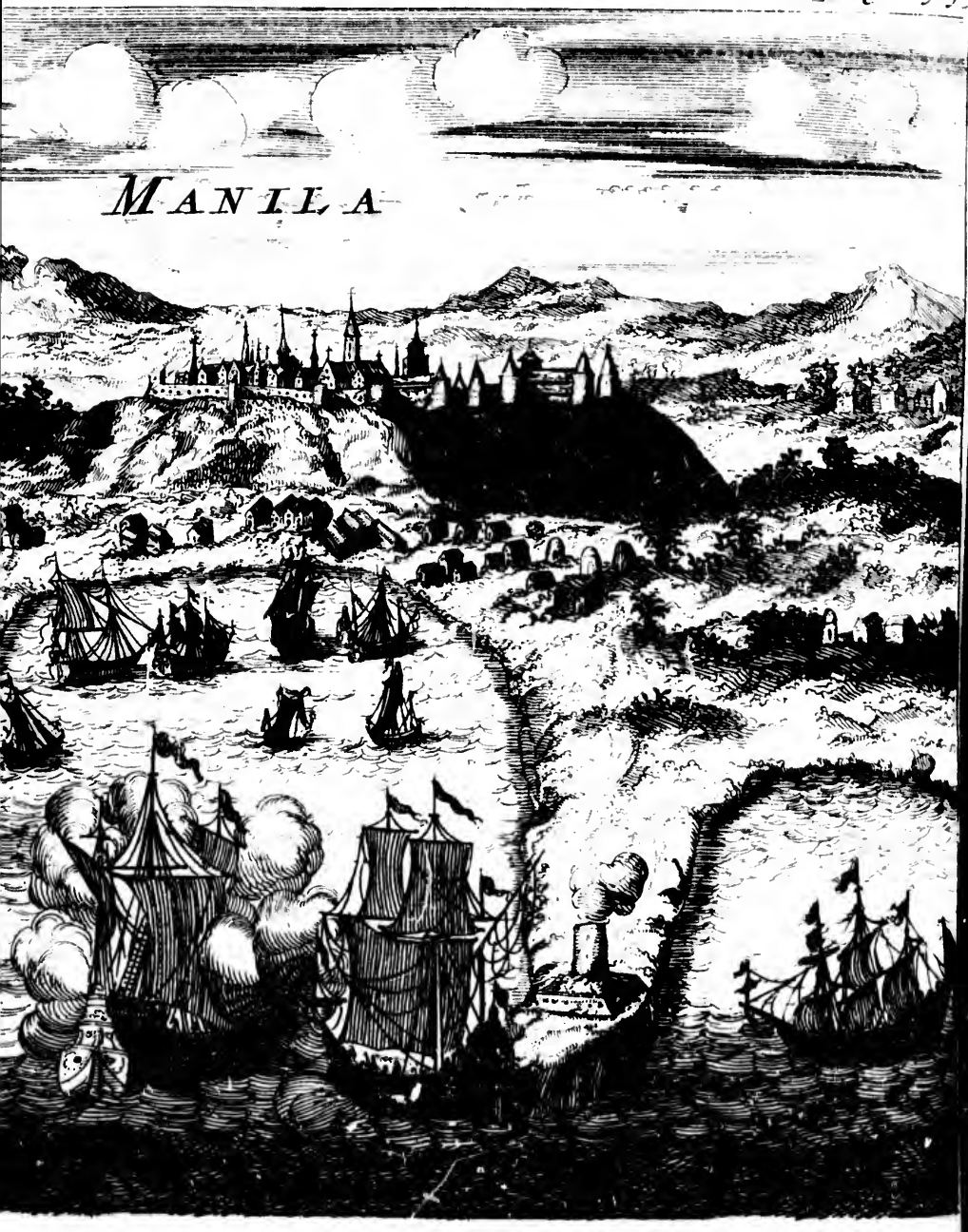
J'ai déja parlé de *Luçon*; mais cela n'empéchera pas que je n'en fasse ici une plus ample description. C'est une Isle de grande étenduë, dont la longueur s'étend entre six & sept degrez de latitude. Elle a prez du milieu environ 60. lieües de large; mais elle est étroite par les bouts. Le coté Septentrional est à environ 19. degrez de latitude Septentrionale, & le coté Meridional à environ 12. degrez 30. minutes. Cette grande Isle est entourée de quantité de petites, & sur tout du coté du Septentrion. Le coté Meridional regarde le reste des Isles Philippines. Entre celles qui sont les plus proches de *Luçon*, *Mindora* dont j'ai déja parlé est la principale, & donne son nom à la Mer ou Détroit qui separe de *Luçon* elle & les autres Isles; car on apelle cette Mer le Détroit de *Mindora*.

L'Isle de *Luçon* est composée de plusieurs grands & plains *Savanas*, & de grosses montagnes. La partie Septentrionale paroit plus unie & plus égale, je veux dire moins montueuse que le coté Meridional : Mais le pays est d'une bonne hauteur depuis un bout jusqu'a l'autre. Elle ne paroit ni si fleurie ni si verte que quelques autres Isles de ces quartiers, & principalement celles de Saint Jean, de *Mindanao*, des Chauves-souris, &c. Cependant elle est fort boisée en certains endroits. Il y a des montagnes où il se trouve de l'or, & les



Perſpectave de la Côte de Lucon Pres de Manille a 6. Lieues de la Côte, la Plus Haute Montagne Etant a l' Eſt-

MA


MANILA

& les
de Bu
Indes
en avo
ſent.
betail
vres,
porté.
Cet
plupar
Eſpag
Les In
villes
truiſer
Ma
eſt ſit
fait fa
au Su
latitud
haute
Forts
bâties
ruës l
mes
ſpagno
fices
ſons R
tité.
Le
des ce
toûjou
gers.
de Ma
la. C
tres p
tier à
negoti

& les *Savanas* ſont bien fournis de bétail, ſur tout de Buſles, dont il y a une ſi grande quantité aux Indes Orientales, qu'il eſt tres-probable qu'il y en avoit pluſieurs avant que les Eſpagnols y vinſſent. Il y a auſſi comme j'ai dit, quantité d'autre bétail, comme taureaux, Chevaux, brebis, Chevres, Cochons, &c. que les Eſpagnols y ont apporté.

Cette Iſle eſt aſſez bien peuplée d'Indiens, la plupart, ſinon tous, ſont ſous la domination des Eſpagnols qui en ſont preſentement les maitres. Les Indiens naturels demeurent enſemble dans les villes, où ils ont des Eccleſiaſtiques qui les inſtruiſent dans la Religion des Eſpagnols.

Manila la Capitale, ou peut étre la ſeule ville, eſt ſituée au pied d'une file de montagnes, & fait face à un grand havre prez d'un Cap qui eſt au Sud-Oüeſt de l'Iſle à environ 14. degrez de latitude Septentrionale. Elle eſt enceinte d'une haute & forte muraille défenduë par pluſieurs Forts & Redoutes. Les maiſons ſont grandes, bâties à profit, & couverres de Tuiles, les ruës larges & regulieres; avec une place d'armes au milieu de la ville à la mode des Eſpagnols. Il y a grand nombre de beaux édifices, ſans parler des Egliſes & autres maiſons Religieuſes, qui n'y ſont pas en petite quantité.

Le havre eſt ſi ſpacieux, qu'il peut contenir des centaines de vaiſſeaux. Auſſi y en a-t-il toûjours pluſieurs ſoit Eſpagnols, ſoit étrangers. J'ai déja parlé des deux navires qui vont de *Manila* à *Acapulco*, & *d'Acapulco* à *Manila*. Outre ces deux, les Eſpagnols en ont d'autres petits. Ils permettent aux Portugais de negotier à *Manila*; mais les Chinois ſont les principaux negotians, & c'eſt eux qui font le plus grand com-

merce. Car ils ont ordinairement 20. 30. ou 40. gros vaiſſeaux dans le havre tout à la fois, & grand nombre de Marchands qui demeurent actuellement dans la ville, ſans compter les Boutiquiers, & les Artiſans qui n'y ſont pas en petite quantité. Les petits vaiſſeaux montent juſqu'auprez de la ville; mais ceux *d'Acapulco* & autres gros batimens en demeurent à prez d'une lieüe, à un endroit où il y a un bon fort, & des Magazins pour les Marchandiſes.

J'ai eu la plus grande partie de cette relation de Monſieur Coppinger nôtre Chirurgien, qui y fit deux ou trois ans aprés un voyage de *Porta Nova*, ville de la côte de Coromandel, & à ce que je croi ſur un vaiſſeau Portugais. Il y trouva 10. ou 12. hommes de l'équipage du Capitaine Swan, du nombre deſquels étoient quelques uns de ceux que nous avions laiſſez à *Mindanao*. Aprés que nous en fumes partis, ils acheterent un *Pros* à la ſolicitation d'un Irlandois, connu ſous le nom de Jean Fitz Gerald, homme qui parloit parfaitement bien Eſpagnol; & vinrent à *Manila* avec leur *Pros*. Il n'y avoit que 18. mois qu'ils y étoient, quand Monſieur Coppinger y arriva, & Fitz Gerald s'étoit dés lors marié avec une Metive Eſpagnole qui lui avoit apporté du bien. Il profeſſoit en ce tems là la Medecine & la Chirurgie, & étoit fort eſtimé des Eſpagnols pour ſa pretenduë ſcience en ces arts. Comme il avoit toujours eu mal aux jambes, pendant qu'il fut avec nous, il n'étoit jamais ſans quelques emplatres & onguens; & ce fut avec cela qu'il s'établit ſur le ſimple fond naturel de ſcience & d'experience qu'il avoit pour le mal des jambes. Mais comme il ſupleoit au ſavoir qui lui manquoit par un grand fond de hardieſſe, qu'il étoit Catholique Romain, & qu'il entendoit l'Eſpagnol, il avoit beaucoup d'avan-

Perſpective des Iſles de Pulo Condoro à le regarde de 8 Lieües du Coté du Midi

d'avantage ſur tous ſes Camarades, & étoit le ſeul qui fut à ſon aiſe. Nous n'étions pas encore à vûe de cette ville; mais on me montra les montagnes qui la commandent, & j'en tirai le plan en Mer, que j'ai fait graver avec quelques autres que je fis. Voyez la table.

La ſaiſon étant alors trop avancée pour entreprendre quelque choſe, il fut reſolu d'aller de là à *Pulo Condore*, qui fait une petite partie des Iſles de la côte de Cambodie, d'y amener nôtre priſe, & de nous carener ſi nous trouvions un endroit commode pour cela, dans le deſſein de revenir à *Manila* vers la fin de Mai, pour y attendre le navire *d'Acapulco* qui arrive environ ce tems là. Suivant les Cartes que nous avions, & ſur leſquelles nous nous reglions, ne connoiſſant point ces pays là, il nous ſembloit alors que cette place étoit hors de la route, que nous pourrions y être à couvert pendant quelque tems; & attendre le retour du vaiſſeau que nous avions en vûe. Car nous évitions autant qu'il ſe pouvoit d'approcher d'aucun lieu de commerce, de peur d'être trop expoſez, & peut être attaquez par des forces ſuperieures.

Aprés avoir donc mis nos priſonniers à terre, nous partimes de *Luçon* le 26. de Fevrier par un vent frais d'Eſt Nord-Eſt, & beau tems. Nous étions à 14. degrez de latitude Septentrionale, quand nous commençames à faire voile pour *Pulo Condore*, & nous fimes route au Sud quart d'Oüeſt. Nous vinmes chemin faiſant aſſez prez des fonds bas de Pracel, & autres qui ſont fort dangereux. Nous en avions grand peur; mais nous les évitames, & nous ne les vimes ſeulement pas. Nous decouvrimes ſeulement tout au bout du midi des fonds bas de Pracel, & à un mille de nous, trois petites Iſles ſablonneuſes ou monceaux

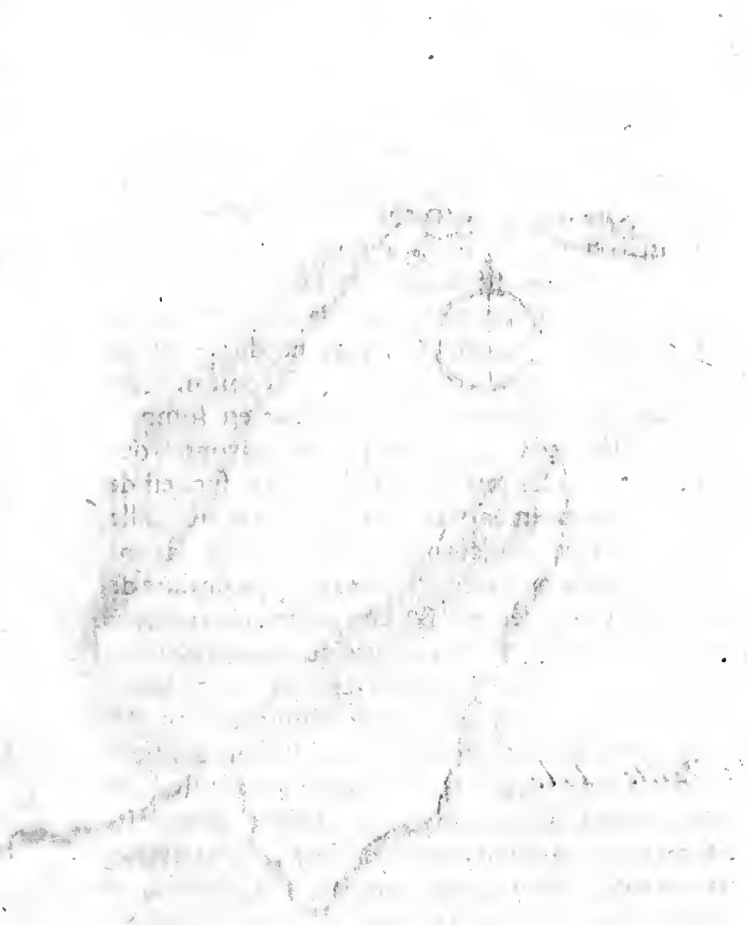
ceaux de ſable qui paroiſſoient juſtement au deſſus de l'eau.

Nous n'arrivames que le 13. de Mars à la vûe de *Pulo* Condore, ou Iſle de *Candore*; car je croi que *Pulo* ſignifie Iſle. Le 14 nous moüillames vers le Midi au Septentrion de l'Iſle, vis à vis d'une Baye ſablonneuſe, à un mille de la côte, & à 10 braſſes d'eau ſur un ſable dur & clair *Pulo Candore* eſt la principale des Iſles, & la ſeule qui ſoit habitée. Elles ſont à 8. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & à environ 20. lieuës Sud quart d'Eſt de l'embouchure de la riviere de Cambodie. Elles ſont ſi proches les unes des autres, qu'elles ne paroiſſent de loin qu'une ſeule Iſle.

Deux de ces Iſles ſont d'une raiſonnable largeur, & de bonne hauteur. On les peut voir de 14 ou 15. lieües en Mer; mais les autres ne ſont que de petits morceaux de terre. La plus grande des deux, qui eſt celle qui eſt habitée, a environ 4. ou 5. lieües de long, ſituée à l'Eſt & à l'Oüeſt. L'endroit le plus large n'a pas plus de trois milles, & la plupart des endroits n'ont pas un mille de largeur. L'autre grande Iſle a environ 3. milles de long, & demi mille de large. Elle s'etend au Nord & au Sud. Elle eſt ſituée ſi avantageuſement à l'Occident de la plus grande Iſle, qu'il ſe forme entre les deux un havre tres-commode. On entre dans ce havre du coté du Nord; où il y a prez d'un mille d'une Iſle à l'autre. Au Midi du havre les deux Iſles ſe ſerrent en ſorte, qu'il ne reſte qu'un petit paſſage pour les barques & Canots. Il n'y a pas d'autres Iſles du coté du Septentrion; mais du coté du Midi il y en a cinq ou ſix à coté de la grande Iſle. Voyez la table.

Le terroir de ces Iſles eſt pour la plupart noiratre,

la Grande Isle
Le Havre
de
Pulocondor
la Petite Isle



ratre, & assez profond, Les montagnes seulement y sont pierreuses. La partie Orientale de la plus grande des Isles est sablonneuse, & a neanmoins de diverses sortes d'arbres. A la verité ils n'y viennent pas aussi gros que j'en ai vû en certains endroits; mais ils sont en general larges; hauts, & bons à tous usages.

Il y a dans cette Isle une espece d'arbre plus large que tous les autres, & que je n'ai jamais vû que là. Le corps de cet arbre a environ trois ou quatre pieds de Diametre. On en tire un certain suc dont on compose de bon godron en le faisant un peu boüillir, & si on le laisse boüillir beaucoup, il devient dur comme de la poix. On peut s'en servir & comme godron & comme poix; car nous nous en sommes servis à l'un & à l'autre usage: & l'avons trouvé fort bon. La maniere de tirer ce suc est de faire horisontalement un grand trou qui aille jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & à environ un pied de terre, & de couper ensuite de biais l'arbre au dessus, & en décendant jusques à ce qu'on rencontre la cavité qu'on a fait en bas au milieu de l'arbre & en travers. Dans ce tronc horisontal qui forme la figure d'un demi cercle, on fait un trou comme un bassin qui contient une pinte ou deux, De la partie superieure de l'arbre qu'on a coupé le suc tombe dans cette cavité qu'il faut vuider tous les jours. Il coule de cette maniere durant quelques mois; ensuite il s'arrête, & l'arbre se rétablit.

Les Fruitiers que la nature a donnez à ces Isles sont les *Mangos*, certains arbres qui produisent une espece de grape, & d'autres arbres qui produisent une espece de Muscades sauvages ou batardes. Ils croissent dans les bois, & en tres grande abondance.

Le *Mango* croit ſur un arbre de la groſſeur du Pommier. Les Mangotiers du Fort Saint George ne ſont pas ſi gros. Le fruit n'en eſt pas plus gros qu'une petite péche ; mais long & plus petit tirant vers le bout. Il eſt jaunatre quand il eſt meur, fort plein de jus, d'une odeur agreable, & d'un gout excellent. Pendant qu'il eſt tendre, on le coupe en deux morceaux, & on le confit avec du ſel & du vinaigre où l'on met quelques gouſſes d'ail. C'eſt une excellente ſauce, & dont on fait beaucoup de cas. On l'apelle *Mango Achar*, car *Achar* ſignifie je croi, ſauce. On fait aux Indes Orientales, & ſur tout à Siam & à Pegu de diverſes ſortes *d'Achar*, comme celui qu'on fait des tendres ſommitez des *Bambos* &c. mais *l'Achar* de *Bambo* & de *Mango* ſont les plus uſitez. Ces *Mangos* étoient meurs quand nous fumes là, comme auſſi les autres fruits. Les premiers ont alors une odeur ſi delicate, nous les ſentions dans le fort des bois, pourque nous fuſſions au deſſous du vent quoique nous en fuſſions fort éloignez, & que nous ne puiſſions les voir. C'étoit en general de cette maniere que nous les trouvions. Les *Mangos* ſont communs en pluſieurs endroits des Indes Orientales : Mais je n'ai jamais ſeu qu'il en crut de ſauvages que là. Ces ſauvages quoique moins gros que ceux que j'ai vû à *Achin*, à *Madere*, & au Fort Saint George, ſont neanmoins à tous egards auſſi agreables que les meilleurs qui viennent dans les Jardins.

L'arbre à grape a le corps droit, d'un pied ou plus de Diametre, avec peu de branches. Le fruit vient par pélotons, & tout autour du corps de l'arbre, comme le *Jack*, le *Durian*, & le *Cacao*. Il y en a de rouge & de blanc.

Ces

Ces grapes reſſemblent fort aux grapes que nos vignes produiſent, ſoit pour la figure ou pour la couleur; auſſi ont elles un gout de vin fort agreable. Je n'ai jamais vû de ce fruit que dans les plus grandes de ces Iſles. Les autres n'ont ni arbres à godron, ni *Mangotiers*, ni arbres à grapes, ni Muſcadiers ſauvages.

La noix Muſcade ſauvage eſt de la groſſeur du noiſetier, à cela prez qu'il n'a pas tant de circonference. Les branches en ſont groſſes, & le fruit vient entre les branches comme les noiſetes & autres fruits. Cette noix Muſcade eſt beaucoup plus petite que la veritable, & auſſi plus longuete. Elle eſt enfermée dans une gouſſe deliée, & dans une eſpece de fleur qui entoure la noix dans la gouſſe. La Muſcade ſauvage reſſemble ſi fort à la veritable pour la figure, que nous les primes d'abord l'une pour l'autre; mais elle n'en a ni l'odeur ni le gout.

Les animaux de ces Iſles ſont des Cochons, des Leſards, & des Guanos, & quelques uns de ceux dont j'ai fait mention dans l'ouziéme chapitre, qui reſſemblent fort aux Ganos, ſi ce n'eſt qu'ils ne ſont pas ſi gros.

Il y a de pluſieurs ſortes d'Oiſeaux, comme Perroquets, Perruches, Ramiers, & Pigeons. Il y a auſſi une eſpece de coqs & de poules ſauvages. Ils reſſemblent fort à nôtre volaille Domeſtique à la petiteſſe prez, car ils ne ſont pas plus gros qu'une Corneille. Les Coqs chantent comme les nôtres, à cela prez que leur chant eſt beaucoup plus petit & plus aigre. C'eſt par ce chant que nous les trouvions dans les bois ou nous les tuyions. Leur chair eſt fort blanche & fort délicate.

Il y a quantité de coquillage, & abondance de Tortuë verte.

Puis que l'occaſion ſe preſente de parler encore de la Tortuë, je croi qu'il ne ſera pas mal à propos d'ajouter ici quelques raiſons pour confirmer le ſentiment où je ſuis que ces animaux paſſent d'un lieu à l'autre. J'ai dit dans le Chapitre cinquiéme que les Tortuës abandonnent les lieux où elles trouvent ordinairement leur vie, pour aller pondre dans des lieux bien éloignez, & principalement à l'Iſle de l'Aſcenſion. Depuis que ce chapitre eſt imprimé j'ai parlé à des gens qui croient que le tems de pondre étant paſſé, elles ne quittent jamais les lieux où elles ont pondu, mais ſe tiennent dans la Mer aux environs de l'Iſle; à quoi je ne trouve aucune probabilité; car elles n'y ont aucune nourriture, comme je pourrois le montrer bientôt, & particuliérement en diſant, que la Mer des environs de l'Iſle de l'Aſcenſion eſt ſi profonde, qu'il n'y a qu'un ſeul endroit où l'on puiſſe moüiller, & qu'il n'y a pas à cet endroit le moindre ſigne d'herbe. En éfet le plomb de nôtre ſonde n'amene jamais d'herbe ni bonne ni mauvaiſe de ces Mers profondes, mais ſeulement du ſable, & choſes pareilles. Mais quand on conviendroit que les Tortuës y ayent dequoi vivre; j'aurois encore raiſon de croire qu'elles n'y demeurent pas; car le tems de pondre étant paſſé on n'y en voit aucune: Or par tout où elles ſont, vous les voyez ſortir la tête hors de l'eau pour reſpirer une fois en 7. ou 8. minutes, ou tout au plus en 10. ou 12. Si l'on conſidere ſeulement qu'il y a certaines ſaiſons de l'année où le poiſſon paſſe d'une Mer à l'autre, on ne trouvera pas étrange que la Tortuë change d'habitation, puis que les oiſeaux ont auſſi leur ſaiſon pour ſe tranſporter d'un lieu à l'autre.

Ces

Ces Isles sont assez bien arrosées par de petits ruisseaux d'eau douce, qui coulent abondamment dans la Mer durant 10. mois de l'année. Ils commencent à tarir vers la fin de Mars, & au mois d'Avril il n'y a d'eau que dans les fosses profondes : mais il y a des lieux où l'on peut creuser des puis. Au mois de Mai que la pluye vient, la terre est encore pleine d'eau, & les ruisseaux reprennent leur cours dans la Mer.

Ces Isles sont tres-commodement situées pour aller & pour venir sur la route du Japon, de la Chine, de Manila, de Tonquin, de la Cochinchine, & en general de tous les lieux de la côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, soit qu'on passe par le Detroit de Malacca, ou par celui de la Sonde entre Sumatra & Java. Il faut passer à l'un ou à l'autre de ces Detroits, en venant de l'Europe ou des Indes Orientales, à moins que de vouloir faire le tour de la plupart des Isles de l'Inde Orientale, comme nous fimes. En cas de besoin on peut s'y rafraichir, & se pourvoir fort commodement de tout ce dont on a besoin ; & outre le necessaire ordinaire on y trouve des Mats, des vergues, de la poix, & du Godron. Ce seroit encore un lieu bien commode pour negotier dans le pays voisin de la Cochinchine. On pourroit y bâtir un fort pour mettre un comptoir à couvert d'insulte, & asseurer particulierement le havre qui peut étre bien facilement fortifié. Cette place étant donc si importante à tous égards, & d'ailleurs si peu connuë, j'en ai mis ici le plan tel que je le tirai durant le sejour que j'y fis.

Les habitans de cette Isle sont Cochinchinois d'origine à ce qu'on nous dit, car il y avoit un homme qui parloit bon *Malayan* ; langue que nous commencions à écorcher, & que quelques uns de nous parloient assez bien du tems que nous étions à *Mindanao*. Le *Malayan* est le langage ordinaire

dont on se sert dans le commerce, quoique ce ne soit pas la langue naturelle du pays, la *Lingua Franca* estant celle de la plupart des Isles de l'Inde Orientale. Je croi que c'est aussi la langue vulgaire de *Malacca*, de *Sumatra*, de *Java*, & de *Borneo*: Mais à Celebes, aux Isles Philippines, & aux Isles à Epiceries on n'a ce semble emprunté cette langue que pour le negoce.

Les Insulaires de *Pulo Condore* sont petits, assez bien formez dans leur petite taille, & plus bazanez que les *Mindanayans*. Ils ont le visage longuet, les cheveux noirs & lis, les yeux petits & noirs, le nez d'une grosseur mediocre, & assez élevé, les levres minces, les dents blanches, & la bouche petite. Ils sont fort polis, mais extraordinairement pauvres. Leur principal emploi est de tirer le jus des arbres dont j'ai fait la description, & dont on fait le Godron. Ils la gardent dans des baquets de bois, & quand ils en ont leur charge ils le transportent à la Cochinchine qui est leur pays maternel. D'autres s'occupent à prendre des Tortuës. Ils en font boüillir le gras pour en tirer l'huile qu'ils transportent en leur pays. Ils ont de grands filets à larges mailles pour prendre la Tortuë. Les Jamaïquains qui font le même metier en ont aussi de tout semblables; & je n'en ai jamais vû de même que dans la Jamaïque & à *Pulo-Condore*.

Les Insulaires de *Condore* sont si liberaux de leurs femmes, qu'ils les menoient à bord, & nous les ofroient, & plusieurs des nôtres en tenoient à loüage pour peu de chose. Cette coutume est en usage chez plusieurs nations des Indes Orientales, comme à Pegu, à Siam, à la Cochinchine, & à Cambodie à ce qu'on m'a dit. Je sai aussi qu'elle est en usage à Tonquin; Car j'y ai fait un voyage de-

depuis ; & la plûpart de nos gens eurent des femmes à bord durant tout le tems que nous y demeurames. Nos Marchands, Facteurs, & Matelots qui demeurent en Afrique sur les côtes de Guinée ont aussi des Negresses. On regarde cette coutume comme un efet de la politique. Car les personnes les plus distinguées ofrent leurs filles aux principaux Facteurs & Capitaines de vaisseaux : les Mandarins ou Nobles font la même chose à Tonquin. En Guinée les Rois mêmes ofrent leurs femmes, & engagent les gens par cette alliance à une amitié plus forte & plus solide. S'il arrive quelque demêlé en fait de commerce ou d'autre chose, capable de porter les Originaires à s'en venger par une perfidie, à quoi ces nations payennes sont fort sujettes, ces Dalilas ne manquent pas d'en avertir leurs Amans, & de faire échoüer par ce moyen les desseins de leurs Compatriotes.

Ces peuples sont idolatres ; mais je ne sai point quel est leur culte. Il y a par ci par là dans la grande Isle quelques maisons & plantations, & du coté du Midi un petit village où il y a un petit Temple d'idoles où l'on voit l'image d'un Elephant, qui a environ cinq pieds de haut, & grosse à proportion, placée à un des bouts du Temple. Il y a aussi de l'autre coté un Cheval de moindre grosseur. Ces deux idoles ont toutes deux la tête tournée du coté du Midi. Ce Temple est bas & mediocre, bâti de bois & couvert de chaume comme les maisons, qui sont fort mediocres.

Les images du Cheval & de l'Elephant sont les idoles les plus frequentes que j'aye remarqué dans les Temples de Tonquin pendant que j'y ai voyagé. Il y a aussi d'autres images de bêtes, d'oiseaux, & de poissons. Je ne me souviens pas d'y en avoir vû aucune de forme humaine, ni aucune autre re-

repreſentation monſtrueuſe de la nature de celles que j'ai vû chez les Chinois. Les Matelots ou Marchands Chinois qui ſont en tres-grand nombre ſur ces Mers, ont ſur leurs vaiſſeaux en quelque endroit qu'ils aillent, des Idoles tout à fait hideuſes, avec des autels, & des lampes allumées. Ils emportent ces idoles quand ils vont à terre; & outre celles qu'ils ont en commun, chacun en a une chez ſoi. J'ai vû certains jours de ſolemnité, où leur Bonzes ou prétres portoient leurs pleines mains de papiers peints, qu'ils bruloient avec beaucoup de ceremonie, & avoient grand ſoin qu'il ne s'en ſauvât pas un ſeul morceau. Le même jour ils tuerent une Chevre qu'ils avoient engraiſſée un mois avant. Ils la ſacrifierent à leur Idole, l'aprêterent enſuite & s'en regalerent. Je leur ai vû faire cela à Tonquin, où je fus en même tems invité à leur regal : à Bencouli dans l'Iſle de Sumatra ils envoyerent une épaule de la Chevre ſacrifiée aux Anglois qui en mangerent, & me ſoliciterent d'en manger; mais je n'en voulus rien faire.

Du tems que j'etois à Madere ou Fort ſaint George, je remarquai que les idolatres des Fauxbourgs celebrerent une grande ceremonie durant pluſieurs nuits conſecutives. Les hommes & les femmes tous bien vétus firent en groſſe troupe une proceſſion ſolemnelle avec des Torches allumées, portant avec eux leurs idoles. Je n'ai point ſceu ce que cela ſignifioit. Je remarquai qu'il y en avoit qui portoient de l'huile pour rafraichir leurs lampes, & leur faire jetter plus de lumiere. Ils commencerent leur tour vers les onze heures de nuit, & aprés s'etre promenez gravement dans les ruës juſques à deux ou trois heures du matin, les principaux de la proceſſion porterent leurs idoles dans leur Temple avec beaucoup de ceremonie,

& je

& je vis sur tout qu'il y eut des femmes qui entrerent dans le Temple. Leurs idoles étoient diferentes de celles de Tonquin, de Cambodie, &c. Et étoient de forme humaine,

J'ai déja dit que nous arrivames à ces Isles le 14. de Mars 1687. Le lendemain nous cherchames un lieu propre à nous carener, & le 16. nous entrames dans le havre, où nous nous preparames à mettre nôtre vaisseau en caréne. Les uns furent occupez à couper des arbres pour en scier des planches, d'autres à défuner le vaisseau, & d'autres enfin à bâtir une maison pour y mettre nos marchandises, & y faire travailler nos Voiliers. Les païsans vinrent nous voir, & nous apporterent des fruits de l'Isle, des Cochons, & quelquefois des Tortuës, que nous prenions en troc pour du Ris, dont nous avions un vaisseau chargé que nous avions pris à *Manila*. Nous achetames aussi bonne quantité de leur liqueur à poix que nous fimes boüillir, & dont nous nous servimes pour Godronner le bas de nôtre vaisseau. Nous la mélames avec de la Chaux que nous fimes là, & en composames un corps qui s'attacha fort bien.

Nous demeurames dans ce havre depuis le 16. de Mars jusqu'au 16. d'Avril, & fimes durant ce tems là un nouvel assortiment de voiles de la toile qui se trouvoit dans le vaisseau que nous avions pris. Nous coupames un grand hunier par precaution pour nous en servir en cas de besoin, & sciames des planches pour doubler le fond de nôtre vaisseau, car nous ne l'avions pas tout doublé à *Mindanao*. Nous declouames donc les vieilles planches que nous y avions laissées, & en mimes de neuves.

Durant le sejour que nous fimes là, il mourut deux de nos gens qui avoient été empoisonnez à *Mindanao*. Ils nous le dirent dés qu'ils se sentirent empoisonnez & avoient toujours langui depuis.

Nôtre

Nôtre Chirurgien les ouvrit selon leur désir avant qu'ils fussent expirez, & leur trouva le foye noir, leger, & sec comme une piece de Liege.

Nos afaires étant faites nous laissames le vaisseau Espagnol que nous avions pris à *Manila*, & la plus grande partie du Ris sans en retenir qu'autant que nous en avions besoin; & le 17. nous fimes voile pour le lieu où nous avions d'abord moüillé du coté du Nord de l'Isle. Nous n'y allions que pour faire de l'eau; car il y avoit un gros ruisseau la premiere fois que nous y fumes, & nous nous imaginions qu'il y seroit encore; Mais il se trouva qu'il étoit à sec à la reserve de quelques fosses où il y avoit deux ou trois muids d'eau. Nous coupames donc d'abord des Bambous dont nous fimes des goutieres par le moyen desquelles nous conduisimes l'eau jusqu'à la Mer, en la prenant dans des vaisseaux, & la jettant dans ces goutieres ou baquets. Nous en conduisimes ainsi prez de demi mille. Tandis que nous faisions eau, le Capitaine Reed engagea un vieillard, habitant de cette Isle, & le même que j'ai dit qui parloit Malayan: à nous servir de pilote jusqu'à la Baye de Siam; Car il nous avoit souvent dit qu'il connoissoit bien le pays, & qu'il savoit en ce pays là des Isles où demeuroient des pêcheurs qui nous fourniroient du poisson salé pour manger en Mer. Car nous n'avions que du Ris. Le Monson Oriental n'étoit pas encore passé; aussi fut-il resolu que nous ferions encore là quelque sejour, & qu'ensuite nous profiterions du commencement du Monson Occidental pour retourner à *Manila*.

Le 21. d'Avril nous partimes de *Pulo Condore* pour la Baye de Siam faisant route à l'Oüest quart de Sud. Le tems étoit beau, & le vent Est Nord-Est & raisonnablement fort.

Le

Le vingt troiſiéme nous arrivames à Pulo Uby, ou Iſle d'Ubi. Cette Iſle eſt à environ 40. lieües à l'Oüeſt de *Pulo Condore*. Elle eſt ſituée préciſément à l'entrée de la Baye de Siam à une pointe de terre du coté du Sud-Oüeſt qui forme la Baye, je veux dire la pointe de Cambodie. Cette Iſle a environ ſept ou huit lieües de circuit, & le pays en eſt plus élevé que de toutes les autres Iſles de *Pulo-Condore*. Vis à vis de la partie Meridionale de cette Iſle il y en a une autre petite éloignée de la grande de la longueur d'un Cable. L'Iſle d'Uby eſt fort boiſée, & a de bonnes eaux au Septentrion où l'on peut moüiller: Mais le meilleur ancrage eſt du coté de l'Orient vis à vis d'une petite Baye; aprés quoi vous avez la grande Iſle à vôtre Midi.

Nous trouvames à l'Iſle d'Uby deux petites barques chargées de Ris. Elles étoient de Cambodie, d'où elles étoient parties deux ou trois jours avant, & avoient touché là pour y prendre de l'eau. Ces pays ne ſe nourriſſent en General que de Ris, & on le tranſporte par Mer d'un lieu à l'autre, comme on fait le bled en ces pays ici. Car il y a des pays qui en produiſent plus qu'il n'en faut aux habitans; ainſi l'on envoye ce qu'on a de trop dans les lieux où il y en peu.

Le 24. nous arrivames à la Baye de Siam. C'eſt une large & longue Baye de laquelle auſſi bien que du Royaume de ce nom je n'ai maintenant que peu de choſe à dire, par ce que j'ai deſſein de parler plus amplement de toute cette côte, je veux dire de Tonquin, de la Cochinchine, de Siam, de Champa, de Cambodie, & de Malacca, qui compoſent la plus grande partie du Continent Oriental de l'Aſie, ſitué au Midi de la Chine. Mais ſi je le faiſois dans le cours de

ce

ce voyage, ce volume deviendroit trop gros; ainsi i'aime mieux donner separement la relation de ce que i'en sai ou que i'en ai appris, ensemble des pays voisins de Sumatra, de Java, &c. où i'ai fait quelque seiour.

Nous décendimes dans la Baye de Siam iusques à ce que nous arrivassions aux Isles dont nôtre pilote de Pulo Condore nous avoit parlé, situées au milieu de la Baye. Quelque bon que fut nôtre pilote il ne laissa pas de nous faire échoüer; cependant nous n'en eumes aucun dommage. Le Capitaine Reed fit décente dans ces Isles, & n'y trouva qu'une petite ville de pêcheurs, mais point de poisson à vendre: Ainsi nous nous en retournames aussi peu chargez que nous étions venus.

Le tems étoit encore beau, & le vent fort petit; mais comme nous avions souvent calme, nous ne revinmes à l'Isle d'Uby que le 13. de Mai. Nous trouvames à l'Orient de cette Isle deux vaisseaux à l'ancre. Ils étoient chargez de Ris, & d'une certaine composition dont les Japonnois se servent pour vernir leurs Cabinets. Un de ces vaisseaux venoit de *Champa*, & étoit destiné pour la ville de *Malaga* qui appartient aux Hollandois qui l'ont prise aux Portugais. Cela montre que les Hollandois negotient à *Champa*. Ce vaisseau étoit fort propre, le bas fort net & fort proprement blanchi de suif. Il y avoit environ quarante hommes armez de sabres, de piques, & de quelques canons qui tournoient sur une fourchete. Ils étoient idolatres, natifs de Cambodie; gens extrémement vifs, sociables, hardis, les plus propres & les plus entendus aux afaires de la marine, que tous ceux que j'ai connu dans tous mes voyages. L'autre vaisseau venoit de la riviere de Cambodie, & alloit au detroit de *Malaga*. Ils avoient tous deux re-

relaché parce que les vents d'Oüest commencoient à soufler; & comme ils leur étoient contraires cela les avoit un peu retardez.

Nous mouillames aussi du coté de l'Orient dans le dessein d'y prendre de l'eau. Pendant que nous fumes là, nous eumes de gros vents de Sud-Oüest, & des courans violens qui venoient precisement à l'opposite du vent. Plus le vent étoit furieux, plus le courant qui lui étoit opposé devenoit violent Cette tempête dura jusqu'au 20. qu'elle commença à diminuer.

Le 21. de Mai nous fimes voile de là pour *Pulo Condore*. Nous rencontrames chemin faisant un gros vaisseau qui venoit de *Palimbam*, place située dans l'Isle de Sumatra. Il étoit chargé de poivre qu'il y avoit acheté, & qu'il portoit à Siam: Mais le vent étant fort, il n'osa pas entrer dans la Baye, & vint avec nous à *Pulo Condore*, où nous mouillames ensemble la 24 de Mai. Ce vaisseau étoit bâti à la Chinoise, & plein de petites chambres ou separations comme nos bateaux de pêcheurs. J'en ferai la description dans le Chapitre suivant. Le Capitaine Reed envoya un Canot à bord pour savoir d'où venoit le vaisseau; & comme il le prenoit pour un Malayan, il donna ordre à ses gens de n'aller point à bord, parce que les Malayans passent pour des gens determinez, & que leurs vaisseaux sont d'ordinaire pleins de monde qui ont tous des Bayonnetes ou petits poignards au coté. Les autres ne songeans pas aux ordres de leur Capitaine, allerent tous à bord à la reserve d'un seul qui demeura dans le Canot. Les Malayans au nombre d'environ 20. voyant les nôtres armez, & croyant qu'ils venoient pour prendre leur vaisseau, tirerent leurs poignards à un certain signal, & poignarderent cinq ou six de nos gens avant qu'ils seussent dequoi il s'agissoit. Le reste sauta hors du bord, les

les uns dans le Canot, & les autres dans la Mer; & s'en retournerent par ce moyen. Entre ceux qui sauterent dans la Mer il y eut entr'autres un nommé Daniel Wallis qui n'avoit jamais seu nager ni avant ni aprés l'avanture, & qui nagea fort bien dans cette occasion, & même assez longtems avant qu'on put le tirer de l'eau. Le Canot étant de retour, le Capitaine Reed en équipa deux autres, & les envoya pour se venger des Malayans. Mais ceux ci les voyant venir firent un trou au fond de leur vaisseau, & se sauverent à terre dans leur Chaloupe. Le Capitaine Reed les suivit, mais ils fuirent dans les bois & se cacherent. Nous demeurames là dix ou onze jours, parce que le vent fut grand durant tout ce tems là. Durant le sejour que nous y fimes, nôtre Chirurgien fut à terre dans le dessein d'y demeurer: Mais le Capitaine Reed envoya des gens qui le ramenerent. J'avois la même pensée, & j'aurois été aussi à terre, mais je voulois attendre un lieu plus commode. La derniere fois que nous allames à bord à *Mindanao* ni lui ni moi ne savions rien du complot qu'on avoit fait de laisser le Capitaine Swan, & de s'enfuir avec le vaisseau: Et comme nous étions las d'être avec ces furieux, nous voulions nous dérober d'eux, & choisir quelque endroit où nous pussions passer à un Comptoir Anglois. Il ne nous arriva pas d'autre chose de consequence pendant le sejour que nous fimes là.

CHA-

CHAPITRE XV.

Ils partent de l'Iſle de Condore dans le deſſein d'aller à Manila, *mais les vents les chaſſent de cette Iſle & de l'Iſle de* Prata, *& les portent ſur la côte de la Chine. Iſle de ſaint Jean ſur la côte de la province de* Canton *ou* Quangtung; *Son terroir, & ce qu'elle produit. Cochons de la Chine &c. Ses habitans. Les Tartares contraignent les Chinois à ſe couper les Cheveux, leurs habits, & les petits pieds de leurs femmes. Porcelaine, racines, Thé de la Chine &c. Village de l'Iſle de ſaint Jean, culture du Ris. Hiſtoire d'une pagode, ou Temple d'idole des Chinois, & d'une image. Des gros vaiſſeaux des Chinois, & de leurs agrets. Ils quittent l'Iſle de ſaint Jean & la côte de la Chine. Tempête d'une extreme violence. D'une lumiere ou Meteore qui paroit dans les tempêtes. Iſles* Piſcadores *proches de* Formoſa. *Garniſon de Tartares, & ville des Chinois ſur une de ces Iſles. Ils moüillent dans le havre prez de la Garniſon des Tartares, & traitent avec le Gouverneur.* d'Amoy *dans la province de* Fokien, *& de* Macao *ville Chinoiſe & portugaiſe*

prez

prez de Quaungtung *dans la Chine. Des habits & de la Suite d'un Oficier Tartare. Preſent des Chinois, leur excellent bœuf.* Samciu *ſorte d'*Arack *des Chinois, &* Hocciu *eſpece de* Mum. *Des cruches où on la met. De l'Iſle de* Formoſa, *& des cinq Iſles auxquelles on donne le nom d'Orange, de Monmouth, de Grafton, de Bachi, & d'Iſles de la Chevre. Des Iſles de Bachi en General. Digreſſion au ſujet des diferentes profondeurs de la Mer prez des terres hautes ou baſſes. Terroir, fruits, & animaux de ces Iſles. Des habitans & de leurs habits. Bagues d'un metal jaune qui reſſemble à l'or. Maiſons baties ſur des precipices remarquables. Leurs bateaux & leurs emplois. Leurs alimens. peaux, entrailles de Chevres, &c. Locuſtes ſeches. Bachi ou liqueur faite de cannes de ſucre. Leur langue, leur Origine, leurs lances, & leurs cotes de Bufles. Ils n'ont ni idoles, ni Gouvernement civil. Ils enterrent un homme vivant le prenant pour un voleur. Leurs femmes, leurs enfans, & leur œconomie. Leurs mœurs, la maniere avec laquelle ils reçoivent les Etrangers, & leur commerce. Leur premier entretien & troc avec ce peuple. Leurs courſes entre ces Iſles, leur ſejour, & les proviſions qu'ils font*

ſont pour le depart. Ils ſont emportez par une violente tempéte, & reviennent. Bonté des naturels du pays à l'égard de ſix de leurs hommes qu'ils y laiſſerent. Decouragez par ces tempétes, ils abandonnent le deſſein d'aller croiſer à la hauteur de Manila *pour le vaiſſeau* d'Acapulco, *& prennent la reſolution de faire le tour du Cap Comorin, & de paſſer dans la Mer rouge.*

APrés avoir fait eau, coupé nôtre bois, & mis nôtre vaiſſeau en état de naviger pendant que les gros vents avoient duré, nous profitames du premier bon vent qui ſe preſenta pour faire voile du coté de *Manila*. Le 4. de Juin 1687. nous partimes donc de *Pulo-Condore*, avec beau tems & un vent frais de Sud Oüeſt. Le vaiſſeau à poivre chargé pour Siam demeura là en attendant un vent d'Eſt; mais un des hommes de ſon équipage, qui étoit une eſpece de Metis portugais vint à bord de nôtre vaiſſeau, & y fut reçu en conſideration de pluſieurs langues du pays qu'il ſavoit. Le vent ne demeura Sud-Oüeſt que vingt-quatre heures, ou un peu plus, & puis devint Nord, & Nord-Eſt, l'air s'etant extrémement éclairci. Enſuite il tourna à l'Eſt, & demeura entre Eſt & Sud-Eſt pendant huit ou dix jours. Nous ne laiſſions pas neantmoins d'aller à vent contraire, eſperant tous les jours que le vent changeroit, parce que ces vents là n'etoient point les vents de la ſaiſon.

Nous avions peur alors que les courans ne nous trompaſſent, & ne nous portaſſent ſur les fonds

bas

bas de *Pracel* dont nous n'etions pas éloignez, & qui étoient au Nord-Oüeſt ; mais nous gagnames l'Eſt ſans en voir rien, non pas même le moindre ſigne; cependant nous nous ſoutinmes du mieux que nous pumes au Nord de la route que nous nous étions propoſée : Mais les vents étant toûjours Eſt, nous deſeſperames de gagner *Manila*, & commençames à former de nouveaux deſſeins, dont le reſultat fut de viſiter l'Iſle de *Prata*, qui eſt à environ 20. degrez 40 minutes de latitude Septentrionale, & dont nous n'etions pas alors fort éloignez.

C'eſt une petite Iſle baſſe, toute environnée de rochers à ce qu'on dit. Elle eſt ſur la route entre *Manila* & *Quangtung*, ville Capitale d'une province de la Chine, & place de grand commerce, ſituée de maniere que les Chinois craignent plus les rochers dont elle eſt entournée, que les Eſpagnols ne craignoient autrefois les Bermudes : Car pluſieurs de leurs gros vaiſſeaux venant de *Manila* s'y ſont perdus, & avec eux quantité de treſors, comme nous l'apprimes de tous les Eſpagnols auxquels nous parlames en ces pays là. Ils nous dirent auſſi, que la plupart des équipages s'etoient noyez dans ces naufrages, & que les Chinois n'y étoient jamais allez pour tâcher de retirer les richeſſes qu'ils y avoient perduës ; de peur de s'y perdre eux mêmes. Mais le peril du lieu ne nous rebuta point, Car nous reſolumes d'en courre les riſques, ſi les vents nous le permettoient ; & nous fimes route de ce coté là, durant cinq ou ſix jours : Mais enfin nous fumes forcez d'abandonner ce deſſein faute de vent ; Car les vents de Sud-Eſt continuant nous emporterent ſur les côtes de la Chine.

Nous ne vimes terre que le 25. d'Avril ; & faiſant route du coté de la terre, nous moüillames le même jour au Nord-Eſt de l'Iſle de ſaint Jean.

Cette

Cette Iſle eſt à 22. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, ſituée ſur la côte Meridionale de la province de *Quangtung* ou *Canton* dans la Chine. Elle eſt d'une hauteur paſſable, aſſez unie, & le terroir aſſez fertile. Elle eſt compoſée en partie de bois, & en partie de *Savanas* ou paturages pour le bétail. Il y a quelques terres labourables qui produiſent du Ris. Les bords de l'Iſle ſont boiſez, & ſur tout du coté de la grande Mer. Le milieu eſt de paturages bons & herbeux, mélez de quelques bois. Les terres cultivées ſont baſſes & humides, & produiſent d'abondantes recoltes de Ris, le ſeul grain que j'y aye vû. Les animaux domeſtiques qu'il y a dans cette Iſle ſont des Cochons, des Chevres, des Bufles, & quelques Taureaux. Les Cochons ſont tous noirs, ont la tête petite, le cou court & épais, le ventre gros, & touchant ordinairement à terre, & les jambes courtes. Ils mangent peu, & ſont neanmoins fort gras pour la plupart, apparemment parce qu'ils dorment beaucoup. Les Oiſeaux domeſtiques ſont des Canards, des Coqs, & des poules. Je n'y ai vû que de petits Oiſeaux ſauvages.

Les inſulaires ſont Chinois, ſujets de la couronne de la Chine, & par conſequent des Tartares à l'heure qu'il eſt. Les Chinois en general ſont grands, droits, & peu chargez de graiſſe. Ils ont le viſage long, & le front haut, mais les yeux petits. Leur nez eſt aſſez large, & élevé dans le milieu. Leur bouche n'eſt ni grande ni petite, & leurs levres ſont aſſez deliées. Ils ſont d'un teint couleur de cendre, & ont les cheveux noirs. Ils ont peu de barbe, mais celle qu'ils ont longue; car ils s'arrachent le poil, & n'en laiſſent venir au menton que quelques uns fort longs, éparpillez par ci par là, dont ils

ſe font grand honneur. Ils les peignent ſouvent, & les noüent quelquefois. Ils ont auſſi à chaque coté de la levre ſuperieure de longs poils qui reſſemblent à des mouſtaches. Les anciens Chinois eſtimoient fort leurs cheveux, qu'ils laiſſoient venir fort longs, & les detournoient ſoigneuſement derriere avec la main : Enſuite ils les entortilloient autour d'un poinçon, & les jettoient derriere la tête; ce qui ſe pratiquoit par l'un & par l'autre ſexe. Mais aprés que les Tartares eurent conquis la Chine, ils oterent aux Chinois de vive force cette coutume dont ils étoient ſi entêtez. Auſſi cette injure leur fut elle plus ſenſible que leur ſervitude, & fut cauſe qu'ils ſe rebellerent ; Mais ayant encore été vaincus, ils furent forcez d'obeïr ; & ils ſuivent encore aujourd'hui la mode des Tartares leurs vainqueurs, ſe raſent la tête, & ne laiſſent qu'un toupet que les uns noüent, & que les autres laiſſent pendre auſſi long & auſſi court qu'il leur plait. Dans les autres pays ils obſervent encore leur ancienne coutume ; mais à la Chine ſi l'on en trouvoit quelqu'un qui portât les cheveux longs, il en perdroit la tête. Pluſieurs Chinois abandonnerent leur patrie à ce qu'eux mêmes m'ont dit, pour ne pas perdre la liberté de porter leurs cheveux.

Les Chinois n'ont ni Chapeaux, ni Bonnets, ni Turbans ; mais quand ils ſortent, ils ont à la main un petit para-ſol qu'ils tiennent ſur la tête pour ſe garentir du ſoleil ou de la pluye. S'ils ne vont pas loin, ils ſe contentent de prendre un grand Evantail de papier ou de ſoie fait comme ceux de nos Dames ; auſſi en fait-on venir pluſieurs de la Chine. Chacun a ſon Evantail dont il ſe couvre la tête, s'il n'a pas de para-ſol, ne fut il queſtion que de traverſer la ruë.

L'habit ordinaire des hommes eſt une caſaque & un haut de chauſſe. Ils portent rarement des bas ; mais ils ont des ſouliers, ou pour mieux dire des pantou-

touſles. Les ſouliers d'homme ſont faits diverſement. Les femmes ont les pieds fort petits ; & par conſequent leurs ſouliers le ſont auſſi. On leur lie les pieds dés leur enfance auſſi fort qu'elles le peuvent ſoufrir ; & dés qu'elles peuvent marcher juſques à ce qu'elles ſoient en âge de ne plus croitre, on les leur bande tous les ſoirs. On en uſe ainſi pour les empécher de groſſir parce qu'ils regardent la petiteſſe du pied comme une grande beauté. Mais cette ridicule coutume les prive en quelque maniere de l'uſage des pieds, & au lieu de marcher elles vont en chancelant autour de leurs maiſons, & retombent incontinent, reduites qu'elles ſont par maniere de dire à demeurer aſſiſes tout le tems de leur vie. Elles ſortent rarement, & l'on croiroit volontiers comme quelques uns ont fait, que l'entêtement des Chinois pour une coutume ſi déraiſonnable a été une ruſe des maris pour empécher leurs femmes de courir, & de ſe rejoüir enſemble, & pour les retenir au logis. Elles ſont toujours cloüées à leur ouvrage, & habiles à l'aiguille, dont elles font pluſieurs curieuſes broderies, & même leurs ſouliers. Mais ſi quelque Etranger veut en emporter à cauſe de la nouveauté, c'eſt une grande faveur qu'on lui fait quand on lui en donne une paire, ſupoſé même qu'il en donne deux fois plus qu'ils ne valent. Les pauvres femmes vont dans les ruës & au marché avec beaucoup de peine ſans bas ou ſans ſouliers. Celles ci n'ont pas beſoin d'avoir de petits pieds, étant comme elles le ſont obligées de gagner leur vie.

Les Chinois de l'un & de l'autre ſexe ſont fort ingenieux, comme il paroit par les curioſités qu'on apporte de la Chine, & ſur tout par la Porcelaine. Les Eſpagnols de *Manila* que nous

primes sur la côte de Luçon me dirent, que cette marchandise se fait des coquilles de Limaçon de Mer qui ressemblent par le dedans à la mere de la perle. Mais le Portugais dont on vient de parler, qui a demeuré à la Chine, & qui parle fort bien & le Chinois, & les langues voisines, m'a dit qu'on faisoit la Porcelaine d'une terre fine qu'on tire dans la province de *Quangtung*. Je m'en suis souvent informé, & n'ai jamais pû avoir satisfaction; mais j'oubliai de m'en informer du tems que j'étois sur la cote de *Quangtung*. Les Chinois font aussi de fort beau vernis, & de bonnes marchandises de soie, & sont curieux en peinture & en sculpture.

La Chine produit quantité de petites denrées, & sur tout abondance de racine de Quinquina mais cette marchandise se trouve aussi en d'autres pays, car il en croit beaucoup à la Jamaïque, particulierement à *Sixsteen Mile Walck*, & dans la Baye de Honduras. On y fait beaucoup de sucre, & on en apporte grande quantité de Thé, qui est fort en usage en ces pays la, & la boisson ordinaire de Tonquin & de la Cochinchine. Les femmes sont assises dans les ruës; & vendent aux passans du Thé tout chaud & pret à boire. On l'appelle *Chau*, & les plus pauvres en boivent. Mais à Tonquin & dans la Cochinchine le Thé n'est ce semble ni aussi bon, ni d'un aigret aussi agreable, ni d'aussi belle couleur, ni n'a autant de vertu qu'à la Chine: Car j'en ai beu en tous ces pays. Peut étre cela dépend-il de la maniere de le faire; car je n'en ai jamais fait moi même. Il est si rougeatre, qu'on diroit qu'on en a fait de la decoction, ou qu'il a été garde long-tems: Cependant on m'a dit qu'il y avoit au Japon grande quantité de tres-pur & tres-excellent Thé.

Les

Les Chinois ſont grands joüeurs, & joüeront ſans ſe laſſer les jours & les nuits juſques à ce qu'ils ayent perdu tout ce qu'ils ont, aprés quoi leur coutume eſt de ſe pendre. Les Facteurs Chinois le faiſoient ſouvent à *Manila*, à ce que j'ai appris par des Eſpagnols qui y ont demeuré. Les Eſpagnols mêmes ſont fort adonnez au jeu, & y ſont fort habiles; mais les Chinois ſont trop ruſez pour eux, & ſont en general des gens fort fins.

On feroit un livre entier de tout ce qu'il y a de particulier à dire de cette nation & de leur pays, & je ne les connois pas aſſez pour en parler beaucoup. Je me renfermerai donc principalement aux choſes que j'ai remarqué à l'Iſle de Saint Jean, où nous fimes quelque ſejour, & où je fus tous les jours à terre pour acheter des proviſions, comme Cochons, volailles & Bufles. Il y a dans cette Iſle une petite ville ſituée ſur un terrein humide & marécageux. Les maiſons ſont diviſées par pluſieurs lacs ſales, & baties à terre comme les nôtres, mais non ſur des pilotis comme à *Mindanao*. Il y a dans ces Lacs ou viviers quantité de Canards. Les maiſons ſont petites, baſſes, & couvertes de Chaume, mal meublées, & fort ſales: Et j'ai entendu dire à une perſonne qui étoit là, que la plupart des maiſons de la ville de Canton méme ſont fort peu de choſe, & baties ſans regularité.

Il ſemble que les habitans de cette petite ville ou village ſoient laboureurs pour la plupart. Ils étoient alors fort empreſſez à ſemer leur Ris, qui eſt leur principale marchandiſe. Le terroir qu'ils prennent pour ſemer le Ris eſt bas & humide, &

quand la terre eſt la bourée elle reſſemble à une maſſe de boüe. Ils labourent avec une petite Charruë tirée par un Bufle, un homme tenant la Charruë & faiſant aller la béte. Quand le Ris eſt meur & cueilli, ils le foulent avec des Bufles dans une grande place ronde ſur un pavé dur, & fait exprez pour cela. Ils attachent trois à quatre Bufles à la queüe les uns des autres, & les font marcher en rond comme un cheval de moulin en ſorte que ces bétes foulent tout.

Je fus une fois à terre avec ſept ou huit de nos Anglois, & comme nous fumes obligez d'y faire quelque ſéjour, nous tuames un jeune Cochon que nous fimes rotir. Pendant que nous êtions occupez à accommoder la béte, un des Inſulaires vint s'aſſeoir auprez de nous, & quand nôtre diné fut prêt nous en coupames un bon morceau, & le lui donnames; ce qu'il prit bien volontiers. Il faiſoit des ſignes par leſquels nous comprenions qu'il en demandoit davantage, & nous montroit les bois: Cependant ni nous ne l'entendimes, ni ne ſongeames à lui juſques à ce que la groſſe faim fut paſſée, quoiqu'il continuat ſes ſignes. Il s'éloigna un peu de nous, & nous fit ſigne d'aller à lui; ce que je fis enfin & deux ou trois autres avec moi. Il marcha le premier, & nous mena par un petit chemin ſombre & plein de broſſailles, dans un petit bois, où il y avoit un vieux Temple à idole, qui avoit environ dix pieds en quarré. Les murailles étoient de brique & avoient environ neuf pieds de haut, & deux d'épais. Il étoit pavé de larges briques, & au milieu du pavé, il y avoit une vieille cloche de fer appuyée ſur ſes bords. Elle avoit environ deux pieds de haut. Elle étoit tout à fait à terre, & les bords ſur leſquels

quels elle étoit assise avoient prez de 16. pieds de diametre. Depuis les bords elle diminuoit un peu tirant vers la tête comme font à peu prez nos cloches. A la tête de cette Cloche il y avoit trois barres de fer de la grosseur du bras, & d'environ 10. pouces de long depuis le sommet de la Cloche, où les bouts aboutissoient comme à leur centre, & sembloient ne faire avec la Cloche qu'une même masse comme si le tout avoit été fondu ensemble. Ces barres étoient paralelles à la terre, & les bouts les plus éloignez qui faisoient une figure triangulaire, & s'éloignoient les uns des autres par égales distances comme le balancier de nos tourne-broches, ressembloient parfaitement à la patte de certains animaux monstrueux qui ont des griffes pointuës. Il semble que c'étoit le Dieu des Chinois; car aussi tôt que nôtre zelé guide fut devant la Cloche, il se jetta le visage en terre, & nous fit signe paroissant souhaiter beaucoup que nous fissions la même chose. Il y avoit dans ce Temple un autel de pierre de taille blanche. La table de l'autel avoit environ trois pieds de long, seize pouces de large, & trois d'épais. Elle étoit à environ deux pieds de terre, & soutenuë par trois petits piliers de la méme matiere que la table. Sur cette table, il y avoit plusieurs petits vaisseaux de terre, dont l'un étoit plein de petits batons qui avoient été brulez par un bout. Notre guide nous fit beaucoup de signes d'apporter & de laisser là de nôtre viande, paroissant même le demander avec importunité, mais nous n'en voulumes rien faire. Nous le laissames dans ce Temple & sortimes. Voila toutes les idoles & tous les Temples que j'ai vû là.

Durant le sejour que nous y fimes, nous vimes plusieurs gros & petits batimens Chinois à

la voile dans un lac qui ſepare les Iſles de la terre ferme; & l'un d'eux même vint moüiller prez de nous. J'allai à bord avec quelques uns de nos gens pour voir le vaiſſeau. Il avoit la proüe tout à fait quarrée auſſi bien que la poupe, à cela prez que la proüe n'étoit pas ſi large que la poupe. Il y avoit ſur le tillac de petites chaumieres ou toits couverts de feüilles de *Palmeto*, & hautes d'environ trois pieds, où les Matelots ſe logeoient. Il y avoit une grande cabine avec un autel & une lampe ardente. J'y regardai en paſſant & ne vis point l'idole. Le fond de calle étoit diviſé en pluſieurs petites ſeparations, toutes ſi propres & ſi bien jointes, que s'il y entre de l'eau dans quelqu'une, elle ne peut aller plus loin, & par ce moyen ne fait dommage qu'aux marchandiſes qui ſont au fond de la chambre. Il y a dans chaque chambre un ou deux marchands, ou plus. Chacun y ſerre ſes marchandiſes, & s'y loge apparemment s'il eſt à bord. Ces vaiſſeaux n'ont que deux Mats, ſavoir un grand Mat & un Mat d'avant. La vergue & la voile du Mat d'avant ſont quarrées, mais la voile du grand Mat eſt étroite par le haut comme celle des barques. Quand le tems eſt beau on met une voile de perroquet, mais quand le tems devient mauvais on décend ſur le tillac & la voile & la vergue, ſans y monter pour la ferler. Le grand Mat des gros vaiſſeaux me parut auſſi gros que le Mat de nos vaiſſeaux de guerre du troiſiéme rang; Cependant il n'eſt pas de deux pieces comme nos Mats, mais d'un ſeul arbre. Dans tous mes voyages je n'ai jamais vû de ſi gros Mats d'une ſeule piece, ſi longs, & diminuant ſi proprement en hauſſant.

Quelques uns de nos gens paſſerent à une Iſle

Isle d'assés grande étenduë située sur le continent de la Chine, où nous aurions pû faire des provisions, dont nous avions toujours besoin, & qui étoit la principale affaire à laquelle nous devions songer; mais nous aprehendions d'y faire un plus long sejour, car il nous paroissoit des signes d'une tempéte prochaine. C'étoit le tems de l'année où l'on attendoit les orages sur cette côte, où il n'y avoit aucune rade seure. C'étoit alors la saison des vents de Sud-Oüest; mais il y avoit deux ou trois jours que le vent changeoit à tout moment, & parcouroit tous les points du compas. Nous avions aussi quelquefois un fort grand calme. Cela nous obligea de mettre en Mer afin d'étre au moins au large; Car ces sortes de Bonaces sont d'ordinaire les avantcoureurs de la tempéte.

Nous appareillames donc & remimes en Mer. Nous eumes toute la nuit suivante fort peu de vent; mais le lendemain qui étoit le 4. de Juillet, vers les quatre heures aprés Midi le vent se renforça & devint Nord-Est: Le Ciel parut extrémement sombre, & il se leva tout à coup des nuages noirs qui avoient été toute la matinée sur nôtre Horison. Cela nous obligea d'oter nos perroquets. Le vent grossissant toujours nous accourcimes vers les neuf heures nôtre grand-voile & nôtre voile d'avant. A 10. heures nous ferlames nôtre voile d'avant, & ne portames pour nous soutenir que la grand-voile & la Misséne. A 11. heures nous ferlames nôtre grand-voile, & amarrames nôtre Misséne tout le long de la vergue. La pluye alors commença, & à mi-nuit le vent devint extrémement grand, & la pluye tomboit comme si on l'avoit jettée au travers d'un crible. Il fit des éclairs & des tonnerres pro-

digieux, & la Mer nous paroiſſoit toute en feu, car chaque vague nous paroiſſoit comme un éclair. La violence du vent rendit incontinent la Mer prodigieuſement haute. Les vagues étoient coupées, & commençoient à briſer ſous nôtre quille. Un coup de Mer emporta la galerie de nôtre proüe, & une de nos ancres. Quoi qu'elle fut bien attachée, elle ne laiſſa pas d'être enlevée, & comme elle batoit contre le vaiſſeau, elle y penſa faire un trou. Nous revirames de bord pour reprendre nôtre ancre, & n'oſames enſuite reprendre le vent de peur de couler à fond, car il eſt également dangereux durant des tempétes de cette violence, de quitter le vent ou de le reprendre. L'orage continua de la même fureur juſqu'à quatre heures du matin, que nous coupames les attaches de deux Canots que nous tirions aprés nous.

A quatre heures paſſées le tonnerre & la pluye diminuerent, & nous vimes alors le *Corpus ſant* au haut de nôtre grand Mat, tout au haut de l'endroit ou s'amarre le pavillon. Cela fut une grande joie pour nos gens; Car quand le *Corpus ſant* paroit en haut, on regarde ordinairement cela comme un ſigne que le fort de la tempéte eſt paſſé: Mais quand on le voit ſur le tillac cela paſſe d'ordinaire pour un ſigne de mauvais augure.

Le *Corpus ſant* eſt une certaine petite lumiera brillante: Quand elle paroit comme fit celle dont nous parlons tout au haut du grand Mat, elle reſſemble à une étoile; mais quand elle paroit ſur le tillac elle reſſemble à un gros vers luiſant. Les Eſpagnols ont un autre mot pour deſigner cette Lumiere ou *Corpus ſant*. Je croi neanmoins que ce nom eſt Eſpagnol

gnol ou Portugais, & que ce n'eſt qu'une corruption de *Corpus Sanctum*. J'ai entendu dire, que quand ils voient ce *Corpus Sanctum* ils ſe mettent incontinent en prieres, & loüent Dieu de cet heureux ſpectacle. J'ai entendu raiſonner des matelots ignorans de la maniere qu'ils avoient vû que ce *Corpus Sanctum* ſe gliſſe, ou ſe promene comme ils parlent d'un coté & d'autre; & faire je ne ſai combien de contes des funeſtes évenemens qui s'en étoient enſuivis. Pour moi je n'ai jamais vû qu'il ait quitté le lieu où il s'eſt une fois mis, ſi ce n'eſt quand il eſt ſur le tillac, où chaque coup de Mer l'emporte. Je n'en ai jamais vû non plus que quand nous avons eu groſſe pluye & gros vent. Ainſi je croi que c'eſt quelque matiere ou ſubſtance. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet.

Nous nous abandonnames ainſi au vent & à la Mer depuis deux heures du matin juſques à ſept. Le vent étant alors beaucoup diminué, nous remimes nôtre Miſéne, reprimes le vent, & fimes route avec nôtre Miſéne juſqu'a onze heures que nous eumes un fort grand calme qui dura environ deux heures. Le Ciel étoit fort noir & fort hideux, & ſur tout du coté du Sud-Oüeſt: Et comme nous n'avions point de vent, nôtre vaiſſeau rouloit comme uue coquille d'œuf. Environ une heure aprés Midi, le vent ſe leva au Sud-Oüeſt qui étoit le coté d'où nous l'attendions. Nous ferlames nôtre Mizene, & mimes nôtre navire au vent. Mais nous ne l'eumes pas plûtôt fait que l'orage revint, & la pluye recommença. Elle ne fut pas ſi violente que la nuit precedente; mais le vent ne fut pas moins impetueux qu'il l'avoit été, & il dura juſqu'à dix à

onze heures du ſoir. Durant tout ce tems là nous nous abandonnames au vent, & nous fimes bien du chemin quoique nous ne portaſſions point de voiles. Le vent diminua peu à peu, & avant que le jour fut venu nous n'eumes qu'un bien petit vent, & le tems demeura clair & ſerain.

Je n'avois de ma vie eſſuyé une pareille tempéte, & tout l'equipage en dit autant. La Lune étoit préte à changer, & cet orage arriva deux ou trois jours avant la nouvelle Lune. Le tems redevenu beau, nous remimes nos vergues le ſixiéme au matin, & commençames à ſecher & nous & nos habits, car tout étoit en eau. Cette tempéte nous avoit ſi fort déconcertez, qu'au lieu d'aller acheter des proviſions au lieu d'où nous étions partis avant la tempéte, ou de nous mettre autrement en devoir de chercher l'Iſle de *Prata*, nous ſongeames à nous retirer en quelque endroit où nous fuſſions à couvert avant la pleine Lune, de peur d'etre encore alors expoſez à une pareille tempéte : Car s'il y a dans le mois quelque mauvais tems, c'eſt ordinairement environ deux ou trois jours avant le plein ou le Changement de la Lune.

Ces conſiderations nous firent penſer où nous irions, & ayant commencé par conſulter nos Cartes, il fut arrété que nous gagnerions certaines Iſles nommées Piſcadores, ſituées à 23. degrez de latitude Septentrionale. Comme nous n'avions perſonne à bord qui connut ces côtes, il failloit ſe regler par nos Cartes qui marquoient ſeulement où étoient tels lieux & telles Iſles, ſans nous rien dire ni des havres, ni des rades, ni des Bayes qu'il y avoit, ni de ce que produiſent ces lieux, ni

ni de leur force, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous mêmes.

Les *Piscadores* sont plusieurs grandes Isles inhabitées & situées prez de l'Isle *Formosa* entre cette Isle & la Chine à 23. degrez ou environ de latitude Septentrionale, & presque à la même élevation que le Tropique du Cancer. Les Isles Piscadores sont d'une raisonnable hauteur, & ont beaucoup de l'air de nos Dunes de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. Elles produisent de grosse herbe courte, & quelques arbres. Elles sont passablement arrosées, & nourrissent quantite de Chevres, & quelque gros bétail. Il y a beaucoup de hauteurs, & sur ces hauteurs de vieilles fortifications; mais elle ne servent de rien à l'heure qu'il est de quelque usage qu'elles ayent été autrefois.

Entre les deux Isles les plus Orientales il y a un bon havre qui n'est jamais sans vaisseaux. A l'Occident de la plus Orientale de ces Isles, il y a une grande ville & un Fort qui commande le havre. Les maisons en sont basses, mais bien baties, & la place fait une belle perspective. Il y a une garnison de 3. ou 4. cent Tartares, qui aprés trois ans de sejour sont envoyez dans une autre place.

A l'Occident du havre de cette Isle, tout proche de la Mer, il y a une petite ville de Chinois, & la plupart des autres Isles ont des habitans Chinois, les unes & pour plus les autres moins.

Ayant donc été resolu comme je viens de dire de gagner une de ces Isles, nous fimes voile par un petit vent d'Oüest Sud-Oüest. Le 20. de Juillet nous arrivames à vûe, & fimes route entre ces Isles sans trouver où mouiller que nous ne fus-

fussions dans le havre dont on a ci devant parlé. Nous y entrames imprudemment, ne sachant guere où nous allions, & fumes surpris de voir tant de vaisseaux allans & venans, & quelques uns à l'ancre: Mais nous le fumes encore bien davantage de voir une ville aussi grande que la place voisine la plus Orientale où les Tartares avoient garnison. Nous n'avions cru ni souhaité voir personne, & nôtre dessein étoit de nous tenir cachez; Mais enfin nous trouvant si avancez, nous entrames hardiment dans le havre, & envoyames incontinent notre Canot à la place.

Les nôtres furent reçus en mettant pied à terre par un Oficier; & nôtre Quartier-Maitre, qui étoit la personne la plus considerable, fut mené au Gouverneur, qui lui demanda de quelle nation nous étions, & quelles afaires nous avions? Il répondit que nous étions Anglois, & que nous allions à Amoy, ou Anhay, ville située sur une riviere navigable dans une province de la Chine nommée *Fokien*; place de fort grand commerce, & où il y a quantité de vaisseaux, comme aussi sur toutes ces côtes en general, à ce que j'ai appris de diverses personnes qui y ont été. Il dit encore qu'ayant été endommagez par une tempête, nous étions venu là nous radouber, avant que de hazarder d'aller plus loin; & que nôtre dessein étoit d'y demeurer jusques aprés le plein de la Lune, de peur d'une autre tempête. Le Gouverneur lui dit que nous aurions pu radouber nôtre vaisseau à *Amoy* plus commodément que là; qu'il avoit eu avis que deux vaisseaux Anglois y étoient déja arrivez, & qu'il seroit toûjours prêt à nous assister en tout ce qu'il pourroit; mais que pour le commerce il n'y faloit pas songer là, & qu'il falloit aller aux villes qui avoient la liberté de recevoir les marchands étran-

étrangers, qui étoient *Amoy* & *Macao*. Celle ci eſt encore une ville de grand commerce, ſituée ſur une Iſle qui eſt à l'embouchure de la riviere de Canton. C'eſt une place forte, gardée par une forte Colonie de Portugais : mais dépendante neanmoins du Gouverneur Chinois, les gens duquel occupent la moitié de la place, & impoſent aux Portugais les taxes que bon leur ſemble, car ils n'oſent pas deſobliger les Chinois de peur de perdre leur commerce. Le Gouverneur neantmoins dit fort honnétement à nôtre Quartier-Maitre, que nous aurions tout ce dont nous avions beſoin pourvû qu'il ſe trouvât dans la place ; mais qu'il ne faloit point venir à terre, & qu'il envoyeroit des gens à bord pour ſavoir ce qu'il nous failloit, avec ordre de nous le faire tenir. Que cependant nous pouvions aller aux autres Iſles & acheter des rafraichiſſemens des Chinois. Aprés ce diſcours, le Gouverneur donna congé à nôtre homme, lui fit preſent d'une petite cruche de farine, de trois à quatre gros tourteaux de fort beau pain, d'environ une douzaine de pommes de pin, & de Melons d'eau, le tout fort bon dans ſon eſpece, avec ordre de le donner de ſa part au Capitaine.

Le lendemain un Oficier de conſideration vint à bord avec une nombreuſe ſuite. Il portoit un bonnet de ſoie noire d'une mode particuliere, avec des plumets noirs & blancs qui entouroient preſque tout le derriere de ſa tête, & étoient placez debout. Le dehors de ſes habits étoit de ſoye noire. Son juſte-au corps étoit noir & ouvert, lui décendant juſques aux genoux : Ses Haut de chauſſes étoient de la même étofe. Il avoit ſous ſon juſte-aucorps d'autres habillemens de ſoie d'une autre couleur. Il avoit des Botes noires & mol-

molletes. Tous ceux de ſa ſuite étoient fort propres & en habits de ſoie noire, ayant tous de petites botes noires, & des bonnets de la même couleur. Ces bonnets reſſembloient à la Couronne d'un chapeau fait de feuilles de *Palmeto*, & avoient de l'air de nos chapeaux de paille, mais ſans bords, & ne decendans que juſques aux oreilles. Ils n'avoient point de plumets, mais ſeulement au haut un bouton longuet, & entre le bouton & le bonnet décendoit tout autour auſſi bas que le bonnet un gros poil comme le crin d'un cheval, teint à ce que je croi en rouge clair.

Cet oficier vint à bord avec un preſent de la part du Gouverneur, compoſé d'une jeune Genice fort graſſe, & d'un gout ſi excellent, que je n'ai jamais mangé de meilleur bœuf dans les pays étrangers. Elle étoit petite, mais fort doduë. Il y avoit de plus deux gros Cochons, quatre Chevres, deux corbeilles de fine farine, vingt gros tourteaux plats d'un beau pain de fort bon gout, deux grandes cruches *d'Arack*, fait de Ris à ce que je penſe, & que les Chinois apellent *Samchu*, & enfin cinquante-cinq cruches de *Hog Chu*, comme ils l'apellent, & nos Europeens aprés eux. C'eſt une liqueur forte, faite de froment, à ce qu'on m'a dit. Elle reſſemble à la Momme, & a un gout fort approchant. Elle eſt agreable & corroborative. Nos Matelots l'aiment beaucoup, & la boivent par delice. A peine va-t-il un vaiſſeau à la Chine que l'equipage ne s'en retourne gras en beuvant de cette liqueur, dont chacun en apporte au logis une bonne proviſion de Cruches. On la met dans de petites Cruches blanches & renforcées qui tiennent prez d'une pinte. La double cruche tient environ deux pintes. Ces cruches ſont petites par le bas, & vont en groſſiſſant juſques au ventre qu'elles ont gros; De

là

là en haut elles vont en diminuant juſqu'a la gueule qui eſt fort petite & fort épaiſſe. On la bouche d'une petite piece coupée en rond, & de la juſte grandeur qu'il faut pour couvrir l'entrée de la cruche. Sur ce bouchon on met un morceau de papier, & ſur le papier une groſſe maſſe d'argile presqu'auſſi groſſe que la cruche même. A cette argile on fait un trou par où l'on fait paſſer le cou de la cruche, qui eſt rond & d'environ quatre pouces de long; & cela pour conſerver la liqueur. Si elle prend vent, elle s'aigrit incontinent: Auſſi quand nous en achetons des vaiſſeaux qui reviennent de la Chine à Madere ou Fort ſaint George où elle ſe vend; ou bien des Chinois mêmes de qui j'en ai acheté à Achin & à Bencouli dans l'Iſle de Sumatra; ſi l'argile eſt fenduë ou la liqueur trouble ou lieuſe, on la leur fait reprendre. Une bouteille de pinte coute ſix ſous. Outre ce preſent du Gouverneur, un Capitaine de vaiſſeau envoya deux cruches *d'Arack*, quantité de pommes de pin, & de Melons d'eau.

Le Capitaine Reed envoya au Gouverneur une épée d'argent à l'Eſpagnole fort proprement faite, une carabine d'Angleterre, & une Chaine d'Or; & quand l'Oficier vint à terre, il fut ſalué de trois volées de Canon. L'aprés Midi, le Gouverneur renvoya le même Oficier complimenter le Capitaine Reed, & l'aſſeurer qu'il reconnoitroit ſes faveurs avant nôtre depart: Mais il fit depuis ſi mauvais tems, qu'aucun bateau ne pût venir à bord.

Nous demeurames là juſqu'au 22. que nous remimes à la voile par un vent de Sud-Oüeſt & aſſez beau tems. Nous faiſions route vers les Iſles aux quelles nous nous étions determinez d'aller, & qui ſont ſituées entre *Formoſa* & Luçon. Elles ne ſont point nom-

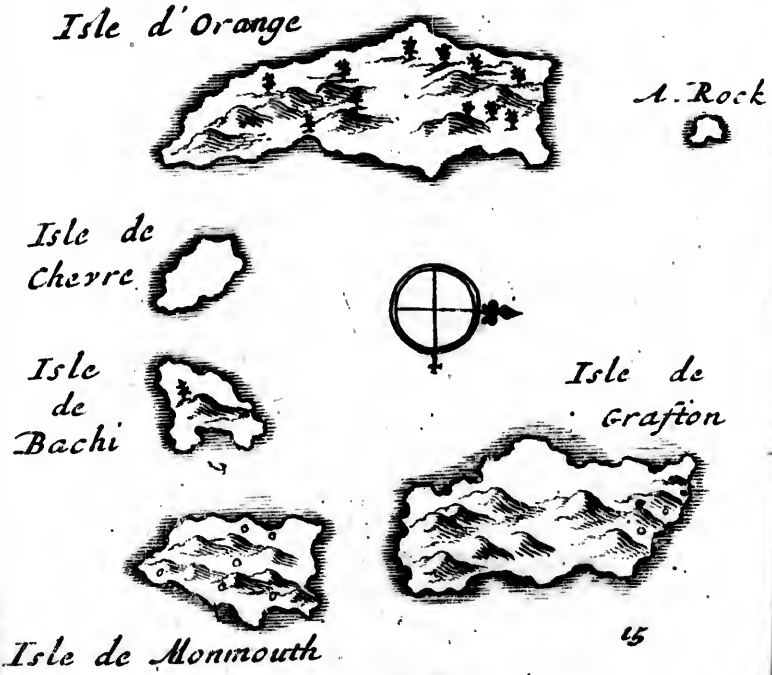
nommées dans nos cartes, & ne ſont deſignées que par la figure 5. pour marquer qu'elles ſont cinq en nombre. Nous avions cru que ces Iſles étoient inhabitées, puiſque nos Hydrographes ne leur donnoient point de nom, & nous eſperions par conſequent que nous y ſerions en ſeureté, & à bonne portée de l'Iſle de Luçon que nous nous propoſions encore de viſiter.

En allant à ces Iſles nous cotoyames le Sud-Oüeſt de *Formoſa* que nous laiſſames à Baſ-bord. C'eſt une grande Iſle qui eſt du coté du Midi à 21. degrez 20. minutes, & du coté du Nord à 25. degrez 10 minutes de latitude Septentrionale: On compte ſa longitude depuis 142. degrez 5. minutes juſqu'à 143. degrez 16. minutes Eſt du pic de Teneriffe: Auſſi eſt-elle étroite, & traverſée par le Tropique du Cancer. Elle eſt haute & boiſée, & a été autrefois habitée par les Chinois. Les Marchands Anglois y alloient alors ſouvent parce qu'il y a un fort bon havre où les vaiſſeaux ſont en ſeureté. Mais depuis que les Tartares ont conquis la Chine, ils ont ruiné le Havre à ce qu'on m'a dit, pour empecher que les Chinois qui s'étoient ſoulevez ne s'y fortifiaſſent; & ont voulu que les marchands allaſſent & commerçaſſent par la terre ferme.

Le 6. d'Août nous arrivames aux cinq Iſles où nous avions deſſein d'aller, & moüillames à l'Orient de la plus ſeptentrionale, à 15. braſſes d'eau, & à la longueur d'un cable de la côte. Nous y trouvames contre nôtre attente grand nombre d'habitans. Il y a trois grandes villes à une lieüe de la Mer, & une quatriéme plus grande qu'aucune des trois autres, derriere une petite montagne, & peu éloignées auſſi de la Mer, comme nous le vimes enſuite. Les Iſles, ſuivant mon obſervation, ſont à 20. degrez 20. minutes de latitude ſeptentrionale; car je pris là

la

ISLES DE BASHEE



la hauteur, & je trouve que leur longitude eſt ſuivant nos Cartes de 141. degrez 50. minutes. Comme ces Iſles n'avoient point de noms particuliers dans nos Cartes, quelques-uns des nôtres ſe ſervirent du privilege des gens de marine, & leur donnerent des noms à leur mode. Il y a trois de ces Iſles qui ſont aſſez grandes; mais la plus Occidentale eſt celle qui l'eſt le plus. Les Hollandois qui étoient parmi nous nommerent celle-ci l'Iſle du Prince d'Orange à l'honneur de nôtre preſent Roy. Elle a environ ſept à huit lieuës de long, & deux de large. Elle eſt entre le Nord & le Sud. Les deux autres grandes ſont à environ quatre ou cinq lieuës à l'Orient de celle-ci. La plus Septentrionale eſt celle où nous moüillames. D'abord que nous eumes mis pied à terre, je la nommai l'Iſle de Grafton, parce que ma femme étoit de la maiſon de la Ducheſſe de ce nom, & je la laiſſai à l'hotel d'Arlington quand je partis pour mon voyage. Cette Iſle a environ quatre lieuës de long, & une & demi de large, s'étendant du Nord au Sud. Nos Matelots appellerent l'autre, l'Iſle de Montmouth. Elle eſt à environ une lieuë de l'Iſle de Grafton du coté du Midi. Elle eſt d'environ 3. lieuës de long, & d'une de large, ſituée comme l'autre. Entre l'Iſle de Montmouth & la partie Meridionale de l'Iſle d'Orange, il y a deux petites Iſles rondes, ſituées à l'Eſt. Nos gens nommerent unanimement la plus Orientale, l'Iſle de *Bachi*, du nom d'une liqueur qu'on y boit tous les jours abondamment. Ce nom lui fut donné aprés que nous y eumes mouillé. L'autre qui eſt la plus petite de toutes, fut nommée l'Iſle des Chevres, parce qu'il y en a quantité. Au Nord de toutes ces Iſles il y a 2. hauts rochers.

L'Iſle d'Orange qui eſt la plus grande de toutes, eſt inhabitée. Elle eſt haute, platte, & unie au milieu; mais prés de la Mer ce ne ſont que rochers eſcarpez. Auſſi ne pûmes nous point aller à terre, comme nous fimes ſur toutes les autres. J'ai

J'ai toûjours remarqué que dans les endroits où la côte eſt défenduë par des rochers eſcarpez, la Mer y eſt tres-profonde, & qu'il eſt rare d'y pouvoir ancrer: Et au contraire dans les lieux où la terre panche du côté de la Mer, quelque élevée qu'elle ſoit plus avant dans le pays, le fond y eſt bon, & par conſequent l'ancrage. A proportion que la côte panche ou eſt eſcarpée prez de la Mer, à proportion trouvons nous auſſi communément, que le fond pour ancrer eſt plus ou moins profond ou eſcarpé: Auſſi moüillons-nous plus prez ou plus loin de la terre, comme nous jugeons à propos; car il n'y a point que je ſache de côte au monde, ou dont j'aye entendu parler, qui ſoit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce ſont ces hauts & ces bas, ces montagnes & ces vallées qui font les inegalitez des côtes & des bras de Mer, des petites Bayes & des havres, &c. où l'on peut ancrer ſeurement, parce que telle eſt la ſurface de la terre, tel eſt ordinairement le fond qui eſt couvert d'eau. Ainſi l'on trouve pluſieurs bons havres ſur les côtes où la terre borne la Mer par des rochers eſcarpez; & cela parce qu'il y a des pentes ſpacieuſes entre ces rochers. Mais dans les lieux où la pente d'une montagne ou d'un rocher n'eſt pas à quelque diſtance en terre d'une montagne à l'autre, & que comme ſur la côte de Chili & du Perou le penchant va du côté de la Mer, ou eſt dedans; que la côte eſt perpendiculaire ou fort eſcarpée depuis les montagnes voiſines, comme elle eſt en ces pays-là depuis les montagnes *d'Andes* qui regnent le long de la côte, la Mer y eſt profonde; & pour des havres ou bras de mer il n'y en a que peu ou point. Toute cette côte eſt trop eſcarpée pour y ancrer, & je ne connois point de côte où il y ait ſi peu de rades commodes aux vaiſſeaux. Les côtes de Gallice, de Portugal, de Nortvegue, de terre neuve, &c. ſont comme la côte du Perou, & des hautes Iſles

de

de l'Archipelague ; mais moins dépourvuës de bons havres. Là où il y a de petits eſpaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrémitez de ces eſpaces, dans les lieux ou ils s'avancent dans la Mer, comme ſur la côte de *Carracoa* &c. Les Iſles de Jean *Fernando*, de ſainte Helene &c. ſont des terres hautes dont la côte eſt profonde. Generalement parlant tel eſt le fond qui paroit au deſſus de l'eau, tel eſt celui que l'eau couvre, & pour moüiller ſeurement il faut ou que le fond ſoit au niveau, ou que ſa pente ſoit bien peu ſenſible; car s'il eſt eſcarpé l'ancre gliſſe & le vaiſſeau eſt emporté. De là vient que nous ne nous mettons jamais en devoir de moüiller dans les lieux où nous voyons les terres hautes, & des montagnes eſcarpées qui bornent la Mer. Auſſi étant à vûe des Iſles des Etats proches de la terre *Del Fuego* avant que d'entrer dans les Mers du Sud. nous ne ſongeames ſeulement pas à moüiller aprés que nous eûmes vû la côte, parce qu'il nous parut prez de la Mer des rochers eſcarpez. Cependant il peut y avoir de petits havres où des barques ou autres petits batimens peuvent moüiller ; mais nous ne nous mimes pas en peine de les chercher.

Comme les côtes hautes & eſcarpées ont ceci d'incommode, qu'on n'y moüille que rarement, elles ont auſſi ceci de commode qu'on les découvre de loin, & qu'on en peut approcher ſans danger. Auſſi eſt-ce pour cela que nous les apellons côtes hardies, ou pour parler plus naturellement côtes exhauſſées. Mais pour les terres baſſes, on ne les voit que de fort prez, & il y a pluſieurs lieux dont on n'oſe approcher, de peur d'échoüer avant que de les appercevoir. D'ailleurs il y a en pluſieurs des bancs qui ſe forment par le concours des groſſes

rivieres qui des terres basses se jettent dans la Mer.

Ce que je viens de dire, qu'on moüille d'ordinaire seurement prez des terres basses, peut se confirmer par plusieurs exemples. Au Midi de la Baye de Campéche, les terres sont basses pour la plûpart; aussi peut-on ancrer tout le long de la côte; & il y a des endroits à l'Orient de la ville de Campeche, où vous avez autant de brasses d'eau que vous étes éloignez de la terre, c'est-à dire depuis neuf à dix lieües de distance, jusques à ce que vous en soyez à quatre lieuës; & de là jusqu'à la côte, la profondeur va toûjours en diminuant. La Baye de *Honduras* est encore un pays bas, & continuë de même tout le long de là aux côtes de Porto-Bello & de Cartagene, jusques à ce qu'on soit à la hauteur de sainte Marthe. De là le pays est encore bas jusques vers la côte de *Caraccos* qui est haute. Les terres des environs de Surinam sur la même côte sont basses, & l'ancrage y est bon. Il en est de même de là à la côte de Guinée. Telle est aussi la Baye de Panama, & les livres de Pilotage ordonnent aux Pilotes d'avoir toûjours la sonde à la main, & de ne pas approcher d'une telle profondeur soit de nuit soit de jour. Sur les mêmes Mers depuis les hautes terres de Guatimala en Mexique jusques à Californie, la plus grande partie de la côte est basse, aussi y peut-on moüiller seurement. En Asie la côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Bengale, toute la côte de Coromandel, & la côte des environs de Malaga, & prez de là l'Isle de Sumatra du même côté, la plupart de ces côtes sont basses & bonnes pour ancrer. Mais à coté de l'Occident de Sumatra, les côtes sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plupart des Isles situées à l'Orient de Sumatra, comme les Isles de Borneo, de Celebes, de Gilolo, & quantité d'autre Isles de moindre consideration, qui sont dispersées par-ci par là sur ces mers, & qui ont de bonnes rades, avec plusieurs fonds bas: Mais les Isles

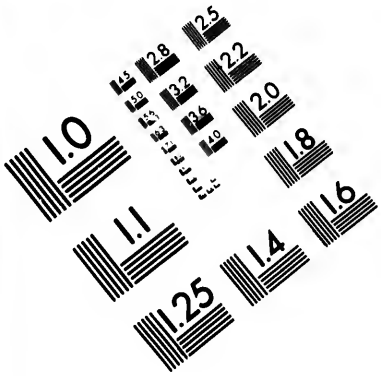
les de l'Ocean de l'Inde Orientale, sur tout l'Oüest de ces Isles, sont des terres hautes & escarpées, principalement les parties Occidentales non seulement de Sumatra, mais aussi de *Java*, de Timor, &c. On n'auroit jamais fait si l'on vouloit produire tous les exemples qu'on pourroit trouver. On dira seulement en general, qu'il est rare que les côtes hautes soient sans eaux profondes, & au contraire les terres basses & les Mers peu creuses se trouvent presque toûjours ensemble.

Aprés cette digression, retournons aux autres Isles. Celles de Montmouth & de Grafton sont extrémement montueuses, & il y a plusieurs de ces precipices escarpez dont je ferai une description particuliere. Les deux petites Isles sont plates & unies. Il y a seulement dans l'Isle de Bachi une montagne escarpée & maigre; mais l'Isle des Chevres est tout à fait plate & unie.

Le terroir de ces Isles est rouge pour la plupart; mais il y a des valées où il est noir. Les montagnes sont extrémement pierreuses, & les vallées bien arrosées de ruisseaux d'eau douce qui se jettent dans la Mer en diferens endroits. Le terroir est assez fertile, & principalement dans les vallées. Il y vient assez grande quantité d'arbres qui ne sont pas extrémement gros, quoi que l'herbe y soit grosse. Il y a de petite herbe aux cotés des montagnes, & des montagnes même où il se trouve des mines. Il y eut des insulaires qui nous dirent, que le metal jaune qu'ils nous montrerent, & dont je parlerai plus au long, venoit de ces montagnes.

Les fruits de ces Isles sont quelques Plantains, des Bananes, des pommes de pin, des Citrouilles, des cannes à sucre &c. Il pourroit y en avoir davantage, si les habitans le vouloient, car le terroir paroit assez fertile. Il y a force Patates & Yames, qui sont l'aliment ordinaire des gens du pays qui s'en servent

au



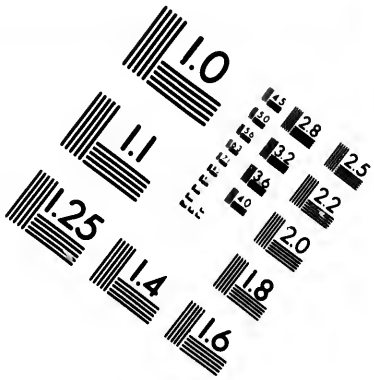
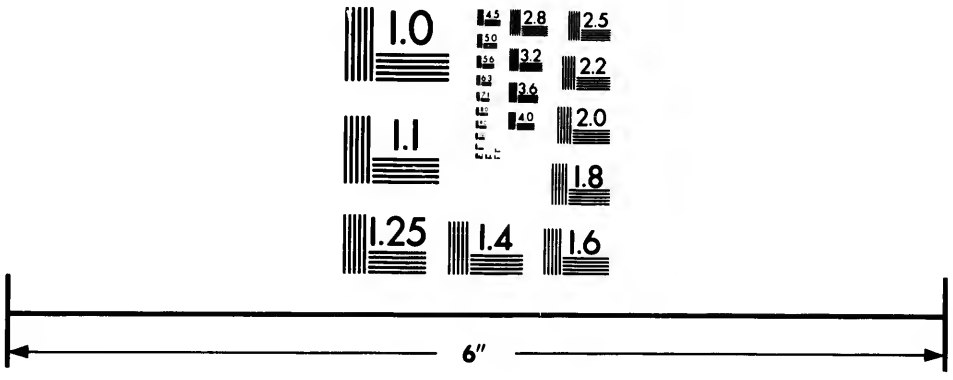
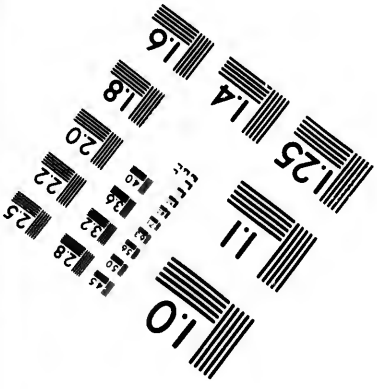
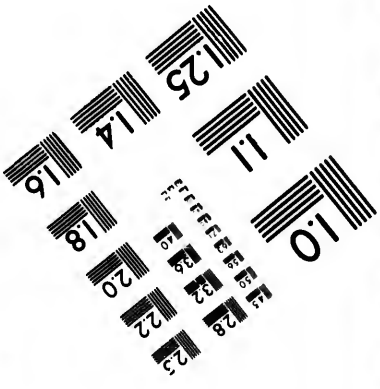


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0

au lieu de pain ; car pour le peu de Plantain qu'ils ont ils le mangent au lieu de fruit. Il y a auſſi du coton qui croit ſur de petites plantes.

Il y a quantité de Chevres & de Cochons, mais peu de volaille ſoit ſauvage ſoit domeſtique. J'ai toûjours remarqué dans tous les voyages que j'ai fait aux Indes Orientales & Occidentales, que dans les lieux où il y a quantité de grain, c'eſt à dire de Ris en un endroit, & de Mahis dans un autre, il y a auſſi quantité de volaille: Mais en ces pays là il y a peu d'oiſeaux, & les habitans ne s'y nourriſſent que de fruits & de racines. Le peu d'oiſeaux domeſtiques qu'il y a ſont des Perruches & quelques autre petits oiſeaux. La volaille domeſtique ſont des coqs & des poules.

Les Iſles de Montmouth & de Grafton ſont fort habitées: Mais il n'y a qu'une ville dans l'Iſle de Bachi. Les Originaires de ces Iſles ſont petits & ramaſſez : Ils ont en general le viſage rond, le front bas, & les ſourcils grtu, les yeux couleur de noiſete & petits ; & cependant plus gros que ceux des Chinois ; les levres & la bouche ni grandes ni petites ; Les dens blanches ; les cheveux noirs, épais & lis', qu'ils portent fort courts, ne paſſant juſtement que les oreilles, & pas plus longs d'un coté que de l'autre.

Ils ne portent ni chapeau, ni bonnet ; ni Turban, ni rien pour ſe garentir du Soleil. Les hommes pour la plupart n'ont qu'un ſimple petit linge pour couvrir leur nudité. Il y en a qui portent une eſpece de juſte-au corps fait de feuilles de Plantains qui étoient auſſi rudes qu'une peau d'ours. Je n'ai jamais rien vû de ſi raboteux. Les femmes portent une eſpece de jupon de coton qui leur décend un peu plus bas que les genoux Ce jupon eſt d'une groſſe toile qu'ils font eux mêmes de leur coton. Les hommes & les femmes portent aux ore il-

oreilles de grandes bagues faites du metal jaune dont on a ci devant parlé. Si c'eſt de l'or ou non, c'eſt ce que je ne puis pas dire poſitivement. Je l'ai cru Or: Il étoit peſant, & de la couleur de nôtre Or pâle. Je voudrois bien en avoir apporté pour contenter ma curioſité, mais je n'eus pas dequoi en acheter. Le Capitaine Reed eut deux de ces bagues pour du fer qui eſt fort recherché. Il en auroit acheté davantage, car il le trouvoit à bon marché, mais la pâleur du metal faiſoit que lui & ſes gens ſe défioient que ce ne fut pas du vrai Or. Pour moi j'aurois couru les riſques d'en acheter une petite partie; mais comme je n'avois rien à la grande quantité de fer que nous avions à bord, & que les marchands d'Angleterre l'avoient confié au Capitaine Swan, je n'oſai pas le troquer.

Quand ces bagues étoient polies, elles paroiſſoient tres-claires; mais le tems les changeoit & les rendoit d'un jaune pâle. Pour les décraſſer on faiſoit une petite pâte molle de terre rouge dont on barbouille la bague qu'on jette enſuite dans le feu, où elle demeure juſques à ce qu'elle ſoit rouge. Alors on la tire, on la fait refroidir dans l'eau, on en ote la pâte, & elle paroit claire & luiſante comme devant.

Ces inſulaires n'ont que de petites maiſons baſſes. Les cotés qui ſont faits de petits piquets fermez de branches, n'ont pas au delà de quatre pieds & demi de haut, & les piquets n'ont pas plus de ſept à huit pieds de hauteur. A un bout de la maiſon il y a un foyer, & à l'autre des planches pour ſe coucher. Ils demeurent enſemble dans de petits villages bâtis aux cotés & aux ſommets des montagnes pierreuſes, trois à quatre rangs de maiſons les unes ſur les autres, & ſur des precipices ſi eſcarpez, qu'on monte aux maiſons du premier rang avec une échelle de bois, & de là à tous les étages de la maiſon qui eſt au deſſus, car on ne peut point monter autrement. La plaine du pre-

mier precipice eſt quelquefois ſi grande qu'il y a aſſez de place pour bâtir un rang de maiſons tout le long des bords, & pour laiſſer une ruë fort étroite qui regne tout le long devant les portes entre le rang des maiſons & le pied d'un ſecond precipice, dont l'eſplanade eſt en quelque maniere au niveau du faite des maiſons d'en bas, & ainſi du reſte. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rang ou ruë, eſt à peu prez au milieu, dans un defilé ſerré qu'on a laiſſé exprez; & comme chaque coté de la ruë eſt auſſi ſur un precipice, on n'a qu'à tirer l'échelle ſi l'on eſt attaqué, & alors il n'y a pas moyen de monter qu'en grimpant comme on feroit ſur une muraille perpendiculaire: Et pour n'étre pas attaqué d'en haut, on a ſoin de bâtir ſur une montagne qui penche d'un coté vers la Mer, ou ſur un precipice haut, eſcarpé, perpendiculaire, & entierement inacceſſible. Ces precipices ſont naturels, car les rochers paroiſſent ſi durs, qu'il n'y a pas moyen d'y faire aucuns ouvrages; & il n'y a point de marques qui faſſent juger que l'art y ait jamais été employé. Il y a dans l'Iſle de Baſchi un rocher de cette nature qui a le dos tourné tout contre la Mer, & ſur lequel on a bâti. Les Iſles de Montmouth & de Grafton ont beaucoup de ces montagnes & de villages; & les gens du pays ſoit par crainte des Avanturiers ou ennemis étrangers, ou de peur que quelqu'un d'entr'eux ne s'aviſe de faire des factions, ne batiſſent que dans ces lieux fortifiez par la nature. Je croi que c'eſt à cauſe de cela que l'Iſle d'Orange, quoique la plus grande, & auſſi fertile qu'aucune des autres, étant au niveau, & par conſequent expoſée, n'eſt point habitée. Je n'y ai jamais vû ni precipices ni villages de cette nature.

Ces Inſulaires ſont auſſi aſſez ingenieux à faire des bateaux. Leurs petites Chaloupes reſſemblent beau-

beaucoup à celles dont on se sert à Deal, si ce n'est, qu'elles ne sont pas si grosses, & qu'elles sont de planches fort étroites attachées avec des chevilles de bois, & des clous. Ils en ont aussi d'assez grandes pour porter quarante à cinquante hommes. C'elles ci ont douze à quatorze rames d'un coté. Elles resiemblent beaucoup aux petites, & sont à double banc, c'est à dire que deux hommes sont assis sur un même banc, & rament l'un d'un coté, l'autre de l'autre. Ils connoissent l'usage du fer, & savent le mettre en œuvre. Leurs soufflets sont comme ceux des *Mindanayans*.

L'occupation ordinaire des hommes est la pêche; mais je ne les ai jamais vû prendre beaucoup de poisson. Peut être est-ce parce qu'il est plus abondant en certains tems qu'en d'autres. Les femmes ont soin des Plantations.

Je ne les ai jamais vû tuer pour eux, ni Chevres ni Cochons; Cependant ils demandoient le ventre des Chevres qu'ils nous vendoient: Et si nos matelots les jettoient à la Mer, ils les ramassoient & les peaux des Chevres aussi. Ils ne touchoient point aux boyaux des cochons; mais pour les peaux des Chevres, si nos gens jettoient ce qui leur en restoit, aprés qu'ils avoient fait des saucisses, les insulaires les emportoient à terre, faisoient du feu, flamboient le poil, & grilloient ensuite la peau sur les charbons jusques à ce qu'ils la jugeoient bonne à manger; & alors ils la machoient, la mettoient en pieces avec les dents, & l'avalloient enfin. Un ventre de Chevre est pour eux un excellent plat. Voici comme ils l'accommodent. Ils jettent dans leur pot toute l'herbe à demi machée & toutes les cruditez qui se trouvent dans le ventricule, ils mettent ce pot sur le feu, & le remuent souvent. Cela fume & enfle comme de la boüillie, le vent en fait sortir le ferment & rend une puanteur de

fort mauvais gout. Pendant que cela ſe fait s'il ont quelques poiſſons, comme ils en avoient ordinairement deux ou trois petits. On les nettoye bien en gens qui n'aiment pas diroit on, la mal propreté, ſeparent la chair d'avec les arétes, & la coupent enſuite le plus menu qu'ils peuvent. Aprés que leur pot a bien boüilli, ils l'otent du feu, y jettent un peu de ſel, & mangent ce qui eſt dedans avec le poiſſon crud coupé par petits morceaux. Cette ordure tirée du ventricule de la Chevre ainſi apretée, ſemble des herbes boüillies & hachées menu. Ils mangent celà avec les doigts comme les Mores leur Pilaw ou Broüet; car ils ne ſe ſervent point de Cuiliers.

Ils ont un autre ragout fait d'une eſpece de ſauterelles qui ont le corps d'environ un pouce & demi de long, & de la groſſeur du bout du petit doigt. Leurs ailes ſont larges & minces, & leurs jambes longues & petites. C'étoit alors la ſaiſon de l'année où ces animaux viennent en foule, & par groſſes troupes, manger les feuilles de Patates & autres herbes. Les inſulaires vont avec des filets, & en prennent une pleine pinte d'un coup de balay. Quand ils en ont aſſez, ils les emportent chez eux, & les font griller ſur le feu dans un pot de terre. Les ailes & les jambes ſe détachent alors, & la tête & le corps deviennent rouges comme des Chevretes boüillies, de brunes qu'elles étoient au paravant. Comme le corps eſt fort plein, c'eſt une viande fort humide. Pour la tête elle craque entre les dents. J'ai mangé une fois de ce ragout, & l'ai trouvé aſſez bon: Mais pour l'autre, mon eſtomac ne ſauroit le ſoufrir.

Ils ne boivent ordinairement que de l'eau, non plus que tous les autres Indiens. Ils ont outre cela une liqueur qu'ils font de jus de Cannes à ſucre, Ils la font boüillir, & y mélent de petites graines noires. Quand elle a bien boüilli, ils la mettent dans de grandes

des cruches, & la laiſſent travailler deux ou trois jours. Dés qu'elle ne travaille plus, elle devient claire, & eſt incontinent bonne à boire. Cette liqueur eſt excellente, & reſſemble fort à nôtre biere d'Angleterre, ſoit pour la couleur ou pour le gout. Elle eſt extrémement forte, & je croi auſſi fort ſaine; car nos gens qui en burent vigoureuſement durant pluſieurs ſemaines, & s'en enyvrerent ſouvent, n'en furent point malades. Les Inſulaires en apportoient tous les jours grande quantité à ceux qui étoient à bord, & à ceux qui étoient à terre; car une partie de nôtre équipage travailloit dans l'Iſle de Bachi, à laquelle on donne ce nom à cauſe de cette liqueur potable, parce que c'eſt ainſi que les gens du pays apellent cette boiſſon. Comme elle ne coutoit pas beaucoup, nos gens auſſi en beuvoient volontiers. Cette liqueur donc & le grand uſage qu'on en fait determinerent nos gens de donner à toutes ces Iſles le nom d'Iſles de Bachi.

Je ne ſai quelle langue parlent les habitans, car elle n'a pour le ſon aucune afinité au Chinois qui ſe parle beaucoup entre les dents, non plus qu'au *Malayan*. Ils appelloient *Bullawan* le metal dont étoient faites les bagues de leurs oreilles; & ce metal eſt le même que les *Mindanayans* apellent or. Ainſi il y a apparence, que leur langue a du rapport à celle des Iſles Philippines; car c'eſt le nom que tous ces Indiens en general donnent à l'Or. Je ne pus point ſavoir d'où ils tirent leur fer: Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils vont avec leurs grands bateaux au Nord de Luçon, & que c'eſt de cette Iſle qu'ils le tirent. Je n'y vis que du fer, & des morceaux de peaux de Bufles, que je jugeai qu'ils achetoient des Etrangers. Leur habits étoient de ce qu'ils faiſoient venir chez eux.

Leurs armes ſont des Lances de bois, & ils en ont

peu qui ayent du fer au bout. C'eſt là tout ce qu'ils ont d'armes. Leur cuiraſſe eſt un morceau de peau de Bufle, fait comme la caſaque de nos Rouillés, ſans manches, & couſu enſemble par les deux bouts avec des trous pour paſſer la tête & les bras. Cette cuirace ou juſte-au corps de Bufle leur décend juſqu'aux genoux. Il eſt juſte vers les épaules; mais par le bas il a trois pieds de large, & autant d'épaiſſeur que de largeur.

Je n'ai remarqué parmi eux aucun ſervice religieux; auſſi n'ont-ils point d'idoles. Il ne m'a pas paru non plus qu'ils eſtiment un jour plus que l'autre, ni que les uns ayent plus d'autorité que les autres, il m'a ſemblé au contraire qu'ils étoient tous égaux, à cela prez ſeulement que chacun eſt maitre chez ſoi, & que les enfans honorent & reſpectent leurs parens.

Il y a neanmoins apparence qu'ils ont quelque loi ou coutume pour ſe gouverner; Car pendant le ſejour que nous y fimes je vis enterrer un jeune homme tout vivant, & c'étoit pour vol autant que nous pumes le comprendre. On fit un grand trou, & il y vint une grande afluence de peuple pour dire le dernier adieu au coupable. Il y avoit entr'autres une femme qui faiſoit de grandes lamentations, & qui défit les bagues que le criminel avoit aux Oreilles. Nous crumes que c'étoit ſa mere. Le patient ayant dit adieu à cette femme & à quelques autres perſonnes, fut mis dans le trou, & couvert de terre. Il ne fit pas la moindre agitation, & reçut tranquillement ſa peine. On jetta de la terre ſur lui, & on l'étoufa.

Ils n'ont qu'une femme avec laquelle ils vivent fort bien; & les enfans ſont fort obeïſſans au pere & à la mere. Les Garçons vont à la pêche avec leurs peres, & les filles demeurent à la maiſon avec leurs meres. Quand elles ont aſſez de force

ce on les envoye aux plantations fouïr des Yames & des Patates, dont elles apportent tous les jours au logis sur leurs têtes autant qu'il en faut pour toute la famille, car ils n'ont ni Ris ni Mahis.

Leurs plantations sont dans les vallées assez éloignées des maisons. Chacun a un morceau de terre en proprieté, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire sufisamment pour ne rien emprunter de son voisin.

Quoiqu'ils paroissent sales à leurs ragouts de ventres de Chevres, ils sont d'ailleurs fort propres en leurs personnes tant les hommes que les femmes. Ce sont les gens les plus paisibles & les plus civils que j'aye jamais rencontrez. Je n'ai jamais remarqué, qu'ils se soient mis en colere les uns contre les autres. J'ai regardé avec admiration de voir à bord de nôtre vaisseau vingt à trente bateaux tout à la fois, sans qu'il soit arrivé le moindre demêlé; au contraire tout étoit paisible & honnéte, & chacun tâchoit de se secourir dans le besoin. Nul bruit, nulle apparence de mécontentement; & quoiqu'il arrivat quelquefois des traverses, qui auroient pû mettre d'autres gens aux mains, tout cela neanmoins ne fut pas capable de les émouvoir. Ils boivent aussi quelquefois, & s'échaufent en beuvant; cependant je n'ai jamais remarqué pour cela le moindre emportement en eux. Non seulement ils sont honnétes entr'eux, mais aussi fort obligeans & fort genereux à l'égard des Etrangers; & contre l'ordinaire, leurs enfans ne nous faisoient rien de desobligeant. A la verité quand nous allions chez eux, les femmes nous demandoient modestement quelques guenilles ou petits morceaux de toile pour enveloper leurs enfans; ce qu'elles faisoient en nous les montrant. Il est ordinaire de demander parmi toutes ces nations barba-

res ; cependant on demandoit ici avec moins d'importunité qu'ailleurs. Pour les hommes ils ne demandent jamais rien. Il ne nous fut rien dérobé qu'une fois, qui fut la premiere fois que nous moüillames comme je le dirai, dans la ſuite ; mais depuis, ils en uſerent envers nous avec beaucoup d'équité & de ſincerité, & nous receurent chez eux le mieux du monde, avec du Bachi dont ils nous regaloient. S'ils n'en avoient pas chez eux, ils en achetoient une cruche de leurs voiſins, & s'aſſeyoient avec nous. Nous les voyions aller & donner une piece ou deux de leur or pour quelques cruches de Bachi. Parmi des Indiens Barbares comme ceux ci paroiſſent l'être, j'admirois de voir acheter & vendre ; choſe qui n'eſt pas ordinaire, non plus que de converſer avec des Etrangers avec tant de franchiſe, & d'aller à bord de leurs vaiſſeaux avec ſi peu de precaution. Cependant le peu de commerce qu'ils font peut les avoir portez à cela. A ces petits regals eux & leur famille, femmes & enfans beuvoient avec de petites calebaces. Quand ils étoient ſeuls, ils beuvoient les uns aux autres ; mais quand nous y étions, ils beuvoient d'abord toujours à quelqu'un de nous.

Ils n'ont aucune monnoye ; mais ils ont de petits morceaux du metal dont j'ai parlé, qu'ils lient bien ſeurement dans des feuilles de Plantain ou autres. Ils troquent ce metal pour ce qu'ils ont beſoin, & en donnent une petite quantité, environ deux à trois grains pour une cruche de Bachi qui contiendra cinq à ſix Gallons. Ils n'ont point de balances, & le donnent à la vûe.

Revenons maintenant à nos afaires. J'ai ci devant dit que nous moüillames là le ſixiéme d'Aout. Pendant que nous ferlions nos voiles, il vint à bord prez de cent bateaux, où il y avoit dans chacun trois à quatre inſulaires ; enſorte que nôtre tillac étoit tout plein

plein de monde. Nous eumes d'abord peur de tant de gens; c'eſt pourquoi nous fimes porter à la poupe vingt à trente petites armes, & mimes trois à quatre hommes en ſentinelle avec leurs fuſils à la main, & prets à faire feu ſur eux, s'ils ſe mettoient en devoir de nous inſulter. Mais ils furent fort paiſibles. Ils ſe contenterent d'enlever de la vieille ferraille qu'ils trouverent ſur nôtre tillac, & prirent auſſi les bandes de fer de nôtre pompe, & les chevilles des roües de nos afuts avant que nous nous en aperceuſſions. Un des nôtres aperceut enfin qu'ils etoient fort empreſſez à en arracher une, & ſe ſaiſit du larron qui ſe mit d'abord à crier. Le reſte ſauta incontinent hors du vaiſſeau, les uns dans leurs bateaux, les autres dans la Mer, & s'en retournerent tous à terre. Mais nous étant aperceus de leur épouvante, nous fimes de grandes careſſes à celui qui étoit en arret, & qui n'avoit fait que trembler depuis. Nous lui donnames enfin un petit morceau de fer, aprés quoi il ſauta dans l'eau, & alla rejoindre à la nage ſes Camarades qui rodoient autour de nôtre vaiſſeau pour voir quel en ſeroit le denoüement. Nous leurs fimes alors ſigne de revenir à bord, ne voulant pas perdre l'occaſion de faire commerce avec eux. Il y en eut qui revinrent, & ils furent toûjours depuis fort honnêtes & fort civils.

Nous envoyames incontinent aprés un Canot à terre pour étre informez de leur maniere de vivre, & des proviſions qu'ils avoient. L'equipage de nôtre Canot fut fort bien regalé de *Bachi*, vit quantité de Cochons, & en apporta quelques uns à bord. Aprés cela ces Inſulaires nous apporterent & des Cochons & des Chevres, & il ne ſe paſſoit point de jour, qu'il ne vint des bateaux chargez de quinze à vingt Cochons & Chevres que nous

avions pour peu de choſe. Nous ne donnions pour une bonne graſſe Chevre qu'un cercle de vieux fer, & pour un Cochon peſant 70. ou 80. livres, deux à trois livres de fer. Ils nous apportoient auſſi des cruches de leur boiſſon, & recevoient en recompenſe de vieux clous & pointes de fer, & des bales de plomb. Outre les denrées dont on vient de parler, ils nous apportoient quantité de Yames & de Patates, que nous avions auſſi pour de vieille ferraille, & des bales. Nous occupions un homme tout le long du jour à couper ſans feu nos barres de fer en petits morceaux, pour en payer le grand nombre de Cochons & de Chevres que nous achetions des Inſulaires, qui ne vouloient pas les donner pour des cloux comme leur boiſſon & leurs racines. Nous fimes en ſorte qu'ils ne ſeurent jamais combien nous avions de ferraille, & cela afin qu'ils en fiſſent plus de cas. Tous les matins dés qu'il étoit jour, ils venoient à bord avec leurs denrées que nous achetions ſuivant le beſoin que nous en avions. Nous ne prenions d'ordinaire qu'autant de Chevres & de racines qu'il nous en faloit pour la journée, mais pour les Cochons qui ſe pouvoient garder ſalez, nous en achetions grande quantité. Leurs Cochons étoient fort bons, mais je n'en ai jamais vû tant de galeux que là.

Nous fimes eau à un fort joli ruiſſeau prez de nous, & dans l'Iſle de Grafton, où nous moüillames d'abord. Nous fumes là trois à quatre jours avant que d'aller aux autres Iſles. Nous fimes voile du coté du Sud, cotoyant la partie Orientale de l'Iſle de Grafton: Aprés cela nous paſſames entre cette Iſle & l'Iſle de Monmouth, où nous ſejournames une marée. La marée y eſt fort violente, & rend quelquefois la Mer courte & coupée. Son cours eſt entre ces Iſles au Sud quart d'eſt, &

& au Nord quart d'Oüeſt. Le flux va au Nord, & le reflux au Sud. La Mer hauſſe & baiſſe environ huit pieds.

Partant de là nous cotoyâmes durant deux lieües au Sud, l'Occident de l'Iſle de Monmouth, & ne trouvant point où moüiller, nous allames à l'Iſle de Bachi, & jettames une ancre au Nord-Eſt de cette Iſle prez d'une petite Baye ſablonneuſe, à ſept braſſes d'eau, ſur un ſable clair & dur, & à environ un quart de mille de la côte. Ces deux Iſles ſont diviſées par un aſſez large Canal, où l'on peut moüiller par tout. La profondeur de l'eau eſt 12. 14 & 16. braſſes.

Nous ne fumes pas plûtôt à terre, que nous fimes une tente pour y raccommoder nos voiles. Nous paſſames là le reſte de nôtre tems, c'eſt à dire depuis le 13. d'Août, juſqu'au 26. de ſeptembre. Durant ce tems là nous raccommodames nos voiles, & nettoyames bien le fond de nôtre vaiſſeau. Quelques uns des nôtres alloient tous les jours aux villes, & y étoient fort bien reçus. Les Inſulaires venoient auſſi à bord avec leurs bateaux pour y vendre leurs denrées; & ſi nous ne les prenions pas ce jour là, le lendemain ils nous rapportoient les mêmes choſes.

Les vents étoient encore Sud-Oüeſt & Sud-Sud Oüeſt, le tems preſque toûjours beau. Nous eſperions que le mois d'Octobre ameneroit les vents de Nord Eſt; c'eſt pourquoi nous nous tenions prets à faire voile auſſi tôt que le *Monſon* Oriental ſeroit afermi, pour aller croiſer à la hauteur de *Manila*: Auſſi étoit-ce pour cela que nous faiſions toutes les proviſions qui nous étoient neceſſaires. Nous ſalames 70. ou 80. Cochons gras, & achetames bonne quantité de Yames & de Patates pour manger en Mer.

Vers le 24. de Septembre, les vents ſe tour-

nerent à l'Eſt, & puis au Nord-Eſt, & toûjours beau tems. Le 25. vent de Nord un peu frais. Le ciel commença à ſe couvrir de nuages, & le vent à ſe fortifier.

A mi-nuit groſſe tempéte. Nous étions alors ſur une de nos plus groſſes ancres de prouë, & quoique nous n'euſſions ni vergues ni grand Mat, nous ne laiſſions pas de chaſſer ſur nos ancres. Cela nous obligea de jetter une autre groſſe ancre, & de filer beaucoup de cable; ce qui nous retint juſqu'à onze heures du lendemain. Mais le vent étant encore devenu plus violent, nous recommençames à chaſſer ſur nos ancres nonobſtant nos deux ancres. Le vent étoit alors Nord quart d'Oüeſt. Nous derivames juſqu'à trois ou quatre heures aprés Midi; & ce fut un bonheur pour nous, que nous ne rencontraſſions ni Iſles ni ſables, ni roches, car s'il y en avoit eu nous y aurions indubitablement donné. Nous fimes tout ce que nous pumes pour nous retenir, d'autant plus fachez de nous éloigner que nous avions ſix de nos gens à terre. Emportez enfin en pleine Mer, il fut inutile de vouloir retarder. Nous levames donc une de nos ancres, & coupames le cable de l'autre, parce que nous ne pouvions la retirer ſans courre riſque de couler bas. Nous voilà donc en Mer. La nuit ſuivante, l'orage fut d'une extréme violence, & avec cela groſſe pluye, en ſorte que nous fumes forcez de tenir la Mer ſans porter aucunes voiles juſques à trois heures du matin. Le vent s'étant enſuite afoibli, nous remimes nôtre Mizéne portant le Cap à l'Oüeſt. Le 27. le vent diminua conſiderablement, mais il pleut violemment toute la journée & la nuit ſuivante. Le 28. le vent ſe tourna au Nord-Eſt, éclaircit le tems, & ſoufla vigoureuſment; mais il ne dura pas long-tems; car il changea à l'Eſt, puis au Sud-Eſt, enſuite au Sud, & enfin il ſe fixa au Sud Oüeſt. Nous eumes alors un raiſonnable vent, & beau tems. Ce

Ce fut le 29 que le vent tourna au Sud-Oüest, & que nous fimes force de voiles pour retourner à l'Isle, d'où nous étions partis involontairement. Le 30. nous eumes un vent d'Oüest, & vimes les Isles; mais nous ne pûmes y arriver avant la nuit. C'est pourquoi nous fimes route au Sud jusqu'à deux heures du matin, que nous revirames de bord, & fimes route tout le matin, & revinmes moüiller enfin le premier d'Octobre environ Midi au même endroit d'où l'orage nous avoit chassez

Nos six hommes furent conduits à bord par les Insulaires, auxquels nous donnames trois barres entieres de fer en recompense de leur bonté & honnêteté; ce qui fut pour eux un present d'un prix extraordinaire. Mr. Robert Hall étoit un des six qui êtoient restez à terre. Je parlerai plus amplement de lui dans la suite. Lui & les autres me dirent, qu'aprés qu'on eut perdu le vaisseau de vûe, les Insulaires commencerent à les traiter avec plus de bonté qu'auparavant, & leur conseillerent de couper leurs cheveux aussi courts qu'étoient les leurs, ofrant de donner à chacun une jeune femme s'ils vouloient le faire, & pour dot une petite hache, & autres instrumens de fer propres à travailler à la terre, leur faisant voir en même tems une piece de terre qu'ils leur donneroient à cultiver. Divers habitans de la ville où ils étoient alors leur firent des caresses; mais ils s'attacherent principalement à celui avec lequel ils étoient allez à terre, & furent plus chez lui que par tout ailleurs. Le vaisseau ne commença pas plûtôt à reparoitre, qu'ils recommencerent à les importuner pour avoir quelques morceaux de fer, qui est la chose qu'ils souhaitent principalement, & qu'ils estiment même plus que les bagues de leurs oreilles. Il nous auroit été facile d'acheter tout les aneaux de leurs oreilles & tout l'or qu'ils avoient pour nos barres de fer,

ſi nous avions été aſſeurez qu'il eut été bon : Cependant quand on le touchoit, & qu'on le comparoit avec d'autre or, on n'y remarquoit aucune diference, quoi qu'il parut fort pâle en maſſe : Mais nous en étions degoutez de nouveau de voir qu'ils le poliſſoient ſi ſouvent.

Cette derniere tempéte avoit entierement découragé nos gens : Car quoiqu'elle n'eut pas été de la violence de celle que nous eſſuyames ſur la côte de la Chine, & dont la memoire étoit encore toute fraiche, elle fit neanmoins beaucoup d'impreſſion ſur eux, & leur cauſa tant de frayeur, qu'elle leur fit perdre l'envie de croiſer devant *Manila*, de peur d'en avoir une troiſiéme. Chacun alors ſe ſouhaita chez ſoi, comme on avoit fait cent fois auparavant : Mais le Capitaine Reed & le Capitaine Teat qui étoit le maitre, leur conſeillerent d'aller au Cap Comorin, & qu'alors ils s'expliqueroient plus amplement ſur le deſſein qu'ils avoient, qui étoit ſans doute d'aller croiſer ſur la Mer rouge. Ils furent écoutez, & n'eurent pas de peine à perſuader.

Le *Monſon* Oriental n'étoit pas alors éloigné ; & la meilleure route auroit été de paſſer par le detroit de *Malacca* : Mais le Capitaine repreſenta qu'il y avoit du danger à cauſe du grand nombre d'Iſles & des fonds bas qu'il y avoit, & que pas un de nous ne connoiſſoit cette Mer là. Il jugea donc que le meilleur étoit de cotoyer la partie Orientale des Iſles Philippines, & de faire route au Sud vers les Iſles à épiceries pour paſſer à la hauteur de l'Iſle de *Timor*, & de là dans l'Ocean Oriental de l'Inde.

Cette route paroiſſoit fort ennuyeuſe, & tout auſſi dangereuſe que l'autre ; mais ils avoient moins à craindre de rencontrer par là des vaiſſeaux Anglois ou Hollandois ; qui étoit le principal ſujet de leur aprehenſion. Je fus aſſez content de la choſe, voyant que plus nous irions loin, plus j'aquerrois de lumie-

res

res & d'experience ; ce qui étoit mon principal but. Je considerois aussi que cette route me fourniroit plus de lieux pour pouvoir executer le dessein que j'avois de me tirer de leurs mains aussi tôt que l'occasion s'en presenteroit.

CHAPITRE. XVI.

Ils partent des Isles de Bachi, & passent prez de quelques autres Isles, du Septentrion de celle de Luçon, à l'Isle saint Jean, & autres des Isles Philippines, ils s'arrêtent à deux Isles proches de Mindanoa, *où ils radoubent leur vaisseau, & font une Pompe à l'Espagnole. Le jeune Prince des Isles à épiceries leur apprend de nouvelles du Capitaine Swan & de ses gens qu'ils avoient laissez à* Mindanao. *L'Auteur propose vainement à l'équipage de le rapeller. Relation du meurtre de ce Capitaine à* Mindanao. *Isles à Gerofle, Ternate, Tidore &c. Isle Celebes. Maccasser ville des Hollandois. Ils cotoient la partie Orientale de l'Isle Celebes, & passent avec beaucoup de peine entre cette Isle & les autres Isles & fonds bas. Tortuës sauvages. Petoncles d'une prodigieuse grosseur. Vigne sauvage de grande vertu pour le mal des jambes. Grands arbres d'une grosseur excessive. Sables marquez d'une maniere ex-*

extraordinaire. Cataracte. Deſcription des Cataractes. Relation d'une Cataracte. Grains inconſtans & variables. Tortuë. Iſle de Bouton. Calla-Suſung, *ſa ville Capitale & ſon havre. Ses Habitans. Ils viſitent le Sultan & en ſont viſitez. Deviſe du Sultan ſur le pavillon de ſon Pros : Ses Gardes, ſon habit, & ſes enfans. Commerce des Inſulaires. De la diference qu'ils font entre les Anglois & les Hollandois. Indiens maritimes vendent les autres comme eſclaves. Comment reçus à* Calla-ſuſung. *Enfant qui avoit quatre rangs de dents. Perruches. Crocadores, eſpece de perroquets blancs. Ils paſſent entre* Omba, Pentare, *Timor, &c. Iſles habitées. Fonds bas. Nouvelle Hollande qu'on met trop au Septentrion. Son terroir, & ſes arbres à Dragon. Habitans. Leur portrait, leurs habits, leur nourriture, leurs armes, &c. Comment ils tirent du feu du bois. Leurs habitations, combien les habitans ſont peu propres au travail, &c. Groſſes marées en ces pays là. Ils forment le deſſein d'aller à l'Iſle de Cocos, & au Cap Comorin.*

LE 3. jour d'Octobre nous partimes des Iſles de Bachi faiſant route au Sud, & reſolus de paſſer entre les Iſles à Epiceries. Nous eumes beau-

tems,

tems, & vent d'Oüest. D'abord nous fimes route Sud-Sud-Oüest, & cotoyames certaines petites Isles qui sont precisément au Nord de l'Isle de Luçon. Nous les laissames toutes à nôtre Occident, & fimes route à l'Orient de cette Isle & des autres Philippines, que nous cotoyames du coté du Midi.

Le Nord-Est de l'Isle de Luçon paroit un bon pays, plat, assez élevé, plain & uni durant plusieurs lieuës. On ne voit dans les plaines que quelques montagnes droites & asses hautes; mais jamais plusieurs qui se joignent. Le pays paroit de ce coté là composé de pacages pour la plupart: Mais le Sud-Est, un peu plus montueux & plus boisé.

Laissant donc l'Isle de Luçon, & avec elle nos riches projets, nous fimes voile du coté du Midi, & passames à l'Orient des autres Isles Phillppines. Elles paroissent plus montueuses & moins boisées, jusques à ce qu'on est à vûe de l'Isle de saint Jean, la premiere de ce nom dont j'ai fait mention. L'autre dont j'ai parlé, est sur la côte de la Chine; & j'en ai parlé comme d'une Isle extrémement boisée. Le vent de Sud que nous eumes nous contraignit de nous éloigner de ces Isles.

Le 14. d'Octobre nous vinmes prez d'une petite Isle basse & boisée, située au Sud-Est de *Mindanao*, & qui en est éloignée d'environ vingt lieuës. Je ne la trouve point dans aucune Carte marine.

Le 15. le vent étant Nord-Est, nous fimes route à l'Oüest pour gagner *Mindanao*, & arrivames pour la seconde fois au Sud-Est de cette Isle. Nous entrames & moüillames entre deux petites Isles situées à environ 5. degrez dix minutes de latitude Septentrionale. J'ai parlé de ces deux Isles en parlant du premier voyage que nous fimes sur cette côte. Au Nord Oüest de la plus Orientale de ces Isles, nous trouvames une jolie petite anse propre à carener, ou à haler à terre. Aussi nous y entrames, nous défunames d'abord nôtre vaisseau, & nous preparames à le mettre sur le sec

pour

pour en Calfeutrer le fonds. Ces Isles sont à environ trois à quatre lieües de *Mindanao*. Elles n'ont qu'environ quatre ou cinq milles de circuit, & sont d'une raisonnable hauteur. La terre est noire & profonde, & il y a deux petits ruisseaux d'eau douce.

Ces Isles sont fort abondantes en beaux & grands arbres; aussi envoyames-nous nos Charpentiers à terre pour en couper pour nôtre usage: En effet nous y fimes un nouveau Beaupré, & le mimes sur le champ parce que le nôtre ne valoit plus rien. Nous fimes aussi une vergue & un perroquet pour nôtre mât d'avant; & comme nos pompes étoient usées & ne pouvoient plus servir, ils couperent un arbre pour en faire une nouvelle. On quarra d'abord l'arbre, ensuite on le scia par le milieu, & puis on perça les deux moitiés avec la même justesse & la même exactitude. On fit la cavité de ces deux moitiés assez creuse pour contenir une pompe étant jointes ensemble. Nos Charpentiers eurent besoin de toute leur industrie pour joindre ces deux pieces avec la justesse necessaire pour en faire, s'il faut ainsi dire, l'etui d'une pompe; ce qui leur donna d'autant plus de peine qu'ils n'étoient pas accoutumez à des ouvrages de cette nature. Nous apprimes cette maniere de pompe des Espagnols, qui font ainsi celles des vaisseaux qu'ils ont sur les Mers du Sud; & je suis persuadé qu'il n'y a pas au monde de meilleures pompes.

Durant le sejour que nous fimes là, le jeune Prince dont j'ai parlé dans le Chapitre 13. vint à bord. Apprenant que nous avions dessein d'aller plus loin du coté du Midi, il nous pria de le transporter dans ses Etats lui & ses gens. Il nous montra son Isle sur nôtre carte, & nous en dit le nom. Nous le mimes sur nôtre Carte. Car il n'y étoit point; mais j'oubliai de le mettre dans mon journal.

Cet homme nous dit qu'il n'y avoit pas plus de six jours qu'il avoit vû le Capitaine Swan & plusieurs de ses

ſes gens que nous avions laiſſez à *Mindanao*. Il en nommoit même quelques uns qu'il diſoit ſe bien porter. Il ajoutoit qu'ils étoient alors à *Mindanao*; mais qu'ils avoient tous été en campagne avec Raia Laut; qu'ils avoient combatu ſous ſes ordres contre les Alfoures ſes ennemis avec leſquels il étoit en guerre: Que la plupart avoient combatu avec intrepidité, & qu'à cauſe de cela ils étoient fort honorez & eſtimez & du Sultan même, & du General Raja Laut. Que le Capitaine Swan avoit deſſein d'aller avec ſes gens au Fort ſaint George; & que pour cet éfet il avoit promis quarante onces d'or pour un vaiſſeau; mais que le proprietaire & lui n'étoient pas encore convenus & qu'il craignoit que le Sultan ne le laiſſeroit aller qu'aprés la fin de la guerre.

Ce Prince nous dit tout cela en Malayan que pluſieurs des nôtres avoient appris. En s'en allant, il promit de revenir dans trois jours, & le Capitaine Reed promit de l'attendre juſques-là; car nous avions à peu prez fait nos afaires. Ce Prince paroiſſoit fort aiſe de l'occaſion qui ſe preſentoit de s'en aller avec nous.

Aprés cela je tâchai de perſuader nos gens d'aller encore avec le vaiſſeau à la riviere de *Mindanao*, & d'ofrir tout de nouveau leurs ſervices au Capitaine Swan. Je pris le tems qu'on étoit occupé à faire de l'eau, & que la moitié de l'équipage étoit à terre. Je trouvai ceux à qui je parlai fort diſpoſez à faire la choſe, & les priai de n'en rien dire que je n'euſſe ſondé le reſte; ce que je me propoſois de faire le lendemain qu'ils viendroient relever les autres. Mais un de ceux qui paroiſſoit avoir le plus d'empreſſement pour le rapel du Capitaine Swan, revela le projet aux Capitaine Reed & Teat, qui détournerent incontinent l'équipage d'un ſemblable deſſein. Cependant comme ils n'étoient pas ſans apprehenſion

ils

ils partirent le plus promptement qu'il leur fut poſſible.

On m'a dit depuis que le Capitaine Swan & ſes gens avoient été long-tems à *Mindanao*, & que pluſieurs des ſiens, & ſur tout Mr. Roſy & Mr. Nelly avoient paſſé à Ternate ſur des barques Hollandoiſes. Ils furent long-tems à Ternate, & ſe rendirent enfin à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs journaux. De Batavia ils paſſerent en Europe. Quelques-uns moururent à *Mindanao*, du nombre deſquels furent Mrs. Harthope & Smith qui étoient les deux Marchands du Capitaine Swan. Mais enfin ce Capitaine allant dans un petit Canot avec ſon Chirurgien à bord d'un vaiſſeau Hollandois, qui étoit alors à la rade pour chercher les moyens de paſſer en Europe, ils furent renverſez à l'embouchure de la riviere par les Inſulaires qui étoient en embuſcade pour cela: Et comme Swan & ſon Chirurgien ne s'en défioient aucunement, il fut aiſé de les aſſommer dans l'eau. Quelques-uns ont cru que le General l'avoit fait faire pour avoir ſon or, dont il s'empara d'abord. D'autres diſent que ce fut, parce que la maiſon du General avoit été brulée peu de tems avant; & que le Capitaine Swan étoit accuſé de l'avoir fait. D'autres diſent enfin, que les menaces de ce Capitaine furent cauſe de ſa perte: En éfet il diſoit ſouvent que le General l'avoit trompé, & qu'il en auroit ſatisfaction. Il diſoit auſſi, qu'à preſent qu'il connoiſſoit les rivieres, & qu'il ſavoit les moyens de venir en tout tems; qu'il étoit inſtruit de leur maniere de combattre, & des foibles de leur pays, il s'en iroit, & revenant à la tête d'un parti, il pilleroit & ruineroit & les habitans & le pays. Le General ayant appris ces diſcours diſoit, quoi! eſt-ce que le Capitaine Swan eſt de fer, & qu'il eſt capable de faire tête à tout un Royaume? Ou croit il nous faire peur en parlant ainſi? Cependant

pendant perſonne ne le toucha que lors qu'il fut tué. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y ait en tout ceci quelque choſe de vrai; car le Capitaine étoit paſſionné, & le General avide d'or. Quoiqu'il en ſoit, il fut tué, comme pluſieurs me l'ont aſſeuré, & on s'empara de ſon Or, & de tout ce qu'il avoit, comme auſſi de ſon journal depuis l'Angleterre juſques au Cap Corriente ſur la côte de Mexique. Mr. Moody qui étoit à *Mindanao* un peu avant ce meurtre, & qui y fut encore quelque tems aprés, détourna ce journal, & l'envoya en Angleterre par Mr. Goddard premier contre-Maitre du navire nommé la Défenſe.

Mais revenons à nôtre ſujet. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de porter nos gens à rapeller le Capitaine Swan, j'aurois bien ſouhaité la compagnie du Prince: Mais le Capitaine Reed craignit de laiſſer là plus long-tems ſon inconſtante troupe. Nous mimes à la voile le 2. de Novembre 1687. c'eſt à dire le même jour que le Prince avoit promis de revenir, & fimes route au Sud-Oüeſt par un vent de Nord-Oüeſt.

Nous eumes le même vent juſques à ce que nous fumes à la vûe de l'Iſle de Celebes, que nous fimes route à l'Oüeſt, & enſuite au Sud-Oüeſt. Le 19. nous vinmes à la hauteur du Nord-Eſt de l'Iſle, & nous trouvames les courants donnant à l'Oüeſt avec tant de violence, qu'a peine pumes-nous gagner la partie Orientale de l'Iſle.

L'Iſle de Celebes eſt fort grande. Elle a de longueur du Nord au Sud environ ſept degrez de latitude, & environ trois de largeur. Elle eſt ſous la ligne. La partie Septentrionale eſt à 1. degré 30. minutes Nord, & la partie Meridionale à 5. degrez 30. minutes Sud, & ſuivant la ſuputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais du coté du Septentrion, il y a une autre pointe longue & ſerrée qui regne au Nord-Eſt environ

30.

30. lieuës. A environ 30. lieuës à l'Orient de cette longue pointe, eſt l'Iſle de *Gilolo*, à l'Occident de laquelle & prez de laquelle il y a quatre petites Iſles qui abondent en Geroſle. Les deux principales ſont *Ternate* & Tidore. Comme l'Iſle de Ceylan paſſe pour la ſeule qui produiſe de la Cinamome, & celle de *Banda* des noix muſcades, quelques uns croient auſſi que *Ternate* & Tidore ſont les ſeules Iſles du monde où il croiſſe du Geroſle; mais c'eſt une groſſe erreur, comme je l'ai déja montré.

Au Midi de l'Iſle de Celebes il y a une Mer ou Golphe d'environ 7. à 8. lieües de large, & 40. à 50. de long, qui regne dans le pays, & va preſque droit au Nord. Ce Golphe a au milieu pluſieurs petites Iſles tout le long. A l'Occident de l'Iſle, & preſque au Sud, eſt la ville de *Macaſſer*, place forte & de grand commerce appartenant aux Hollandois.

A l'Orient il y a des Lacs de grande étenduë, comme auſſi quantité de petites Iſles, & par ci par là des fonds bas. Du coté du Septentrion nous vimes une haute montagne; mais du coté de l'Orient les terres ſont baſſes tout le long, car nous croiſames preſque depuis un bout juſqu'à l'autre. La terre de ce coté là eſt noire & profonde, & extraordinairement graſſe, riche, & pleine d'arbres. Il y a pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce qui ſe jettent dans la Mer. Ce coté de l'Iſle paroit un bois perpetuel dont les arbres ſont extraordinairement gros & grands.

Aprés avoir cotoyé le Midi par un petit vent contraire de Sud-Sud-Oüeſt, ſuivi quelquefois d'un grand calme, & gagné avec beaucoup de peine la partie Orientale, nous fumes long-tems à tournoyer aux environs de l'Iſle.

Le 22. nous nous trouvames à 1. degré 20. minutes Sud, & étant à trois lieuës de l'Iſle faiſant rou-

route au Sud par un petit vent de terre. Vers les deux à trois heures du matin nous entendimes dans l'eau un bruit comme celui que font les bateaux qui sont à la rame. Nous crumes qu'on venoit nous attaquer brusquement, c'est pourquoi nous primes nos armes, & nous preparames à la défense. Il ne fut pas plutôt jour, que nous vimes un gros *Pros*, bâti comme ceux de *Mindanao*, sur lequel il y avoit environ soixante hommes, comme aussi six autres *Pros* plus petits. Ils étoient tous à environ un mille de nous, où ils étoient venus pour nous reconnoitre, & s'étoient vraisemblablement promis en partant de nous enlever: Mais aprés avoir reconnu, ils eurent peur & n'oserent hazarder.

Nous arborames enfin le pavillon Hollandois, croyant par là les attirer, car il nous étoit impossible d'aller à eux, à cause que le vent nous étoit contraire: Mais au lieu de s'approcher, ils ramerent incontinent du coté de l'Isle, & gagnant une large entrée, nous ne les vimes plus; & pendant que nous fumes aux environs de l'Isle nous ne vimes ni bateaux ni hommes si ce n'est un bateau de pêcheur; nous n'apperceumes non plus aucune maison sur toute la côte.

A environ cinq ou six lieuës de cet endroit, il y a une grande file de grosses & petites Isles, comme aussi plusieurs fonds bas, qui ne sont point marquez sur nos Cartes, & que nous eumes une peine extréme à traverser. Mais nous passames entre tous ces bancs & l'Isle de Celebes, & moüillames contre une Baye sablonneuse, à 8. brasses d'eau, sur un fonds sablonneux, à environ demi-mille de la principale Isle. Nous étions alors à un degré 50. minutes de latitude Meridionale.

Nous demeurames là plusieurs jours, & envoyames tous les jours nos Canots à la pêche de la Tortuë; car il y en a en grande quantité: Mais elles

les ſont fort ſauvages, comme elles le ſont generalement dans tous les lieux de la Mer de l'Inde Orientale où nous en trouvames. Je n'en ſai point la raiſon, ſi ce n'eſt que les inſulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales mêmes elles ſont farouches dans les lieux où elles ſont beaucoup inquietées : Cependant elles ne ſont pas moins ſauvages ſur les côtes de la nouvelle Hollande, quoique les Originaires du pays ne les inquietent guere, comme j'aurai occaſion de le remarquer.

Nous allions aux bancs, qui étoient à coté de nous, & quand la Mer étoit baſſe, nous amaſſions du coquillage. Il y avoit une eſpece de Petoncles ſi monſtrueux, qu'un ſeul eut été ſufiſant pour regaler ſept à huit hommes. La chair en étoit fort bonne & fort ſaine. Nous batimes auſſi les bois des environs de l'Iſle, mais nous n'y trouvames point de gibier. Un de nos gens qui avoit toujours mal aux jambes, trouva une certaine vigne ſoutenuë par les arbres voiſins ſur leſquels elle grimpoit, & autour desquels elle s'attachoit. Les feuilles de cette vigne avoient ſix à ſept pieds de haut; mais les branches n'en avoient qu'onze à douze. La feuille étoit fort verte, d'une largeur & d'une rondeur raiſonnable, & d'aſſez bonne épaiſſeur. Ces feuilles hachées, & bouillies avec du ſain doux de cochon faiſoient un onguent excellent. Nos gens en connoiſſant la vertu, en firent ſi bonne proviſion, qu'il n'y avoit preſque point d'homme qui n'en eut une livre ou deux. Ceux ſur tout qui étoient incommodez de vieux ulceres, trouverent un grand ſoulagement par l'uſage de ce remede. Celui qui trouva ces feuilles en avoit déja vû & connu la vertu dans l'Iſthme de Darien. Un des Indiens de ce pays là lui en avoit donné la recepte, & il avoit été depuis à terre, & en avoit cherché en divers lieux,

lieux, mais n'en avoit trouvé que là. Outre les gros arbes qu'il y avoit là, il y en avoit un entr'autres bien plus gros que tout le reſte. Le Capitaine Reed le fit couper pour en faire un Canot, parce que les dernieres tempetes nous avoient fait perdre tous nos Canots à la reſerve d'un ſeul. Six hommes robuſtes qui avoient coupé du bois de teinture à la Baye de Campeche & de *Honduras*, auſſi bien que le Capitaine Reed, & pluſieurs autres de nous, & qui par conſequent étoient experts à cette ſorte d'ouvrage, entreprirent de le couper. Ils travailloient par tour, & trois à trois, & furent un jour & demi avant que de pouvoir l'abattre. Quoique cet arbre fut venu dans un bois, il avoit neantmoins 18. pieds de tour, & quarante quatre de haut ſans nœu ou branche. A cette hauteur même il n'avoit qu'une ou deux branches, au deſſus desquelles il avoit encore un tronc de 10. pieds auſſi net que le bas: Aprés quoi il avoit pluſieurs groſſes branches comme un Chéne, fort vertes & fort fleuries. Avec tout cela il ſe trouva pourri dans le milieu; & par conſequent inutile à l'uſage auquel on l'avoit deſtiné.

N'ayant plus d'affaires là, nous appareillames, & partimes le lendemain qui étoit le 29. de Novembre. Pendant le ſejour que nous y fimes, nous eûmes un ou deux grains chaque jour & des vents de terre frais qui venoient du coté de l'Oüeſt. Les vens de Mer étoient petits & variables, tantôt Nord-Eſt & Sud-Eſt. Le vent étant Nord-Eſt quand nous levames l'ancre, nous fimes route au Sud-Sud Oüeſt. Vers le midi nous vimes un banc devant nous, ce qui nous fit faire route au Sud Sud-Eſt. Le ſoir vers les 4 heures nous nous trouvames proches d'un autre gros

banc. Nous revirames de bord, & reprimes la route de l'Isle de Celebes de peur de donner durant la nuit contre quelques uns de ces écueils. Il étoit assez aisé de les eviter de jour, car il y avoit par tout des signaux bâtis comme des huttes sur de grands piliers. Il y a apparence que ces marques avoient été mises par les habitans de Celebes ou de quelques autres Isles voisines. Je n'en ai jamais vû de pareils ailleurs. Nous eumes la nuit un Grain violent qui nous vint du Sud-Oüest, & qui dura environ une heure.

Le 30. nous eumes un vent frais de terre, & fimes route au Sud, passant entre les deux bancs que nous avions vû le jour precedent. Ces bancs ou fonds bas, sont à 3. degrez de latitude Meridionale, & à environ 10. lieuës de l'Isle de Celebes. Aprés que nous les eumes passez, le vent tomba, & nous eumes calme jusqu'aprés Midi: Ensuite vint du Sud-Oüest un Grain violent; & vers le soir nous vimes deux ou trois cataractes d'eau. Ce fut les premieres que j'avois vûes depuis que j'étois aux Indes Orientales; car pour les Occidentales j'y en avois vû souvent. La cataracte est une partie d'un nuage qui pend environ une verge en bas, & qui tient ce semble de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais, & quelquefois elle paroit au milieu comme un espece d'arc, ou pour mieux dire de la figure que fait le bras quand on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû aucune qui pendit perpendiculairement. Elle est petite par le bout d'en bas, & ne paroit pas plus grosse que le bras; mais elle est plus grosse du coté du nuage d'où elle procede.

Quand la surface de l'eau commence à travailler, vous voyez l'eau écumer à environ 100. pas de circonference, & se mouvoir doucement en rond jusques à ce que le mouvement s'augmente. Ensuite elle

elle s'éleve à environ 100. pas de circuit, & forme une espece de colomne; mais elle diminuë peu à peu en montant, jusques à ce qu'elle est parvenuë à la petite partie de la cataracte, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est ce semble le canal, par lequel l'eau qui s'éléve est transportée dans le nuage. Cela paroit visiblement en ce que les nuages en deviennent plus gros & plus noirs. On voit incontinent aprés, le mouvement de la nuée, quoiqu'avant cela on n'en apperceut aucun. La cataracte suit le nuage, & tire l'eau chemin faisant; & c'est ce mouvement qui fait le vent. Cela dure l'espace de demi-heure, plus ou moins, jusques à ce que le nuage est plein: Alors il créve, & toute l'eau qui étoit en bas, ou dans la partie penchante du nuage retombe dans la Mer, fait grand bruit en tombant, & met la Mer en mouvement.

Il y a fort à craindre pour un vaisseau de se trouver sous la cataracte quand elle créve: Aussi tâchions-nous de l'éviter en nous en éloignant autant qu'il nous étoit possible. Mais faute de vent qui nous poussat, nous avions souvent à craindre; car ordinairement il y a calme dans le tems que la cataracte travaille, si ce n'est precisément à l'endroit où elle se fait. Ainsi quand on voit venir une cataracte, & qu'on ne sait comment l'éviter, on tâche de la rompre à coups de Canon; mais je n'ai jamais entendu dire qu'on y ait reüssi.

Puisque j'en suis sur ce sujet je croi qu'il ne sera pas mal à propos de parler de l'accident qui arriva à un vaisseau sur la côte de Guinée vers l'an 1674. Le Capitaine *Records* de Londres montant un vaisseau de 300. tonneaux & de 16. pieces de Canon, destiné pour la côte de Guinée, & nommé la benediction, étant à sept à huit degrez de latitude Sep-

tentrionale, vit diverſes cataractes, l'une deſquelles venoit droit à ſon vaiſſeau : Comme il n'avoit point de vent pour ſe tirer de ſon chemin, il prit le parti de ferler ſes voiles, & de l'attendre. Elle vint avec beaucoup de viteſſe, & creva à peu de diſtance de ſon vaiſſeau. Le bruit fut grand, & la Mer s'éleva en rond comme ſi c'eût été une grande maiſon, ou qu'on eut jetté quelque choſe dans la Mer. La fureur du vent continua, & prit le vaiſſeau à Stribord avec tant de violence, qu'il emporta d'un ſeul coup le Beaupré, & le mat d'avant, & penſa renverſer le vaiſſeau : mais il ſe releva d'abord. Le vent fit le tour, & prenant une ſeconde fois le navire du coté oppoſé avec la même fureur que la premiere fois, peu s'en falut encore qu'il ne renverſat. Il en fut quitte pour ſon mat de Mizéne qui fut emporté des le pied, comme l'avoient été le Beaupré & le mât d'avant. Le grand mat & ſon perroquet ne furent point endommagez ; car la fureur du vent qui ne dura pas, n'alla point juſqu'à eux. Quand le mât d'avant rompit, il y avoit trois hommes à la hune, & un au perroquet de Beaupré. Ils tomberent tous dans la Mer ; mais perſonne ne ſe noya. Je tiens cette aventure de Mr. Jean Camby, qui étoit Quartier-maître, & maître d'hotel du vaiſſeau. Le premier Contre-maître étoit un nommé Abraham Wiſe, & le ſecond Leonard Jefferies.

Nous avons d'ordinaire grand peur de ces cataractes ; Cependant je n'ai jamais appris qu'elles ayent fait d'autre mal que celui dont je viens de parler. Elles paroiſſent aſſez terribles ; & d'autant plus qu'elles viennent ſur vous durant le calme, & dans un tems où l'on ne peut s'oter de leur chemin : Mais quoique j'en aye vû ſouvent, & que j'en aye été envelopé, la

la peur à toujours été plus grande que le mal.

Le premier de Decembre nous ayant amené un petit vent d'Eſt Sud-Eſt, nous fimes route au Sud, & par l'obſervation que je fis à Midi, il ſe trouva que nous étions à 3. degrez 34. minutes de latitude Meridionale. Ce fut alors que nous vîmes l'Iſle de Bouton du coté du Sud-Oüeſt, à environ 10. lieuës, de diſtance. Les vents furent fort variables. Il nous vint des Grains du coté du Sud-Oüeſt; vent qui nous étoit contraire. Les autres que nous eûmes furent ſi petits qu'ils ne nous ſervirent pas de grand-choſe; mais nous profitions de tout, & ne laiſſions pas de faire chaque jour un peu de chemin. Le quatriéme je pris la hauteur à Midi, & nous nous trouvames à 4. degrez 30. minutes de latitude Meridionale.

Le 5. nous arrivames au Nord-Oüeſt de l'Iſle de Bouton, & le ſoir le tems étant beau, nous hiſſames nôtre Canot; & comme nous avions deux ou trois Moſquites nous en envoyames pêcher de la Tortuë, dont il y avoit quantité en ce lieu là: Mais comme ces animaux étoient ſauvages, nous primes le parti de les darder à la faveur de la nuit; ce qu'on fait auſſi d'ordinaire aux Indes Occidentales; car toutes les fois qu'elles viennent ſur l'eau pour reſpirer; ce qu'elles font une fois en 8. à 10. minutes, elles ſouflent ſi fort, qu'on peut les entendre à 30. ou 40. verges de diſtance. Par ce moyen les pecheurs connoiſſent où ſont les Tortuës, & en approchent plus aiſément que le jour, parce que la Tortuë voit mieux qu'elle n'entend, tout au contraire de la Manate qui entend beaucoup mieux qu'elle ne voit.

Nos pêcheurs revinrent le matin avec une fort groſſe Tortuë qu'ils prirent prez de la côte. Un Indien de l'Iſle vint à bord du Canot: Et comme il

parloit Malayan, nous n'eumes pas ce peine à l'entendre. Il nous dit qu'à deux lieuës plus loin du coté du Midi il y avoit un bon havre, où nous pouvions mouiller. Nous profitames du bon vent, & arrivames à ce havre vers le Midi.

Il eſt à 4. degrez 54. minutes de latitude Meridionale, & a l'Orient de l'Iſle de Bouton. Cette Iſle n'eſt pas éloignée du Sud-Eſt de l'Iſle de Celebes à environ 3. ou 4. lieuës de diſtance. Elle eſt longue, & a environ 25. lieuës de longueur du Sud-Oüeſt au Nord-Eſt, & environ 10. de large. Les terres en ſont aſſez élevées, & paroiſſent aſſez unies, plates, & fort boiſées.

A une lieuë de l'endroit où l'on moüille, il y a une grande ville nommée Callaſuſung, qui eſt la Capitale du pays, ſupoſé qu'il y ait d'autres villes; ce que nous ne pûmes ſçavoir. Elle eſt à environ un mille de la Mer, bâtie ſur le ſommet d'une petite montagne, dans une fort belle plaine environnée de Cacaotiers. A coté des arbres, il y a une bonne muraille de pierre qui entoure la ville. Les maiſons y ſont bâties comme à *Mindanao*; mais elles ſont plus propres. La ville en general eſt tres-propre & tres-agreable.

Les habitans ſont petits & bien faits. Ils reſſemblent fort aux *Mindanayans* pour la taille, pour le teint, & pour l'habit, à cela prez qu'ils ſont plus propres. Ils parlent *Malayan*, & ſont tous *Mahometans* Ils ſont fort ſoumis au Sultan qui eſt un petit homme d'environ 40. à 50. ans, & qui a pluſieurs femmes & enfans.

Une heure aprés que nous eumes moüillé, le Sultan envoya un homme à bord pour ſçavoir qui nous étions, & quelle afaire nous avions. Aprés qu'on l'eut informé de ce qu'il avoit demandé, il s'en retourna à terre, & étant revenu peu de tems aprés,

aprés, il nous dit, que le Sultan avoit eu beaucoup de joie d'apprendre que nous étions Anglois; & nous asseura que nous aurions de tout ce qui croissoit dans l'Isle, & qu'il reviendroit lui même à bord le lendemain au matin. C'est pourquoi l'on fit netoyer le vaisseau & l'on disposa les choses du mieux qu'on pût pour le recevoir.

Le 6. quantité de Canots vinrent à bord de grand matin avec de la volaille, des œufs, des Plantains, des Patates, &c. Mais ils ne voulurent disposer de rien, qu'ils n'eussent reçu l'ordre du Sultan, qui fut apporté par l'homme dont on vient de parler. Vers les 10. heures, le Sultan vint à bord dans un *Pros* fort propre bâti à la *Mindanayene*. Il avoit au haut du Mat un grand pavillon de soye blanche, bordé de rouge tout autour de deux ou trois pouces de large, & au milieu il y avoit un Grifon vert proprement tiré, & foulant aux pieds un serpent ailé qui sembloit se tremousser pour se debarasser, &qui ouvrant la gueule sembloit menacer son adversaire avec une longue queüe dont il étoit pret de lui donner par les jambes. Les autres Princes Indiens avoient aussi leurs deviſes.

Le Sultan avec 3. ou 4. de ses Gentilshommes, & 3. de ses enfans, étoit dans la chambre du *Pros*. Ses Gardes étoient dix Mousquetaires. Cinq se tenoient d'un coté du *Pros*, & cinq de l'autre. A la porte de la chambre il y avoit une sentinelle armée d'une longue & large épée & d'une Targe, & derriere il y en avoit deux armées de la même maniere. Quatre hommes étoient postez à la proüe & à la poupe, deux à un bout, & deux à l'autre.

Le Sultan avoit un Turban de soie, garni par les côtez de petit galon d'or, & par le haut d'un grand galon qui pendoit de chaque coté à la mode des *Mindanayans*. Il avoit des Brayes de soie

couleur de bleu celeſte, & en travers des épaules, une piece d'étoſe de ſoye rouge, qui pendoit des deux côtés, pendant que la plus grande partie de ſon dos & de ſes reins paroiſſoit nuds. Il n'avoit ni bas ni ſouliers. Un de ſes fils étoit âgé de 15. à 16. ans: Les autres deux étoient jeunes, & les uns ou les autres de ſa ſuite les tenoient toûjours entre leurs arbres.

Le Capitaine Reed alla le recevoir, & le conduiſit dans ſa petite Cabane, aprés l'avoir fait ſaluer par cinq volées de Canon. Il ne fut pas plûtôt à bord, qu'il donna permiſſion à ſes ſujets de trafiquer avec nous; & nos gens acheterent alors tout ce qu'ils voulurent. Le Sultan prenoit ce ſemble plaiſir d'être viſité par les Anglois. Il dit publiquement qu'il avoit ſouhaité de voir des Anglois, parce qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de leur équité & de leur honnête conduite: Mais il ſe plaignit extrémement des Hollandois, comme faiſoient auſſi les Mindanayans, & en general tous les Indiens; & ſouhaita de les voir plus éloignez.

En éfet Macaſſer qui eſt une des principales villes qu'ils poſſedent en ces pays-là, n'eſt pas fort éloignée du lieu dont nous parlons. Ils y viennent quelquefois de Macaſſer pour acheter des eſclaves. Les eſclaves que ces Indiens ont, & qu'ils vendent aux Hollandois, ſont certains idolâtres de l'Iſle qui n'étant point ſous la domination du Sultan, & n'ayant point de chef, ſont errans & vagabonds dans le pays, & fuyent d'un lieu à l'autre pour ne pas tomber entre les mains de ce prince & de ſes Sujets qui les pourſuivent & les font eſclaves. Les Indiens des places maritimes qui ſont civiliſez, & qui commercent avec les Etrangers, ne pouvant reduire à l'obeiſſance de leur Prince les habitans du plat pays,

en

en prennent le plus qu'ils peuvent, & les vendent pour eſclaves, parce qu'ils les régardent comme des gens auſſi ſauvages, que le ſont ſelon les Eſpagnols les pauvres Ameriquains.

Aprés deux à trois heures de converſation, le Sultan s'en retourna, & l'on tira cinq coups de Canon à ſon départ. Le lendemain il envoya querir le Capitaine Reed, qui l'alla voir accompagné de 7. à 8. perſonnes. Comme j'étois bien aiſe de profiter de l'occaſion de voir la place, je les accompagnai. Nous fumes reçus en débarquant par deux des principaux, & conduits à une maiſon aſſez propre, où le Sultan nous attendoit. Cette maiſon étoit tout au bout de la ville dont j'ai parlé, & que nous traverſâmes au milieu d'une foûle de peuple, qui avoit accouru pour nous voir paſſer. Etant prez de la maiſon, quarante Soldats pauvres & nuds, & armez de Mouſquets, formerent deux files au travers deſquelles nous paſſames. Cette maiſon n'étoit point batie ſur des pilotis ſuivant la mode des Mindanayans comme étoient les autres; mais la chambre où l'on nous reçut étoit batie à terre, & couverte de nates pour s'aſſeoir. On nous regala de Tabac, de Betel, & de nouvelles noix de Cacao. La maiſon fut environnée d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui s'empreſſoient fort de s'aprocher des fênetres pour nous regarder.

Nous n'y fumes pas plus d'une heure, apres quoi nous primes congé & partimes. Cette ville eſt ſur un fonds ſablonneux. Je ne puis rien dire du reſte de l'Iſle, car perſonne des nôtres ne mit pied à terre qu'à ce ſeul endroit là.

Le lendemain, le Sultan revint à bord, & offrit un petit garçon au Capitaine Reed; mais il étoit trop petit pour ſervis à bord: auſſi le Capitaine s'excuſa de le recevoir, & dit pour raiſon qu'il étoit trop jeune pour lui. Le Sultan en envoya

querir un plus grand qui fut accepté. Ce garçon étoit fort joli, & de fort bonne volonté : Mais il étoit singulier en ceci, c'est qu'il avoit deux rangs de dens à chaque gencive. Ses compatriotes n'etoient point de même, & je n'ai jamais vû rien de pareil. On fit aussi present au Capitaine de deux Boucs, & on lui promit quelques Bufles ; mais je croi qu'il n'y a que peu de ces deux sortes d'animaux dans cette Isle. Nous ne vimes point de Bufles, & peu de Boucs : Ils n'ont pas aussi beaucoup de Ris, & leur principale nourriture est des racines. Nous achetames environ mille livres de Patates. Nos gens acheterent aussi quantité de *Crocadores*, & de beaux gros perroquets, de couleurs bien diversifiées, & quelques uns les plus beaux que j'aye jamais vû.

Le *Crocadore* est aussi gros qu'on gros perroquet. Il lui ressemble fort, & sur tout du coté du bec, qui n'a rien de diferent : Mais le *Crocadore* est blanc comme du lait, & a une toufe de plumes sur la tête, qui ressemble à une couronne. Nous achetames aussi un *Pros*, fait à la Mindanayene. Nos charpentiers y firent quelques changemens depuis, & le rendirent de bon service, & propre à tous usages. Il étoit pointu par les deux bouts, mais nous en sciames un que nous fimes plat, & où nous mimes un Gouvernail. Il alloit admirablement bien aprés ces changemens, à la rame & à la voile.

Nous ne fumes là que jusqu'au 12. parce que le havre n'étoit pas bon, non plus que le fonds, & que la saison n'étoit pas commode ; car les Grains commençoient à venir frequemment & violemment. Quand nous voulumes appareiller, il se trouva que nôtre ancre étoit accrochée dans le roc. Nous coupames nôtre cable, & ne pûmes retirer nôtre ancre quelques efforts que nous fissions : Ainsi

nous

nous partimes & la laissâmes là. Le vent étoit Nord-Nord-Est, & nous fimes route au Sud-Est, & vinmes à 4. ou 5. petites Isles qui sont à 5. degrez 40. minutes de latitude Meridionale, & à 5. ou 6. lieuës du havre de *Callasusung*. Les Cacaotiers de ces Isles les faisoient paroître fort vertes; & nous y vîmes deux ou trois villes. Nous entendîmes un Tambour toute la nuit; Car nous nous étions engagez entre des sables, d'où nous ne pûmes nous tirer que le lendemain. Nous ne savions si l'on batoit le Tambour pour la peur qu'on avoit de nous, ou si les Insulaires faisoient cela pour se rejoüir; ce qu'on a accoutumé de faire toute la nuit en ces quartiers là, où l'on chante & dance jusqu'au matin.

Nous trouvâmes là une assez forte marée: Le flux alloit au Midi, & le reflux au Septentrion. Ces fonds bas, & plusieurs autres qui ne sont pas marquez dans nos Cartes, sont au Sud-Oüest des Isles où nous entendîmes le Tambour, & n'en sont éloignez que d'environ une lieuë. Nous passâmes enfin entre les Isles, & essayâmes de passer du coté de l'Est. Nous rencontrâmes divers bancs du même coté, mais nous trouvâmes des canaux où nous passâmes: Ainsi nous fimes route vers l'Isle de Timor, resolus de la laisser à coté. Nous eumes communément le vent Oüest Sud-Oüest & Sud Oüest, assez grand, & tems pluvieux.

Le 16. nous sortîmes des sables, & fimes route Sud quart d'Est par un vent d'Oüest Sud-Oüest, mais changeant à toute heure, tantôt au Sud-Oüest, puis encore à l'Oüest, & tantôt au Nord Nord Est, & sur le tout nous eumes beaucoup de pluyes, de tonnerres, & d'éclairs.

Le 20. nous passâmes prez de l'Isle *d'Omba*, autre assez grande Isle à 8. degrez 20. minutes de latitude, & à cinq ou six lieuës tout au plus du

Nord Eſt de l'Iſle de *Timor* L'Iſle *d'Omba* a environ 13. à 14. lieuës de long, & cinq à ſix de large.

A environ ſept à huit lieuës de l'Oüeſt de l'Iſle *d'Omba* il y a une autre aſſez grande Iſle; mais elle n'eſt point nommée dans nos Cartes: Cependant à en juger par ſa ſituation, ce doit être la même qui eſt apellée dans quelques Cartes l'Iſle de *Pentare*. Le jour nous vimes ſur cette Iſle quantité de fumée, & la nuit des feux. Il y a du coté du Septentrion une grande ville qui n'eſt pas éloignée de la Mer; mais le tems étoit ſi mauvais, que nous ne fumes point à terre. Entre les Iſles *d'Omba* & de *Pentare*, & au milieu du Canal il y a une petite Iſle baſſe & ſablonneuſe, avec des bancs de chaque coté; mais prez de *Pentare* il y a un tres-bon Canal entre ce banc & ceux des environs de la petite Iſle. Nous fumes trois jours à aller & venir, courant d'un bord à l'autre parce que nous n'avions pas de vent, & qu'il étoit Sud Sud Oüeſt.

Nous paſſames le 23. au ſoir à la faveur d'un petit vent de Nord, cotoyant de bien prez l'Iſle de *Pentare*. Le reflux alloit là vers le Midi; ce qui nous aida à paſſer, parce que nous avions peu de vent. Mais la même marée qui nous avoit été favorable pour paſſer, penſa depuis être la cauſe de nôtre perte. Au Sud du Canal par où nous paſſames, il y a deux petites Iſles, où nous trouvames une marée ſi rapide, que peu s'en falut qu'elle ne nous emportat à terre; car le peu de vent que nous avions auparavant Nord étant tombé, nous n'avions par un ſeul ſoufle de vent quand nous y fumes, & il n'y avoit point d'endroit à mouiller. Nous courumes à nos avirons & ramames; mais tout cela fut inutile; car la marée nous jetta ſur une de ces petites Iſles. Nous fumes obligez de nous en éloigner à force de bras en donnant

de

de nos rames contre la terre, qui étoit un sable profond. Par ce moyen nous nous garentimes du danger; & comme durant la nuit nous n'eumes qu'un petit vent de Nord, nous portames le cap au Sud Sud-Oüest. Le matin ayant encore le vent Oüest Sud-Oüest, nous fimes route au Sud: Mais étant devenu Oüest Nord-Oüest, nous portames le cap au Sud-Oüest pour nous tirer du Sud-Oüest de l'Isle de *Timor*. Le 26. nous vimes au Sud-Est quart d'Est la pointe qui est au Nord Oüest de l'Isle de *Timor*; & éloignée d'environ huit lieuës.

Timor est une Isle longue, haute, & montueuse qui s'étend du Nord-Est au Sud-Oüest. Elle a environ 70. lieuës de long, & 15. à 16. de large. Le milieu de l'Isle est à environ neuf degrez de latitude Meridionale. On m'a dit que les Portugais y negotient; mais je ne sache pas qu'elle produise autre chose que du *Coire* à faire des cables. J'en ai déja parlé au Chapitre dixiéme.

Le 27. nous vîmes deux petites Isles au Sud-Oüest de *Timor*. Elles étoient au Sud-Est de nous. Nous eumes gros vent accompagné de beaucoup de pluye. Le vent fut variable, tantôt Oüest, tantôt Oüest Sud-Oüest.

Aprés que nous fumes hors de toutes ces Isles, nous fimes route au Sud, en vûë de toucher à la nouvelle Hollande, qui fait partie des terres Australes inconnuës, pour savoir ce que ce pays pouvoit nous fournir. Le vent tourna de maniere, qu'il ne nous fut pas possible de suivre la route que nous nous étions proposée, qui fut d'abord l'Oüest, & puis le Nord, sans aller à la nouvelle Hollande, à moins que de reculer & de revenir entre les Isles: Mais la saison de l'année n'étoit pas bonne pour aller s'engager entre des Isles au Sud de la digue, à moins que ce ne fut dans un bon havre.

Le 31. nous étions à 13. degrez 20. minutes de latitude, le Cap toûjours au Sud, Le vent fut communément Oüest & fort violent. Nous tinmes ce vent avec deux voiles, & nôtre Mizene & quelquefois nôtre perroquet de grand Mâtracourci. Vers les 10. heures de nuit, nous revirames de bord, & fimes route au Nord de peur d'aller donner sur un banc, qui est marqué dans nos Cartes à 13. degrez 50. minutes de latitude ou environ. Ce banc est au Sud quart d'Oüest de la partie Orientale de *Timor*. A 3. heures nous revirames encore de bord, & fimes route au Sud quart d'Oüest, & au Sud-Sud-Oüest.

Le matin dés qu'il fut jour, nous vîmes le banc droit devant nous. Il est suivant tous nos comptes à 13. degrez 50. minutes. C'est une petite barre de sable qui se fait voir sur la surface de l'eau, environnée de rochers qui paroissent environ 8. ou 10. pieds au dessus de l'eau. Elle est de forme triangulaire, & chaque coté à environ une lieuë & demi. Nous allions donner droit au milieu. Nous allames à demi mille des rochers, & sondames; mais nous ne trouvames point de fonds. Nous continuames nôtre route, portant le Cap au Nord pendant deux heures. Ensuite nous revirames de bord, & reprimes la route du Midi croyant doubler le banc, mais nous ne pûmes. Nous fimes route du coté Septentrional jusqu'à la pointe Orientale, & approchames un peu des rochers: Ensuite nous fimes force de voiles, faisant route au Sud, & passames tout auprez. Nous sondames encore, & ne trouvames point de fonds.

Nos Cartes ne mettent ce banc qu'à 16. ou 20. lieuës de la nouvelle Hollande; mais nous fimes bien 60. lieuës droit au Sud, avant que d'en étre à la hauteur: Et je suis fort persuadé qu'il n'y a point d'endroit de la nouvelle Hollande dans ce voisinage

qui

qui soit si Septentrional de 40. lieuës, que nos Cartes le marquent. En efet si la nouvelle Hollande est placée comme il faut dans nos Cartes, nous fumes necessairement emportez de nôtre route de prez de 40. lieuës à l'Oüest: Mais il n'y a nulle apparence que les courans nous ayent portez à l'Oüest avec tant de violence, attendu que le vent fut toûjours Oüest. Je demeure d'accord qu'aussi tôt que le *Monson* change, les courans ne changent pas d'abord, & qu'ils continuent environ un mois aprés: Mais il y avoit déja deux mois pour le moins que le *Monson* avoit changé. Nous parlerons ailleurs du *Monson*, des autres vents, & des courans. Mais pour le fait dont il s'agit, je croi plus volontiers que nos Geographes ont mal placé ce pays, que de croire que les courans nous ont trompez; car il y a plus d'apparence qu'ils auroient deu nous tromper avant que d'étre à ce banc, plûtôt qu'aprés l'avoir doublé; conjecture d'autant plus vraisemblable; que nous avons trouvé sur les côtes de la nouvelle Hollande, que les Marées avoient constamment le même cours, le flux allant au Nord quart d'Est, & le reflux au Sud quart d'Oüest.

Le 4. de Janvier 1688. nous arrivames aux terres de la nouvelle Hollande à 16 degrez 50 minutes, ayant comme j'ai déja dit, fait route au Sud, depuis le banc que nous doublames le dernier jour de Decembre. Nous en aprochames de bien prez, & ne trouvant point d'endroit pour mouiller, parce qu'elles sont exposées au Nord-Oüest, nous cotoyames la partie Orientale, le Cap au Nord-Est quart d'Est, car le pays est ainsi situé. Nous fimes environ 12. lieuës par cette route, & vinmes à une pointe de terre, d'où le pays s'etend de l'Orient au Midi durant 10. ou 12. lieuës; Ce qu'il fait au delà, c'est ce que je ne puis pas dire. A environ trois lieuës de l'Orient de cette pointe il

y a une assez longue Baye, avec quantité d'Isles, & un fort bon endroit à mouiller, ou à haler les vaisseaux à terre. Le 5. de Janvier nous mouillames à environ une lieuë de l'Orient de cette pointe, à deux miles de la côte, à 29. brasses d'eau, sur un sable bon & dur, & le fonds net.

La nouvelle Hollande est une grande étenduë de pays. On ne sait pas encore bien si c'est une Isle ou un Continent: Mais je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amerique. La partie que nous vîmes est basse & unie. Il y a des bancs de sable prez de la Mer; les pointes seulement sont pierreuses comme aussi quelques unes des Isles de cette Baye.

Le terroir en est sec & sablonneux; & l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y fasse des puis. Cependant il produit diverses sortes d'arbres: Mais les bois n'y sont pas en grand nombre, ni les arbres extrémement gros. La plûpart de ceux que nous vîmes, nous parurent des arbres à Dragon; & ceux là sont les plus grands qu'il y ait. Ils sont à peu prez de la grosseur de nos gros Pommiers, & environ de la même hauteur. L'écorce est blanchatre & tant soit peu dure. Les feuilles sont noires; il distille de la gomme des nœuds & des crevasses qui sont au corps des arbres. Nous confrontames cette gomme avec une certaine gomme ou sang de Dragon que nous avions à bord, & nous la trouvames & de la même couleur, & du même gout. Pas un de nous ne connut les autres sortes d'arbres. Il croissoit sous les arbres une herbe assez longue, mais assez deliée. Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers.

Nous ne vimes aussi aucune sorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes si ce n'est une seule fois, & nous crumes que c'étoit la piste d'un Mâtin. Il y a quelque petits oiseaux terrestres; mais ils ne sont pas

plus

plus gros qu'un Merle. Il n'y a que peu d'oiſeaux marins. La Mer n'eſt pas non plus fort poiſſonneuſe, à moins qu'on ne mette au rang des poiſſons la vache marine & la Tortuë. Il y a quantité d'Animaux de ces deux eſpeces; mais ils ſont extraordinairement ſauvages, quoiqu'ils ne ſoient pas fort inquietez par les habitans qui n'ont ni bateaux ni fer.

Les Indiens de cette contrée ſont les gens du monde les plus miſerables. Les *Hodmadods* de *Monomotapa* quelque gueux qu'ils ſoient, ſont riches au prix deux, puis qu'ils ont des maiſons & des habits de peaux, des Brebis, de la volaille, & des fruits, des œufs d'Autruche &c. Ce que les autres n'ont pas. Et à la figure humaine prez, ils ne diferent guere des brutes. Il ſont grands, droits, & menus, & ont les membres longs & déliez; la tête groſſe, le frond rond, & les ſourcils gros. Leurs paupieres ſont toûjours demi fermées pour empécher que les mouches ne leur donnent dans les yeux: Auſſi ſont elles ſi incommodes, que quelque choſe qu'on faiſſe avec ſon évantail on ne peut les empêcher de donner au viſage, & ſans le ſecours des deux mains elles entreroient juſques dans les narines, & même dans la bouche, ſi les levres n'étoient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodez de ces inſectes dés leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples: Auſſi ne ſauroient ils voir de loin, à moins qu'ils ne levent la tête comme s'ils vouloient voir quelque choſe qui fut au deſſus d'eux.

Ils ont le nez gros, les levres groſſes, & la bouche grande. Je ne ſai s'il s'arrachent les deux dens de devant de la machoire ſuperieure; mais elles manquent à tous tant aux hommes qu'aux femmes, qu'aux vieux & aux jeunes. Ils n'ont point de barbe non plus. Leur viſage eſt long, d'un aſpect tres-deſagreable, ſans avoir un ſeul

trait capable de plaire. Leurs cheveux ſont noirs, courts, & crepez comme ceux des Negres, & non longs & lis comme ceux du commun des Indiens. Leur viſage & le reſte de leur corps ſont noirs comme les Negres de Guinée.

Ils n'ont point d'habits, mais ſeulement un morceau d'ecorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, & une poignée d'herbe longue, ou trois ou quatre petites branches, pleines de feuilles & ſoutenuës par leur ceinture pour couvrir leur nudité.

Ils n'ont point de maiſons non plus, mais ils couchent à l'air ſans aucune couverture, n'ayant pour lit que la terre, & pour Dais que le ciel. Si chaque homme a ſa femme, ou ſi tout eſt commun entr'eux, c'eſt ce que je ne ſai point; tout ce que je ſai eſt, qu'ils demeurent en troupe de 20. ou de 30. hommes, femmes, & enfans, tout cela pêle mêle. Leur unique nourriture eſt un petit poiſſon qu'ils prennent en faiſant des reſervoirs de pierre en travers des petits bras de Mer. Chaque marée y jette de petits poiſſons qui y demeurent, & que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la Mer eſt retirée. Je croi que c'eſt là le principal de leur pêche. Ils n'ont point d'inſtrumens pour prendre les gros poiſſons, quand même ils ſe preſenteroient; mais il eſt rare, qu'ils demeurent en arriere quand la Mer ſe retire. Durant tout le ſejour que nous fimes là nous ne primes aucun poiſſon avec nos hameçons & nos lignes. Quand l'eau eſt baſſe, ils cherchent dans les autres lieux des Petoncles, des Moules, & des Limaçons. Encore y a-t-il bien peu de ces coquillages: De ſorte que leur principale ſubſiſtence depend de ce que la Mer laiſſe dans leurs reſervoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amaſſent & s'en vont au lieu de leur demeure. C'eſt là que les attendent les vieillards & les enfans qui ne peu-

peuvent pas marcher à cauſe de leur age. Auſſi tôt qu'ils ſont arrivez, ils grillent ſur les charbons ce que la providence leur a donné, & le mangent en commun. Quelquefois ils prennent du poiſſon autant qu'il leur en faut pour ſe regaler abondamment, & quelquefois auſſi à peine en attrapent ils aſſez pour en gouter: Mais ſoit qu'ils en ayent peu ou beaucoup, tout le monde en a ſa part, tant les petits enfans que les vieillards qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Aprés qu'ils ont mangé, ils ſe couchent juſqu'au décendant de la marée, que tout le monde ſe met en marche. Qu'il ſoit jour ou qu'il ſoit nuit, qu'il pleuve, ou qu'il faſſe beau tems, tout cela eſt la même choſe, il faut marcher, ou jeûner. La terre ne produit rien qui puiſſe ſervir à leur ſubſiſtence. Ils n'ont ni herbes, ni legumes, ni aucune ſorte de grain que nous ayons vû. Il n'y a point auſſi d'oiſeaux ou de bétes qu'ils puiſſent prendre, parce qu'ils n'ont aucune ſorte d'inſtrumens.

Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à rien un ſervice religieux. Ils ont une eſpece d'armes pour défendre leur reſervoir, ou combatre leurs ennemis ſi quelqu'un ſe preſente, pour attaquer leur miſerable pêche. Ils ſe mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre: & que nous les empéchions d'approcher des lieux où ils avoient accoutumé de pêcher. Les uns avoient des épées de bois, d'autres des eſpeces de Lances. Leur épée eſt un morceau de bois en forme de Coutelas. Leur lance eſt un baton long & droit, pointu par un bout, & qu'on met enſuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vû là de fer, ni aucun autre metal: Et il y a apparence qu'ils ſe ſervent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amerique. J'ai fait la deſcription de ces haches dans le Chapitre quatriéme.

Je

Je ne ſai comment ils font du feu : Mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens avec du bois, ce que nous faiſons avec de l'acier & des cailloux. Je l'ai vû faire aux Indiens de l'Iſle de Bon-Air, & j'en ai fait moi même l'epreuve. Ils prennent un morceau de bois plat aſſez uni, & font un petit trou d'un coté : Enſuite ils prennent un autre morceau de bois rond & dur de la groſſeur environ du petit doigt : Ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat & uni, & tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils forent la piece plate juſques à ce qu'elle fume, & prenne enfin feu.

Ces Inſulaires parlent un peu du goſier ; mais nous ne pûmes pas entendre un ſeul mot de ce qu'ils diſoient. Nous moüillames, comme j'ai déja dit, le 5. de Janvier ; & voyant des gens ſur la côte, nous envoyames d'abord un Canot pour faire connoiſſance avec eux, dans l'eſperance qu'ils pourroient nous fournir quelques proviſions : Mais les habitans voyans venir nôtre Canot s'enfuirent, & ſe cacherent. Nous cherchames durant trois jours de ſuite dans l'eſperance de trouver leurs maiſons ; mais nous n'en trouvâmes aucune : Cependant nous vimes pluſieurs lieux, où ils avoient fait du feu. Deſeſperant enfin de trouver leurs habitations, nous ceſſames de chercher, & laiſſames pluſieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pourroient venir. Nous ne trouvames point d'eau dans les lieux que nous viſitames, ſi ce n'eſt de vieux puis dans les Bayes ſablonneuſes.

Nous paſſames enfin aux Iſles, & y trouvames grand-nombre d'Inſulaires. Je croi qu'il y en avoit 40. dans une Iſle, tant hommes, que femmes, qu'enfans. D'abord que nous eumes mis pied à ter-

terre, les hommes nous menacerent avec leurs épées & leurs Lances; mais nous les écartames par un coup de Canon que nous tirâmes pour leur faire peur. L'Isle étoit si petite, qu'ils ne purent se cacher: Mais ils furent en grand desordre aprés que nous eûmes fait décente, & sur tout les femmes & les enfans; parce que nous marchames droit à leur camp, les femmes les plus vigoureuses prenans leurs enfans s'enfuïrent en hurlant, & les petits enfans les suivirent en criaillant; mais les hommes demeurerent. Quelques femmes, & ceux qui ne purent pas fuir, resterent auprez du feu, faisant des lamentations comme si nous fussions venus pour les manger. Mais quand ils virent que nôtre intention n'étoit pas de leur faire du mal, ils furent assez tranquilles, &, ceux qui s'en étoient fuis d'abord revinrent. Il n'y avoit à cette habitation qu'un seul feu, couvert de quelques branches, placées du coté d'où venoit le vent.

Aprés que nous eûmes demeuré là quelque tems, les hommes se rendirent familiers, & nous en habillames quelques uns dans l'esperance qu'ils nous rendroient quelque service en cette consideration: Car y trouvant des puis, nous resolumes de faire apporter à bord deux où trois barriques d'eau. Comme il étoit penible de la voiturer à nos Canots, nous esperions engager ces gens à nous l'aporter, & c'étoit pour cela que nous leur avions donné des habits; à l'un une vieille paire de haut de chausses; à l'autre une méchante chemise; à l'autre enfin une casaque qui ne valloit presque rien, & qui neantmoins auroit été agreablement reçuë en des lieux où nous avions été; ce qui nous faisoit croire que ces gens la recevroient de même. Nous leur mîmes toutes ces nipes, esperant que cette ajusteſſe les obligeroit à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis nô-

nôtre eau dans de petits barrils longs, contenans environ ſix Gallons chacun, & faits exprez pour tranſporter de l'eau, nous menames nos nouveaux valets aux puis, & leur mimes à chacun un barril ſur le corps pour le porter à nôtre Canot. Mais tous les ſignes que nous pûmes leur faire furent inutiles, car ils demeurerent ſans mouvement comme autant de ſtatuës, grimaçans comme des ſinges, & ſe regardans les uns les autres. Ces pauvres gens n'étoient pas accoutumez à porter des fardeaux; & je croi qu'un de nos garçons de bord agé de dix ans, auroit porté auſſi peſant qu'un d'eux. Ainſi nous fumes contrains de porter nôtre eau nous mêmes, & eux depoüillerent leurs habits, & les quitterent comme ſi les habits n'étoient faits que pour travailler. Je ne m'apperceus pas qu'ils en fiſſent d'abord beaucoup de cas, & ne parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que nôtre canot étoit entre ces Iſles cherchant du Gibier, on vit une troupe de ces gens qui paſſoient à la nage d'une Iſle à l'autre; car ils n'ont ni Canots, ni bateaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre qu'ils amenerent à bord. Deux étoient d'un âge mediocre, & les deux autres avoient environ 18. ou 20. ans. Nous leur donnames du Ris boüilli auec de la Tortuë & de la vâche marine auſſi bouillies. Ils devorerent avidement ce que nous leur donnames; mais ils ne regarderent pas ſeulement le vâiſſeau, ni rien de tout ce qui étoit deſſus: Et aprés qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuïrent le plus vite qu'ils pûrent. A nôtre arrivée, avant que de les connoitre ou d'en étre connus, une troupe de ceux qui habitoient la terre ferme, vinrent tout proche de nôtre vaiſſeau, & ſe tenant ſur un banc aſſez élevé, ils nous menaçoient en branlant leurs épées & leurs lances. Le Capitaine fit enfin bâtre le tambour; ce qui fut fait tout

à

à coup & avec beaucoup de vigueur dans la seule vûe de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plutôt le bruit, qu'ils s'enfuïrent au plus vite crians du Gosier *Gury*, *Gury*. Ces mêmes habitans de terre ferme s'enfuyoient toujours de nous: Cependant nous en primes plusieurs; Car comme je l'ai déja remarqué, ils ont les yeux si mauvais, qu'ils ne nous voyoient que quand nous étions prez d'eux. Nous leur donnions toujours des vivres, & les laissions aller: Mais peu de tems aprés que nous fumes arrivez, les habitans des Isles s'aguerrirent, & ne branloient pas pour nous.

Aprés une semaine de sejour, nous halames nôtre vaisseau dans une petite Baye sablonneuse. Cela se fit au montant de la marée, & nous le tirames jusques à ce qu'il fut à flot. Quand la Mer vint à baisser, il demeura à sec, & prez de demi mille à la ronde on ne voyoit que sable aride; car la Mer hausse & baisse là environ cinq brasses. Le flux va au Nord quart d'Est, & le reflux au Sud quart d'Oüest. A toutes les basses marées nous étions tout à fait à sec, éloignez de la Mer d'environ cent verges. Ainsi nous avions le tems de calfeutrer le fond de nôtre navire; ce que nous ne manquames pas de faire avec beaucoup de soin. La plupart de nos gens étoient à terre dans une tente, où l'on raccommodoit nos voiles. Les pêcheurs apportoient tous les jours des Tortuës & des Manates, dont nous faisions nôtre nourriture ordinaire.

Pendant que nous fumes là, je tâchai de resoudre nos gens à gagner quelque Comptoir Anglois; mais on me menaça de me mettre à terre, & de m'y laisser. Cette menace me fit lacher prise, resolu d'attendre patiemment un tems & un lieu plus convenable pour les quitter. J'esperois de trouver bien-tôt l'un & l'autre, parce qu'ils avoient dessein en partant de là d'aller au Cap Comorin.

Ils

Ils avoient resolu chemin faisant de visiter l'Isle de *Cocos*, située suivant nos Cartes à 12. degrez 12. minutes de latitude Septentrionale ; dans l'esperance d'y trouver du fruit dont l'Isle porte le nom.

CHAPITRE XVII.

Laissant la nouvelle Hollande, ils passent par l'Isle de Cocos, *& touchent à une autre Isle boisée qui en est proche. Animal terrestre qui ressemble à une grosse Ecrevice. Noix de Cacao flotent en Mer. L'Isle* Triste *produit du Cacao quoiqu'elle soit innondée toutes les fois que la Mer monte. Ils moüillent à une petite Isle prez de celle de Nassau. Isle de* Hog, *& autres. Un* Pros *d'Achin pris. Isle de* Nicobar, *& autres de ce nom. Ambre gris bon & mauvais. Mœurs des habitans de ces Isles. Ils moüillent à l'Isle de* Nicobar. *Situation de cette Isle, son terroir, & l'agreable mélange de ses Bayes, de ses arbres, &c. Arbre de* Milory, *& de son fruit dont on se sert au lieu de pain. Habitans de l'Isle de* Nicobar ; *leur portrait, leurs habits, leur langage, leurs habitations. Ils n'ont aucune forme de Religion & de gouvernement. Leur nourriture*

riture & leurs Canots. Ils calfeutrent leurs vaisseaux. Projets de l'Auteur qui obtient permission d'aller à terre, accompagné de deux Anglois, des Portugais, & de quatre Malayans d'Achin. *Leur premiere rencontre avec les Insulaires. Communes traditions des Canibales, ou mangeurs d'hommes. Comment ils sont reçus à terre. Ils achetent un Canot pour passer à* Achin, *& le renversent la premiere fois qu'ils le mettent en Mer. Aprés l'avoir raccommodé ils se rembarquent pour la partie Orientale de l'Isle. Ils ont guerre avec les Insulaires; mais la paix étant faite, ils font leurs magazins, & se preparent à leur voyage.*

LE 12. de Mars 1688. nous fimes voile de la nouvelle Hollande par un vent de Nord Nord-Oüest, & beau tems. Nous fimes route au Nord, resolus comme j'ai dit, de toucher à l'Isle de *Cocos*; mais les vents de Nord Oüest, d'Oüest Nord-Oüest, & de Nord-Nord Oüest que nous eumes durant plusieurs jours nous obligerent à faire route plus à l'Est qu'il ne faloit pour trouver cette Isle. D'abord que nous fumes en Mer nous eumes fort mauvais tems, accompagné de beaucoup de tonnerres, d'éclairs, de pluye, & d'un vent orageux.

Le 26. de Mars nous étions à la latitude de l'Isle de *Cocos*, c'est à dire à 12. degrez 12. minutes. Autant que nous en pouvions, juger nous étions alors à 40. ou 50. lieuës de l'Orient de cette Isle.

Le vent étoit Sud-Oüest ; Ainsi nous aimames mieux faire route du coté des Isles qui sont à l'Occident de Sumatra, que d'aller à vent contraire à l'Isle de *Cocos*. J'en fus fort aise dans l'esperance que je pourrois m'échaper à Sumatra ou en quelqu'autre endroit.

Nous ne trouvames rien de remarquable jusqu'au 28. si ce n'est deux gros Goulus que nous primes. Nous gagnames ensuite une petite Isle boisée qui est à 10. degrez 30. minutes de latitude. Sa longitude de la nouvelle Hollande d'où nous venions, étoit suivant mon compte 12. degrez 6. minutes Oüest. Il y avoit beaucoup d'eau autour de l'Isle, & par consequent point de moyen d'y moüiller : Mais nous envoyames deux Canots à terre, dans l'un desquels il y avoit des Charpentiers pour couper un arbre propre à faire une autre pompe : L'autre alloit chercher de l'eau, & trouva un beau petit ruisseau prez de la pointe du Sud-Oüest de l'Isle : Mais l'eau donnoit si haut sur le rivage, qu'il n'y eut pas moyen de mettre pied à terre. A Midi nos Canots revinrent à bord, & les Charpentiers apporterent un bon arbre dont ils firent une pompe pareille à celle qu'ils avoient faite à *Mindanao*. L'autre Canot apporta tant de Boubies & d'hommes de guerre, que quand ils furent boüillis tout le monde en eut à sufisance. Ils apporterent aussi un certain animal terrestre qui a de l'air d'une grosse écrevice à la reserve qu'il n'a pas comme elle de grosses pates. Ces animaux se tiennent dans les sables arides, & terrent comme des Lapins. Le Chevalier François Drake parle dans son voyage autour du monde de semblables animaux qu'il trouva à Ternate, & à quelques autres des Isles à épiceries, ou prez d'elles. C'étoit une fort bonne nourriture, & de fort bon gout. Ils étoient si gros, qu'un homme n'en auroit seu manger deux ; car ils étoient presque

que de la groſſeur de la jambe. Leurs coquilles étoient d'un brun obſcur, & rouge quand elles avoient boüilli.

Cette Iſle eſt de bonne hauteur. Il y a des rochers eſcarpez du coté du Sud & du Sud-Oüeſt, & au Nord une Baye ſablonneuſe: Mais beaucoup d'eau prez de la côte. Le terroir eſt noiratre & gras, & produit diverſes ſortes de gros arbres.

A environ une heure aprés Midi nous fimes voile de cette Iſle par un vent de Sud Oüeſt, portant le Cap au Nord-Oüeſt. Enſuite le vent devient à peu prez Nord-Oüeſt, & fut pluſieurs jours conſecutifs entre Oüeſt Nord-Oüeſt & Nord-Nord Oüeſt: je remarquai que le vent fut la plupart du tems Oüeſt ou Nord-Oüeſt, & qu'alors nous eumes toujours de la pluye, des Grains, & beaucoup de tonnerres & d'eclairs: Mais quand le vent venoit du Sud il étoit petit, & amenoit le beau tems.

Nous ne rencontrames rien de remarquable juſques au 7-d'Avril, qu'étant à 7. degrez de latitude Meridionale, nous vimes de loin au Septentrion la terre de *Sumatra*. Le 8. nous découvrimes tout à plein l'Orient de cette Iſle. Nous étions alors à 6. degrez de latitude meridionale. Le lendemain 10. étant à 5. degrez 11. minutes de latitude, & à environ 7. à 8. lieuës de l'Iſle de *Sumatra*, nous vimes du coté de l'Occident quantité de noix de *Cacao* qui flotoient en Mer. Nous hiſſames nôtre Canots, & en primes quelques unes. Les noix étoient fort ſaines, & les noyaux de fort bon gout. Le lait ou l'eau de quelques unes étoit encore douce & bonne.

Le 13. nous vinmes à une petite Iſle nommée *Triſte*, qui eſt ſuivant mon obſervation à 4. degrez de latitude Meridionale. Elle eſt à environ 14. ou 15. lieuës de l'Occident de l'Iſle de *Sumatra*. De là juſqu'au Septentrion il y a pluſieurs petites Iſles inhabitées à la même diſtance de celle de *Sumatra*. L'Iſle

Triſte n'a pas un mille de circuit, & eſt ſi baſſe, que le flux la couvre entierement. Le terroir eſt ſablonneux, & plein de Cacaotiers. Les noix ſont petites ; & cependant d'aſſez bon gout, pleines, & plus peſantes pour leur groſſeur que toutes celles que j'ai jamais touchées.

Nous envoyames nos Canots à terre pour aller chercher des noix de *Cacao*. Ils firent trois voyages, & revinrent toujours chargez. Nos pêcheurs auſſi ſortirent, & apporterent du poiſſon qu'on fit boüillir pour le ſoupé. Ils tuerent auſſi deux jeunes Alligators, qui furent ſalez, & gardez pour le lendemain.

Je n'eus point occaſion de me ſauver comme je le ſouhaitois. Si j'avois eu un bateau j'aurois paſſé de là à Sumatra: Mais il n'y eut pas moyen. Nous remimes à la voile le 15. faiſant route au Septentrion de l'Occident de Sumatra. Nous ne mangions alors que du Ris, & la chair des noix de *Cacao*, rapées & trempées dans l'eau ; ce qui faiſoit une eſpece de lait où nous mettions nôtre Ris, & compoſoit un aſſez plaiſant mêts. Etant partis de l'Iſle *Triſte*, nous vimes d'autres petites Iſles qui étoient auſſi pleines de Cacaotiers.

Le 19. à 3. degrez 25. minutes de latitude Septentrionale, la pointe du Sud-Oüeſt de l'Iſle de Naſſau étoit à environ 8. milles de diſtance. C'eſt une aſſez grande Iſle ; mais inhabitée, à 3. degrez 20. minutes de latitude Meridionale, & pleine de grands arbres. A environ un mille de l'Iſle de Naſſau, il y en a une autre petite pleine de Cacaotiers. Ce fut là où nous moüillames le 20. pour achever nôtre proviſion de noix à *Cacao*. Cette Iſle eſt preſque entourée de rochers, de maniere que nos bateaux ne pouvoient venir à terre, ni revenir à bord quand l'eau étoit baſſe : Cependant nous amenames à bord quatre bateaux chargez de noix. Cette Iſle eſt baſſe

basse aussi bien que l'Isle *Triste*, & l'on ancre au Septentrion, à 14. brasses d'eau, à un mille de la côte, sur un sable net.

Le 21. nous remimes à la voile le Cap au Nord, & cotoyant toujours l'Occident de l'Isle de Sumatra. Le vent étoit entre Sud & Sud Oüest, & le tems variable; tantôt pluyes & Grains, & tantôt beau tems.

Le 25. nous passames la ligne cotoyant encore le Nord entre l'Isle de Sumatra & une étenduë de petites Isles qui en sont à 14 ou 15. lieuës. L'Isle des pourceaux est la plus considerable de ces petites Isles. Elle est à 3. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale: assez élevée & unie, & embellie de grands arbres fleuris. Nous la doublames le 20.

Le 29. nous vimes une voile au Nord de nous, & nous lui donnames la chasse: Mais comme il y avoit peu de vent, nous ne la joignimes que le 30. Ce jour là n'en étant qu'à une lieuë, le Capitaine Reed fut à elle en Canot, la prit, & la mena à bord. C'étoit un *Pros* d'Achin: Il étoit destiné pour cette place, & son équipage consistoit en quatre hommes. Il venoit d'une des Isles à *Cacao* que nous avions doublées, & étoit chargé de noix & d'huile de *Cacao*. Le Capitaine Reed fit décharger à bord toutes les noix, & autant d'huile qu'il jugea à propos: Ensuite il fit faire un trou au fonds de la barque, la laissa aller, & retint l'equipage prisonnier.

Ce ne fut pas pour la valeur de la cargaison que le Capitaine Reed prit cette barque; mais pour empêcher quelques autres & moi d'aller à terre. Il savoit que nous étions prets à deserter, si l'occasion s'en presentoit, & croyoit qu'en maltraitant & pillant les gens du pays, nous aurions peur de nous jetter parmi eux. Mais ce procedé nous fut avantageux con-

tre ſon eſperance, comme je le dirai dans la ſuite.

Le premier de Mai nous baiſſames au Nord Oüeſt de l'Iſle de *Sumatra*, à 7. ou huit lieuës de la côte. Nos Anglois du Fort Saint George apellent cette partie occidentale de *Sumatra* que nous cotoyames, la côte occidentale ſimplement, ſans ajouter le nom de *Sumatra*. Les priſonniers que nous avions faits le jour precedent nous montrerent les Iſles qui ſont à la hauteur du havre *d'Achin*, & les canaux par où les vaiſſeaux entrent; & nous dirent en même tems, qu'il y avoit un Comptoir Anglois à *Achin*. Je me ſoubaitai là; mais je fus contraint d'attendre avec patience que mon tems fut venu.

Nous faiſions alors route vers les Iſles de Nicobar en vûe de calfeutrer le fonds de nôtre vaiſſeau pour le rendre bon voilier.

Le 4. au ſoir nous découvrimes une des Iſles de Nicobar. La plus Meridionale eſt à 40. lieuës Nord Nord-Oüeſt du Nord-Oüeſt de l'Iſle de *Sumatra*. La plus Meridionale eſt Nicobar même. Mais nos gens de marine apellent Iſles de Nicobar tout ce grand nombre d'Iſles qui ſont au Sud des Iſles *d'Anderman*.

Les habitans de ces Iſles n'ont aucun commerce reglé avec aucune nation: Mais quand il y paſſe des vaiſſeaux, ils vont à bord avec leurs *Pros* pour leur vendre leurs marchandiſes, ſans s'informer de quelle nation ils ſont. Car tous les Blancs ſont pour eux la même choſe. Leurs principales marchandiſes ſont de l'ambre gris & des fruits.

Les habitans originaires de ces Iſles trouvent ſouvent de l'ambre gris: Ils le connoiſſent fort bien, & ſavent fort bien auſſi tromper les Etrangers qui ne le connoiſſent pas, par un certain mélange qui reſſemble beaucoup le naturel. Pluſieurs des nôtres en acheterent d'eux de cet-

cette espece, qu'ils eurent pour peu de chose. Environ ce tems là le Capitaine Weldon toucha aussi à quelques unes des Isles situées au Nord de celle où nous étions. Je vis quantité d'ambre gris falsifié qu'un de ses gens y avoit acheté; mais il n'étoit pas bon, & n'avoit aucune odeur: Cependant j'y en vis de fort bon & de fort odoriferant.

On avoit envoyé deux Moines à l'Isle où étoit le Capitaine Weldon pour convertir les Indiens. L'un se retira avec le Capitaine Weldon, & l'autre y demeura. Celui qui s'en alla avec Weldon disoit beaucoup de bien des habitans de cette Isle, & asseuroit qu'ils étoient honnêtes, civils, & de bonnes gens: Qu'ils n'étoient ni querelleux, ni larrons, ni meurtriers: Qu'ils se marioient, ou vivoient au moins comme mari & femme, un avec une sans jamais changer que quand la mort les separoit: Ponctuels, & tenants de bonne foi les marchez qu'ils faisoient, & ayans du panchant à embrasser la Religion Chrétienne. Je tiens tout cela de la bouche d'un Prêtre, qui me dit à Tonquin qu'il l'avoit appris par une lettre du Moine que le Capitaine Weldon avoit ramené de ces pays là. Mais continuons nôtre voyage.

Le 5. de Mai nous baissames du coté de l'Oüest de l'Isle de Nicobar proprement ainsi nommée, & moüillames au Nord-Oüest de cette Isle, dans une petite Baye, à huit brasses d'eau, & à moins de demi mille de la côte. Le gros de cete Isle est à 7. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale; d'environ 12. lieuës de long, & de 3. à 4. de large. Le coté Meridional est assez élevé; & prez de la Mer il y a des rochers escarpez. Le reste de l'Isle est bas, plat, & uni. Le terroir est noir &

profond, & parfaitement bien arrosé par de petits ruisseaux courans. Il produit quantité de grands arbres bons à tout. Le gros de ces arbres ne paroit qu'un seul bocage. Mais ce qui releve la beauté de cette Isle quand on la voit de quelque distance en Mer, sont plusieurs pieces de Cacaotiers qui croissent autour dans chaque Baye. Les Bayes ont demi mille, ou un mille de long, plus ou moins; & elles sont divisées les unes des autres par autant de petites pointes pierreuses de terre boisée.

Comme les Cacaotiers croissent par bocages dans les Bayes qui regardent la Mer, aussi y a-t il une autre sorte d'arbres fruitiers dans les Bayes qui sont face derriere les Cacaotiers, & qui sont plus éloignées de la Mer. Les Originaires de l'Isle apellent cet arbre fruitier *Mehory*. Il est de la grosseur de nos gros pommiers, & à peu prez de la même hauteur. L'écorce est noiratre, & la feuille assez large. Le fruit aussi gros que le fruit à pain de l'Isle de Guam, dont nous avons parlé dans le chapitre X. ou pour mieux dire de la grosseur d'un pain d'un sou; de la figure d'une poire, avec une écorce dure & polie d'un vert clair. Le dedans du fruit ressemble fort à la pomme, à la reserve qu'il est plein de petits filamens aussi gros que de gros fil. Je n'ai jamais vû que la de ces sortes d'arbres.

Les Originaires de cette Isle sont grands & bien proportionnez de leurs membres. Ils ont le visage assez long, les cheveux noirs, le nez mediocre, & en un mot toute la simmetrie de leur visage est parfaitement bien proportionnée. Ils ont les cheveux noirs & lis, & leur teint est de couleur de cuivre. Les femmes n'ont point de poil aux sourcils. Je croi qu'elles se l'arrachent;

cheat ; car les hommes y en ont comme les autres gens.

Les hommes ſont tout nuds à la reſerve d'une longue & étroite piece de toile ou ceinture qu'ils ont tout autour des reins, & qui leur décendant entre les cuiſſes ſe relevé par derriere, & ſe retrouſſe dans la ceinture. Les femmes ont une eſpece de jupon court qui s'attache aux reins, & leur décend juſqu'aux genoux.

Leur langage eſt different de tout ceux que j'ai connu ou que j'ai entendu parler : Cependant ils ont quelques mots *Malayans*, & il y en avoit qui parloient quelques mots de Portugais, qu'ils apprennent ſelon les apparences des vaiſſeaux qui paſſent par là. En efet quand ces gens voient un vaiſſeau, ils prennent incontinent leurs Canots, & s'en vont à bord. Je n'ai pas remarqué qu'ils ayent aucune forme de Religion. Auſſi n'ont-ils ni temples, ni idoles, & ne rendent que j'aye vû, aucun culte exterieur à aucune divinité.

Ils demeurent tout autour de l'Iſle dans les Bayes prez de la mer ; y ayant dans chaque Baye quatre ou cinq maiſons, plus ou moins. Elles ſont bâties ſur de pilotis comme à *Mindanao*, petites, baſſes, & quarrées. Chaque maiſon n'a qu'une chambre, exhauſſée d'environ huit pieds ; le reſte du toit a environ huit autres pieds de haut. Ce toit n'a point de goutieres ; mais au lieu de cela il eſt fort proprement fait en forme de Dome avec de petits ſoliveaux de la groſſeur du bras courbez en rond comme un demi Croiſſant, & fort artiſtement couvert de feuilles de *Palmeto*.

Ils n'ont point de gouvernement autant que j'ai pû le remarquer. Tout paroit égal ſans diſtinction,

& chacun eſt maitre chez ſoi. Leurs plantations ſont compoſées de Cacaotiers uniquement, qui croiſſent prez de la Mer ; la terre n'etant point défrichée plus avant dans le pays. En efet j'ai remarqué que quand on a paſſé les fruitiers, on ne voit point de chemins qui menent dans les bois. Le plus grand uſage qu'ils faſſent des Cacaotiers eſt d'en tirer du *Toddy*, qu'ils aiment avec paſſion.

Il ſemble que le *Melory* ſoit un fruitier ſauvage. On en fait bouillir le fruit dans de grands pots de terre qui contiennent 12. ou 14. Gallons. On remplit ces pots de ce fruit, & y mettant un peu d'eau, on couvre bien la gueule du pot afin que la fumée ne s'exhale point en bouillant. Quand le fruit eſt mou, on le pele, on ſepare la chair des filamens avec un baton plat fait en forme de couteau : Enſuite on en fait des maſſes de la groſſeur d'un fromage de Hollande, & on le garde ſix à ſept jours. Il paroit jaune ; il eſt de bon gout, & c'eſt leur principale nourriture ; Car ils n'ont ni Yames, ni Patates, ni Ris, ni Plantains, ou s'ils en ont c'eſt bien peu : Cependant il ont de petits Cochons, mais pas en grand nombre, & fort peu de Coqs & de poules comme les nôtres. Les hommes s'occupent à la pêche : Mais je n'ai pas vû qu'ils priſſent beaucoup de poiſſon. Chaque maiſon a du moins deux ou trois Canots qu'on tire à terre.

Les Canots dont on ſe ſert pour la pêche ſont pointus par les deux bouts ; & les deux bouts & le fonds ſont fort minces & fort polis. Ils ſont faits à peu prez comme les *Pros* de Guam, plats d'un coté, & de l'autre aſſez gros de ventre ; & ont d'un coté de petits ailerons legers. Comme ils ſont minces & legers on les mene mieux à la rame qu'a la voile : Cependant ils vont aſſez bien à la voile, & ils les gouvernent par le moyen d'une piece de bois qui pend dans l'eau perpendiculairement. Il y a communément ſur un

de

de ces Canots 20. ou 30. hommes, & il est rare qu'il y en ait moins de neuf ou dix. Leurs avirons sont courts, & ils s'en servent comme nous faisons des nôtres. Les bancs sur lesquels les Rameurs s'asseïent sont des *Bambous* fendus, mis en travers & si pres les uns des autres, qu'il semble que ce soit un pont. Ces *Bambous* sont mobiles; & quand quelqu'un entre pour ramer, il enleve le *Bambou* de l'endroit où il veut s'asseoir, & le met à coté pour faire place à ses jambes. Les autres Canots de ces Isles sont faits comme ceux des Isles de Nicobar: Et il y a apparence qu'il en est de même pour les autres choses; car nous ne remarquames aucune diference en ceux qui vinrent à nous durant le sejour que nous y fimes.

Mais revenons à nos afaires. Ce ne fut, comme j'ai dit, que le cinquiéme de Mai vers les dix heures du matin que nous moüillames à cette Isle. Le Capitaine Reed fit incontinent tourner le vaisseau sur le coté pour le calfeutrer; ce qui fut fait ce jour la & le jour suivant. Comme on avoit dessein de remettre en Mer le soir, on ne perdit pas de tems à remplir tous les vaisseaux à eau; parce que le vent étant Nord Nord-Est le Capitaine esperoit de passer au Cap Comorin avant que le vent changeât. Autrement il n'auroit pas été sans dificulté de le faire, parce que le *Monson* Occidental approchoit.

Je crus alors qu'il étoit tems de me retirer, & d'avoir s'il étoit possible, permission de demeurer là, car il paroissoit tout à fait impossible de se dérober; & je n'avois aucun sujet de desesperer d'obtenir cette permission, attendu principalement que c'étoit un lieu où je pouvois demeurer selon toutes les aparences, sans faire aucun prejudice au reste de l'equipage, quand même j'en aurois eu le dessein. Outre que la conjoncture étoit favorable pour quitter le Capitaine Reed; ce que j'avois toujours eu

envie de faire dés que l'occasion s'en presenteroit, la raison particuliere qui me fit penser à demeurer là fut, l'esperance que j'avois de m'y avancer considerablement par le commerce de l'ambre gris, & de faire une grande fortune avec les gens du pays. Je pouvois en peu de tems apprendre leur langage; & en m'accoutumant à naviger avec eux sur leurs *Pros* ou Canots, & sur tout me conformant à leurs coutumes & à leurs maniere de vivre, j'aurois vû comme ils tiroient leur ambre gris, aurois seu combien ils en tiroient, & en quel tems de l'année on en trouvoit de plus. Je jugeois ou qu'il me seroit ensuite aisé de me retirer, & de m'embarquer sur le premier vaisseau qui passeroit par là, soit Anglois, Hollandois, ou Portugais; ou de gagner quelque jeune Indien, & l'engager là me transporter sur son Canot à Achin. J'aurois pû m'y pourvoir des marchandises que j'aurois seu les plus recherchées de mes insulaires: & à mon retour je me serois servi de ces marchandises pour acheter leur ambre gris.

Je n'avois pas fait semblant jusques là de vouloir aller à terre: Mais l'eau étant faite, & le vaisseau pret à faire voile, je priai le Capitaine Read de me faire mettre à terre sur cette Isle. Lui qui croyoit que je ne pouvois pas décendre en lieu moins frequenté des vaisseaux, se rendit volontiers à ma priere; ce qu'il n'auroit apparemment pas fait, s'il eut cru que j'eusse deu bien-tôt partir de là; de peur de me donner occasion de faire son Histoire aux Anglois ou aux Hollandois. Je pris sans perdre de tems mon coffre & mon lit, & de peur que mon homme ne changeat d'avis, je cherchai incontinent quelqu'un pour me mettre à terre.

Le Canot sur lequel je me mis me debarqua dans

dans une petite Baye sablonneuse où il y avoit deux maisons, mais personne dedans. Les habitans avoient démenagé, parce qu'ils avoient apparemment eu peur de nous, qui étions à bonne portée: Cependant les hommes & les femmes étoient venus à bord sans donner aucune marque d'aprehension. Nôtre Canot retournant à bord trouva le maitre des maisons qui venoit à terre. Il fit divers signes à nos gens de me ramener; mais ils ne voulurent pas l'entendre. Ensuite il vint à moi, & m'ofrit son bateau pour me transporter à bord; mais je le refusai. Alors il me fit signe d'entrer dans la maison, & autant que je pus le comprendre par ses signes, & par quelques mots Malayans dont il se servit, il vouloit me faire entendre que la nuit quand je serois endormi il sortiroit quelque chose des bois qui me tueroit, voulant apparemment parler de quelque béte feroce. J'apportai donc dans la maison mon cofre & mes habits.

A peine avois-je été une heure à terre, que le Capitaine Teat, & le nommé Jean Damarel, & trois ou quatre autres armez arriverent pour me ramener à bord. Il n'etoit pas besoin d'envoyer un si gros cortége: Quand il ne seroit venu que le garçon de la Cabane, je n'aurois pas fait dificulté de retourner. J'aurois bien pû me cacher dans les bois; mais en ce cas ils auroient maltraité ou tué quelques uns des insulaires en vûe de les animer contre moi. Je leur dis donc que j'etois pret à les suivre; je pris toutes mes nipes, & m'en retournai avec eux. Etant de retour à bord je trouvai tout en mouvement. Trois autres encouragez par mon exemple demandoient qu'on leur permit de m'accompagner. L'un étoit Mr. Coppinger Chirurgien, l'autre Robert Hall & le troisiéme nomme Ambroise, duquel j'ai oublié le surnom. Ces trois hommes avoient

avoient toûjours eu même deſſein que moi. Les deux derniers ne trouvoient pas beaucoup d'oppoſition ; mais le Capitaine Reed & le reſte de l'equipage ne vouloient pas perdre le Chirurgien. Ce dernier enfin ſauta dans le Canot avec mon fuſil, jurant qu'il iroit à terre, & que ſi quelqu'un ſe mettoit en devoir de l'en empécher il tireroit deſſus. Mais Jean Olivier qui étoit alors Quartier Maitre, ſauta dans le Canot, le ſaiſit, lui ota le fuſil, & le fit rentrer dans le vaiſſeau avec le ſecours de deux ou trois autres.

Hal, Ambroiſe, & moi fumes donc ramenez à terre. Un de nos Rameurs déroba une hache, & nous la donna, ſachant que c'étoit un bon outil parmi les Indiens. Comme il faiſoit déja obſcur : nous allumames une chandele ; & parce que j'étois le premier venu dans nôtre nouveau pays, je les menai aux maiſons où nous tendimes incontinent nos branles. A peine avions-nous achevé, que le Canot revint à terre ; chargé des quatre Malayans d'Achin que nous avions fait priſonniers à la hauteur de Sumatra, & du Portugais du vaiſſeau Siamois qui vint à bord du nôtre à la rade de *Pulo Condore*. On n'avoit plus beſoin de ces gens là, parce qu'on alloit quitter la côte de *Malaya*, où le jeune Portugais ſervoit d'interprete ; & qu'on ne craignoit pas alors que les habitans d'Achin puſſent nous rendre ſervice en nous tranſportant dans leur pays, qui étoit éloigné de 40. lieuës : Ne s'imaginant pas que nous oſaſſions tenter une pareille entrepriſe, qui étoit hardie à la verité. Nous étions aſſez forts pour nous défendre contre les Originaires de l'Iſle, en cas qu'ils nous declaraſſent la guerre ; mais quand il ne me ſeroit venu perſonne je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut étre même aurois je eu moins à craindre, parce que j'aurois pris garde de ne choquer perſonne. Je

ſuis

fuis perſuadé qu'il n'y a point de peuple aſſez barbare pour tuer un particulier que le hazard fait tomber entre ſes mains, ou qui vient dans le pays par cas fortuit, à moins qu'on ne ſe le ſoit attiré par quelque outrage ou par quelque violence anterieure. Même alors ſi l'on pouvoit ſe garentir la vie ſauve des premiers mouvemens de la fureur de ces Inſulaires, & en venir avec eux à la negotiation ; ce qui eſt la choſe du monde la plus difficile, parce que d'ordinaire ils ſe cachent dans les bois, & ſe jettent bruſquement ſur leur ennemi pour le tuer à l'improviſte, on pourroit pour peu de choſe regagner leur bienveillance, & ſur tout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vûe, & que tout Europeen qui a vû le monde pourroit incontinent inventer pour les amuſer, comme ſeroit par exemple de faire du feu avec un caillou & un morceau d'acier.

Quant à ce qu'on dit communément des Antropophages ou mangeurs d'hommes, je n'ai jamais trouvé de ces ſortes de gens. Je n'ai point vû ni entendu dire qu'il y eut au monde de nation qui n'eut quelque choſe à manger, ſinon poiſſons & animaux terreſtres, au moins des fruits, des grains, des racines, ou autres legumes qui croiſſent naturellement ou par la culture. Les habitans mêmes de la nouvelle Hollande avec toute leur pauvreté, ne laiſſoient pas d'avoir du poiſſon, & auroient eu de la peine à ſe reſoudre de tuer un homme en vûe de le manger. Je ne ſai quelles barbares coutumes peuvent autrefois avoir été en uſage dans le monde. On a fort parlé des ſauvages de l'Amerique qui ſacrifioient leurs ennemis à leurs Dieux. Je ne ſai pas non plus ſi cela eſt, ou ſi cette coutume a été en uſage chez quelque nation de cette grande partie du monde. Quoiqu'il en ſoit ſi ces Ameriquains ſacrifient leurs ennemis, il n'eſt pas neceſſaire qu'ils

les

les mangent auſſi. Je ne veux pourtant pas aprés tout nier abſolument la choſe, mais j'en parle ſuivant ma connoiſſance, & je ſai qu'on dit des fauſſetés de ces Canibales, & qu'on en a fait pluſieurs contes qui ont été refutez depuis mon premier retour des Indes Occidentales. Sur quel pied de barbarie ne regardoit-on point alors les pauvres Indiens de la Floride, qui nous paroiſſent à preſent aſſez civils? Combien de contes ne nous a-t-on point fait des Indiens qui habitent les Iſles qu'on apelle les Iſles des Canibales? Nous voyons neanmoins, qu'ils commercent fort honnêtement avec les François & les Eſpagnols, comme ils ont fait avec nous. Je conviens qu'autrefois ils ſe ſont mis en devoir de ruiner nos plantations des Barbades, & ont depuis empêché que nous ne nous ſoyons établis à l'Iſle de *Santa Lucia*, en ruinant ſucceſſivement deux ou trois des Colonies qui y étoient établies. Ils ont même ſouvent endommagé & ravagé l'Iſle de *Tabaco*, où les Hollandois s'étoient établis; & cette Iſle quelque delicieuſe & fertile qu'elle ſoit, eſt encore aujourd'hui ruinée, pour être trop voiſine des Caribes du Continent, qui lui rendent viſite tous les ans. Mais ils n'ont fait cela que pour maintenir leur droit en tâchant de traverſer les établiſſemens de ceux qui vouloient s'etablir ſur les Iſles, où ils s'étoient eux mêmes établis. Ces mêmes gens neanmoins ne font point de mal à un homme ſeul, à ce que m'ont dit des gens qui ont été leurs priſonniers. Je pourrois produire encore les Indiens de *Boca Fora*, de *Boca Drago*, & de divers autres lieux, que les Eſpagnols apellent ſauvages & feroces. Cependant les Indiens de ces mêmes pays ont fait amitié avec les Avanturiers, & s'ils ont rompu avec eux c'eſt aprés en avoir été mal traitez. Quant aux inſulaires de Nicobar,

cobar, je les ai trouvez assez afables pour ne les pas craindre ; & je ne me serois point mis en peine quand il ne me seroit point venu de compagnie.

Cependant je fus fort aise de n'etre pas seul, & d'autant plus aise que nous etions assez pour faire la manœuvre & passer dans l'Isle de Sumatra. Aussi songeames nous d'abord à acheter un Canot pour cela des Originaires du pays.

La nuit qu'on nous mit à terre, il faisoit un beau clair de Lune. Aussi nous promenames nous sur la Baye pour voir quand le vaisseau appareilleroit & mettroit à la voile, ne croyant pas jusques là bien asseurée la nouvelle liberté que nous venions d'aquerir. Le voyant à la voile entre onze heures & mi-nuit, nous rentrames dans nôtre chambre, & nous couchames. Ce fut le sixiéme de Mai.

Le lendemain de bon matin le maitre du logis accompagné de 4. ou 5. de ses amis, vint voir ses nouveaux hotes, & fut un peu surpris de les trouver en si grand nombre ; car il croyoit que j'etois seul. Il en parut neanmains fort aise, & nous reçut avec une grosse Calebace de *Toddy* qu'il avoit apportée. Avant son depart, (Car il faut savoir que par tout où nous allions les habitans nous abandonnoient leurs maisons ou par crainte, ou par superstition) nous achetames de lui un Canot pour une hache. & nous y mimes incontinent nos cofres & nos habits, en vûe de gagner la partie Meridionale de l'Isle, & d'y demeurer jusques au changement du *Monson* qu'on attendoit tous les jours.

Aprés avoir mis nos nipes à couvert nous entrames gayement dans nôtre nouvelle Fregate

avec

avec les Achinois, & primes le large. Nous ne fumes pas plûtôt au large, que nôtre Canot renversa sans dessus dessous. Nous nous sauvames à la nage, & trainames à terre nos cofres & nos habits; Mais tout fut mouillé, & je ne sauvai rien de considerable que mon journal, & quelques Cartes du pays que j'avois faites, que j'estimois beaucoup, & que j'avois conservées avec beaucoup de soin. Mr. Hal avoit aussi un balot de livres & de Cartes qui penserent y demeurer : Mais nous ouvrimes incontinent nos cofres, & en otames nos livres avec beaucoup de peine. Nous les fimes secher ensuite; mais quelques Cartes qui se trouverent dépliées dans nos cofres furent gatées.

Le Canot étant alors en fort bon état, & nos livres & nos habits secs, nous primes le large une seconde fois, & ramames du coté de l'Orient de l'Isle, en laissant plusieurs autres à nôtre Nord. Les Indiens sur huit à dix Canots nous accompagnerent malgré nous; car nous crumes qu'ils vouloient faire encherir les provisions du coté de l'Isle où nous allions, en donnant avis de ce que nous en donnions au lieu d'où nous venions. C'étoit le vaisseau qui avoit fait cela; car l'equipage contre l'ordinaire ne marchandoit pas comme pourroient faire de simples particuliers, ou certaines gens qui sont tout d'un mot. Pour les empécher donc de venir avec nous, Mr. Hall fit peur à ceux d'un Canot en tirant sur eux une volée de Canon. Ils sauterent tous hors le bord en criant, mais voyant que nous nous en allions, ils rentrerent dans leur Canot, & nous suivirent.

Ce coup de Canon nous brouilla avec tous les habitans de l'Isle. Incontinent aprés nous relachames à une Baye où il y avoit quatre maisons & grand nombre de Canots: Mais ils se retirerent tous, & n'approcherent plus de nous durant plusieurs jours.

Nous

Nous avions alors un gros pain de *Melory*, qui étoit tout ce que nous avions à manger. Si nous avions eu envie de noix de Cacao ou de *Toddy*, nos Malayans d'Achin auroient monté sur les arbres, nous auroient apporté des noix de Cacao à souhait, & tous les matins un bon pot de *Toddy* Nous vecumes ainsi jusques à ce que nôtre *Melory* fut presque achevé, esperant toûjours que les naturels viendroient, & nous en vendroient comme ils avoient fait ci devant. Mais ils ne vinrent pas, & même nous traverserent par tout où nous allames: Ils branloient souvent leurs lances contre nous, & nous temoignoient autant qu'ils pouvoient qu'ils n'étoient pas de nos amis.

Voyant enfin qu'ils nous étoient opposez nous resolumes d'avoir des vivres par force, puisque nous ne pouvions pas en avoir autrement. Pour cet efet nous entrames avec nôtre Canot dans une petite Baye qui est au septentrion de l'Isle, parce que l'éau y étoit tranquille & qu'il étoit aisé d'y faire décente; mais de l'autre coté comme le vent étoit toujours le même, nous ne pouvions mettre pied à terre sans courre risque de renverser nôtre Canot, & de moüiller nos armes. En ce cas nous eussions été à la Merci de nos ennemis, qui étoient deux à trois cents hommes dans chaque Baye pour nous empecher d'aborder aux lieux où ils voyoient que nous allions.

Etant en Mer nous primes droit la route du Nord, & fumes incontinent suivis de sept à huit Canots. Les Indiens se tenant éloignez, ramoient plus vite que nous, & furent à la Baye avant nous. Ils y firent tous décente avec environ 20. autres Canots pleins de monde, & se mirent en devoir de nous empécher de mettre pied à terre. Nous allames à cent verges d'eux: Nous étant ensuite arrétez, je pris mon fusil & les couchai en jouë. Ce mouvement les fit tous mettre ventre à terre:

terre : Mais je me tournai de l'autre coté, & pour leur faire voir que nôtre dessein n'étoit pas de leur faire du mal, je tirai mon fusil sur la Mer de sorte qu'ils pouvoient voir le plomb effleurer l'eau. Je n'eus pas plûtôt rechargé, que nous entrames doucement. Quelques uns d'eux se retirerent. Ceux qui resterent continuerent à donner des marques de leur haine, jusques à ce qu'ayant tiré comme devant, je leur eusse encore donné l'epouvante. Alors ils se retirerent, & ne laisserent que cinq à six hommes sur la Baye. Nous étant donc considerablement avancez, Mr. Hall mettant l'epée à la main sauta à terre, pendant que j'etois pret à faire feu sur les Indiens s'ils se fussent mis en devoir de l'insulter : Mais ils ne branlerent pas, qu'il ne fut à eux, & ne les eut saluez.

Il leur toucha la main, & fit tant de signes d'amitié, que la paix fut concluë, ratifiée, & confirmée par tous ceux qui furent presens. On rapella ceux qui s'etoient retirez, & tout le monde accepta la paix avec beaucoup de joie. Cette paix fut generale à la grande joie des habitans. On ne sonna point les cloches, ni on ne fit point de feux de joie, car ce n'est pas la coutume ; mais la joie paroissoit peinte sur le visage de tout le monde, parce qu'alors ils pouvoient aller pêcher sans crainte d'être pris. Cette paix ne leur fut pas plus agreable qu'a nous ; Car les Insulaires nous apportoient alors du *Melory*, que nous avions pour de vieilles guenilles, & de petits morceaux de toile, larges environ comme la paume de la main. Nous vimes en certains endroits quelques petits Cochons que nous aurions pû avoir à juste pris ; mais nous ne voulumes pas scandaliser nos amis Achinois, qui étoient Mahometans.

Nous

Nous demeurames là deux à trois jours, après quoi nous partimes pour le Septentrion de l'Isle, faisant route à l'Orient. Nous fumes bien reçus des habitans par tout où nous allames. Arrivez au Septentrion de l'Isle, nous fimes provision de *Melory* & d'eau. Nous achetames deux à trois pains de *Melory*, & environ 12. grosses coquilles de noix à Cacao d'où l'on avoit tiré toute la chair, & qui étoient neanmoins toutes entieres à un petit trou prez qu'elles avoient à un bout. Nous mimes dans toutes ces coquilles environ trois Gallons & demi d'eau. Nous achetames aussi 2. ou 3. *Bambous*, où nous en mimes encore 4. ou 5. Gallons. Voilà en quoi consistoient nos provisions.

Nôtre dessein étoit d'aller à Achin, place située au Nord-Oüest de l'Isle de Sumatra, qui est au Sud-Sud-Est, & dont nous étions éloignez de 40. lieuës. Nous n'attendions que le *Monson* Occidental. Nous l'avions long tems attendu, & il sembloit alors qu'il n'etoit pas eloigné; Car les nuages commençoient eut-on dit, à pancher vers l'Orient; en efet ils commencerent enfin à se mouvoir doucement de ce coté là, Quoique le vent fut encore Est, c'étoit neanmois un signe infaillible que le *Monson* Occidental n'etoit pas éloigné.

CHAPITRE XVIII.

L'auteur & sa compagnie s'embarquent pour Achin dans un bateau sans pont. Changement de tems. Cercle autour du soleil, presage d'une violente tempéte, qui arrivant en efet, les met en grand danger, & les consterne beau-

beaucoup. Cudda *ville & havre sur la côte de* Malacca. *L'Isle* D'Way. *Mont d'or dans l'Isle de Sumatra.* Passange-Jonca *riviere & ville dans l'Isle de Sumatra prez de la pointe de Diamant, où ils vont à terre fort malades, & sont favorablement reçus des* Oromkais. *Ils passent de là à Achin. L'Auteur est examiné devant le* Chabander, *& prend un remede d'un Medecin* Malayan. *Longueur de sa maladie. Il prend encore la route de Nicobar, & revient tout à coup à celle d'Achin. Il fait divers voyages à Tonquin, à* Malacca, *au Fort Saint George, & à* Bencouli. *Comptoir Anglois à Sumatra. Relation de l'equipage du vaisseau qui mit l'Auteur à terre à Nicobar. Les uns passent à* Tangambar, *qui est un fort appartenant aux Danois sur la côte de Coromandel; d'autres au Fort Saint George & plusieurs au Camp du Mogol. Des Peuns, & comment Jean Olivier se fit Capitaine. Le Capitaine Reed ayant pillé prez de Ceylan un riche marchand Portugais va à Madagascar, & s'embarque sur un vaisseau de la nouvelle Jorc. Traverses que le reste de son équipage eut à essuyer jusqu'à* Johanna, *&c. Leur vaisseau nommé le Cachet de Londres*

dres coule à fonds à Madagascar dans la Baye de Saint Augustin où il est encore. Du Prince Jeoly, *l'homme peint que l'Auteur amena en Angleterre, & qui mourut à Oxford. Isle de Meangis, patrie de l'homme peint: Gerofle de cette Isle, &c. L'Auteur est fait Canonnier à* Bencouli, *& est contraint de se dérober pour passer en Angleterre.*

CE fut le 15. de Mai 1688 à environ 4. heures aprés Midi que nous quittames l'Isle de Nicobar, & primes la route d'Achin. Nous étions huit de Compagnie, sçavoir trois Anglois, quatre *Malayans* nez a Achin, & le metis Portugais.

Nôtre Canot n'étoit ni des plus gros ni des plus petits. Il étoit à peu prez de la grandeur de nos bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts comme est le devant de ces bateaux. Il étoit plus profond & moins large que ces bateaux; mais si mince & si leger, que quand il étoit vuide quatre hommes pouvoient le lancer à l'eau, ou le haler à terre. Nous avions un bon Mât, & une voile de nate, avec de bons & forts ailerons tres bien attachez à chaque coté du Canot. Tant que ces ailerons étoient fermes, le Canot ne pouvoit pas renverser; ce qu'il auroit aisemement fait sans cela; & même avec cela, si les ailerons n'avoient pas été extrémement forts: Ainsi nous étions fort obligez à nos Achinois qui avoient trouvé cet invention.

Mr. Hall & moi connoissions mieux le peril que personne. Les autres avoient tant de confiance en nous, qu'ils ne faisoient pas la moindre dificulté sur

ſur ce que nous approuvions. J'étois mieux pourvû que Mr Hall; car avant que de quitter le vaiſſeau, j'avois conſulté exprez nôtre Carte des Indes Orientales. Je dis nôtre Carte, car nous n'en avions qu'une à bord, ſur laquelle j'avois copié dans mon livre de poche la hauteur & la diſtance de la côte de *Malacca*, de Sumatra, de Pegu, & de *Siam*; & avois auſſi emporté un Compas de poche pour me ſervir de guide dans tout ce que j'aurois à entreprendre.

Quand nous mimes en Mer le tems étoit fort beau, fort clair, & fort chaud. Le vent toujours Sud-Eſt, petit, & juſtement tel qu'il falloit pour rafraîchir l'air. Les nuées ſe mouvoient doucement de l'Occident à l'Orient; ce qui nous faiſoit eſperer, ou que le vent étoit déja Oüeſt en Mer, ou qu'il le ſeroit bientôt. Nous profitames du beau tems dans l'eſperance d'arriver à Achin avant que le *Monſon* Occidental fut bien afermi, n'ignorant pas que les vents ſeroient fort orageux aprés le beau tems, & ſur tout au commencement du *Monſon* Occidental.

Nous fimes donc route au Sud, croyant qu'aprés que nous ſerions ſortis de l'Iſle, nous aurions un vrai vent, comme nous l'appellions; car il faut ſavoir que la terre attire le vent; & ſouvent on trouve en Mer un vent different de celui qu'on a quand on eſt prez de terre. Nous ramions tour à tour avec quatre rames: Mr. Hall & moi étions auſſi tour à tour au gouvernail, parce que perſonne n'en étoit capable, que nous. Le premier aprés-Midi & la nuit ſuivante nous fimes douze lieuës ſuivant mon compte. Nôtre route étoit au Sud Sud-Eſt: Mais le 16. au matin un heure aprés ſoleil levé, nous vimes au Nord Oüeſt quart de Nord l'Iſle d'où nous étions partis: Ainſi je trouvai que nous avions fait à l'Eſt un point plus que je n'avois

n'avois cru ; ce qui nous obligea de faire route au Sud quart d'Eſt.

A quatre heures aprés midi nous eumes un petit vent d'Oüeſt Sud-Oüeſt, qui continua juſqu'à neuf heures. Durant tout ce tems là, nous ne nous ſervimes point de nos rames, & fimes route Sud Sud Oüeſt. J'étois alors au Gouvernail, & je trouvai par les briſans de la Mer que nous avions prez de nous un courant violent. Elle faiſoit tant de bruit, qu'on l'auroit entenduë de prez de demi mille. A neuf heures elle fut calme juſqu'à dix que le vent revint, & ſouffla gaillardement toute la nuit.

Le 17. au matin nous cherchames l'Iſle de Sumatra, croyant n'en étre alors qu'à 20. lieuës. Car ſuivant nôtre compte, nous avions fait à la voile, & à la rame 24. lieuës depuis que nous étions partis de l'Iſle de Nicobar, qui eſt à 40. lieuës *d'Achin*. Mais ce fut en vain que nous cherchames l'Iſle de Sumatra, car aprés nous étre tournez de tous les cotés, nous vimes avec chagrin l'Iſle de Nicobar à l'Oüeſt Nord Oüeſt, & nous n'en étions pas à plus de huit lieuës. Par là il étoit viſible que nous avions eu un courant violent contre nous durant la nuit. Mais un vent frais étant ſurvenu, nous en profitames du mieux qu'il nous fut poſſible tant que le beau tems dura. A midi nous primes la hauteur au ſoleil. Ma latitude étoit 6. degrez 55. minutes, & celle de Mr. Hall 7. degrez Nord.

Le 18. le vent ſe rafraichit, & le ciel commença de ſe couvrir. Il fut aſſez clair juſqu'à midi. Nous crumes pouvoir prendre la hauteur ; mais les nuages qui couvrirent le ſoleil quand il vient au Meridien nous en empécherent. Il arrive ſouvent qu'on ne peut pas

prendre la hauteur, parce que le soleil se couvre à Midi, quoiqu'il soit clair avant & après. Cela arrive sur tout dans les lieux proches du soleil ; & cette obscurité du soleil à Midi est ordinairement subite & inopinée, & dure prez de demi heure ou davantage.

Nous eumes aussi alors un mauvais presage par un grand cercle qui parut autour du soleil, 5. à 6. fois plus grand que lui ; ce qui arrive rarement sans être suivi d'orage ou de beaucoup de pluye. On voit plus souvent ces sortes de cercles autour de la lune ; mais les suites n'en sont pas si à craindre. Nous prenons ordinairement bien garde à ceux qui sont autour du soleil, observant s'il n'y a point de bréche au cercle, & en quel endroit elle est ; nous trouvons communément que la plus violente tempéte vient de là. J'avouë que la vûe de ce cercle me causa beaucoup d'inquietude, & me fit souhaiter de bon cœur d'être prez de quelque terre. Cependant je ne fis semblant de rien pour ne pas décourager mes camarades ; Je fis au contraire de necessité vertu, comme on dit, & payai de bonne mine.

Je dis à Mr. Hall que si le vent devenoit trop violent comme je le craignois, étant déja bien fort, il faloit necessairement suivre le cours du vent & de la Mer jusques à un meilleur tems ; & que le vent étant tel qu'il étoit déja, au lieu d'être à 20. lieuës *d'Achin*, nous serions emportez 60. à 70. lieuës vers la côte de *Cudda* ou *Queda*, Royaume, ville, & havre de commerce sur la côte de Malacca.

Le vent étant donc tres violent, nous roulames le pied de nôtre voile autour d'un pieu qui y étoit attaché, & mimes nôtre vergue à trois pieds du

du coté du Canot ; de ſorte que nous ne portions plus qu'une petite voile : Cependant elle étoit encore trop grande vû le vent ; car le vent qui venoit à coté, la faiſoit beaucoup pancher, quoiqu'elle fut ſoutenuë par nos ailerons ; de ſorte que les pieux des ailerons qui ſortoient des cotés plioient de maniere, qu'on eut dit qu'ils alloient rompre ; & s'ils euſſent rompu il auroit falu perir inévitablement. D'ailleurs la Mer groſſiſſant auroit rempli d'eau nôtre Canot. Nous fimes neanmoins en ſorte de tenir pendant quelque tems contre le vent. Mais le vent continuant, nous nous abondonnames à environ une heure aprés midi au vent & à la mer ; ce que nous fimes tout l'aprés midi & une partie de la nuit ſuivante. Le vent continuoit groſſiſſant toujours l'aprés-midi. La mer étoit encore plus haute, & briſoit ſouvent, mais ſans nous faire aucun dommage ; car comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le coté du gouvernail recevoit la vague, la briſoit, & l'empéchoit par ce moyen d'endommager le vaiſſeau. Il eſt vrai qu'il y entroit beaucoup d'eau que nous jettions ſans relache. Nous vimes alors que nous avions bien fait de changer de route ; car autrement chaque vague eut rempli d'eau nôtre barque, & l'auroit coulée à fond, parce que les coups de Mer l'euſſent pris par le coté. Et quoique les ailerons fuſſent bien attachez, il auroit neanmoins falu qu'ils euſſent rompu à une mer de cette violence, puiſqu'alors même ils étoient ſouvent couverts d'eau, & plioient comme des baguetes.

Le ſoir du 18. fut fort fâcheux. Le ciel parut fort ſombre, & couvert de nuages noirs ; le vent fut gros, & la mer haute. La mer bruyoit déja autour de nous, & jettoit une écume blanche ; une nuit noire ſurvint ; il n'y avoit point

d'endroit où nous puſſions nous mettre à couvert ; nous étions en danger d'être engloutis par chaque vague ; & le pis de tout cela étoit que perſonne de nous ne ſe croyoit preparé pour l'autre monde. On peut mieux juger par ce que je ne dis pas, que par tout ce que je pourrois dire, de la conſternation où nous etions tous. Je m'étois déja vû en pluſieurs perils, & j'en ai même ci devant parlé, mais le plus grand n'étoit rien en comparaiſon de celui ci. Je ne puis pas m'empécher de convenir que je fus alors dans une grande agitation d'eſprit. Je n'avois pas eu le tems d'enviſager les autres dangers, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'afreux. Une eſcarmouche, un combât, & autres actions ſubites ne ſont rien quand le ſang eſt une fois échaufé, & qu'on eſt animé par de grandes eſperances. Mais ici je voyois la mort venir à petit pas, & n'avois que peu ou point d'eſperance de l'eviter. J'avoüe que le courage qui ne m'avoit jamais manque juſques là, m'abandonna en cette occaſion. Je fis de fort triſtes reflexions ſur ma vie paſſée, & me rapellai avec horreur & avec deteſtation des actions que je deſaprouvois déja, mais dont le reſſouvenir me faiſoit alors trembler. Il y avoit long tems que je m'étois repenti de cette vie vagabonde ; mais jamais de ſi bon cœur qu'alors. Je rapellois auſſi le grand nombre de miracles que la providence divine avoit fait pour moi durant tout le cours de ma vie ; miracles qui m'étoient d'autant plus ſenſibles, qu'il y a je croi peu de gens pour qui Dieu en ait fait de pareils. J'en rendois au Seigneur des actions de graces particulieres ; je lui demandois la continuation de ſon divin ſecours, & calmois mon eſprit du mieux qu'il m'étoit poſſible L'evenement montra que mes prieres lui avoient été agreables.

Nous

Nous soumettans donc à la bonne & sage providence, & ne negligeans rien pour la conservation de nôtre vie, Mr. Hall & moi primes le gouvernail tour à tour, pendant que les autres vuidoient tour à tour l'eau qui entroit à tout moment dans le Canot: Voilà les mesures que nous primes pour passer la plus triste nuit que j'aye jamais passée. A dix heures le tonnerre, les éclairs, & la pluye commencerent. La pluye vint fort à propos, car nous avions bu toute l'eau que nous avions apportée de l'Isle.

Le vent fut d'abord plus grand qu'il n'avoit été; mais demi heure aprés il diminua; La mer aussi fut un peu moins furieuse. Nous regardames alors nôtre compas avec un morceau de méche allumée que nous avions gardée pour cela, & pour voir où nous allions; mais il se trouva que nous faisions encore route à l'Est. Nous n'avions pû jusqu'a lors regarder nôtre compas, car nous faisions route droit devant le vent. S'il avoit changé nous aurions été obligez en même tems de changer de route. Mais n'étant plus si violent, nous trouvames nôtre Canot assez fort avec la petite voile que nous avions alors à bord, pour remettre le Cap au Sud Sud Est; ce que nous fimes aussi, esperant alors de regagner l'Isle de *Sumatra*.

Mais le 19. à deux heures du matin nous eumes un autre coup de vent avec beaucoup de tonnerre, d'éclairs, & de pluye, qui dura jusqu'au jour, & nous obligea de nouveau à nous laisser aller au vent; ce que nous fimes durant plusieurs heures. La nuit fut extrémement sombre, & nous fumes si moüillez, que nous n'avions pas sur nous un seul fil qui fut sec. La pluye nous glaça extrémement, car il n'y a point d'eau douce qui ne soit plus froide que celle de la Mer. Dans les

Climats, même les plus froids, la Mer eſt chaude, & dans les plus chauds la pluye eſt froide & mal ſaine. Nous paſſames cette ennuyeuſe nuit dans ce triſte état. Jamais pauvres Mariniers bâtus de l'orage prez de la côte n'ont ſouhaité le point du jour avec plus d'ardeur que nous faiſions. Le jour parut enfin, mais chargé prez de l'horiſon de tant de nuages ſombres & noirs, que le premier rayon de l'aube du jour parut à 30. ou 40. degrez d'elevation, ce qui fut aſſez éfrayant : Car les gens de marine diſent communément, & c'eſt une verité dont j'ai fait l'experience, que l'aube du jour haute amene les gros vens, & la baſſe les petits.

Nous fimes route à l'Eſt ſuivant le vent & la Mer, juſqu'à environ huit heures du matin qui fut le 19 Alors un de nos *Malayans* cria *Pulo Way*, Mr. Hall & moi crumes qu'il avoit dit *Pull away*, expreſſion uſitée parmi les matelots Anglois quand ils ſont à la rame. Nous ne ſeumes ce qu'il vouloit dire que quand nous vimes qu'il montroit quelque choſe à ſes camarades. Nous regardames alors du même coté, & vimes la terre qui paroiſſoit comme une Iſle; & tous nos *Malayans* dirent que c'étoit une Iſle au Nord-Oüeſt de *Sumatra*, apellée *Way*; car *Pulo Way* ſignifie l'Iſle *d'Way*. Comme nous étions tout moüillez & que nous n'en pouvions plus de froid & de faim, nous fumes fort joyeux de voir la terre, & fimes incontinent route de ce coté là. Elle étoit au Sud, & le vent toujours Oüeſt & violent; mais la Mer moins haute que la nuit precedente. Cela nous obligea d'accourcir nôtre voile, que nous ne laiſſames pas plus grande qu'un tablier, & de faire route avec cela. Nos ailerons nous ſervirent encore beaucoup en cette occaſion; car quoique nôtre voile

voile fut petite, le vent qui étoit encore fort preſſoit beaucoup le coté de la barque : Mais comme il étoit ſoutenu par les ailerons, nous ſoutinmes aſſez bien ; ce qu'autrement nous n'aurions pû faire.

A environ Midi encore terre au deſſous de la pretenduë Iſle *d'Way*. Nous fimes voile de ce coté là, nous vimes avant la nuit toute la côte de *Sumatra*, & trouvames que nos Achinois étoient dans l'erreur. Car la haute terre que nous avions d'abord vûe, & qui nous avoit paru une Iſle, n'étoit point *Pulo Way*, mais une fort haute montagne de l'Iſle de *Sumatra*, que les Anglois apellent la montagne d'or Le vent dura juſqu'à ſept heures du ſoir qu'il commença à diminuer. A 10. il tomba tout à fait, & nous reprimes nos rames quoique nous fuſſions tous bien haraſſez des travaux & des fatigues paſſées.

Le lendemain au matin qui étoit le 20. nous vimes à plein la terre baſſe, & jugeames que nous n'en étions pas à plus de huit lieuës. Vers les 8. heures aprés Midi nous arrivames à l'embouchure d'une riviere nommée *Paſſange Fonca*, qui coule dans l'Iſle de *Sumatra*. Elle eſt à 34. lieuës de l'Orient *d'Achin*, & à 6. lieuës de l'Occident de la pointe de Diamant, qui fait un Rhombe, & eſt une terre baſſe.

Nos *Malayans* qui connoiſſoient bien le pays, nous menerent à un petit village de pêcheurs, nommé *Paſſange-Fonca* du nom de la riviere, de l'embouchure de laquelle il n'étoit qu'à un mille. Les fatigues du voyage, & les ardeurs du Soleil que nous eumes à ſoutenir en partant, enſemble les pluyes froides que nous eumes ſur le corps durant les deux derniers jours, nous cauſerent à tous la fievre. L'etat où

nous étions étoit si languissant que l'un ne pouvoit secourir l'autre : Nous ne pumes pas même haler nôtre Canot jusqu'au village ; mais nos *Malayans* trouverent des habitans qui le firent.

Le bruit de nôtre arrivée s'étant répandu, un des *Oromkais* ou Nobles de l'Isle vint nous voir de nuit. Nous étions alors au bout du village dans une petite hute ; & comme il étoit tard, ce Seigneur se contenta de nous regarder, & se retira aprés avoir parlé à nos *Malayans*. Mais il revint le lendemain, & nous fit mettre dans une grande maison en attendant que nous fussions rétablis, donnant ordre aux gens du village de ne nous laisser manquer de rien. Les Achinois *Malayans* qui étoient venus avec nous leur firent le détail des circonstances de nôtre voyage ; leur conterent comme nôtre vaisseau les avoit pris, & où ; comment nous qui étions venus avec eux étions prisonniers, & avions été mis à terre avec eux à Nicobar. Ce fut apparemment à cause de cela que les Seigneurs de *Sumatra* eurent la bonté de pourvoir à nos besoins avec une charité si extraordinaire. Ils nous obligerent même à recevoir des presens dont nous ne savions que faire, comme de jeunes Bufles, des Chevres, &c. Aprés que les Seigneurs se furent retirez, nous laissames aller la nuit ces animaux, car nos Camarades Achinois nous conseillerent de les accepter, de peur de desobliger en les refusant ceux qui nous les donnoient. Mais nous gardames pour nôtre usage les noix de *Cacao*, les Plantains, les Oiseaux, les œufs, le poisson, & le Ris. Les *Malayans* qui étoient venus avec nous de Nicobar nous quitterent alors, & se mirent en leur par-

particulier à un des bouts de la maiſon, parce qu'ils étoient Mahometans, comme le ſont tous ceux du Royaume *d'Achin*. Quoique dans la traverſée ils beuſſent volontiers de l'eau que nous avions dans des coquilles de *Cacao*, ils revinrent à leurs ſcrupules & à leurs reſerves accoutumées, dés qu'ils ne ſe virent plus dans la même neceſſité. Ils étoient tous malades, & comme leur mal augmentoit, l'un d'eux nous dit d'une maniere menaçante, que leur ayant fait faire ce voyage, ſi quelqu'un d'eux mouroit, les autres nous tueroient. Je doute neanmoins ou qu'ils l'euſſent entrepris, ou que les gens du pays le leur euſſent laiſſé faire. Nous fimes en ſorte de nous appréter à manger; car quoique ces gens euſſent la charité de nous donner tout ce qu'il nous faloit, il n'y en avoit neanmoins pas un qui voulut s'approcher de nous pour nous aider à accommoder nos vivres, & qui voulut même toucher les choſes dont nous nous ſervions. Nous avions tous la fievre, c'eſt pourquoi nous faiſions la cuiſine par tour, ſuivant la force ou l'apetit que nous avions. Ma fievre augmentoit; & je trouvois ma tête en ſi grand deſordre, que j'avois de la peine à me tenir debout. J'aiguiſai & pointai mon ganif pour m'en ſeigner, mais comme il n'étoit pas aſſez pointu je n'en pûs venir à bout.

Nous demeurames là 10. ou 12. jours eſperant de nous remettre; mais ne trouvant point de ſoulagement, l'envie nous prit d'aller à *Achin*. Nous fumes retardez par les gens du pays qui vouloient retenir Mr. Hall & moi pour ſervir ſur les vaiſſeaux qu'ils envoyent à *Malacca*, à *Cudda*, ou autres lieux où ils negotient:

Mais comme ils virent que nous aimions mieux aller à Achin avec nos compatriotes, ils nous fournirent un grand *Pros* pour nous y conduire eux mêmes, parce que nous n'étions pas en état de mener nôtre Canot. D'alleurs trois de nos camarades *Malayans* s'en étant déja allez bien malades, il ne nous en restoit plus qu'un, & le Portugais qui nous accompagnerent jusqu'à *Achin*, & tous deux étoient malades aussi bien que nous.

Nous partimes de *Passange Jonca* au commencement de Juin 1688. Nous avions quatre rameurs, un qui tenoit le gouvernail, & un Gentilhomme du pays qui venoit pour informer la Regence de nôtre arrivée. Nous passames en trois jours & trois nuits, ayant le jour les vents de Mer, & la nuit les vents de terre, & sur le tout fort beau tems.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivez à *Achin*, qu'on me mena au Chabander, qui est le premier Magistrat de la ville. Un nommé Mr. Denis Driscall, Irlandois de nation, & Resident de la Compagnie, qui y étoit pour lors, fut l'interprete. Comme j'étois foible, on me permit de me tenir debout devant le Chabander: Car l'usage est de s'asseoir sur le carreau, les jambes en croix comme les Tailleurs. Mais je n'avois pas assez de force pour me mettre de cette maniere. Le Chabander me fit diverses questions, & me demanda entr'autres choses comment nous avions osé venir dans un Canot de Nicobar à *Sumatra*. Je lui dis qu'étant accoutumé aux fatigues & aux perils, je n'avois pas eu de peine à l'entreprendre. Il me demanda aussi d'où venoit nôtre vaisseau, &c. Je lui dis qu'il venoit des Mers du Sud; qu'il avoit fait le tour des Isles Philippines, &c. & s'en alloit en Arabie,

bie, & sur la Mer rouge. Les *Malayans* & le Portugais furent aussi examinez, & confirmerent ce que j'avois dit. En moins de demi-heure, j'eus la permission de me retirer avec Mr. Driscal qui demeuroit alors dans le Comptoir de la Compagnie Angloise. Il nous y fit trouver place, & nous fournit des vivres.

Trois jours aprés nôtre arrivée, nôtre Portugais mourut de la fievre. Je ne sai dequoi devinrent nos *Malayans*. Ambroise ne vécut pas long-tems. Mr. Hall étoit si foible, que je ne croyois pas qu'il en revint. Je me portois le mieux de tous, quoique je fusse fort mal, & qu'il y eut peu d'apparence d'en réchaper. Monsieur Driscal & quelques Anglois voyans cela, me conseillerent de prendre une purgation d'un Medecin *Malayan*. Je suivis leur conseil esperant de trouver du soulagement. Mais aprés avoir pris trois fois d'une mechante drogue, à chaque fois une grosse calebace pleine sans sentir d'amendement, je pensois à n'en plus prendre; mais on me conseilla d'en prendre encore une; ce que je fis. Son operation fut si violente, que je crus que j'en mourrois. Je fis des efforts jusques à ce que j'eusse été environ 20. à 30. fois à la selle: Mais ce remede opera bruſquement, & avec peu d'intermission. Enfin mes forces étant presque épuisées, je me jettai à terre une fois pour toutes, & fis environ 60. selles. Je crus d'abord que le Medecin *Malayan* qu'on vantoit si fort m'avoit tué. Je demeurai dans une foiblesse extraordinaire qui continua durant quelques jours: Mais la fievre me quitta, & je fus plus d'une semaine sans l'avoir; aprés quoi elle revint avec un devoyement, & je la gardai pendant un an.

Aprés que je fus un peu revenu des efets de

ma medecine, je trouvai moyen de ſortir. Comme le Capitaine Bowrey m'avoit honnétement invité d'aller chez lui, ce fut auſſi le premier à qui je rendis viſite. Son vaiſſeau étoit à la rade, mais il demeuroit à terre. Cet honnéte homme avoit beaucoup de bonté pour nous tous & particulierement pour moi qu'il ſolicitoit preſſemment d'étre ſon Boſſeman pour ſon voyage de Perſe, où il étoit deſtiné, & où il avoit deſſein de vendre ſon vaiſſeau à ce que j'appris, mais non du Capitaine Bowrey même. De là ſon deſſein étoit de paſſer à Alep avec la Caravanne, & de là en Angleterre. Ses affaires requeroient à mon avis qu'il fit encore quelque ſejour à *Achin*, pour vendre des marchandiſes dont il n'avoit pas encore diſpoſé. Cependant il aima mieux en laiſſer la diſpoſition à certains marchands de cette ville, & faire cependant un petit tour juſques aux Iſles de Nicobar, prendre ſes efets à ſon retour, & pourſuivre par ce moyen ſon voyage de Perſe. Le Capitaine Bowrey prit tout à coup cette reſolution incontinent aprés l'arrivée d'une petite Fregate qui venoit de Siam, avec l'Ambaſſadeur que ſa Majeſté Siamoiſe envoyoit à la Reine *D'Achin*. L'Ambaſſadeur étoit François de nation. Le vaiſſeau ſur lequel il étoit venu étoit petit, mais bien équipé, & propre au combat. Tout le monde croyoit donc que le Capitaine Bowrey n'avoit oſé demeurer à la rade *d'Achin*, parce que les Siamois étoient alors en guerre avec les Anglois, & qu'il n'étoit pas en état de ſe defendre, s'il en étoit attaqué.

Que ce fut cette raiſon ou une autre qui le fit partir, il ſe mit en devoir de partir, & partit en efet pour les Iſles de Nicobar. Mr. Hall,

Hall, Ambroiſe, & moi fûmes du voyage, quoique ſi malades & ſi foibles, que nous ne pouvions lui rendre aucun ſervice. Nous ſortimes de la rade *d'Achin* vers le commencement de Juin: Mais les vents de Nord-Oüeſt, & le gros tems nous obligerent de revenir deux jours aprés. Avec tout cela il ne laiſſa pas de donner à chacun 12. Mes, qui eſt une monnoye d'or valant environ 15. ſols d'Angleterre. Ainſi il abandonna ce deſſein d'autant plus volontiers, que quelques vaiſſeaux Anglois étant entrez dans la rade, il n'eut plus de peur des Siamois.

Aprés cela il me pria encore de l'aller voir à *Achin*. Il me regala toujours de vin, & me fit faire bonne chere, me ſolicitant encore d'aller avec lui en Perſe: Mais comme j'étois extrémement foible, & que je craignois les vents d'Oüeſt, je ne lui donnai point de réponſe poſitive; & la principale raiſon qui m'en empécha, fut l'eſperance que j'avois de faire un voyage plus avantageux ſur les vaiſſeaux Anglois nouvellement arrivez, ou ſur quelques autres qu'on attendoit. Ce fut ce Capitaine Bowrey qui envoya de Borneo la lettre qui étoit adreſſée au Directeur du Comptoir Anglois à *Mindanao*, dont j'ai fait mention dans le Chapitre XIII.

Peu de tems aprés le Capitaine Welden arriva du Fort Saint George ſur le vaiſſeau nommé l'épée Royale, deſtiné pour Tonquin. Ce voyage étant plus de mon gout que celui de Perſe, vû la ſaiſon, d'ailleurs le vaiſſeau étant mieux pourvû, & principalement d'un Chirurgien, & moi toûjours malade, j'aimai mieux ſervir le Capitaine Welden que le Capitaine Bowrey.

wrey. Il faudroit ramener le Lecteur sur ses pas si je voulois continuer la relation particuliere de cette expedition: Mais aprés l'avoir conduit autour du monde, & mené si prez de l'Angleterre, je n'irai point à l'heure qu'il est, lui faire faire de nouvelles courses, & ne grossirai point ce livre comme si j'etois obligé de décrire le tour que j'ai fait dans ces parties éloignées des Indes Orientales, de Sumatra, & à Sumatra. Je garderai donc pour une autre fois mon voyage de Tonquin, comme aussi un autre que je fis ensuite à *Malacca*, ensemble les remarques que j'eus occasion de faire dans ces deux voyages, & la description de ces pays & des contrées voisines, aussi bien que de l'Isle de Sumatra même, dans laquelle description je comprendrai le Royaume & la ville d'Achin, de Bencouli, &c. & ferai de tous ces lieux là une relation particuliere. Il suffit de dire en un mot que je partis pour Tonquin avec le Capitaine Welden au mois de Juillet 1681. & revins à Achin au mois d'Avril suivant. J'y demeurai jusqu'à la fin de Septembre 1689. & aprés avoir fait un petit voyage à *Malacca*, je retournai encore à Achin vers Noel. J'allai incontinent aprés mon retour au Fort saint George, & aprés environ cinq mois de sejour, je revins encore une fois à *Sumatra*; non à Achin, mais à Bencouli, qui est un comptoir Anglois sur la côte Occidentale, où je fus Canonnier environ cinq autres mois.

Ainsi aprés avoir conduit mon Lecteur à Sumatra, je le menerai sans détour droit en Angleterre. Je lui rendrai compte de tout ce qui m'arriva depuis que je quittai cette Isle la premiere fois qui fut en 1688. jusqu'au commencement de l'an 1691. que je la quittai tout

à

à fait. Pour le preſent je me contenterai de faire deux remarques que je croi ne devoir pas oublier.

La premiere eſt qu'à mon retour de *Malacca*, c'eſt à dire un peu avant Noël de l'an 1689. je trouvai à Achin le nommé Morgan, l'un de ceux qui étoient ſur le vaiſſeau qui me mit à terre à Nicobar, & alors Contre-Maitre d'un vaiſſeau de *Trangambar*, ville ſituée ſur la côte de Coromandel prez du Cap Comorin, & de la dépendance des Danois. Ce Morgan & autres m'apprirent ce qu'avoit fait nôtre équipage. Je croi qu'il ne ſera pas mal à propos de faire part aux curieux du recit qui m'en fut fait. On ne ſera peut étre pas faché de ſavoir les avantures de ces vagabonds, & le profit qu'ils tirerent de la nouvelle expedition qu'ils s'étoient propoſez de faire ſur la Mer rouge. D'ailleurs je croi qu'il n'eſt pas hors d'apparence que cet écrit parvienne juſqu'à nos marchands de Londres qui avoient interêt ſur ce vaiſſeau, lequel comme j'ai ci devant dit, s'apelloit le cachet de Londres, qu'on envoyoit commercer ſur les Mers du Sud, ſous le commandement du Capitaine Swan; & qu'ils ſeront bien aîſes d'être informez de la deſtinée de leur vaiſſeau. Je dirai en paſſant, qu'étant à Tonquin au mois de Janvier 1689. c'eſt à dire avant que d'avoir rencontré Morgan, je trouvai dans la riviere un vaiſſeau Anglois nommé l'arc en Ciel de Londres, commandé par le Capitaine Poole. Je donnai un paquet à Mr. Barlow Contre-Maitre de ce vaiſſeau qui s'en retournoit en Angleterre, & qui me promit de le rendre aux marchands à qui le Cachet appartenoit, & de quelques uns deſquels il diſoit étre connu. Je leur rendois un compte exact des voyages & des avantures de leur vaiſſeau depuis le tems que je le rencontrai dans les Mers du Sud, & que je m'y embarquai, juſ-

juſques au tems qu'on me laiſſa aux Iſles de Nicobar. Mais je n'ai point appris ni que ces lettres, ni d'autres que j'ecrivis en même tems, ayent été reçues.

Revenons à la relation de Morgan. Il me dit donc que le Cachet partant de Nicobar pour continuer le voyage qu'il ſe propoſoit de faire en Perſe, avoit fait voile du coté de Ceilan : Mais que n'ayant pû doubler cette Iſle à cauſe que le *Monſon* occidental leur étoit fort contraire, il fut obligé de venir ſe rafraichir ſur la côte de Coromandel, où cette troupe furieuſe & inconſtante fit encore de nouveaux projets. Ces projets étant retardez & traverſez, pluſieurs de l'equipage, c'eſt à dire environ la moitié, las de tout cela vinrent à terre. De ce nombre furent Morgan de qui je tiens ce que je dis, & Herman Coppinger Chirurgien, qui paſſerent à Trangambar chez les Danois qui les reçurent favorablement. Ils y furent fort bien. Morgan fut employé en qualité de Contre-Maitre ſur un de leurs vaiſſeaux qui étoit alors à Achin ; & le Capitaine Knox m'a dit qu'il eut depuis le commandement de l'epée Royale, vaiſſeau ſur lequel j'allai à Tonquin. Le Capitaine ayant vendu ce vaiſſeau aux ſujets du Mogol, ils en donnerent le Commandement au Capitaine Morgan à condition de negotier pour eux. L'uſage des marchands Indiens eſt de prendre à gages pour leurs vaiſſeaux des Oficiers Européens, & principalement des Capitaines & des Canoniers.

Deux à trois autres de ceux qui furent mis à terre vinrent au Fort ſaint George ; mais le gros fut d'avis d'aller prendre parti au ſervice du Mogol. Nos gens de Mer ſe forment volontiers de grandes idées de je ne ſai quels avantages

tages qu'ils ſe promettent à ſervir le Mogol, & ils ne manquent pas de beaux contes pour s'encourager à cela les uns les autres. Il y avoit long-tems que ces gens ſongeoient à cela, & qu'ils en parloient comme d'une belle choſe; mais alors ils executerent tout de bon les magnifiques projets auxquels ils avoient tant penſé. Le lieu où ils firent décente étoit une ville des Mores; nom que nos Matelots donnent à tous les Sujets du Grand Mogol, & ſur tout à ceux qui ſont Mahometans, apellant les Idolatres *Gentous* ou *Rashbouts*. Ils prirent là un *Peun* pour leur ſervir de Guide juſqu'au camp du Mogol le plus proche; Car ce Prince a en tout tems pluſieurs armées dans l'etenduë de ſon vaſte Empire.

Les *Peuns* ſont de *Gentous* ou *Rashbouts*, qui tout le long de la côte, & ſur tout dans les ports ſe loüent aux Etrangers pour les ſervir, ſoit marchands, Matelots, ou autres. Pour ſe rendre propres à cela ils apprennent les langues de l'Europe; comme l'Anglois, le Hollandois, le François, le Portugais, &c. Suivant les comptoirs des nations qui ſont dans le voiſinage, ou ſuivant les vaiſſeaux qui y abordent. Un vaiſſeau n'eſt pas plûtôt à l'ancre, & l'equipage à terre, qu'un grand nombre de ces *Peuns* vont ofrir leurs ſervices. L'uſage des Etrangers eſt de loüer ces gens là pour les ſervir durant le ſejour qu'ils font, & de donner par mois à chacun environ un écu de nôtre monnoie, quelquefois plus, quelquefois moins. Les gens riches en prennent d'ordinaire deux ou trois à leur ſervice. Les ſimples Matelots même quand ils le peuvent en prennent chacun un, ſoit par commodité ou par oſtentation; & quelquefois auſſi ils ſe contentent d'en loüer un à deux. Ces *Peuns* ſer-

ſervent à pluſieurs choſes, ſoit d'interpretes, de Couretiers, de valets pour ſervir à table, ou pour aller au marché, pour faire des meſſages, &c. Ils ne ſont d'aucun embarras, car ils mangent & ſe retirent chez eux aprés qu'ils ont fait les afaires de leur maitre. Ils n'ont uniquement que leurs gages, ſi ce n'eſt environ trois ſols par Richedale, c'eſt à dire à peu prez un dix-huitiéme du profit, qu'on leur donne par droit de Couretage pour chaque marché qu'ils font. On ſe ſert d'eux pour vendre & pour acheter. Quand les Etrangers s'en vont, leurs *Peuns* les prient de leur donner leurs noms par écrit, avec un certificat qu'ils les ont bien & fidelement ſervis. Ils font voir cela aux premiers qui viennent afin d'entrer dans leurs afaires; & il y en a qui peuvent produire une groſſe quantité de pareils certificats.

Mais reprenons nôtre relation. La ville des Mores où le reſte de l'equipage du Cachet de Londres mit pied à terre, n'etoit pas éloignée de *Cunnimere*, qui eſt un petit Comptoir Anglois ſur la côte de Coromandel. Le Gouverneur ayant eu avis par les Mores de la décente de ces gens, & de leur marche vers le camp du Mogol, envoya un Capitaine avec ſa compagnie pour s'y oppoſer. Il vint aſſez prez d'eux, & leur parla durement; mais comme ils étoient 30. ou 40. tous bien reſolus, & gens à ne pas s'étonner aiſément, il n'oſa les attaquer, & s'en retourna. Cette nouvelle alla bien tôt juſqu'au Fort ſaint George. Pendant leur marche un de la troupe nommé Jean Olivier, dit en particulier au *Peun* qui les conduiſoit, qu'il étoit le Capitaine. Quand ils furent arrivez au camp, le *Peun* dit cela au General; & quand il fut queſtion de les placer & de fixer leur paye, Jean Olivier fut plus diſtingué que les autres; & au lieu que la paye des autres fut reglée à 10. *Pagodes* chacun par mois; (une *Pagode* vaut deux Richedales, ou 9. Chellings d'Angleterre.)

terre.) Jean Olivier eut vingt *Pagodes* pour lui seul. Cette tromperie lui attira l'envie & l'indignation de ses Compatriotes.

Deux ou trois de la troupe allerent bien tôt aprés à *Agra*, pour entrer dans les Gardes du Mogol. Peu de tems aprés le Gouverneur du Fort saint George envoya un Exprez au gros, & amnistie s'ils vouloient se retirer. Il y en eut plusieurs qui accepterent le parti, & se retirerent. Jean Olivier & quelques autres resterent. Mais ils quitterent le camp, & coururent ça & là pillans les villages, & fuyans lors qu'ils étoient poursuivis. Voilà les dernieres nouvelles que j'ai eu d'eux. J'ai eu cette relation en partie de Mr. Morgan qui la tenoit des Deserteurs qu'il avoit rencontré à *Trangambar*, & en partie d'autres de ces mêmes Deserteurs que je trouvai quelque tems aprés au Fort saint George. Voilà les avantures de ceux qui furent à terre.

Le Capitaine Reed ayant ainsi perdu la meilleure partie de son équipage, fit voile avec le reste, aprés avoir pris de l'eau & du ris, toûjours resolu de passer dans la Mer rouge. Quand ils furent prez de Ceylan, ils rencontrerent un vaisseau Portugais richement chargé, Ils prirent ce qu'ils voulurent, & le laisserent aller. De là ils continuerent leur voyage; mais les vents d'Oüest leur étant contraires, & leur étant bien dificile de gagner la Mer rouge, ils prirent la route de Madagascar. Ils entrerent là au service d'un des petits princes de cette Isle, qui étoit alors en guerre avec ses voisins. Pendant cet intervale il y arriva un petit vaisseau de la nouvelle Jork qui venoit acheter des esclaves; commerce qui se fait en ce pays là, aussi bien que sur la côte de Guinée, où une nation vend les autres qui lui sont ennemies. Le Capitaine Reed accompagné de cinq à six autres se déroba du reste de son équipage, & vint à bord de ce vaisseau de la nouvelle Jork. Le

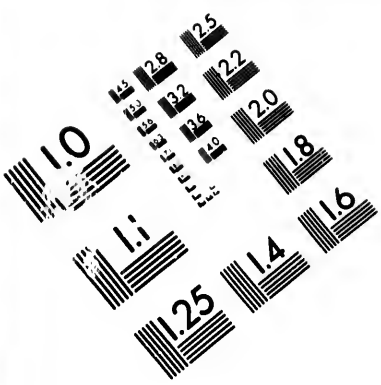
Ca-

Capitaine Teat fut fait commandant de ceux qui reſterent. Peu de tems aprés un Brigantin venant des Indes Occidentales ſous le commandement du Capitaine Knight, étant arrivé là dans le deſſein de faire auſſi le voyage de la Mer rouge, s'aſſocia avec le Cachet de Londres, & partirent enſemble pour l'Iſle de *Johanna*. De là continuant leur route du coté de la Mer rouge, & le Cachet de Londres faiſant eau & voguant peſamment, parce qu'il avoit grand beſoin d'être radoubé, le Capitaine Knight ſe laſſa de la ſocieté, & ſe dérobant de nuit il prit la route d'Achin. Il avoit entendu dire qu'il y avoit quantité d'or, il y alloit dans le deſſein de croiſer. Je tiens ce fait d'un nommé Mr. Humes qui étoit ſur l'Anne de Londres, commandée par le Capitaine Freke; qui avoit paſſé à bord du Capitaine Knight, & que j'ai vû depuis à Achin. Le Capitaine Freke ayant perdu ſon vaiſſeau, une partie de l'equipage paſſa à bord du Cachet de Londres qui étoit à l'Iſle de *Johanna*: Et aprés que le Capitaine Knight s'en fut ſeparé, il continua ſon voyage du coté de la Mer rouge. Mais comme il avoit les vents contraires, & que le navire étoit en mauvais état, il fut contraint de faire route du coté de Coromandel, où le Capitaine Teat & ſes gens mirent pied à terre pour ſervir le Mogol. Mais les Etrangers du Capitaine Freke qui étoient encore à bord du Cachet de Londres, ſe mirent en tête d'amener le navire en Angleterre. Je n'ai pas entendu parler du Cachet de Londres depuis les dernieres nouvelles que m'en apprit le Capitaine Knox, qui me dit qu'il avoit coulé bas à la Baye de St. Auguſtin en Madagaſcar, où il eſt encore. J'ai fait cette digreſſion pour rendre compte de nôtre vaiſſeau.

Le

La seconde remarque que j'ai à faire sur ce qui m'arriva durant le tems que je mis à faire le tour que je fis en partant d'Achin, regarde le Prince peint que j'amenai en Angleterre, & qui mourut à Oxford. Durant le sejour que je fis au Fort Saint George, un vaisseau nommé le marchand de *Mindanao* qui venoit de cette Isle chargé d'écorce de Gerofle, arriva au Fort St. George vers le mois d'Avril 1690. Trois hommes de l'équipage du Capitaine Swan qui avoient resté à *Mindanao*, vinrent sur ce vaisseau, & c'est d'eux que j'appris la mort du Capitaine Swan de la maniere que je l'ai ci devant rapportée. Il y avoit aussi un nommé Mr. Moody qui étoit inspecteur sur les Marchandises du vaisseau. Ce fut lui qui acheta à *Mindanao* le Prince Jeoly qui étoit peint, & duquel j'ai fait mention dans le Chapitre XIII. Il acheta aussi la mere de ce Prince, & les amena tous deux au Fort Saint George, où ils furent fort admirez de tous ceux qui les virent. Quelque tems aprés, ce Moody qui parloit fort bien Malayan, & étoit fort capable de diriger les affaires de la Compagnie, reçut ordre du Gouverneur du Fort Saint George de se preparer pour aller à *Indrapore*, qui est un comptoir que les Anglois ont à l'Occident de la côte de Sumatra, pour succeder à Mr, Gibbons qui en étoit le directeur.

Je liai cependant avec Mr. Moody une amitié intime. Il me solicita beaucoup d'aller avec lui, & me promit de me faire Canonnier du fort. Je lui dis toujours que je souhaitois avec passion d'aller à la Baye de Bengale, & qu'on me proposoit d'y aller avec le Capitaine Metcalf, qui avoit besoin d'un contre-maitre, & qui m'en avoit deja parlé. Monsieur Moody pour me donner courage d'aller avec lui me dit, que si je



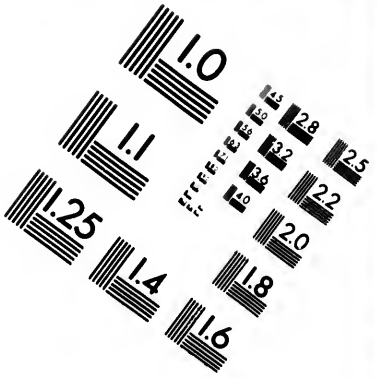
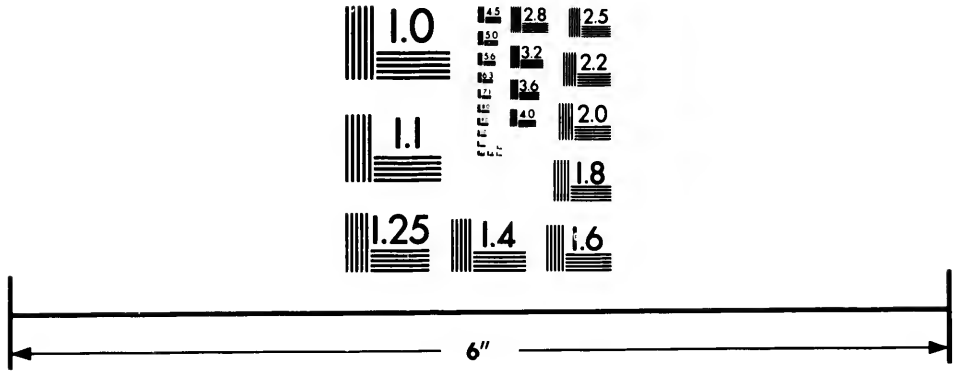
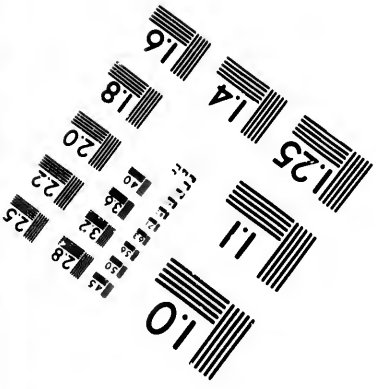
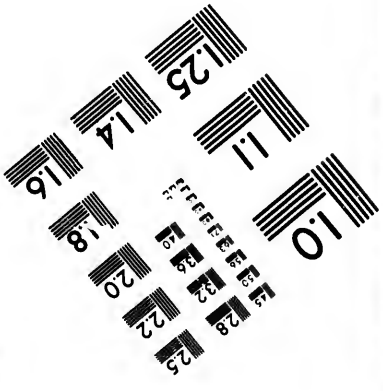


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

voulois l'accompagner à *Indrapore* il y acheteroit un petit vaisseau dont il me donneroit le commandement, & m'envoyeroit à l'Isle de *Meangis* : Que j'emmenerois le Prince Jeoly & sa Mere ; & que comme c'étoit leur pays natal, ce me seroit un grand avantage pour obtenir permission de negotier en gerofle avec les Insulaires.

Ce dessein étoit fort de mon gout ; ainsi je consentis au voyage. Ce fut quelques jours aprés le commencement de Juillet 1690. que nous partimes du Fort St. George sur un petit vaisseau nommé le Diamant, commandé par le Capitaine Howel. Nous étions en tout 50. ou 60. passagers, dont les uns vouloient décendre à Indrapore, & les autres pousser jusqu'à Bencouli. Il y avoit dans l'equipage 5. ou 6. Oficiers. Les autres étoient Soldats de la compagnie. Nous ne trouvames rien dans nôtre voyage qui merite d'etre remarqué, jusques à ce que nous fumes à la hauteur *d'Indrapore*. Les vents alors devinrent Nord-Oüest, & si violens, que nous ne pûmes entrer ; De sorte que nous fumes forcez de faire route du coté de Bencouli, qui est une autre comptoir des Anglois sur la même Côte, à 50. ou 6. lieuës du Midi *d'Indrapore*.

En arrivant à Bencouli nous saluames le Fort, & en fumes saluez. Nous moüillames dés le même jour. Le Capitaine Howel, Mr. Moody, & les autres marchands allerent à terre, & furent tous favorablement reçus du Gouverneur. J'allai à terre deux jours aprés, & fus beaucoup importuné du Gouverneur de demeurer là en qualité de Canonnier ; dont la place étoit depuis peu vaquante par la mort de celui qui la rempliſoit. Il me representoit que la place étant plus importante *qu'Indrapore*, j'étois plus necessaire à la compagnie ici que là. Je répondis que s'il vouloit aug-

augmenter les gages que le Gouverneur du Fort ſaint George m'avoit promis à *Indrapore*, je le ſervirois volontiers, pourvû que Mr. Moody le voulut bien. Quant aux apointemens il me dit que j'aurois 24. Richedales par mois, qui eſt ce qu'il donnoit au Canonnier precedent.

Monſr. Moody ne répondit que huit jours aprés. Alors étant pret à partir *d'Indrapore*, il dit que je pouvois faire ce que je voudrois, & demeurer là, ou le ſuivre à *Indrapore*. Il ajouta que ſi j'allois avec lui, il n'étoit pas aſſeuré de pouvoir executer la promeſſe qu'il m'avoit faite d'acheter un vaiſſeau pour m'envoyer à *Meangis* avec le Prince Jeoly & ſa Mere; mais que ſon deſſein étoit d'en uſer ſi bien avec moi, qu'ayant quitté Madere à ſa conſideration, il me donnoit la moitié du Prince Peint & de ſa Mere, qu'il laiſſa à ma diſpoſition. J'acceptai l'ofre, & nous en paſſames incontinent un écrit.

Voilà comme j'eus le Prince Peint & ſa Mere. Ils étoient natifs d'une petite Iſle nommée *Meangis* dont j'ai parlé une fois ou deux dans le Chapitre XIII. Je l'ai vûe deux fois, & deux autres qui en étoient proche. Chacune des trois paroiſſoit d'environ 4. ou 5. lieuës de tour, & d'aſſez bonne hauteur. Le Prince Jeoly même me dit qu'il y avoit dans les trois quantité d'or, de gérofle, & de noix muſcades. Je lui montrai diverſes fois de ces trois diferentes choſes, & il me dit en Malayan qu'il parloit aſſez bien: *Meangis kadda Madochala ſe Bullawan*; C'eſt à dire il y abondance d'or à Meangis. J'ai remarqué que *Bullawan* eſt le mot dont on ſe ſert communément à *Mindanao* en parlant de l'or; mais je ne ſai ſi c'eſt le vrai terme Malayan; Car j'ai trouvé beaucoup de diference entre le Malayan tel qu'on le parle à *Mindanao*, & la langue dont on ſe ſert ſur la côte de *Malacca* & à Achin. Quand je lui

lui montrois des épiceries, il me disoit non seulement qu'il y en avoit *Madochala*, c'est à dire en abondance; mais pour me le faire mieux entendre il me montroit ses cheveux; ce que font souvent les Indiens que j'ai rencontrez, pour dire qu'il y en a plus qu'ils ne peuvent nombrer. Il me dit aussi que son pere étoit *Raja* de l'Isle où il demeuroit; qu'il n'y avoit pas dans l'Isle plus de 30. hommes, & environ cent femmes; qu'il en avoit cinq, & huit enfans, & que c'etoit une de ses femmes qui l'avoit peint.

Il étoit peint tout le long de l'estomac, entre les épaules, & presque tout le devant des cuisses, & tout autour des bras & des jambes en forme de grandes bagues & de brasselets. Je ne puis pas dire à quoi ressembloient les figures qui étoient peintes; mais je puis dire qu'elles étoient fort curieuses, bien variées par plusieurs lignes, fleurons, ouvrage à quarreaux, &c. Le tout agreablement proportionné, & où il paroissoit un art admirable, & sur tout en ce qui étoit sur & entre les épaules. Par ce qu'il me dit de la maniere dont cela avoit été fait, je compris que cela se faisoit comme on fait les croix de Jerusalem sur les bras, c'est à dire en piquant la peau, & la frotant d'onguent. Mais au lieu qu'on se sert de poudre pour faire la croix de Jerusalem, ceux de *Meangis* se servent de la gomme d'un arbre pulverisée que les Anglois apellent *Dammer*, & dont on se sert au lieu de poix en plusieurs endroits de l'Inde. On me dit que la plupart des hommes & des femmes de *Meangis* sont ainsi peints, & ont aux oreilles des anneaux d'or; & aux jambes & aux bras des chaines du même metal: Que leur nourriture ordinaire est ce que le pays produit, c'est à dire des Patates & des Yames: Qu'on avoit quantité de coqs & de poules; mais point d'autre volaille domestique. Il disoit que le poisson qu'il aimoit beaucoup, comme font

ſont en general les Indiens ſauvages, étoit en grande abondance aux environs de l'Iſle; qu'on a des Canots avec lesquels on va ſouvent à la pêche, & qu'on viſite frequemment les deux autres petites Iſles, dont les habitans parlent la même langue qu'on parle à *Meangis*. Cette langue a ſi peu de rapport au *Malayan* qu'il avoit appris pendant ſon eſclavage à *Mindanao*, que quand ſa mere & lui parloient leur langue naturelle, je n'entendois pas un mot de ce qu'ils diſoient. Auſſi les Indiens qui parlent *Malayan*, c'eſt à dire les marchands & les gens polis regardent les Meangiens comme une eſpece de Barbares, & ſur le moindre ſujet de mécontentement les apellent *Bobby*, c'eſt à dire pourceaux; expreſſion qui marque le plus grand mépris, & ſur tout de la part des *Malayans* qui ſont en general Mahometans. Cependant ils apellent par tout une femme *Babbi*, terme qui ne difere pas beaucoup de l'autre. *Mamma* ſignifie homme. Ces deux derniers mots denotent proprement le male & la femele: Et comme *Eyam* ſignifie une volaille, auſſi *Eyam Mamma* veut dire le coq, & *Eyam Babbi* la poule. Ceci ſoit dit en paſſant.

Il diſoit que les coutumes des autres Iſles, & leurs manieres de vivre étoient comme les leurs, & que c'étoit le ſeul peuple avec lequel ceux de Meangis euſſent ſocieté; & qu'une fois lui, ſon pere, ſa mere, ſon frere, & deux à trois autres paſſant à une des autres Iſles, un vent tempetueux les emporta ſur la côte de *Mindanao*, où ayant été pris par des pêcheurs, on commença par les dépoüiller de leurs ornemens d'or, enſuite on les conduiſit à terre, & on les vendit comme des eſclaves. Je n'ai point vû de ces ornemens d'or qu'ils portoient; mais ils avoient aux oreilles de grands trous, qui faiſoient voir qu'ils y avoient porté des pieces d'or. Jeoly

fut vendû à un *Mindayan* nommé Michel, qui parloit bon Eſpagnol, & qui ſervoit ordinairement d'interprete à Raja Laut quand il étoit en doute ſur quelque mot, car Michel entendoit mieux nôtre langue que lui. Il batoit & maltraitoit ſouvent ſon eſclave petit pour le faire travailler; mais tout cela ne ſervoit de rien; car ni les promeſſes, ni les menaces, ni les coups ne purent jamais le faire travailler. Cependant il étoit fort craintif, & ne pouvoit voir aucune ſorte d'armes. Il m'a ſouvent dit qu'il n'y en avoit point à *Meangis*, non plus que des ennemis à combatre.

J'ai fort connu ce Michel pendant mon ſejour à *Mindanao*. Je croi que ce nom lui a été donné par les Eſpagnols qui en batiſerent pluſieurs quand ils eurent le pied dans cette Iſle: Mais aprés le depart des Eſpagnols ils redevinrent Mahometans comme auparavant. Quelques uns des nôtres couchoient chez ce Michel, & ſa femme & ſa fille étoient les *Pagallys* de quelques uns de nos gens. J'ai ſouvent vû Jeoly chez ſon maitre, & quand je le vis long tems aprés, il ſe reſſouvint fort bien de moi. Je n'ai jamais vû ſon pere ni ſon frere, ni pas un de ceux qui furent pris avec lui; mais Jeoly vint diverſes fois à bord pendant que le vaiſſeau fut à *Mindanao*, & reçut avec plaiſir tous les vivres que nous lui donnames, car ſon maître le nourriſſoit fort petitement.

Le Prince Jeoly fut donc eſclave quatre à cinq ans à *Mindanao*; mais enfin Mr. Moody l'acheta & donna 60. Richedales de lui & de ſa mere, comme j'ai déja dit. Il le mena au Fort Saint George, d'où je l'amenai à *Bencouli*. Mr. Moody fut environ trois ſemaines à *Bencouli*, puis retourna à *Indrapore* avec le Capitaine Howel, & me laiſſa le Prince Jeoly & ſa mere. Ils demeuroient en leur particulier dans une maiſon qui étoit hors du Fort. Je ne les occupois à rien, mais ils s'occupoient eux mêmes. Elle

le faiſoit & raccommodoit leurs habits, à quoi elle n'étoit pas fort entenduë; car on ne porte point d'habits à Meangis, mais ſeulement une toile au milieu du corps. Pour lui il travailloit à faire un cofre avec quatre planches & quelques clous qu'il me demanda. Il le fit fort mal, & ne laiſſoit pas neanmoins de s'en faire honneur comme ſi c'eut été la plus rare piece du monde. Quelques tems aprés ils tomberent tous deux malades; & quoique je priſſe autant de ſoin d'eux que s'ils euſſent été mon frere & ma ſœur, la mere ne laiſſa pas de mourir. Je fis tout ce que je pus pour conſoler Jeoly; mais cette affliction lui fut ſi ſenſible, que je craignis auſſi pour lui. Je la fis incontinent enterrer pour l'ôter de devant ſes yeux. Je l'avois fait mettre honorablement dans un Drap de toile de Coton; mais Jeoly n'en étant pas content, il y ajouta tous ſes habits & deux autres pieces d'Indienne que Mr. Moody lui donna, diſant qu'elles etoient à ſa mere, & qu'il falloit qu'elle les eut. Je ne voulus pas le desobliger de peur de mettre en danger ſa vie, & je fis de mon mieux pour rétablir ſa ſanté: Mais je n'y trouvai pas grand changement pendant le ſejour que nous fimes là.

Dans la petite relation que l'on fit imprimer de lui du tems qu'on le faiſoit voir en Angleterre, il y avoit une hiſtoire fabuleuſe de ſa ſœur qu'on diſoit étre une belle perſonne, & qui avoit été eſclave avec lui à *Mindanao*. On diſoit encore que le Soltan s'en étoit rendu amoureux: Mais tout cela n'étoit au fond qu'un beau conte. On ajoutoit auſſi que ſa peinture avoit une ſi grande vertu, que les ſerpens & les bétes venimeuſes la fuyoient. De là vient je croi que dans le tableau qu'on expoſoit pour exciter la curioſité du public, on y avoit repreſenté tant de ſerpens fuyans. Mais je ne ſache pas qu'il y ait jamais eu de peinture avec une telle ver-

tu. Quant au Prince Jeoly, je l'ai vû auſſi épouvanté que moi des ſerpens, & des Scorpions.

Aprés avoir parlé du vaiſſeau qui me laiſſa à Nicobar, & du Prince peint que j'amenai à *Bencouli*, je continuerai la relation de mon voyage de là juſques en Angleterre, & je commencerai par dire en peu de mots le ſujet de ma retraite, & la maniere dont je la fis.

Je ne dirai rien pour le preſent de la place, ni de l'office de Canonnier & du Fort qu'on m'y avoit donné; mais je dirai que l'année 1690. étant preſqué écoulée, & voyant que le Gouverneur ne me tenoit pas parole; conſiderant d'ailleurs qu'en uſant comme il faiſoit envers les autres, je n'avois pas ſujet d'eſperer qu'il en uſât mieux à mon égard, je commençai de ſouhaiter d'être bien loin. Je le trouvois fort ignorant par rapport à ſa charge, étant beaucoup plus capable de tenir des livres, que de gouverner un Fort: Il étoit d'ailleurs ſi inſolent & ſi cruel à l'egard de ſes inferieurs, & menageoit avec ſi peu de prudence les *Malayans* du voiſinage, que je me laſſai bien tôt de lui, ne croyant pas ma vie en ſureté ſous un homme ſi brutal & ſi barbare. Je ne veux pas le nommer aprés un tel portrait, ni remplir cet écrit des avantures particulieres de ſa vie: Mais je ne ſuis pas faché d'avoir gliſſé ce trait, parce que comme c'eſt l'interet de la nation en general, il eſt important auſſi que la Compagnie des Indes Orientales ſoit informée des abus qui ſe font dans ſes comptoirs. Je croi qu'il ſeroit fort avantageux à la Compagnie d'examiner avec ſoin la conduite de ceux auxquels elle confie quelque commandement: Car outre la honte & l'averſion que les malverſations des ſerviteurs attirent aux ſuperieurs, qui ne meritent rien moins que cela, la tirannie, l'ignorance, & le manque de jugement de

de certains petits Gouverneurs, cauſent ſouvent de grands malheurs. Ceux qui ſont ſous leurs ordres ne ſervant qu'a contre cœur, paſſent ſouvent chez les Hollandois, chez le Mogol, ou chez les Princes Malayans au grand prejudice de nôtre commerce, qui ſe trouve ſouvent expoſé auſſi bien que les Forts mêmes par la maniere imprudente avec laquelle on provoque les nations voiſines, qu'on ne ſauroit mieux menager, non plus que tout le grenre humain en general, que par la Juſtice. D'ailleurs il n'y a point de gens plus implacables & plus vindicatifs que les Malayans du voiſinage de *Bencouli*, qui ont plus d'une fois penſé ſurprendre le fort. Je ne dis point ceci à cauſe des ſujets de plainte que ce Gouverneur peut m'avoir donné ; beaucoup moins voudrois-je qu'on crut que j'attaque ici des perſonnes qui ne m'ont jamais fait de mal : Mais comme il n'eſt pas ſurprenant que des gens exercent mal des charges d'autorité, puisque ni leur education, ni peut étre leurs propres affaires ne leur ont point aquis les qualitez requiſes à cela, Auſſi eſt il neceſſaire que la Compagnie les examine de prez, & avec tout le ſoin poſſible, pour prevenir ou reformer les abus qu'ils ont fait ou qu'ils peuvent faire. C'eſt par un pur motif de zéle & d'attachement pour les interets de la Compagnie & de la nation que je donne cet avis, n'ayant vû que trop ſouvent combien il ſeroit neceſſaire d'en uſer de cette maniere.

J'eus encore d'autres raiſons de me retirer. Je commençois à ſoupirer aprés mon pays natal, dont j'avois été ſi long tems éloigné. Je me promettois des merveilles du Prince peint que Mr. Moody avoit entierement laiſſé à ma diſpoſition, ne s'en étant reſervé que la moitié. Car outre ce qu'on pouvoit gagner à le fai-

re voir en Angleterre, j'eſperois qu'aprés avoir gagné de l'argent, je pourrois obtenir ce que j'avois vainement cherché dans les Indes, c'eſt à dire que les marchands me donneroient un vaiſſeau pour ramener le Prince à *Meangis*, le rétablir dans ſon pays, & par ſa faveur & avec un peu de manege fonder un commerce pour les épiceries, & autres productions de ces Iſles.

Tout plein de ces projets je m'en allai au Gouverneur & au conſeil, & demandai la permiſſion de me retirer en Angleterre ſur le premier vaiſſeau qui viendroit. Le conſeil trouva la choſe juſte, & y donna ſon conſentement. Le Gouverneur me donna auſſi ſa parole. Un navire de la Compagnie nommé la Défence, commandé par le Capitaine Heath, & deſtiné pour l'Angleterre, vint moüiller à la rade de *Bencouli* le ſecond de Juin 1691. Il avoit paſſé à *Indrapore* où étoit alors Mr. Moody, qui avoit cedé ſa part du Prince Jeoly à Mr. Goddard Contre Maître du vaiſſeau. Etant venu à terre, il me montra l'ecrit de Mr. Moody, & viſita Jeoly qui avoit éte malade durant trois mois, pendant leſquels j'en avois eu le même ſoin que s'il eut été mon frere. Je reglai les choſes avec Mr. Goddard, & envoyai Jeoly à bord, reſolu de le ſuivre comme je pourrois, & priai Mr. Goddard de m'aider à m'échaper, & de me cacher dans ſon vaiſſeau ſi beſoin étoit; ce qu'il me promit. Le Capitaine me donna auſſi parole qu'il me recevroit. Ce que j'avois prévû arriva. Des que le Capitaine Heath fut arrivé, le Gouverneur ſe repentit, & ne voulut plus me laiſſer partir. Je l'importunai tant que je pûs, mais tout cela ne ſervit de rien. Le Capitaine Heath s'en méla, & ne reüſſit pas mieux. Aprés diverſes tentatives je m'echapai enfin à mi-nuit ſur l'avis que j'eus que

le

le vaisseau devoit faire voile le lendemain au matin, & qu'il avoit déja pris congé du Fort. Je passai par une des casemates du Fort, & étant à terre je me rendis à la chaloupe qui m'attendoit, & qui me mena à bord. J'emportai mon journal, & la plupart de mes manuscripts : Mais la precipitation me fit laisser quelques papiers & livres de prix, & tout ce que j'avois de meubles, ravi d'être en liberté & d'esperer de revoir encore l'Angleterre.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur part de Bencouli *sur le navire la Défence, commandé par le Capitaine Heath. Combat entre les Hollandois, joints avec quelques Anglois. Mauvaise eau qu'on fit à Bencouli cause des maladies extraordinaires qui emportent plusieurs personnes. Bonne source à* Bencouli. *Grand desordre à bord. On tient conseil, & l'on propose d'aller à l'Isle de* Johanna ; *mais on prend enfin la resolution de continuer la route du Cap de Bonne-Esperance. Le vent les favorise. Prudence du Capitaine. Ils arrivent au Cap. Les Hollandois leur aident à entrer dans le havre. Description du Cap, sa perspective, les lieux où l'on peut sonder. Montagne de la Table, le havre, le terroir. Grosses pommes de Grenade, &*

bons vins. Animaux terreſtres. Belle eſpece d'Onager, ou Ane ſauvage regulierement marqueté de blanc & de noir. Autruches, poiſſons, veaux marins. Fort & comptoir des Hollandois. Leur beau jardin, & leur commerce en ce pays là.

M'Etant donc embarqué ſur la Défence je m'y tins caché juſques à ce qu'un bateau venant du Fort chargé de poivre eut fut reparti. Nous mimes à la voile pour le Cap de bonne Eſperance le vingt-cinquiéme de Janvier 1691. & allames autant que le vent & le tems purent nous le permettre, dans l'eſperance d'y trouver trois autres vaiſſeaux Anglois, qui venoient des Indes & s'en retournoient en Angleterre : car la guerre ayant été déclarée au Fort Saint George contre les François un peu avant que le Capitaine Heath en partit, il étoit bien aiſe de s'en retourner en compagnie s'il étoit poſſible.

Peu de tems avant la publication de cette guerre, il y eut un combat à la rade du Fort Saint George entre des vaiſſeaux de guerre François, & quelques Hollandois & Anglois mouillez à la rade. Comme Monſieur du Queſne en parle d'une maniere plauſible dans ſon dernier voyage aux Indes Orientales, j'en ferai ici la relation, telle qu'elle m'a été faite par le ſous-Canonnier du Capitaine Heath, homme de fort bon ſens, & par pluſieurs autres qui ſe ſont trouvez à l'action. Les Hollandois ont un Fort ſur la côte de Coromandel, nommé *Pallacat*, qui eſt à environ 20. lieuës du Fort Saint George du côté du Septentrion. Les Hollandois, je ne ſai pourquoi, envoyerent des vaiſſeaux pour retirer leurs effets, & les tranſporter à Batavia. Les actes d'hoſtilité avoient déja commencé entre les François & les Hollandois ; & les François avoient deja une Eſcadre

dre nouvellement arrivée aux Indes, & qui étoit alors à Ponticheri; qui eſt un Fort appartenant aux François ſur la même côte, & au Midi du Fort Saint George. Les Hollandois en s'en retournant à Batavia furent obligez à cauſe du vent d'aller vers le Fort Saint George & celui de Ponticheri. Etant prez de ce dernier, ils virent les vaiſſeaux de guerre François à l'ancre. S'ils avoient continué leur route le long de la côte, où qu'ils euſſent pris le large, il y avoit à craindre que les François ne les pourſuiviſſent. Ils rebrouſſerent donc: Car quoique leurs vaiſſeaux fuſſent bons & forts, ils n'étoient pas neanmoins en état de combatre, parce qu'ils étoient pleins de marchandiſes & de pluſieurs paſſagers, femmes & enfans. Ils vinrent donc au Fort Saint George, demanderent la protection du Gouverneur, eurent permiſſion de moüiller à la rade, & d'envoyer à terre les marchandiſes & les gens qui leur étoient inutiles. Il y avoit alors à la rade quelques petits vaiſſeaux Anglois, & le Capitaine Heath qui avoit un fort bon vaiſſeau marchand que l'Hiſtorien François apelle l'Amiral Anglois, ne faiſoit que d'arriver de la Chine: Mais il étoit fort chargé de marchandiſes, & le tillac plein de Canaſtres de Sucre, qu'il ſe preparoit d'envoyer à terre. Mais avant qu'il eut le tems de le faire, les François parurent venans à la rade avec leurs baſſes voiles & leurs perroquets, ſuivis d'un Brulot. Avec ce Brulot ils s'étoient promis de bruler le Commandant Hollandois; & comme il étoit à l'ancre ils l'auroient peut être fait, s'ils avoient eu le courage de l'entreprendre avec vigueur: Mais ils mirent le feu à leur Brulot de loin, & les Hollandois ayant eu le tems de faire remorquer le vaiſſeau, le Brulot des François brula, & ne fit rien de plus. Si les vaiſſeaux de guerre François étoient venus hardiment, & euſſent accroché leurs ennemis, ils auroient fait

quelque chose de considerable, car on ne pouvoit tirer du Fort sans endommager nos vaisseaux aussi bien que les leurs. Mais au lieu de cela ils moüillerent hors de la portée du Fort, & tirerent sur leurs ennemis, & leurs ennemis sur eux avec si peu d'avantage, qu'aprés quatre heures de combat, les François couperent leurs cables, & se retirerent avec precipitation & en desordre, à toutes voiles, & même avec tous leurs perroquets; ce qui ne se fait jamais que quand on s'enfuit.

Le Capitaine Heath quoique son vaisseau fut fort pesant & fort embarrassé, fit durant le combat le devoir d'un brave homme. Aprés que les François se furent retirez, il alla à bord du commandant Hollandois, & lui dit que s'il vouloit les poursuivre, il l'accompagneroit quoi qu'il eut fort peu d'eau à bord: Mais le Hollandois s'en excusa en disant qu'il avoit ordre de se défendre des François, mais non de les attaquer, ou de quitter sa route pour leur donner la chasse. Voilà le grand exploit dont les François ont jugé à propos de se vanter. J'ai appris depuis que les Hollandois leur ont enlevé ce Fort de *Pontichery*.

Mais reprenons le fil de nôtre voyage. Peu de tems aprés que nous eumes mis en Mer, nos gens tomberent dans une espece de maladie qui les prenoit insensiblement, & qui fut fatale à plus de trente qui moururent avant que d'arriver au Cap. Il ne se passoit point de matin que nous n'en jettassions deux à la Mer, & une fois nous en jettames trois. Cette maladie venoit apparemment de la mauvaise qualité de l'eau que nous avions pris à *Bencoul*: Car je remarquai pendant le sejour que j'y fis, que l'eau de la riviere dont se servoient nos vaisseaux, étoit fort mal saine, parce qu'elle est mélée avec l'eau de plusieurs petits ruisseaux qui viennent des terres basses, & dont les eaux sont toûjours fort noires, parce qu'el-

qu'elles tirent leur nourriture de l'eau qui coule des terres baſſes, marécageuſes, & mal ſaines.

J'ai remarqué non ſeulement là, mais auſſi dans les autres climats chauds ſoit aux Indes Orientales ou Occidentales, que les eaux qui s'ecoulent dans les rivieres durant la ſaiſon des pluyes, ſont fort mal ſaines. En efet du tems que j'étois à la Baye de Campéche, on trouvoit dans cette ſaiſon par monceaux du poiſſon mort ſur les bords des rivieres & des anſes; & on en prenoit quantité qui étoit demi mort, ſans qu'il parut d'autre cauſe de cette mortalité que la malignité des eaux qui venoient de la terre. Cela arrive principalement à mon avis dans les lieux où l'eau paſſe par des bois épais, par des pacages dont l'herbe eſt longue, & par des terres marécageuſes, dont certains pays chauds ſont pleins. Je croi auſſi qu'elle reçoit une forte teinture des racines de diverſes ſortes d'arbres, d'herbes, &c. Je croi ſur tout qu'elle ſe corrompt bien tôt dans les lieux où elle croupit. Peut être auſſi que les ſerpens & autre vermine venimeuſe ne contribuent pas peu à la rendre mauvaiſe. Dans ces tems là, elle paroit d'une couleur fort enfoncée, jaune, rouge, ou noire, &c. La ſaiſon pluvieuſe étoit paſſée, & l'écoulement des terres diminuoit, quand nous primes cette eau dans la riviere de *Bencouli*. Mais ſi les Matelots euſſent voulu s'en donner la peine, ils auroient pû remplir leurs vaiſſeaux d'excellente eau à une ſource qui eſt derriere le Fort, à environ deux ou trois cents pas du lieu où l'on débarque. Le Fort ſe ſert de l'eau de cette ſource. Ceci ſoit dit pour ſervir d'avis à tous les vaiſſeaux qui iront à l'avenir à *Bencouli*. Je croi au reſte que la choſe eſt d'aſſez grande conſequence pour que les proprietaires ou Directeurs du Comptoir ſe dounent la peine pour ſauver la vie à leurs matelots, de faire mettre des tuyaux pour conduire

duire l'eau de cette ſource juſques ſur le rivage ; ce qu'ils pourroient faire fort aiſement, & à peu de frais. Je l'aurois entrepris moi même ſi j'y avois fait un plus long ſejour. J'avois deſſein auſſi de la faire monter juſqu'au Fort ; car ce ſeroit une grande commodité, & il ſeroit bien plus à couvert en cas de ſiege.

Outre que nôtre eau étoit mauvaiſe, on l'avoit miſe à fonds de cale avec le poivre, ce qui l'echaufa beaucoup. Quand nous venions le matin prendre nôtre portion, elle étoit ſi chaude, qu'à peine y pouvoit on ſoufrir les mains, ou tenir à la main une bouteille pleine. Je n'ai jamais entendu parler de rien de tel, & je n'aurois jamais cru que l'eau eut pû s'echaufer de cette maniere dans un fond de cale. Elle étoit encore extrémement noire, & reſſembloit plus à de l'ancre qu'à de l'eau. Je ne ſai ſi le tems, ou le poivre l'avoit ainſi noircie ; mais je ſai bien qu'elle n'étoit par ſi noire quand nous la primes. Nos vivres étoient auſſi fort mauvais ; car il y avoit plus de trois ans que le navire étoit parti d'Angleterre ; & les viandes ſalées que nous en avions apporté, & que nous mangions, ayant eté ſi long-tems dans le ſel, étoient aſſez pauvres pour des gens indiſpoſez

Le Capitaine Heath voyant la miſere de ſon équipage, fit donner à chaque chambrée de ſes Tamarins, dont il avoit quelques cruches pleines ; ce qu'on mangeoit avec du Ris. Ce fut un grand rafraichiſſement pour nos gens ; & je croi que cela contribua beaucoup à les tenir ſur pied.

Cette maladie fut ſi generale, que je ne croi pas qu'il y eut un homme à bord qui n'en fut attaqué ; Cependant elle les prenoit de maniere qu'on ne pouvoit pas dire qu'on fut malade. On ne ſentoit que peu ou point de douleur ; on étoit ſeulement foible, & ſans apetit. La plûpart même de ceux qui

qui moururent dans le voyage avoient de la peine à se laisser persuader de se tenir dans la Cabane ou dans leur Branle, jusques à ce qu'ils n'en pouvoient plus: Et quand ils étoient forcez de se coucher, ils faisoient leur Testament, & mouroient en deux ou trois jours.

La perte de ces gens, & l'état triste & languissant où étoit le reste, nous mettoit hors d'etat de conduire nôtre vaisseau quand le vent étoit plus fort qu'à l'ordinaire. Cela arriva quand nous commençames à approcher du Cap, & autant de fois que cela arriva nous nous trouvâmes embarrailez à mener nôtre vaisseau. Le Capitaine Heath tout malade qu'il étoit, pour donner courage aux autres, faisoit son quart comme un autre, & prêtoit en toutes occasions une main secourable. Mais enfin n'ayant presque plus d'esperance d'aler au Cap à cause des vents de Sud qui venoient, & étant en Mer depuis huit à neuf semaines, il assembla tout le monde pour déliberer sur la seureté commune. Il pria tout le monde depuis le plus grand jusqu'au plus petit, de dire librement son avis, & ce qu'il jugeoit qu'on devoit faire en cette dangereuse conjoncture. Nous n'étions pas en état de tenir long-tems la Mer, & ne pouvant si tôt aller à terre, il faloit necessairement perir. Il demanda donc lequel étoit le meilleur de continuer la route du Cap, ou de la quitter pour prendre celle de l'Isle de *Johanna*, où nous esperions trouver du secours, parce que c'est là où touchent d'ordinaire nos vaisseaux des Indes Orientales qui viennent d'Angleterre, & dont les habitans sont fort familiers; Mais les autres lieux, sur tout saint Laurent ou Madagascar, qui étoit plus prez, nous étoient inconnus. Nous étions si prez du Cap qu'avec un bon vent nous pouvions esperer d'y arriver en quatre à cinq jours; mais le vent étant où il étoit il n'y avoit point d'apparence de

pouvoir le gagner. D'un autre coté le vent étoit bon pour aller à l'Isle de *Johanna*; mais cette Isle étoit fort éloignée; & supposé que le vent demeurat tel qu'il étoit, il nous faloit quinze jours pour y arriver: Mais plus long tems si le calme nous prenoit, comme il y avoit apparence. D'ailleurs nous perdions le tems d'aller au Cap que nous ne pouvions retrouver qu'au mois d'Octobre ou de Novembre; & nous étions alors à la fin de Mars. En efet ce n'est pas l'ordinaire d'aborder le Cap aprés le dixiéme de Mai. Tout ayant donc été pesé & consideré, nous convinmes enfin tout d'une voix de poursuivre la route du Cap, & d'attendre patiemment que le vent changeat.

Le Capitaine Heath aprés avoir ainsi sondé l'esprit de ses gens, leur dit, que ce n'étoit pas assez qu'ils eussent consenti d'aller au Cap, & que nos desirs ne sufisant pas pour nous y amener, il faloit un travail extraordinaire de la part de ceux qui en étoient capables. Au reste pour leur donner courage, il promit un mois de paye *gratis* à tous ceux qui voudroient s'engager d'etre prets à aider en toutes occasions, & aussi tôt qu'ils en seroient requis, soit qu'ils fussent de quart, ou non; & cela à payer au Cap. La proposition fut acceptée premierement par quelques Oficiers, & ensuite tous ceux qui se trouverent en état firent écrire leurs noms sur une liste, & promirent de servir leur Commandant.

Le Capitaine trouva sagement cet expedient, Car nos gens étant foibles comme ils étoient, il n'auroit pû les y contraindre: Les promesses seules sans esperance de quelque recompense, ne les auroient pas non plus engagez à un travail si extraordinaire; Car le vaisseau, les voiles, & les cordages avoient grand besoin de reparation. Pour moi j'étois trop foible pour me faire mettre sur la liste,

liſte; Car autrement nôtre ſalut commun que je voyois en tres grand danger, auroit été plus capable de me le faire faire, qu'aucune autre recompenſe. Peu de tems aprés cela il plût à Dieu de nous envoyer un vent favorable dont nous profitames du mieux qu'il nous fut poſſible, en ſorte qu'avec les travaux continuels de ceux qui s'etoient enroollez, nous fumes au Cap bien plûtôt que nous n'avions cru.

La nuit avant que nous entraſſions dans le havre, qui fut vers le commencement d'Avril, nous voyant prez de terre, nous tirames toutes les heures un coup de Canon, pour faire connoitre que nous n'étions pas à nôtre aiſe. Le lendemain un Capitaine Hollandois vint à bord; & nous voyant ſi foibles, que nous ne pouvions pas border nos voiles pour virer de bord, & entrer dans le havre, quoique nous le fiſſions aſſez bien en Mer; prié d'ailleurs par nôtre Capitaine de nous aider, il envoya querir cent bons hommes qui vinrent incontinent à bord, & entrerent nôtre vaiſſeau qui mit à l'ancre. Ils défirent auſſi nos voiles, & firent tout ce qu'on demanda d'eux. Auſſi le Capitaine Heath les recompenſa t-il graſſement.

Ils avoient meilleur apetit que nous, & mangerent gaillardement de ce qu'il y avoit à bord Comme il leur étoit permis d'aller & venir partout, ils prirent tout ce qui leur tomba ſous la main, principalement du bœuf ſalé dont nos gens faute d'apetit avoient pendu ſix, huit, à dix morceaux en un même lieu. Cela fut emporté avant que nous nous en donnaſſions garde, ou que nous y ſongeaſſions. De plus on ouvrit de nuit une bale de Mouſſeline, dont il fut emporté une grande partie: Mais je ne ſai ſi cette Mouſſeline fut derobée par les Hollandois ou par nos gens; car tout moribonds qu'ils étoient, il ne laiſſoit pas d'y avoir des larrons de grande dexterité.

Etant donc à l'ancre, on envoya d'abord les malades à terre. Ceux qui le purent demeurerent à bord, & eurent de bon mouton gras ou du bœuf frais qu'on leur envoyoit tous les jours. J'allai auſſi à terre avec mon Prince Peint, & j'y demeurai juſques à ce qu'il falut remettre à la voile, qui fut environ ſix ſemaines aprés. Je profitai de ce tems là pour m'informer du pays du mieux qu'il me fut poſſible. Voici ſommairement ce que j'en appris.

Le Cap de bonne-Eſperance eſt la derniere frontiere du Continent de l'Afrique du côté du Midi. Il eſt ſitué à 34. degrez 30. minutes de latitude Meridionale, & le climat eſt fort temperé. Je regarde cette latitude comme une des plus douces de toutes pour la temperature; & je ne ſaurois m'empêcher d'examiner ici un prejugé que nos Matelots Européens ont d'ordinaire contre ce pays, qu'ils rendent comme beaucoup plus froid que les lieux qui ſont à la même latitude du côté du Nord de la ligne. Je ne ſuis point de cet avis. Il eſt je croi aiſé de dire quelle eſt la raiſon de ceux qui en ſont, c'eſt que quelque chemin qu'ils prennent pour aller au Cap, ſoit en allant aux Indes Orientales, ou en revenant, ils paſſent par un Climat chaud; & ainſi venant d'un pays extrémement chaud, il n'eſt pas étonnant que le Cap leur paroiſſe plus froid. Quelques uns diſent que le vent de Sud n'y eſt froid que parce qu'il vient de la Mer. J'ai toûjours remarqué au contraire que les vents de Mer ſont plus chauds que les vents de terre, à moins que ce ne ſoit dans le tems qu'il vient de la terre un vent chaud, comme celui que nous ſentimes dans ce voyage en allant des Iſles du Cap Verd dans les Mers du Sud, dont j'ai oublié de faire mention en ſon lieu, c'eſt à di-

dire dans le Chapitre 4. vers le 19. de Juin 1683. à 37. degrez de latitude Meridionale, nous sentimes l'aprés midi un vent frais venant de la côte de l'Amerique, mais si violemment chaud, que nous crumes qu'il venoit de quelque montagne ardente de la côte. La chaleur de ce vent étoit semblable à celle qui sort de la gueule d'un Four. Je sentis aussi une autre chaleur precisément aprés Midi en 1694. au mois de Juillet étant à l'ancre à *Groin*. Cette chaleur vint avec un vent de Sud; & l'une & l'autre furent suivies d'une pluye de tonnerre. Voilà les seules grandes chaleurs que j'aye jamais senties durant mes voyages. Mais mettant cela à part, qui fait une exception à la regle generale, j'ai toujours remarqué que les vents de Mer sont beaucoup plus chauds que les vents de terre, si ce n'est dans les lieux où les vents viennent des Poles; ce qui est je croi la veritable raison pourquoi le vent de Sud est froid au Cap de Bonne-Esperance; car il est aussi froid en Mer. Quant à la froideur des vents de terre comme les climats de l'Europe qui sont au Sud Oüest sentent vivement les vents de Nord & d'Est qui viennent extrémement froids du Continent, de même les pays situez sur la côte opposée de Virginie sont fort incommodez des vents de Nord Oüest qui viennent du Continent, & qui sont extrémement froids, quoique sa latitude ne soit pas de beaucoup au dessus de celle du Cap.

Mais continuons le fil de nos remarques. Ce vaste promontoire est composé d'un pays élevé, & fort remarquable, qui presente une tres-agreable perspective du coté de la Mer. Il n'y a pas de doute que cette perspective ne parut tout à fait charmante aux Portugais qui trouverent les premiers ce chemin pour aller aux

Indes Orientales, lors qu'aprés avoir cotoyé le vaſte Continent de l'Afrique du coté du Pole Meridional, ils eurent la conſolation de voir la terre, & la fin de leur courſe à ce Promontoire, qu'ils apellerent pour cet efet le Cap de Bonne-Eſperance, & qu'ils virent qu'ils pouvoient continuer leur route du coté de l'Eſt.

On peut ſonder du coté du Midi à 50. ou 60. lieües du Cap. De là vient que nos matelots Anglois traverſans comme ils ſont d'ordinaire la côte du Brezil, ſe contentent de ſonder; & concluans par là qu'ils ſont à la hauteur du Cap, ils paſſent ſouvent auprez ſans le voir, & commencent à faire route au Nord. Ils connoiſſent à pluſieurs autres marques quand ils en ſont proches, comme par exemple aux oiſeaux de Mer qu'ils rencontrent, & ſur tout aux *Algatros*, oiſeaux qui ont les ailes fort longues, & aux Mangos qui ſont d'une eſpece plus petite. Mais la marque la plus aſſeurée eſt de remarquer la variation du Compas auquel on prend ſoigneuſement garde quand on eſt prez du Cap, en prenant ſoir & matin l'amplitude du ſoleil. Nos matelots ſont ſi exacts à cela, qu'avec le ſecours du Compas Azimutal, inſtrument particulier aux gens de marine de nôtre nation, ils connoiſſent quand ils ſont à la hauteur du Cap, ou s'ils ſont à l'Eſt ou à l'Oüeſt du même Cap: C'eſt pourquoi bien qu'ils ſoient au Sud des endroits où l'on peut ſonder, ils peuvent aller droit ſans étre obligez de gagner la terre. Mais les Hollandois au contraire s'étant établis au Cap, y touchent toujours en allant aux Indes Orientales, ou en revenant.

L'endroit le plus remarquable du pays du coté de la Mer, eſt une haute montagne nommée de la Table, dont le ſommet eſt plat & uni. A l'Occident du Cap tant ſoit peu vers le Nord, il y a un grand

grand havre, avec une Isle basse & plate qui en est assez éloignée. On laisse, cette Isle des deux cotés, & l'on peut passer seurement aux deux cotés, ou dedans ou dehors. Les vaisseaux qui y moüillent se mettent en rade prez du Continent, & laissent l'Isle plus loin à coté d'eux. Les terres prez de la Mer, & vis à vis du havre sont basses, & défenduës par de hautes montagnes qui s'avancent un peu dans le pays du coté du Sud.

Le terroir du Cap est brun, peu profond, & produisant neanmoins assez de pacages, d'herbes, & d'arbres. L'herbe est courte, & semblable à celle qui croit sur les Dunes des provinces de Wilt ou de Dorset. Les arbres des environs sont petits & en petit nombre; & j'ai entendu dire qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres dans la contrée plus éloignée de la Mer. Le terroir de ce dernier endroit est fort approchant de celui qui est situé prez du havre, qu'on ne peut pas dire fort gras; Cependant il est fort propre à la culture, & donne de bonnes recoltes aux laboureurs industrieux: Aussi y a-t il un assez bon nombre de fermes, de familles de Hollandois & de François refugiez, qui occupent une étenduë de vingt à trente lieuës de pays: Mais prez du havre il y a peu de fermes.

Il y croit quantité de froment, d'orge, de pois, &c. Il y a aussi des fruits de diverses sortes, comme pommes, poires, coings, & les plus grosses pommes de Grenade que j'aye jamais vû.

Les principaux fruits sont les raisins. Ils y viennent fort bien, & on y a depuis quelques années planté tant de vignes, qu'il se recueille beaucoup de vin. Il y en a non seulement autant qu'il en faut pour la provision des habitans, mais ils en ont encore à vendre. Aussi s'en vend-t il beaucoup

aux vaisseaux qui relachent au Cap. Ce vin est comme le vin blanc de France qui se recueille dans le haut pays; mais il est d'un jaune pale, doux, fort agreable, & vigoureux.

Les animaux Domestiques sont des Brebis, des Chevres, des Cochons, des vaches, des Chevaux, &c. Les Brebis sont fort grosses, car elles y profitent parfaitement bien: Aussi le pays est sec, & l'herbe courte & telle qu'il la faut à ces animaux: Mais elle n'est pas si bonne pour le gros bétail. Le Bœuf en son espece n'y est pas si bon que le mouton. On dit qu'il y a de plusieurs sortes de betes sauvages qui se jettent sur les Brebis, qu'on serre à cause de cela toutes les nuits.

Il y a d'une espece de fort beaux Anes curieusement bigarrez de bandes egales blanches & noires, qui vont depuis la tête jusqu'à la queüe, & finissent sous le ventre qui est blanc. Ces bandes ont deux à trois doigts de large, paralleles les unes aux autres, & curieusement entremélées d'une blanche & d'une noire, depuis les épaules jusqu'à la queüe. J'en ai vû deux peaux seches, & qu'on gardoit pour envoyer en Hollande comme une rareté. Elles paroissent assez grandes pour renfermer le corps d'un animal aussi gros qu'un poulain d'un an.

Il y a quantité de Canards, de poules &c. on trouve aussi quantité d'Autruches dans les montagnes & plaines arides. J'y ai mangé, de leurs œufs, & ceux qui me les vendirent me dirent qu'elles pondent dans le sable, ou du moins sur un lieu sec, & les y laissent pour les faire éclore par la chaleur du Soleil. Deux œufs d'Autruche sufisent pour donner à manger à deux hommes. Les habitans gardent les œufs d'Autruche qu'ils trouvent pour les vendre aux Etrangers. Ils étoient assez rares quand j'arrivai au Cap, parce que c'étoit au commencement de l'hiver de ces pays là, & qu'on

qu'on m'a dit que les Autruches ne pondent que vers Noël, qui est leur Eté.

La Mer donne abondance de diverses especes de poissons, & principalement d'un petit poisson qui n'est pas si gros que le Haran. Il y en a en si grande quantité, qu'on en sale beaucoup tous les ans qu'on fait passer en Europe. Il y a aussi grand nombre de veaux marins. J'ai toujours remarqué que dans les lieux où il y a des veaux marins, c'est une marque qu'il y a aussi quantité de poisson. Aussi est ce la principale nourriture des habitans.

Les Hollandois ont bâti un bon Fort prez de la Mer & contre le Havre, où le Gouverneur demeure. A deux à trois cents pas de là, & du coté de l'Occident du port il y a un petit bourg d'Hollandois où j'ai compté cinquante à soixante maisons basses, mais bien bâties de pierres qui se tirent d'une carriere qui n'en est pas éloignée.

Derriere le bourg comme on va aux montagnes la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales a fait bâtir une grande maison, où il y a un magnifique jardin, renfermé d'une haute murailles de pierre.

Ce jardin est plein de diverses sortes d'herbes, de fleurs, de racines, & de fruits. Il est coupé par de belles & grandes allées de gravier garnies d'arbres; & arrosé par un ruisseau qui vient des montagnes. Ce ruisseau qu'on a coupé en plusieurs canaux, passe dans tous les lieux du jardin. Les hayes qui bordent les allées sont fort épaisses, & ont neuf à dix pieds de haut. On les taille continuellement; aussi les tient on fort propres & fort egales. Au delà de ces grandes hayes il y en a de petites, qui servent à separer les Fruitiers des autres arbres, & cela sans leur faire ombre. Chaque sorte de Fruitier est à

part. Les pommes, les poires, les coings, les pommes de Grenade &c. y viennent parfaitement bien; mais sur tout les pommes de Grenade. Les racines & les herbes potageres sont aussi à part, & le tout en si bon ordre, qu'il n'est rien de plus agreable & de plus beau. On ameine des autres parties du monde un grand nombre d'esclaves Negres dont les uns sont continuellement occupez à sercler, à tailler, & aux autres soins necessaires. Les Etrangers peuvent se promener dans ce jardin, & il leur est permis en demandant aux valets de gouter des fruits: Mais si l'on se met en devoir de le faire à la dérobée, on s'y trouve trompé, comme fut un homme que j'ai connu, qui prit un jour que j'étois au jardin cinq à six pommes de Grenade, & qui ayant été découvert par un des esclaves, fut menacé d'être mené au Gouverneur. Je croi qu'il lui en couta quelque chose pour assoupir l'affaire, car je n'en ai plus entendu parler depuis. Plus loin de la Mer au delà du jardin, tirant vers les montagnes, il y a divers autres petits jardins & vignobles qui appartiennent à des particuliers: Mais les montagnes sont si proches, que le nombre de ces jardins & de ces vignes est bien petit.

Les Hollandois qui demeurent dans le bourg gagnent considerablement par le moyen des vaisseaux qui relachent souvent au Cap; mais leur principal gain est sur les navires étrangers qui viennent se rafraichir à terre: Car il en coute trois Chellings ou une Richedale par jour, le pain & la viande n'y étant pas à meilleur marché qu'en Angleterre: D'ailleurs ils achetent à fort bon marché des matelots qui vont & qui viennent les mémes choses que les gens de la Campagne achetent d'eux à plus haut prix; car

car comme ils ne sont pas à portée d'acheter les choses de la premiere main, ils sont obligez de les acheter de ceux qui demeurent prez du havre, d'où les habitations les plus proches sont à vingt milles à ce qu'on m'a dit.

Quoique le grain & le vin y soient en grande abondance ; Cependant les taxes extraordinaires que la Compagnie impose sur les liqueurs, font qu'elles y sont fort cheres. On n'en peut avoir qu'au cabaret, si ce n'est en cachete. Il n'y a dans le bourg que trois maisons qui vendent des liqueurs fortes, & de ces trois maisons il y en a une qui est un cabaret à vin, & qui ne vend que du vin: L'autre vend de la Biere & de la Momme, & la troisiéme de l'eau de vie, du Tabac, & tout cela extraordinairement cher. Une bouteille de vin qui tient trois pintes coute dixhuit sous; & j'en ai payé cela. Cependant j'en ai eu autant en un autre endroit pour huit sous ; mais c'étoit en cachete & contre les loix. La personne qui l'avoit vendu auroit été ruinée si on l'avoit seu. En voilà assez pour le pays & pour les habitans Europeens.

CHAPITRE XX.

Des habitans naturels du Cap de Bonne-Esperance nommez Hodmadods *ou Hottantots. Comment ils sont faits, quel air ils ont, de quelle maniere ils se graissent; leurs habits, leurs maisons, leur nourriture, leur maniere de vivre & de dancer*

quand la Lune eſt au plein. Hottantots mis en paralelle à tous ces égards avec les autres Negres & Indiens ſauvages. Le Capitaine Heath rafraîchit ſon équipage au Cap, & ayant pris plus de gens qu'il n'en avoit, il part accompagné de deux vaiſſeaux, l'un nommé Jagues & Marie, & l'autre le Joſias. Groſſe Mer. Ils arrivent à Sainte Helene, & y trouvent la Princeſſe Anne qui retournoit en Angleterre. L'air, la ſituation, & le terroir de ſainte Helene. Prémiere découverte de cette Iſle, & comment depuis elle a changé de Maitre. Comment les Anglois en firent la conquête. Sa force, ſa ville, ſes habitans, & ce que produiſent les Plantations. Vache Marine de Sainte Helene n'eſt autre choſe que le Lion Marin. Angloiſes de Sainte Helene. Les vaiſſeaux Anglois ſe rafraichiſſent à Sainte Helene, & partent tous enſemble. Des Differentes routes qu'on peut faire de là en Angleterre. Celle qu'ils firent, & leur arrivée dans le Canal & aux Dunes.

LEs Originaires du Cap ſont les Hodmadods, comme on les apelle communément par corruption du mot Hottantot, qui eſt le nom qu'ils ſe donnent les uns les autres dans leurs dances; ce qu'ils

qu'ils font en toutes occasions, comme si c'étoit le nom de chacun. Il y a apparence qu'il signifie quelque chose en leur langue.

Les Hottantots sont d'une taille mediocre, les membres petits, le corps floüet, pleins d'activité. Leur visage est plat, & de figure ovale comme celui des Negres. Leurs sourcils sont gros, mais ils ont le nez moins plat, & les levres moins grosses que les Negres de Guinée. Ils sont plus noirs que les Indiens du commun, mais moins que les Negres, ou habitans de la nouvelle Hollande; & leurs cheveux sont aussi moins frisez.

Ils se barboüillent par tout de graisse, soit pour rendre leurs jointures souples, soit pour garentir leur corps nud de l'air en bouchant ainsi les pores. Pour le faire avec plus de succez, ils frotent de suye les parties graissées, & sur tout le visage; ce qui releve leur beauté naturelle, comme fait la peinture chez les Européens: Mais cela jette une odeur forte, qui toute agreable qu'elle leur est, est fort desagreable aux autres. Ils sont ravis quand ils trouvent de méchante graisse de cuisine, dont ils se servent pour se barboüiller toutes les fois qu'ils peuvent en avoir.

La coûtume d'oindre le corps est fort commune dans les autres lieux de l'Afrique, & sur tout sur la côte de Guinée, où l'on se sert en general d'huile de palme, dont on se graisse depuis la tête jusqu'aux pieds. Quand on n'a pas d'huile on se sert de graisse de cuisine qu'on achete des Européens qui negotient en ces pays-là. Aux Indes Orientales, & principalement sur la côte de *Cudda* & de *Malacca*, & en general dans presque toutes les Isles Orientales, aussi bien qu'à Sumatra, Java, &c. les Indiens s'oignent deux à trois fois le jour d'huile de *Cacao*, & sur tout le soir & le matin. Ils employent quelquefois de-

mi

mi heure de tems à chaufer l'huile, & à s'en froter les cheveux & la peau, ne laiſſant rien à graiſſer ſi ce n'eſt le viſage qu'ils ne barboüillent pas comme les Hottantots. Ces Ameriquains pratiquent auſſi cette coutume en certains endroits, mais peut étre moins ſouvent faute de graiſſe & d'huile. Cependant certains Indiens de la Mer du Sud ſe barboüillent ſouvent avec de l'onguent fait de feüilles, de racines, ou d'herbes, ou avec une certaine terre rouge qui rend leur peau jaune, rouge, ou verte ſuivant que l'onguent eſt compoſé. Cette odeur eſt aſſez incommode à ceux qui n'y ſont pas accoutumez, quoiqu'elle ne le ſoit pas à ceux qui s'en ſont fait une habitude.

Les Hottantots n'ont point la tête couverte; mais ils enjolivent leurs cheveux par de petites coquilles. Leur habits ſont des peaux de mouton dont ils s'envelopent les épaules comme d'un manteau, mettant la laine du côte du corps. Outre ce manteau, les hommes ont un morceau de peau en forme de petit tablier qui pend devant eux. Les femmes en ont un autre trouſſé autour des reins, & qui comme un jupon leur decend juſqu'aux genoux. Leurs jambes ſont envelopées d'inteſtins de mouton, de l'épaiſſeur de deux à trois pouces. Les unes s'envelopent juſqu'eau gras de la jambe, & les autres depuis les pieds juſqu'aux genoux, en ſorte que d'un peu loin il ſemble qu'elles ſoient des botes. Elles mettent ces inteſtins étant encore tout frais; mais avec le tems ils deviennent durs & roides; car jamais elles ne les ôtent que quand elles ont occaſion de les manger, qui eſt quand elles ſont en voyage, & qu'elles n'ont pas autre choſe à manger. Alors ces inteſtins qu'elles auront peut étre porté ſix, huit, dix, à douze mois ſont pour elles un grand regal. J'ai appris cela des Hollandois. Ils ne dépoüillent ja-

jamais leurs habits de peaux de mouton que pour en chercher les poux ; Car comme ils les ont continuellement sur le corps, ils sont pleins de vermine ; ce qui les oblige souvent à se dépouiller au soleil, & à chercher leurs pous deux à trois heures durant. La plupart des Indiens qui sont éloignez de la Ligne sont incommodez des poux, quoi que leurs habits ne soient pas d'aussi bons asiles pour ces insectes que le sont ceux des Hottantots. Les Indiens qui habitent les pays froids comme l'Amerique Septentrionale & Meridionale se couvrent le corps d'une peau, soit de bête fauve, de Loutre, ou de veau marin : Et comme ils ne quittent jamais cette peau non plus que les Hottantots la leur de mouton, ils ont aussi des poux, & sentent mauvais quoi qu'ils ne se Barbouillent que peu ou point du tout, mais cette odeur forte vient de leur peau.

Je n'ai jamais vû des maisons plus mediocres que celles des Hottantots. Elles n'ont que neuf à dix pieds de haut, & dix à douze de large. Elles sont de forme ronde, composées de petits pieux fichez en terre, & qui se rassemblent tous par le haut où ils sont attachez. Les cotés & le faite de la maison sont de branches grossierement entrelacées avec les pieux, & le tout est couvert d'herbe longue, de joncs, & de morceaux de peaux. Une de ces maisons paroit de loin tout comme une mule de foin. Ils laissent seulement à coté un petit trou à la hauteur de trois à quatre pieds, & ce trou sert de porte pour entrer & pour sortir sur les pieds & sur les mains. Quand le vent vient du coté de cette porte on la bouche, & l'on fait un autre trou du coté oppolé. Ils font le feu au milieu de la maison, & la fumée sort par les fentes, c'est à dire de tous les cotés de la hute. Ils ne couchent point sur des lits, mais sur le carreau ou sur la terre tout autour du feu.

Leur

Leur baterie de cuiſine eſt ordinairement un ou deux pots de terre où ils font cuire leurs vivres. Ils vivent fort miſerablement & tres-groſſierement ; & l'on dit que quand ils ſont en voyage ils jeûnent deux ou trois jours de ſuite.

Leur nourriture ordinaire eſt ou des herbes, ou de la viande, ou du coquillage qu'ils vont chercher entre les rochers ou ailleurs quand la Mer eſt baſſe ; Car ils n'ont ni bateaux, ni barques, ni Canots pour aller à la pêche ; de ſorte que leur principale ſubſiſtence dépend des animaux terreſtres, ou des herbes que la terre produit naturellement. Mon hôte qui étoit Hollandois me dit qu'il avoient des Brebis & des bétes à cornes avant que les Hollandois s'établiſſent parmi eux ; & que ceux du plat pays ont encore grand nombre de bétail qu'ils vendent aux Hollandois pour du Tabac en corde. Le prix d'une vache ou d'un mouton eſt auſſi long de Tabac en corde qu'il en faut pour toucher des cornes à la queüe. Car ils aiment fort le Tabac, & il n'y rien qu'ils ne faſſent pour en avoir. Pluſieurs autres m'ont confirmé que c'eſt ainſi que troquent les Hottantots, & tous m'ont dit encore qu'il n'étoit pas permis aux particuliers d'acheter leurs bétes de cette maniere, parce qu'ils ne peuvent pas négotier avec les Hottantots, & que c'eſt un privilege que la Compagnie Hollandoiſe s'eſt reſervé. Mon hôte qui avoit beaucoup de monde logé chez lui, nous regaloit la plupart du tems de mouton, dont il achetoit partie à la boucherie. Il n'y en a qu'une ſeule pour tout le bourg : Mais il en tuoit bien plus qu'il n'en achetoit. Les Hottantots lui apportoient de nuit un ou pluſieurs moutons qu'ils aidoient à écorcher & à accommoder moyenant la peau & les entrailles qu'on leur donnoit pour leur peine. Je croi qu'on alloit querir

ces

ces moutons assez avant dans le pays; Car nôtre hôte s'absentoit un jour ou deux, & emmenoit avec lui deux ou trois Hottantots. Les Hottantots qui demeurent aux environs du bourg tirent des Hollandois leur principale subsistance. Car il n'y a point de maison qui n'en ait un ou plus. Ils font toute sorte d'ouvrages serviles, & c'est de là qu'ils tirent leur vie & la graisse dont ils se barbouillent. Trois à quatre autres de leurs plus proches parens sont à la porte ou prez de la porte de la maison, attendans les restes qui seront déservis. Si entre les répas les Hollandois ont besoin d'eux pour faire des Messages, ou pour quelqu'autre chose, ils sont prets à recevoir leurs commandemens, sans exiger pour leur peine qu'une fort petite recompense: Mais pour un Etranger ils ne branleront pas à moins d'un sou.

S'ils ont une Religion elle m'est entierement inconnuë; Car ils n'ont ni Temples, ni idoles, ny aucun lieu de culte que j'aye jamais vû, ou dont j'aye entendu parler. Cependant les rejoüissances nocturnes qu'ils font au renouveau & au plein de la Lune ont quelque air de superstition. Quand la Lune est au plein ils chantent, dancent, & font grand bruit toute la nuit. Dans ces tems là je fus deux fois à leurs hutes, sur le soir que la Lune commençoit à se faire voir sur l'horison, & je les observai durant une heure ou davantage. Ils paroissent tous fort empressez. Hommes, femmes, & enfans, tout dance sur le gazon prez de leurs hutes d'une maniere bien bizarre. Ils font divers mouvemens péle méle, claquent souvent des mains, & chantent à haute voix. Ils avoient le visage tourné tantôt à l'Orient tantôt à l'Occident. Je n'apperçûs pas qu'ils fissent plus de mouvements ou de gestes quand ils avoient le visage du coté de la Lune, que quand ils lui tournoient le dos.

Aprés

Aprés les avoir obſervez durant quelque tems, je regagnai mon logis qui n'etoit pas à plus de deux ou trois cents pas de leurs hutes, & je les entendis chanter de la même maniere tout le long de la nuit. Dés que le jour parut je fis une autre promenade, & trouvai encore pluſieurs hommes & femmes chantans & dançans, & qui continuerent leur rejouiſſance juſques à ce que la Lune diſparut: Mais alors tout le monde ſe retira. Les uns allerent dormir dans leurs hutes, & les autres ſe retirerent aux maiſons Hollandoiſes où ils avoient coutume de ſervir. Les autres Negres ſont moins circonſpects dans leurs dances nocturnes, & ne regardent pas ſi preciſément au tems de la nouvelle Lune. Leurs rejouiſſances nocturnes ne ſont pas ſi generales; mais auſſi elles reviennent plus ſouvent. Et c'eſt ainſi auſſi qu'en uſent pluſieurs peuples des Indes Orientales & Occidentales. Cependant ces divertiſſemens varient à proportion que les Climats ſont plus froids ou plus chauds. Comme les Climats chauds produiſent en general quantité de fruits delicats, &c. & que ces barbares ſouhaitent peu de choſe outre ce qui leur eſt abſolument neceſſaire, ils employent la plus grande partie de leur tems à ſe divertir ſuivant leurs diferentes modes. Mais les Indiens qui habitent des pays froids n'ont pas tant de loiſir, parce qu'ils ont peu de fruits, & que la neceſſité les force de pêcher & de chaſſer continuellement pour vivre, & non pour ſe divertir comme nous faiſons.

Pour les Hottantots ce ſont des gens extrémement pareſſeux. Et quoi qu'ils habitent un bon pays fort propre à la culture, & où ils ont aſſez de terroir; ils aiment mieux neanmoins vivre comme ont fait leurs ancétres, c'eſt à dire miſerablement, que de travailler pour ſe mettre dans un état plus abondant. Ce que je viens de dire ſufit

fit pour les Hottantots. Je reviens à nos afaires.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivez au Cap, que le Capitaine Heath y prit maiſon, & y demeura pour rétablir ſa ſanté. Ceux de ſes gens qui le pouvoient en firent autant. Le Capitaine pourvût au logement de ceux qui n'avoient pas bonne bourſe, & paya leur dépenſe. Trois ou quatre qui vinrent à terre fort malades, moururent : Le reſte fut bien tôt hors d'afaire par le ſecours du Medecin du Fort, par le bon air, par les bons alimens, & par le bon vin. Ceux qui s'etoient enroollez pour ſervir au premier commandement & pour aider à faire entrer le vaiſſeau, furent payez de ce que le Capitaine leur avoit promis ; & cela leur ſervit à faire proviſion de liqueurs pour le reſte du voyage. Mais nous avions ſi peu de monde, que nous ne pouvions pas faire la manœuvre. Le Capitane Heath pria le Gouverneur de lui donner quelques hommes, & l'on m'a dit qu'il lui en avoit promis d'un vaiſſeau Hollandois de la compagnie qui alloit en Europe, & qu'on attendoit au Cap à tout moment, & que nous attendions auſſi pour la même raiſon. Sur ces entrefaites le Jaques & Marie, & le Joſias de Londres qui retournoient en Europe arriverent au Cap. Nous crumes que ces vaiſſeaux nous fourniroient les gens dont nous avions beſoin ; mais ils n'en avoient pas ſeulement aſſez pour eux. Nous fumes donc obligez d'attendre l'arrivée de la flote Hollandoiſe. Elle vint enfin, & ne pût nous donner aucun ſecours.

Le Capitaine Heath fut donc obligé de prendre en cachete tous ceux qu'il pût trouver, ſoit Soldats ou Matelots. Les Hollandois ſavoient que nous avions beſoin de monde, & prez de quarante qui avoient deſſein de s'en retourner en Europe, vin-

vinrent s'ofrir secretement, & attendirent à des lieux marquez que nôtre Chaloupe vint les querir la nuit. On en amenoit chaque fois trois à quatre qui se cachoient à bord, & sur tout quand il venoit quelque chaloupe Hollandoise. Je rencontrai au Cap mon ami Daniel Wallis, le même qui sauta dans la Mer & qui nagea à *Pulo Condore*. Aprés divers voyages à *Madagascar*, à *Don-Mascarin*, à *Ponti Cheri*, à *Pegu*, à *Cunnimere*, à Madere, & à la riviere de *Hugli*, il avoit passé au Cap sur un vaisseau Hollandois destiné pour la Hollande. Je lui conseillai d'abord de venir avec nous, & trouvai moyen de le faire passer à bord de nôtre vaisseau.

Nous partimes du Cap vers le 24. de Mai; accompagnez du Jaques & Marie, & du Josias, & fimes route du coté de l'Isle de Sainte Helene. Tout ce qu'il y eut de remarquable durant ce voyage, fut une grosse Mer venant du Sud-Oüest, qui nous prenant par le coté nous faisoit beaucoup rouler. Nos vaisseaux à eau qui rouloient d'un bord à l'autre furent bien tôt tous défoncez. Les boulets sortans de leurs caisses; & roulans pêle mêle tantôt d'un coté tantôt d'un autre, faisoient un bruit horrible à chaque roulis du vaisseau; & il n'étoit pas facile de les remettre en leur place. Les Canons auxquels on prenoit bien garde, & qu'on avoit amarrez, ne branlerent jamais; mais les poulies & les attaches faisoient aussi une éfroyable Musique. Le vaisseau faisoit des mouvemens si subits & si violens, que nous aprehendames que quelques uns de nos Canons ne se desamarrassent; ce qui auroit necessairement fort endommagé les cotés du navire. Les Mats furent aussi en grand danger: Mais nous fumes quittes de tout ce grand fracas par la perte de trois à quatre

tre tonneaux d'eau, & d'une barrique ou deux de bon vin du Cap, qui ſe défonſa dans la grande Cabane.

Ce grand roulis nous prit peu de tems aprés que nous fumes partis du Cap. Le fort de ſa violence ne dura qu'une nuit : Cependant nous eumes preſque toujours juſqu'à ſainte Helene une Mer enflée venant du Sud Oüeſt, marque évidente que les vents de Sud-Oüeſt étoient alors violens dans les plus hautes latitudes du coté du Pole Meridional ; car c'étoit la ſaiſon de l'année où ces vents regnent. Quoique nous fuſſions ainſi obliquement batus par une Mer orageuſe, nous eumes beau tems, & un vent moderé, de Sud-Eſt, ou entre Sud-Eſt & Eſt, juſques à ce que nous fumes à l'Iſle de ſainte Helene, où nous arrivames le 20. de Mai. Nous y trouvames la Princeſſe Anne à l'ancre qui nous attendoit.

L'Iſle de ſainte Helene eſt à environ 16. degrez de latitude Meridionale. L'air y eſt ordinairement ſerein & clair, ſi ce n'eſt durant les mois pluvieux ; Cependant nous eumes un jour ou deux de groſſe pluye durant le ſejour que nous y fimes. Les ſaiſons pluvieuſes ſont celles où l'on plante, & où l'on ſeme en ces pays là. La chaleur y eſt aſſez temperée, quoi que le pays ſoit ſi proche de la ligne. L'air y eſt auſſi fort bon & fort ſain.

L'Iſle eſt petite, & n'a pas plus de neuf à dix lieües de long. Elle eſt à trois ou quatre cents lieües du Continent. Elle eſt bordée du coté de la Mer de rochers eſcarpez, & diſpenſez de maniere, qu'on ne peut faire décente qu'en deux ou trois endroits. Le pays eſt élevé & montueux, & paroit fort aride & fort mauvais : Il y a neanmoins de beaux valons qui

qui peuvent être cultivez. Les montagnes paroiſſent nuës; & ſi l'on voit quelques arbriſſeaux ce n'eſt que de diſtance en diſtance: Mais les valons produiſent à ce qu'on m'a dit, des arbres propres à bâtir.

On dit que les Portugais ont les premiers découvert cette Iſle, & les premiers qui s'y ſont établis. Ils y mirent des Chevres & des pourceaux. Mais l'ayant enſuite abandonnée, elle demeura en friche juſques à ce que les Hollandois trouvant qu'elle étoit commode pour rafraichir leurs vaiſſeaux des Indes Orientales, s'en emparerent: Mais ils l'abandonnerent quelque tems aprés pour un lieu bien plus commode encore, je veux dire pour le Cap de Bonne-Eſperance. Alors la compagnie Angloiſe des Indes Orientales y envoya des colonies, & commença à fortifier l'Iſle: Mais comme ils étoient foibles, les Hollandois la reprirent en 1672. & en demeurerent les maitres. Ces nouvelles étant venuës en Angleterre, le Capitaine Monday eut ordre d'aller la reprendre. Monday par le conſeil & ſous la conduite d'un homme qui y avoit demeuré autrefois, mit à terre un corps de gens armez, & les fit décendre de nuit dans une petite anſe inconnuë aux Hollandois qui y étoient alors en garniſon. Ce detachement grimpant les rochers entra dans l'Iſle, & fut le matin aux montagnes qui panchent du coté du Fort, qui eſt prez de la Mer dans un petit valon. De là tirant ſur le Fort, ils l'obligerent bien tôt à ſe rendre, Il y avoit alors deux ou trois vaiſſeaux Hollandois qui étoient à l'ancre, ou qui arrivoient dans le tems que les nôtres y étoient. Les vaiſſeaux Hollandois voyant que les Anglois s'étoient emparez de l'Iſle, mirent à la voile & ſe retirerent. Les Fregates Angloiſes leur donnerent la chaſſe, & en prirent deux richement chargez.

La

La compagnie Angloise des Indes Orientales a demeuré toujours depuis en posſeſſion de cette Iſle, & a été ſi bien fortifiée & d'hommes & d'artillerie; qu'elle eſt à preſent en état de ſe bien défendre. L'endroit où l'on fait ordinairement décente eſt une petite Baye en forme de Demi-Lune, ſituée entre deux pointes, & n'ayant qu'a peine cinq cents pas de large. Prez de la Mer il y a deux bonnes pieces de Canon, placées à diſtances égales depuis un bout de la Baye juſques à l'autre. Outre cela il y a un petit Fort un peu plus éloigné de la Mer, & vers le milieu de la Baye. Tout cela rend cette Baye ſi forte, qu'il eſt impoſſible de la forcer. La petite anſe où le Capitaine Monday débarqua ſes gens quand il enleva l'Iſle aux Hollandois, eſt ſi étroite, & d'un accez ſi dificile, qu'a peine un bateau peut-il y aborder. Cependant elle eſt encore fortifiée tout de nouveau.

Il y a dans la grande Baye une petite ville d'Anglois. Cette Baye eſt dans un petit valon entre deux montagnes hautes & eſcarpées. La ville eſt compoſée de vingt à trente maiſons, dont les murailles ſont de pierre raboteuſe. Les meubles du dedans ſont bien peu de choſe. Le Gouverneur eſt aſſez bien logé. Sa maiſon eſt prez du Fort, baſſe, mais aſſez jolie. C'eſt là où il fait ſa reſidence ordinaire. Il a quelques Soldats pour le ſervir, & pour garder le Fort. Mais les maiſons de la ville ou bourg dont on vient de parler, ſont vuides, ſi ce n'eſt dans le tems que les vaiſſeaux arrivent; Car toutes les Plantations ſont plus avant dans l'Iſle, & c'eſt là où ils s'occupent continuellement. Mais lors que les vaiſſeaux arrivent, tout le monde accourt à la ville, & y demeure auſſi long tems que les vaiſſeaux. C'eſt alors la foire où les habitans achetent

tout

tout ce qui leur eſt neceſſaire, & vendent toutes les denrées qu'ils tirent de leurs plantations.

Leurs fruits ſont des Patates, des Yames, quelques Plantains & Bananes. Leurs bétes ſont principalement des pourceaux, des bétes à corne; des Coqs, & des poules, des Canards, des Oyes, & des Coqs d'Inde, dont ils ont grande quantité, & qu'ils vendent à bon marché aux vaiſſeaux, prenant en échange des chemiſes, des calçons, ou autre toile de peu de prix; Des pieces de coton, des ſoyes, ou des mouſſelines. *L'Arak*, le ſucre, le jus de citron y ſont auſſi fort eſtimez & fort recherchez. Mais ils eſperent à preſent de faire bien tôt venir du vin, dont ils feront de l'eau de vie. Ils commencent déja pour cet efet à planter des vignes; & il y a quelques François pour les cultiver. On m'a dit cela; mais je n'en ai rien vû; Car il pleut ſi fort pendant que je fus à terre, qu'il n'y eut pas moyen de voir leurs plantations. On me dit auſſi qu'il s'y prenoit des Manates ou vaches marines; ce qui me parut fort ſurprenant. Mais m'étant mieux informé, il ſe trouva que la Manate de ſainte Helene étoit ce qu'on apelle le Lion marin. En efet outre la figure de ces pretenduës Manates, on les trouvoit à terre ſur les rochers. La veritable Manate ne va jamais à terre, & l'on n'en trouve jamais prez d'aucune côte pierreuſe comme eſt celle de ſainte Helene, attendu que ces animaux ne trouveroient aucune nourriture en ces lieux là. D'ailleurs cette Iſle n'a point de riviere où la Manate pût boire, quoi qu'il y ait un petit ruiſſeau qui ſe jette dans la Mer, & qui vient d'un valon peu éloigné du Fort.

Nous demeurames cinq à ſix jours à ſainte Helene. Les Inſulaires furent durant tout ce tems là à la ville pour recevoir les Matelots, qui alloient con-

continuellement par troupes à terre pour se divertir avec leurs compatriotes. Le sejour que nous avions fait au Cap avoit fort épuisé la bourse de nos matelots. Les insulaires en étoient fort mécontens & quelques uns des moins accommodez se plaignoient hautement d'un pareil procedé, & disoient qu'il étoit à propos que la Compagnie en fut informée, afin qu'elle donnat ordre que ses vaisseaux ne relachassent plus au Cap. Cependant ils étoient extrémement honnêtes dans l'esperance d'attraper les restes de ceux du Cap. La plupart des habitans de Sainte Helene sont fort pauvres; mais ceux qui étoient assez riches pour avoir un peu de liqueurs à vendre aux matelots, leur arrachoient alors tout ce qu'ils avoient pû épargner: Aussi les maisons où l'on vendoit de la ponche n'étoient jamais vuides. Si nous étions venus droit à Sainte Helene sans relacher au Cap, les plus pauvres même des habitans auroient gagné quelque chose à loger les malades, & à en prendre soin: car les matelots qui reviennent sont d'ordinaire attaquez les uns plus, les autres moins, de maladies scorbutiques; & leur seule esperance est de se rafraicher & de se rétablir à Sainte Helene; esperance qui ne les trompe presque jamais quand ils peuvent une fois y mettre pied à terre. Cette Isle produit quantité d'éxellens simples avec lesquels on commence par baigner les malades pour degager leurs jointures: Ensuite les fruits, les herbes, les alimens frais achevent bien tôt de dissiper l'humeur scorbutique. Leur cure est si prompte, que des gens qu'on à transporté à terre dans des Branles, & qui ne pouvoient aucunement marcher, sont huits jours aprés en état de dancer. Il n'y a pas de doute que la pureté & la bonté de l'air ne contribuent beaucoup à la gueriſon de ces maladies; car il y soufle toujours un petit vent frais. Durant

le tems que nous y fumes, pluſieurs matelots y firent des Maitreſſes. Un jeune homme de l'équipage du Jaques & Marie s'y maria, & emmena ſa femme en Angleterre. Un autre emmena ſa Maitreſſe aprés s'etre promis l'un l'autre de ſe marier dés qu'ils ſeroient arrivez en Angleterre. Pluſieurs autres de nos matelots s'amouracherent des filles de Sainte Helene, qui quoique nées dans cette Iſle, ſouhaitoient neanmoins avec paſſion d'être delivrées de cette priſon; ce qui ne peut ſe faire qu'en ſe mariant ou avec des matelots, ou avec des paſſagers qui relachent à Sainte Helene. Les jeunes femmes natives de cette Iſle ne ſont que filles de parens Anglois. Elles ſont bien faites, propres, & ne manqueroient pas d'agrémens ſi elles étoient miſes à leur avantage.

Je ne fus que deux jours à terre pour prendre des rafraichiſſemens pour moi & pour Jeoly que j'amenai à terre. Il étoit fort diligent à ſe ſaiſir des choſes que l'Iſle produiſoit; & avoit apporté du vaiſſeau un ſac que les inſulaires lui remplirent de racines. Ils s'aſſembloient autour de lui, & paroiſſoient l'admirer beaucoup. C'eſt le dernier endroit où je l'aye eu à ma diſpoſition, car le contre-Maitre à qui Monſieur Moody vendit ſa part, m'en laiſſa entierement le maitre, & ma reſolution étoit de l'amener en Angleterre. Mais je ne fus pas plutot arrivé dans la Tamiſe, qu'il fut envoyé à terre pour le faire voir à des perſonnes de la premiere qualité. Comme j'avois beſoin d'argent je fus obligé d'en vendre d'abord une partie, & peu à peu je le vendis tout à fait. Quelque tems aprés j'appris qu'on le promenoit pour le faire voir, & qu'il étoit mort à Oxford de la petite verole.

Mais achevons nôtre relation. Nôtre eau ne fut pas plûtôt faite, & ſes vaiſſeaux ne ſe furent pas plûtôt pourvûs de nouvelles proviſions, que nous re-

remimes à la voile avec le Jaques & Marie, & le Josias ; ce qui se fit le 2. de Juillet 1691. Nous primes la route d'Angleterre, resolus de ne relacher nulle part. Nous faisions alors route par les vents reglez ou Alisées, que nous trouvames communément à l'Est Sud-Est, ou au Sud-Est quart d'Est ; ou au Sud-Est, jusques à ce que nous fumes proches de la Ligne, & quelquefois jusques à ce que nous fumes à 8. ou 10. degrez au Nord de la Ligne. De là vient que les vaisseaux doivent faire route de maniere ; qu'ils tiennent sur les côtes d'Afrique, & passent entre le Cap verd, & les Isles de ce Cap ; car il semble que ce soit la plus droite route pour venir en Angleterre. Mais l'experience nous apprend souvent que le chemin le plus long est le plus court pour se retirer chez soi. Il en est de même ici. Car en tâchant de cotoyer l'Afrique, on trouve les vents plus variables, & l'on est plus sujet au calme ; Au lieu que tenant le milieu entre l'Afrique & l'Amerique, ou pour mieux dire cotoyant de plus prez le continent de l'Amerique, jusques à ce qu'on soit au Nord de la Ligne, on trouve un vent frais & constant.

Ce fut aussi la route que nous primes ; & dans la traversée avant que d'avoir passé la Ligne nous vimes trois vaisseaux. Nous fimes voile à eux, & il se trouva que deux de ces vaisseaux étoient Portugais, destinez pour le Brezil ; Mais le troisiéme tint le vent, & nous ne pûmes lui parler. Les Portugais nous dirent que c'etoit un vaisseau Anglois nommé la Dorothée, commandé par le Capitaine Thwayt, & destiné pour les Indes Orientales. Aprés cela nous fimes voile avec nos deux vaisseaux jusques à ce que nous fussions proches d'Angleterre, mais alors nous fumes separez par le gros vent. Nous nous retrouvames avant

que nous fussions à vûe des terres, si ce n'est le Jaques & Marie que nous ne pûmes rejoindre. Il entra dans le Canal avant nous, & alla à Plymouth, où il donna avis de nôtre arrivée. Sur cet avis nos vaisseaux de guerre qui étoient à Plymouth mirent à la voile pour nous venir joindre, & nous ayant rencontrez, nous conduisirent jusques à la hauteur de Plymouth. Le Jaques & Marie nous y rejoignit, & de là nous fimes tous voile vers portsmouth accompagnez de plusieurs vaisseaux de guerre. Notre premier convoi nous laissa là, & entra dans le havre: Mais nous n'avions pas besoin de convoi, car nos flotes revenoient alors dans nos ports. De sorte que nous fumes escortez jusques aux Dunes par plusieurs vaisseaux de guerre Anglois. Il y avoit aussi dans le Canal une Escadre de vaisseaux Hollandois. Mais elle faisoit route plus loin de nos côtes parce qu'elle s'en retournoit en Hollande. Quand nous fumes à la hauteur du Sud de *Foreland*, nous la laissames continuer sa route, & continuames la nôtre derriere les sables de Goodwin pour gagner les Dunes, où nous mouillames le 16. de Septembre 1691.

FIN.

ERRATA.

Page 15. Lig. 34. au lieu de fuit, liſez fruit P. 24. l. 37 ôtez la Virgule qui eſt aprés valon,& la mettez apres terroir. P. 25. l. 9. Champagne liſez Campagne 27. 1. reglames, liſez regalames. P. 34. 3. Jankes, liſez Janki. 41. 5. Nicaraque liſez Nicaragué. 45. 30. le liſez la 5. 59. 24. apelles, liſez apellée. 66. 11. rape liſez rade. 69. 5. aprés queuë ajoutez; qui. 72. 10. groſſes, liſez graſſes. 85. 7. Niquebar, liſez, Nicobar. 98. moins liſez neanmoins. 110. 12. apres rade, effacez long. 203. 13. qui étoient tranſporté, liſez qui le tranſportérent. 140. 25. Guatalco liſez Guatulco. 269. 6. d'Acapullo, liſez d'Acapulco.

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAUX
De L'année 1698. *qui se trouvent*

A AMSTERDAM.

Chez PAUL MARRET,

Libraire dans le Beurs-straat, à la Renommée.

Dissertation sur L'existence de DIEU. par Jaquelot 8.
Ingenieuse Pratique ou L'architecture, Militaire 4.
Par Medrano, 8. Fig.
Histoire des Favorites, 12 Fig.
La Maison Reglée ou l'art de diriger la Maison d'un Grand Seigneur & autres 12.
Histoire du Marechal de Fabert 12.
La vie & les Amours de Charles, Loüis Electeur Palatin 12.
Nouveaux Memoires de la Chine 2 Tom. Fig.
Veritable devoir de l'homme d'Epée 12.
Arioviste Histoire Romaine 12.
Les Amans Malheureux & Trompez 12.
Traité des Confitures 12.
Metamorphose d'Ovide en Rondeaux 12.
Memoire de Bussy 2 Tom. 12.
Histoire des Dietes de Pologne 12.

Les

Les Delices de la Comteſſe de Chateau Briant 12.
——— des Turcs par Vanel 12. 4 Tom. Fig.
Les Delices des pays bas 18. Fig.
——— de la Hollande 12. Fig.
Hiſtoire des Tromperies des Pretres & des Moines 2 Tom. 12.
Inſtruction pour les jardins fruictiers & potagers par M. De la Quintinie 4. Fig.
Les Avantures Provinciales ou le Voyage de Falaiere 12.
Hiſtoire de France par le Pére Daniel 12.
Lettres ſur l'Impoſibilité des Operations ſimpatiques 12.
2. Teſtament avec des Reflexions Morales ſur chaque verſet par l'Eveſque de Chalon 12. 8 Tom.
Communion Sainte de Banage 12. N. Ed.
Nouveau Voyage d'un pays Plus Grand que l'Europe 12. Par Heunipin.
Oeuvres de Mont-fleury 2 Tome 12.
——— de Dancourt 2 Tom. 12.
Chimie de l'Emery 8. Fig. N. Ed.
Suitte du Theatre Italien 2 Tom. 12.
Actes & Negotiation de la paix de Nimegue 8. Tom. 12.
Lettres de Millerau 12. N. Edit.
Caracteres de Theophraſte 12. Dern. Edit
Oeuvres de Palaprat 12. 2 Tom.
Femme Demasquée ou l'amour par 12.
Rhetorique d'Ariſtote Trad. par Caſſandre 12.
Oeuvres Melées de Chevreau.

Con-

Conſeil d'un Pere a ſes Enfans par Labbé, Pouſſeaul 12.

Methode facile pour apprendre l'Hiſtoire d'Angleterre 12.

Calandrier Hiſtorique 12.

Nouveau Voyage autour du Monde par Dampier 12. Fig.

L'Arithmeticien familier Enſeignant le maniere d'apprendre ſans maitre l'Arithmetitique en perfection par Mr. Binet 12.

Inſtruction ſur l'Hiſtoire des Empereurs d'Occident depuis Charlemagne juſques à Leopold à preſent Regnant 12.

Livres de Muſique.

Livres de Muſique. Imprimez & Gravez

Receuil d'airs ſerieux & a boire. Graves 1.

——— Livre Second.

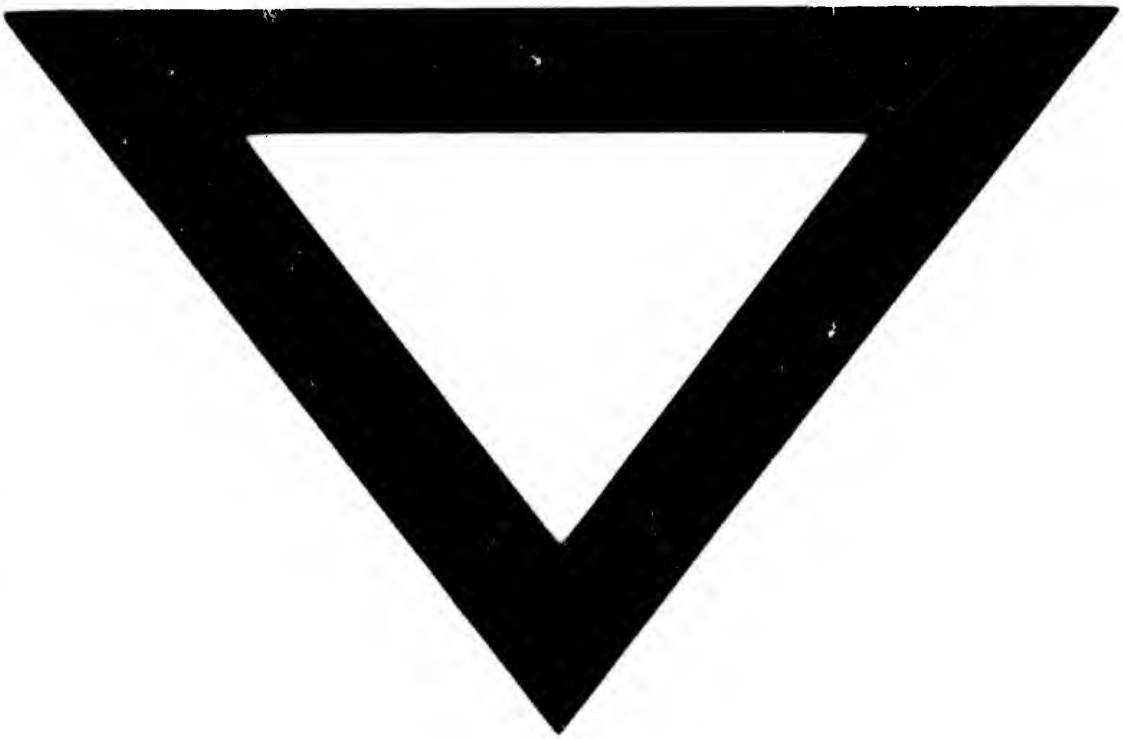
——— Livre 3.

——— Livre 4.

Les trios de Lully. 6 Parties.

——— de Konink pour la flute Et violon Et au bois.

——— de Monſ de la Barne Gravé violon au bois Et flute.

——— de Monſ. Marads-ordinaire de la chamb. du Roi.

Elemens ou principes de muſique avec la maniere de chanter par Mr. Loulie.